# ÉLÉMENTS DE LA POLITIQUE.

TOME SECOND.

## LLEMENTS

TOME'S ECOND.

## ÉLÉMENTS DE LA

POLITIQUE,

OU

RECHERCHE

DES

VRAIS PRINCIPES

DE

L'ÉCONOMIE SOCIALE.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

## STMEMELL

POLITIOUE

OUNT

WHO HERE THE

agrovijag etku



though

dy's r

## TABLE DES CHAPITRES

## Contenus dans le Tome II.

## LIVRE IV.

DES Besoins moraux, considérés relativement à leur origine & à leur objet, Page 1

#### CHAPITRE L.

Comment naît l'Amour de la vie, & ce que c'est. Ibid.

CHAP. II. Comment naît l'Amour de la gloire.

CHAP. III. Comment naît l'ambition, ou le desir de vouloir pour les autres. En qui, comment, & jusqu'à quel point elle doit être favorisée.

CHAP. IV. Définition de la liberté, qui est toute légale. Comment naît & doit être restreint l'amour de la liberté. 13

CHAP. V. Comment naît l'Amour de la patrie, & ce que c'est. Qu'il ne doit pas être le même dans tous.

CHAP. VI. De l'amour des richesses ou de l'avidité. Si ce peut être une passion générale. Dialogue sur la noblesse commerçante.

CHAP. VII. Que l'Amour des richesses est défavorable au destr de se reproduire. D'où naît ce destr. 64 CHAP. VIII, Du penchant à la Religion, ou du befoin d'une Religion. Dialogue avec Cecrops. 68

CHAP. IX. Que tous les biens, tant moraux que physiques, ne pouvant être également partagés entre tous les citoyens, & ceux-ci devant être également heureux, c'est par la variété des desirs qu'il faut rétablir l'égalité, de maniere que tous les biens ayent leur prix & leur emploi, & qu'il foit pourvu, aux moindres fraix possibles, à tous les besoins de la société. Division de tout l'Ouvrage.

CHAP. X. Digreffion contre l'erreur de ceux qu'i, dans tous les temps, ont sacrifié tous les intérêts de la société à un seul, comme si elle n'avoit eu qu'un besoin. Dialogue sur le pouvoir arbitraire.

### LIVRE V.

Des Besoins de la Société, comparés avec les Besoins des Individus, & les Besoins moraux qui y répondent,

#### CHAPITRE I.

Premier Besoin de la Société. De l'intérêt qu'à la Société à la conservation de ses membres. Regles générales relativement à cet intérêt.

Ibid.

CHAP. II. Second besoin de la Société; celui d'être défendue même au prix du sang de ses membres, qui doivent présérer quelque chose à la vie, sans quoi ils ne la risqueroient pas. Quel est le nœud qui tient les hommes en société, & empêche tout Etat de se dissoudre ou de périr. Que c'est le bonheur du côté où réside la plus grande force, soit que de ce côté soit le plus grand nombre, soit que là seulement soit la plus grande sorce morale. 139

CHAP. III. Gradations du pouvoir physique, dont la plus grande ou moindre quantité répond à la moindre ou plus grande quantité de pouvoir moral, & par-là même, au moindre ou plus grand amour de la patrie, à laquelle est dû tout le pouvoir moral. Que ce pouvoir, à l'exclusion du précédent, doit dominer dans les défenseurs de la société; & qu'ainsi ils ne doivent pas avoir besoin du pour voir physique: d'où naît la nécessité d'une inégalité de condition à laquelle répond une inégalité de devoirs; en sorte qu'ôtant cette égalité de part & d'ausre, reste l'égalité essentielle des hommes, ou l'équité naturelle que n'alterent point les loix.

Dialogue entre un ancien Chevalier & un Philosophe moderne, dans lequel on discute ces maximes. 147

CHAP. IV. Suite du Chapitre précédent. On prouve encore que le pouvoir moral doit donner la farce, & que là où est la force, là ne doit pas être l'exercice du pouvoir physique. Incompatibilité de ces deux pouvoirs, & des besoins qui les rendent nécessaires & attifs. 180

CHAP. V. Comment naissent les désordres qui tendent à la dissolution de la société, & comment ils doivent être réprimés. Que c'est la force morale qui dois ramener l'ordre.

- CHAP. VI. Que la syrannie ne s'établit & ne se soutient que par le déplacement du pouvoir moral; en sorte que, jusques dans ce désordre, on retrouve l'application des principes que nous avons établis. Dialogue entre Clovis & Denys le Tyran, où l'on discute la combinaison du pouvoir moral avec l'intérêt du Gouvernement & le maintien de l'autorité.
- CRAP. VII. Qu'il n'y a point de ressource assurée contre les révoltes, où il n'y a pas deux ordres distincts de citoyens. De ce qui est nécessaire à l'ordre savorisé, courageux, & conservateur de la société. 218
- CHAP. VIII. Que l'injustice tend directement à la dissolution de la société; qu'il faut lui opposer des juges, exécuteurs des loix, qu'on appelle ici conservateurs de la société dans un sens particulier. Quelles doivent être leurs qualités.
- CHAP. IX. Troisieme Besoin de la Société, celui d'avoir des chefs, auquel répond l'ambition des citoyens.
- Suite du Chapitre précédent. De l'ambition des confervateurs, de celle des défenseurs. Nécessité & moyens de borner l'un & l'autre. Distinction entre les emplois pour lesquels on naît, & ceux auxquels en parvient. 228
- CHAP. X. Des offices auxquels est attachée l'autorité. Comment on peut juger si leur hérédité est utile ou nuisible.

  De l'usage de l'autorité.

  235
- CHAP. XI. Quatrieme Besoin de la société: que tout ce qui doit se faire, se fasse le plus volontairement qu'il est possible. Que l'autorité, qui est la volonté d'un pour tous,

doit être exercée le moins qu'il est possible, parce que la volonié propre est plus active. Preuves de cette maxime. Heureux esses qu'elle doit produire, 241

- CHAP. XII. Regles pour l'usage de l'autorité, tirées de cette maxime: Qu'où il y a deux volontés contraires, l'excés de l'une sur l'autre est la mesure de l'activité, 251
- CHAP. XIII. Cinquieme Besoin de la Société: qu'elle ne perde pas ses membres par la désertion, & qu'ainsi elle en soit aimée; que cet amour exalté dans plusieurs d'entre eux, soit sa sauve-garde contre les ennemis du dehors & du dedans. Que l'amour des individus pour la société constituant la vie de celle-ci, c'est un crime de décrier le Gouvernement sous lequel on vit,
- CHAP. XIV. Comment une société peut affoiblir elle-même ou perdre l'amour de ses membres. Moyens qu'elle a de le regagner. Ressource particuliere aux Monarchies, 265
- CHAP. XV. L'amour pour le Souverain dans les Monarchies, est un nœud de plus, qui fortisse l'union de la société: qu'il exige comparaison & gradation. Chaîne non interrompue, mais composte de plusieurs chaînons qui doit attacher au Monarque le dernier de ses sujets, 271
- CHAP. XVI. L'inégalité d'état entre les hommes étant inévitable, celle-là doit être préférée, qui, par son origine, est plus favorable à la naissance de la vertu dans l'ordre supérieur, & moins propre à déplacer & altérer les besoins moraux.
- Sixieme Besoin de la Société. Que toute la subsistance possible soit produite ou acquise. On évalue d'après ce besoin, les

#### TABLE

- unnufactures & le commerce, & l'on pose les principes sur lesquels la société doit se conduire à l'égard de ceux qui les exercent,
- CHAP. XVII. De la nécessité d'un revenu public, besoin de la société du second ordre. Alliance funeste de la sinance mal entendue, avec le commerce & les manufactures. Réfutation des sophismes accrédités en saveur de ces deux branches des produits nationaux, 299
- CHAP. XVIII. Qu'un revenu public n'est pas de premiere nécessité pour une société. Observations historiques sur la milice réelle chez différents peuples, & sur la milice séodale, qui n'étoit qu'une altération de la milice. Comparaison de l'une & de l'autre avec la milice stipendiaire, la moins bonne de toutes,
- CHAP. XIX. En supposant la nécessité d'un revenu public, on recherche les regles qu'il faut suivre dans sa formation. Hypothese adaptée à ces regles. On l'explique par la comparaison des impôts en temps de guerre. Ce qui arrive dans le système actuel. Ce qui arriveroit dans l'hypothèse. Grand avantage d'un impôt perpétuel & toujours égal, dont la possibilité est prouvée,
- CHAP. XX. Septieme Besoin de la Société: La réproduction des hommes. Quels vices y sont contraires, & quelles especes de possessions désavorables, 340
- CHAP. XXI. Suite de l'examen des différentes classes relativement à la population. Des journaliers & des artisans. Combien il seroit à desirer que chacun l'eux eut une progriété.

- CHAP. XXII. Des petits Propriétaires & des Fermiers, relativement au mariage. Que pour les y encourager, il faut moins faire que s'abstenir de faire, 357.
- CHAP. XXIII. Des aifes, & des professions lucratives que conduisent à l'aisance; que souffrir qu'on puisse mettre une barriere entre l'homme enrichi & la profession à laquelle il doit sa richesse, c'est nuire à la réproduction autant qu'aux mœurs, & à la prospérité des professions lucratives, 360
- CHAP. XXIV. On examine si les principes adoptés pour les autres classes, sont applicables à l'ordre des Nobles, dans les Pays où cet ordre est sans cesse recrûté aux dépens de toutes les classes de la nation. On se décide pour l'affirmative,
- CHAP. XXV. Maximes sur le nombre de la Noblesse. Dès qu'on la rappelle à sa destination, elle sera difficilement trop nombreuse. Mais si elle l'est assez pour la remplir, il n'est pas à craindre qu'elle cesse de l'être. Raisons sur lesquelles est sondée cette opinion,
- CHAP. XXVI. Absurdité de l'exemption de la terre, sans égard à la qualité du possesseur; des droits honorisques qui s'acquierent par argent; de la suzeraineté, quand elle donne une supériorité légale à l'inférieur sur son supérieur, 383
- CHAP. XXVII. Moyens de réunir, sans injustice, l'exemption réelle à l'exemption personnelle, de faire rentrer les honneurs dans les familles honorables, de rendre l'aisance nécessaire aux guerriers héréditaires, de favoriser leur multiplication, & d'empêcher l'accumulation des terres dans la main d'un seul citoyen,

CHAP. XXVIII: Huitieme Besoin de la Société. La Religion, On commence par considérer l'Economie ecclésastique du côté de la population, & relativement à la vocation des citoyens à l'Etat religieux. Quelques remarques, & projets de réglements sur cette matière, 404

CHAP. XXIX. Du besoin que la Société a d'une Religion qui consacre la morale. Quel attentat c'est contre une société chrétienne, d'ébranler sa Religion. Ce qu'elle doit faire, & peut souffrir à cet égard,

Fin de la Table du Tome fecond.

Little Children of the Control of th



ELÉMENTS



## ÉLÉMENTS

DELA

## POLITIQUE,

OU

## RECHERCHE

DES VRAIS PRINCIPES DE L'ÉCONOMIE SOCIALE.

## LIVRE QUATRIEME.

Des Besoins moraux, considérés relativement à leur origine & à leur objet.

## CHAPITRE PREMIER.

Comment naît l'Amour de la vie, & ce que c'eft.

Ous n'aurons garde d'admettre la supposition No inutile d'un homme jetté sur la terre, sans ocacasion & sans moyens de développer les facultés qui le distinguent des autres animaux.

Tome II.

TS

A

Ceux-ci apportent en naissant un instinct, qui sent tient lieu de connoissances. Toutes leurs facultés se développent d'elles-mêmes; à mesure qu'ils en ont besoin. Il n'en est pas de même de l'homme. Concluons-en qu'il ne naquit point pour être abandonné à lui-même, qu'il dut être cher à ses parents, & élevé par eux, comme ceux-ti l'avoient été par les leurs, & ainsi en remontant jusqu'au premier homme, que le Créateur ne sit pas tel qu'il le sit, sans avoir soin qu'il pût exister comme tel.

Nous prendrons donc l'homme dans le sein d'une famille, dont il est les délices & l'espérance. Nous avons déja vu que c'est-là qu'il devient social par le besoin, ensuite par un intérêt raisonné, & enfin par son consentement aux regles de l'équité, dont il trouve la mesure en lui. Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'ils re fiffent : car fi tu le leur fais, pourquoi ne re le feroient-ils pas, puisqu'ils te sont semblables? Le bien que tu te veux, ils se le veulent. Fais ensorte qu'ils trouvent leur avantage, ou présent, ou futur, dans le tien. Aide-les, afin qu'ils t'aident. Quand tu vois quelqu'un bleffé, tu souffres, parce que tu te mets à sa place. Tu bandes sa plaie, pour ne plus souffrir. Si ton chien est bleffe, tu souffres moins: mais tu souffres. parce qu'il a affez de reffemblance avec toi, pour que tu te mettes à sa place, quoiqu'imparfaitement. Tu le secours encore. Si un arbre est blesse, tu ne souffres pas, parce qu'il n'est pas un animal comme toi.

Tel est le premier code de l'homme qui a commencé à connoître, & qui commence à réstéchir.

Mais déja il a d'autres sentiments qui fortifient ceux-

là. Au moment où il commence à observer, il remarque le soin que sa mere prend de lui, combien elle est attentive à sa conservation. Dès qu'il peut comprendre, elle tâche de le mettre de moitié dans ses soins. Elle lui dit? Ne sais pas cela; car tu te blesserois, tu pourrois te tuer. Au moindre danger qu'il court, il la voit allarmée; elle lui reproche de s'y être exposé : quelquesois elle l'en punit.

Je puis donc me tuer, ou ne plus être, dit l'enfant. Il ne sait pas ce que c'est que de se tuer : il le demande. Sa mere lui sait un portrait assreux de la mort. Ressemblant ou non, sa tendresse le lui suggere. L'ensant conclut que cela sait grand mal de mourir; car il connoît déja la douleur; & le voilà très-résolu à ne pas mourir. Chaque moment lui sait renouveller cette résolution. On lui parle si souvent de vie & de conservation comme d'une chose desirable, on est si occupé de la sienne, qu'il sinit par la croire très-importante; & suivant la regle qu'il trouve en lui, il juge qu'elle mèrite ses soins, puisqu'elle mérite ceux de sa mere, & aussi parce que c'est un bien.

Mais s'aimoit-il avant de vouloir se conserver? Il n'y a pas d'apparence. Il vouloit ce qui lui faisoit du bien, par le sentiment du mal & du bien. Il ne s'aimoit pas par réslexion, ou par un retour sur lui-même. Il n'a pas d'idée de son ame. Il ne peut donc s'estimer par les qualités de son esprit. Son corps, qui lui fait sentir des besoins, & lui donne du plaisir, n'a pas besoin d'autre chose pour l'intéresser. Il ne s'aimoit donc point avant de savoir qu'il pouvoit se perdre. Depuis qu'il le sait.

il se replie sur lui-même; & content de son petit être; qui a saim & qui mange, qui a soit & qui boit, qui est las & qui se repose, il juge que cela est bon, & il s'aime tel qu'il est. C'est une raison de plus pour qu'il veuille se conserver, & déja il craint pour lui-même ce que ne craint pas sa mere; il se sorge des dangers, des monstres, des fantômes, qui le sont srissonner. Sa mere s'appercevroit qu'elle l'a trop accoutumé à la crainte, si elle ne l'aimoit pas mieux poltron que téméraire.

Que l'on réfléchisse à ce que je viens de dire, que l'on y ajoute les exemples de hardiesse que donnent les enfants, que l'on tienne compte de la peine qu'ils ont à se persuader qu'ils puissent mourir, & combien cette idée est plus légere en eux que celle de la moindre douleur, & on pourra se convaincre que l'amour de la vie n'est point en nous un sentiment naturel, que le desir de la conservation n'est que celui de jouir & de ne pas soussers, & qu'ainsi ce double sentiment est un produit de l'éducation, & que delà vient qu'il est plus ou moins sort suivant l'éducation qu'on a reçue.

Dieu nous a donné le sentiment du besoin, pour que nous nous conservions. Il ne nous a donné ni la crainte, ni l'inquiétude, ni l'idée de la mort. Elle trouve les enfants en paix, & endort leurs sens avant d'effrayer leur ame.

All Fair - WOMEN SEC AND SEC AT NEW OFFICE AND STORY

\*



## CHAPITRE II.

Comment nait l'Amour de la gloire.

S'ESTIMER soi-même, c'est-à-dire s'approuver; comme un être bon & heureux, sans aucune comparaison, est un sentiment si consorme au système de conservation qui embrasse toutes les choses crèées, qu'il ne doit pas être long-temps à éclore dans l'esprit qui réstèchit. Le premier essort ou d'esprit ou de corps qui réussit à un ensant, doit lui faire naître cette idée, à laquelle l'ont préparé les soins qu'il se voit prodiguer. Il doute pourtant encore de son excellence, s'il ne parvient à l'emporter sur les égaux, ou s'il ne voit son jugement consirmé par ceux qu'il croit pouvoir & savoir plus que lui, c'est-à-dire par les personnes d'un âge plus avancé.

Si celles-ci ont le loifir de s'occuper de lui, il est à tout moment l'objet de leur blâme ou de leur approbation; & chaque fois, l'un, par la maniere dont il s'exprime, semble le menacer ou de l'abandon ou de la douleur; l'autre, par les caresses & les faveurs qui l'accompagnent, l'assure de la continuation des soins dont il sent le besoin, & souvent lui procure des plaisirs actuels.

Cependant il fe confirme toujours dans l'estime qu'il fait de lui-même; car le blâme prouve que quelque chose est indigne de lui, & l'approbation, qu'il est ca-

pable de beaucoup. Mais en même-temps il apprend que l'estime d'autrui est utile, & le mépris dommageable; & cette remarque augmente en lui le desir d'être estimé, non plus seulement pour s'affermir dans l'opinion qu'il a conçue de lui-même, mais aussi parce qu'il juge que cela peut être bon à quelque chose.

Les comparaisons, destinées à faire naître l'émulation, viennent à l'appui du blâme & de l'approbation. On lui donne donc du mépris pour les uns, & de l'estime pour les autres; & voici comment il raisonne. Il me seroit honteux de ressembler à un tel; donc je suis fait pour être meilleur que lui; donc je suis déja meilleur. Or ce qui est meilleur doit être préséré à ce qui est moins bon, & je vois que les valets de mon pere lui marquent du respect. Il saut donc qu'un tel me marque du respect, s'il ne me sert pas, & qu'il me serve dans l'occasion.

Il raisonne encore ainsi: Un tel vaut mieux que moi; car on veut que je lui ressemble. Ainsi il pourroit me mépriser. Je lui marquerai des égards pour le prévenir: & en conséquence de ce raisonnement vous le voyez timide & presque respectueux devant us autre ensant, qu'il croit valoir mieux que lui. Bientôt on lui propose d'autres exemples plus brillants, & dont l'éclat ne se renserme pas dans la maison paternelle; mais toujours on les rend séduisants par la manière dont on les présente.

C'est ainsi que peu à peu se sorme l'idée de la gloire; idée consuse, & qui embrasse tout; fantôme toujours éloigné, & qui semble suir devant celui qui le sixe comme l'arc en ciel. Ce n'est aussi qu'un coloris; mais il est si beau, si séduisant, & paroît toujours si près de nous, que nous ne désespérons jamais de nous en approprier l'éclat.

On voit que je n'ai pas cherché l'origine de la passion dont je parle ici, dans une éducation commune; & ce n'est passlà, en esset, qu'elle doit être, ni qu'il faut la chercher.

Si pourtant l'éducation la moins distinguée n'est pas absolument négligée, elle sera naître une autre espece d'émulation, plus relative aux besoins physiques, & par conséquent plus intéressée. La probité naîtra de l'intérêt; la bonne réputation sera la sortune de ceux qui n'en ont point On ne donnera point à un ensant pour modeles ceux qu'on lui dit être beaucoup au-dessus de lui; mais on lui promettra leur amitié, leur estime, leurs présérences.

Je ne fais cette remarque ici que pour faire voir qu'aussi-tôt qu'on s'éloigne de la simple nature, on est sorcé de distinguer les hommes, ou de les classifier. Qui parle de la gloire, par exemple, ne parle point de tous les membres de la société. Ce n'est pas que chaque classe n'ait sa gloire; mais elle n'est qu'un petit moyen employé pour de petites choses, dans les classes les plus nombreuses, dans celles qui s'occupent immédiatement des besoins des individus, & qui ne servent la société qu'en se servant eux-mêmes.

A l'idée de la gloire, dans les autres, se joint celle de la honte & du mépris, c'est-à-dire de la dégradation, qui est la sœur de l'anéantissement, & qui réunit tous les maux ensemble, comme la gloire réunit tous les biens.

A cette idée terrible, accablante, un cœur génés reux se sent défaillir. Il cherche où est le néant, pour 3'y précipiter. Si la terre s'entr'ouvroit, il fe jetteroit dans ses gouffres. Ce n'est pourtant qu'une idée qui s'est présentée à son esprit; & dés qu'il en a détourné la vue, qu'il se retrouve tel qu'il n'a point à rougir de ses actions, il se félicite d'être ce qu'il est, comme un homme, qui s'éveille après un songe affreux, jouit délicieusement de son bien-être. Ne croyez-vous pas que cette réflexion confirmera celui qui l'a faite dans la résolution de ne rien faire de honteux, & d'aller plutôt bien au-delà, que de refter en-decà, de ce qu'il croit ne pouvoir commettre sans honte? C'est autant d'intervalle qu'il met entre lui & l'anéantissement : car il ne sépare plus son être de ce que, dès l'enfance, il en a cru inféparable. ent at sh encion telegraphic des la firm



chilles for the entendernies, dans relies qui encore i gare immessarement der beloins des individus, de qui on fervent in foclare qui en fo, invent cassarentente, fortiles de la giotre mobilità au ressite going extio de la jource de du missais, cieli a directo andienates con cest act la light which is director andientes.

force do difference i a transport, on its constantino



## CHAPITRE III.

Comment naît l'ambition, ou le desir de vouloir pour les autres. En qui, comment & jusqu'à quel point elle doit être savorisée.

Quelqu'un a dit, ce me semble, que l'enfant au berceau tyrannise sa nourrice & sa garde, que ses pleurs sont des ordres, & que plus on cherche à les sécher à sorce de complaisance, plus souvent il employe ce moyen de se faire obéir. Je crois en effet que tel seroit le résultat d'une observation suivie. Un enfant a des volontés que ne lui donnent pas ses besoins; & si elles sont contrariées, une vive douleur ne l'affligeroit pas davantage.

Ceci revient à ce que j'ai dit, que l'ame d'un enfant est exactement telle qu'elle sera dans son âge mûr. Il n'a besoin que d'une ou de deux idées pour vouloir, & il veut aussi sortement qu'il est possible. Or, la volonté d'un homme est un ordre pour tous les êtres de qui dépend son exécution. Les conseils & l'expérience sont donner à cet ordre la sorme de priere; mais ce n'est qu'une sorme différente. Le sond est le même. A quoi, si nous ajoutons que l'homme est un animal paresseux, nous concevrons aisément qu'il naît, non avec l'amour de la supériorité & de l'autorité, mais avec toutes les dispositions nécessaires pour aspirer au commandement. Suivez un ensant avec ate

pas seulement aux personnes qui l'entourent, mais aux animaux, & même aux êtres inanimés. Il s'irrite contre tout ce qui le contrarie; & dès qu'il sait ce que c'est que châtier, il châtie la pierre qui l'a fait tomber, la table contre laquelle il s'est heurté.

Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on le plie à l'obéissance. Il ne faudroit que le laisser faire, pour qu'il apprît à commander.

Plus vous lui cédérez, plus il deviendra impérieux, parce qu'à la premiere résistance, il se souviendra que vous lui avez souvent cédé, & que la sensation douloureuse, que produit la contradiction, est d'autant plus vive en lui qu'elle est nouvelle.

Quand il l'aura plusieurs sois éprouvée, elle deviendra moins vive; quand il se souviendra d'avoir été obligé de céder, il cédera avec moins de peine.

Mais faut-il rompre entièrement sa volonté, ainsa que parlent nos moralistes? L'entreprise est impossible, si on prend cette expression à la rigueur. L'homme sera anéanti avant qu'il cesse de vouloir. Il ne s'agit donc que de rendre sa volonté aussi foible qu'il est possible, en lui faisant oublier qu'il ait jamais voulu essicacement, en le rendant, à sorce d'habitude, insensible à la contradiction, en lui persuadant que ce qu'il veut n'est jamais bon, & qu'il n'y a de bien que ce que veulent les autres.

Avez-vous eu ce succès complet? Je vous en sélicite. Vous avez sait un automate, dont vous monterez les ressorts comme vous pourrez, & qui sera à la discrélion de tous ceux avec qui il vivra.

Mais au moins ne lui ôterez-vous pas le sentiment de ses besoins, &, par consequent, la volonté toujours très-sorte de les satisfaire.

Ainsi de toutes les volontés qu'il aura jamais, la seule qui sera vigoureuse, la seule à laquelle il ne pourra résister par aucune autre, sera celle de contenter ses appetits naturels, & tous ceux qui en naîtront.

Rappellez-vous quels furent les vices des esclaves, & quels ils sont encore, & comptez que votre éleve les aura tous. Ce sera le plus vil des animaux, & le plus lâche des hommes.

En vérité, il ne falloit pas se donner tant de peine pour former un pareil monstre.

Je viens encore de comparer une classe d'hommes avec une autre classe, la plus basse, dans son plus grand avilissement, avec toutes les autres; non que je pense qu'un esclave même doive être réduit à n'avoir pas de volonté, mais parce qu'il est celui qui doit en avoir le moins. A quel homme après lui en laissera-t-on encore le moins? A celui-là sans doute, que l'on prévoit devoir être le plus dépendant après lui.

S'il y a des gradations, il n'y a donc point de méthode générale, & il seroit absurde de vouloir qu'un ensant sût un jour un grand homme, & de ne vouloir pas qu'il eût de volonté, puisqu'on ne devient un grand homme que par de grandes volontés.

Mais comme on ne choisit point au berceau les citoyens à qui doit écheoir la faculté de vouloir plus que les autres, il doit y avoir des regles générales pour certaines classes. Les exceptions se feront presque d'elles-mêmes, à mesure qu'avec l'âge se développeront les talents; & si ce sont des citoyens qui élevent d'autres citoyens, ils suivront dans les exceptions la plus juste proportion qu'il sera possible avec les qualités de l'ame qui doivent les autoriser.

Ainsi il y aura entre les membres d'une société, des hommes qui voudront plus fortement que les autres, non pas à tous égards, mais relativement à certaines choses.

Voici encore une regle qui résulte de ce que nous venons de dire. C'est que nul homme ne doit tout vouloir également, parce que nul homme ne doit asservir les autres à toutes ses volontés. Il n'acquiert le droit de vouloir victorieusement en un point, que par l'affoiblissement de sa volonté en un autre point; & cette regle est encore très-conforme à la nature de l'homme, qui est un être borné dans ses facultés. S'il veur tout également, il ne veut rien fortement. Afin donc que son ame ait, dans un rapport, tout le ressort possible, il faut qu'elle en ait très-peu dans les autres rapports; & cecelui-là sera le plus digne de vouloir pour les autres, c'est-à-dire de commander, qui voudra le moins ce qu'il est le plus ordinaire de vouloir.

Mais si vous supposez tout le reste égal, ce même homme sera aussi celui à qui il sera le plus facile de parvenir au commandement. Ainsi il sera tout à la sois le plus ambitieux, & celui qui pourra l'être avec le plus de succès.

with some among it another the best failed and the



### CHAPITRE IV.

Définition de la liberté, qui est toute légale. Comment naît & doit être restreint l'amour de la liberté.

En disant comment nait dans l'homme l'amour de la supériorité ou l'ambition, nous avons expliqué comment se forme l'amour de la liberté.

Vouloir par soi-même & pour soi, n'est pas la liberté, comme avoir des pieds n'est pas marcher; mais faire ce qu'on veur, est la liberté.

L'enfant qui ne peut rien & qui veut, commande. Quand il pourra, il ne commandera pas; il fera.

L'homme qui a le plus d'autorité, ressemble à un estfant dans le maillot; car il ne commande que parce qu'il ne peut pas. Un Général ne fait mouvoir cent mille bras que parce qu'il n'a pas assez des siens pour faire ce qu'il veut faire. Il est donc beaucoup plus dépendant que celui qui ne veut que ce qu'il peut faire par luimême. Dira-t-on qu'il est moins libre? Non, certainement, puisqu'il ne veut pas en vain. Il ne voit au-dessis de lui que la fortune.

L'indépendance & la liberté font donc deux choses très-distinctes. La premiere consiste à ne vouloir que ce qu'on peut : car vouloir tout, & pouvoir tout ne se rencontrent point sur la terre. La liberté consiste à pouvoir ce que l'on veut, à n'être ni gêné, ni contraint

dans l'exécution des ordres que l'on s'est donnés à soimême. L'ensant qui veut & qui commande, parce qu'il ne peut rien, n'est donc ni libre, ni indépendant; mais il a la certitude de vouloir avec succès, aussi souvent qu'il voudra une chose nécessaire ou utile, parce qu'alors on lui obéira certainement.

Voilà donc une loi qui lui donne le pouvoir qu'il n'a pas naturellement; cette loi affure son autorité sur ceux qui peuvent pour lui, & pour qui il veut. C'est la loi qui fait que cent mille bras se meuvent par la volonté d'un seul homme. Ainsi la loi est nécessaire à qui veut plus qu'il ne peut.

L'est-elle de même pour pouvoir ce que l'on veut? Oui, dans le cas où le pouvoir n'est pas physique. Ainsi la liberté naturelle, si on peut parler ainsi, se réduir à pouvoir physiquement ce que l'on veut. Elle suppose donc la restriction de la volonté la plus grande qu'il soit possible d'imaginer, & telle qu'on ne la trouve dans aucune société. Car est-il un esclave assez malheureux pour ne pouvoir que physiquement?

Mais revenons au premier âge de l'homme, dans lequel nous avons déja trouvé une loi, qui lui donnoit un pouvoir moral, qui suppléoit à son pouvoir physique.

A mesure que celui-ci augmente, le premier diminue dans le même rapport: car il ne commande plus ce qu'il peut. Il porte lui-même à sa bouche les aliments dont il a besoin. Bientôt ses pieds le portent où il veut aller.

S'il est affez paresseux pour ne vouloir faire ni l'un

ni l'autre, on l'y contraint par la nécessité, parce que la loi sur laquelle étoit sondée son autorité, est abrogée. Cependant en d'autres choses on fait encore pour lui ce qu'il ne peut pas faire; & si ses besoins augmentent à d'autres égards, à tous ces égards il conserve ou acquiert toute l'autorité nécessaire. Mais sur quoi est elle sondée? Sur l'amour de ses parents, sur la nécessité de sa conservation. Anéantissez ces titres, abrogez la loi dans toutes ses parties, &, réduit à son pouvoir physique, il périra.

Mais ce pouvoir, insuffisant à tant d'égards, a un excès à d'autres égards. Tout foible qu'est cet enfant, il peut déchirer un papier, casser un verre, battre son frere, courir à la pluie ou au soleil. Il peut sur-tout ne s'appliquer à rien, & refuser toute attention aux leçons qu'on lui donne. Lui laisserez-vous l'exercice entier de son pouvoir physique? Non, certainement. Mais de quel droit le bornez-vous? Pourquoi en faites-vous un esclave? il veut, il peut : voilà ses titres. Quels sont les vôtres? Vous alléguez le droit que vous avez aux choses que cet enfant veut gâter. Vous allèguez l'utilité dont il sera pour lui d'avoir appris ce que vous lui enseignez. Ainsi vous faites un mal, parce qu'il en arrive un bien, si c'est un mal d'ôter la liberté à un être qui veut & qui peut. Mais non, ce n'est point un mal; ou si, c'en est un, ce n'est point une injustice : car d'un côté sa volonté ne vaut pas mieux que la vôtre, qui est contraire, & vous avez un droit de plus; & de l'autre, fi, par vous, il ne peut moralement ce qu'il peut physiquement, vous compensez abondamment ce tort

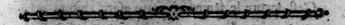
que vous lui faites, lorsque par vous, il peut moralement ce qu'il ne peut pas physiquement.

Ici revient la question du degré de pouvoir physique que vous lui laisserez exercer, & des bornes que vous mettrez à son pouvoir moral. Car cette question est la même que celle du Chapitre précédent, où il s'agissoit de la volonté.

Il est clair qu'il doit y avoir ici une regle relative à la destination de l'homme que vous formez.

S'il doit un jour faire plus d'usage de son pouvoir physique que du pouvoir moral, il saut qu'il s'accoutume à ne vouloir bien que ce qu'il pourra physiquement, & à vouloir peu ce qu'il ne pourra que moralement.

Ce sera un homme de travail. Il ne pourra ni se saire servir, ni commander. Il servira au contraire, & sera commandé. Doit-il saire plus d'usage du pouvoir moral que du pouvoir physique? vous lui recommanderez peu ce dernier, & beaucoup le précédent. Vous ne l'habituerez point à l'exercice du pouvoir moral; il y est habitué dès l'ensance : vous lui en montrerez même les bornes légitimes. Mais vous lui donnerez un violent desir de conserver celui qui devra lui appartenir par la loi; & ce desir sera l'amour de la liberté, qui, dans le sens qu'on donne à ce mot, n'est que l'exercice du pouvoir moral, déterminé par la loi, & sondé sur elle,



#### CHAPITRE V.

Comment naît l'Amour de la patrie, & ce que c'est.
Qu'il ne doit pas être le même dans tous.

er philips feals pous les on UICONQUE a réfléchi sur sa vie passe, doit avoir fait une remarque, qui me paroit être assez fertile en conséquences. C'est qu'à l'exception du repentir que produit le fentiment de nos fautes passées, notre mémoire nous présente beaucoup plus de choses agréables que de choses fâcheuses, & que celles-ci même, elle nous les présente d'une maniere agréable. Une maladie, par exemple, dont nous nous souvenons, n'a rien qui nous attriffe; & si notre imagination s'efforce de nous en retracer les douleurs & l'accablement, quelle que foit sa vivacité, elle n'excitera point en nous la même sensation que nous éprouvons à la vue du mal d'autrui, ou que produit l'idée d'une maladie possible, ou que nous pouvons craindre. Dans ce dernier cas, elle renchérit fur la réalité; dans le second, elle l'égale au moins; dans le premier, elle n'ajoute presque rien au simple souvenir, & le sentiment de notre santé actuelle nous fournissant un moyen de comparaison, ce souvenir devient agréable. Mais jamais notre mémoire ne nous présente un fait absolument dénué de circonstances; le lieu y entre toujours pour beaucoup; & delà vient, si je ne me trompe, que nous aimons toujours celui où nous avons passé nos premieres années.

Tome II.

E

C'est encore le temps où notre esprit, moins occupé avec lui-même & avec celui des autres, est beaucoup plus dans nos sens. Nous voyons, nous entendons, nous touchons davantage. Car alors voir, entendre & toucher, sont en soi des jouissances pour nous. Ces idées de plaisir restent donc attachées aux objets, qui seuls ou presque seuls nous les ont fait-goûter, & nous aimons de présèrence ces objets en eux-mêmes, & presque pour eux-mêmes.

A dix ans, nous les aimons par le souvenir du plaisir qu'ils nous ont occasionné à cinq ans. A vingt ans, la somme des plaisirs est augmentée. A un âge plus avancé, nous ne pouvons plus nous en détacher, si une sorte passion ne prend le dessus.

Qu'un jeune homme, éloigné de la maison paternelle dès l'âge de dix ans, y revienne lorsqu'il est son maître, ou lorsqu'il aime son pere plus qu'il ne le craint, il sentira la vérité de ce que je dis ici. Il verra avec un vrai plassir les endroits où il a joué, où il a couru, ceux dont la seule vue lui a été agréable. Il entendra avec une douce émotion la voix rauque & discordante qui le frappa autresois, & lui parut belle. Dans l'endroit même où il a eu le souet, on essuyé une maladie, il éprouvera plus qu'ailleurs le plaisir de ne pas craindre le souet, ou de se bien porter.

Tout enfin lui sera agréable. Il est donc naturel qu'il aime ce lieu, comme on aime celui où l'on a pour la premiere sois arraché un soupir à sa maîtresse, où l'on a obtenu sa premiere saveur. Mais dans ce dernier cas, le lieu qui plaît, plaira beaucoup davantage, si on aime encore la même personne.

Îl en est à peu près de même de l'endroit où l'on a passé ses premieres années. Il plaira davantage, si aucune passion forte ne nous entraîne ailleurs. Voulez-lez-vous acheter une terre que le vendeur a habitée dans sa jeunesse, faites marché ailleurs, & tâchez qu'un autre que lui vous la fasse voir.

Voilà, ce me semble, comment & pourquoi nous aimons, non le lieu de notre naissance, mais celui où nous avons passe nos premieres années.

Il y a loin delà, me direz-vous, à l'amour de la patrie, dont je dois parler dans ce Chapitre. Tant pres s'il y a si loin de l'amour du local à l'amour de la patrie. Je vous en dirai tout-à-l'heure la raison. Mais je dois commencer par vous faire convenir que l'intervalle n'est pas si grand qu'il vous paroît.

r

e

e

\*

n

a

10

1-

٠,

11-

'il

la

on

5 ,

ne

La patrie est l'ensemble du pays où nous sommes nes, & de la société qui l'habite. Je n'en sais pas de meilleure définition.

J'avoue que si les rapports sont éloignés entre le pays où je suis né & mes concitoyens que je connois d'une part, & la totalité de la société de l'autre, s'il y a trèsloin de moi au ches de la société, si les rapports que j'ai avec lui sont soibles ou désagréables, il y aura trèsloin de l'amour de mon pays à celui que je devrait avoir pour le corps & le ches de la société totale. On me dira pourtant que ce ches est bon & grand, qu'il me veut du bien par sa bonté, que sa grandeur fait ma sureté, que c'est lui qui fait punir les scélérats, & que c'est lui aussi qui empêche les ennemis étrangers de veriir porter le ser & le seu dans mon pays, dans la mais

fon de mon pere; si on me dit cela souvent dans mon enfance, & qu'on l'accompagne de récits & de tableaux adaptés au sujet, certainement on sera naître en moi quelqu'amour pour le ches de la société dont je fais partie, & généralement pour tous ceux qui ont le même intérêt que moi.

C'est un mal, ai-je dit, s'il y a trop loin de l'amour que l'on a pour son pays à celui qu'on doit avoir pour sa patrie. La raison en est, que, dans ce cas, le premier ne conduit pas au second, que celui-ci ne sortisse pas le premier, & que tous les deux sont languissants, ou que l'un détruit l'autre, ou le rend stérile.

C'est ce qui pourra arriver dans un grand Etat, où les Provinces ne sont que de vastes métairies, où il n'y a que du voisinage entre les hommes, sans aucune forme de société, qui leur donne l'idée de la société générale, dont ils fassent une partie notable, & par laquelle ils s'apperçoivent qu'ils tiennent à la totalité du corps & à son ches. Cette gradation de plus rendroit aux citoyens leur pays natal plus cher, parce qu'il seroit pour eux une patrie, au lieu qu'il n'est qu'un demicile; il leur rendroit plus chere aussi la patrie commune, à laquelle ils tiendroient d'une maniere sensible, & que tout leur rappelleroit; au-lieu que, dans le cas s'upposé, l'esprit se perd dans des rapports éloignés, & le cœur, réduit à un objet vague & invisible, ne peut ai se sixer, ni s'échausser.

Tel est l'avantage des petites Républiques sur les grandes, & telle sut en partie la raison pour laquelle, chez les Grecs & les Romains, l'amour de la patrie sur une vertu aussi sorte, aussi active, aussi générale, qu'elle est aujourd'hui rare, indolente & soible.

i

e

r

r

r

S

u

-

u

it

-

1-

,

S

V.

It

S.

u

Mais quelque système qu'on embrasse, l'uniformité est encore impossible ici, parce qu'il s'agit de concilier deux intérêts opposés. Entre les habitants d'un pays, qui fait partie d'un grand Etat, il faut que les uns y restent immuablement pour le cultiver; il faut que les autres soient prêts à le quitter, pour servir la patrie commune. Vous ne donnerez pas aux uns & aux autres la même forte d'attachement pour leur nays natal, ni pour la patrie en général. Celui-ci devra être foible dans les gens de travail, qui, au contraire, devront aimer fortement le pays où ils font nés, & qu'ils doivent seul connoître. Ces citoyens sont précisément les mêmes qui doivent compter plus fur leur pouvoir phyfique que fur le pouvoir moral, ceux à qui l'ambition ne couvient point, & qui, pour se plaire dans leur condition, doivent être en quelque sorte identifiés avec la glebe que leur bras fertilisent.

L'amour de la patrie commune doit, au contraire, être plus fort dans ceux qui, ayant plus de pouvoir moral, ne faisant aucun usage utile de leur pouvoir physique, doivent tout aux loix, &, par consequent, à la société, & ont avec elle des rapports aussi directs que le sont éeux des premiers avec la terre qui les nourrit. Il est naturel que cette classe de citoyens, qui veut pour d'autres, se croye plus près de celui qui veut pour tous; & qu'ainsi elle conçoive aisément un amour plus vis & pour la société & pour son ches.

Mais si vous lui faites prendre pour son pays natal

un amour démesuré, celui-ci étoussera l'autre, ou ha

Il y a donc des mesures très-différentes à prendre à l'égard des ensants qui naîtront dans ces deux classes. Pour les uns, l'amour de leur pays est presque tout ce qu'il faut leur inspirer d'amour pour la patrie commune; pour les autres, ce dernier amour doit être distinct du premier, quolqu'il en naisse en partie; il doit lui être supérieur, mais il ne doit pas le détruire.

Rapprochez donc le plus qu'il est possible du chef de la société, de son centre de réunion, ce citoyen qui est, pour ainsi dire, un homme moral; & en lui saisant connoître la source de ses droits, apprenez-lui d'un côté à quel titre il en jouit, & de l'autre, ce que lui impose d'obligations, ce qu'exige de lui d'amour une société, à laquelle il doit les avantages qu'il présére déja à son existence physique.

Ainsi la patrie deviendra pour lui sa terre nourriciere. Accourumé dès l'ensance à en admirer la structure, parce qu'elle lui est avantageuse, & qu'il a des moyens de comparation pour s'en convaincre, il l'aimera autant qu'il doit l'aimer, & aimera mieux mourir que de se dégrader en lui manquant, ou que de la voir s'écrouler sur lui, & l'écraser sous ses ruines.

Ici l'ambition & l'amour de la liberté se joignent à l'amour du pays natal, pour faire un citoyen avide de pouvoir moral & de commandement; & comme ce même homme a plus de raisons pour s'estimer que ceux qu'il croit lui être inférieurs, il est aussi avide d'estime & de gloire. Ce ne sera point un casanier,

comme doit l'être le cultivateur; ous'il est forcé à l'être, il deviendra le pere d'ensants qui ne le seront pas.

ui

es.

ce mlif-

oit

nef

ren

lui

lui

rue

our

ré-

Ti-

IC-

des

ai-

011-

la

ıt à

ide

ce

jue

ide

er a



## CHAPITRE VI.

De l'amour des richesses ou de l'avidité. Si ce peut être une passion générale. Dialogue sur la noblesse commerçante.

health a Standard Administration es besoins toujours renaissants, l'intervalle & l'incertitude des récoltes, en faisant naître la prévoyance, qui fait des provisions, semblent avoir conduit les hommes à l'avidité, qui accumule les richesses. Mais si l'on examine la chose de plus près, on verra qu'elle eut une autre origine, & qu'elle commença du la prévoyance étoit le moins nécessaire. Des biens, faits pour être consommés, difficiles à garder, & sujets à se corrompre, ne furent point amoncelés. L'abondance produisit la profusion; elle sit imaginer les festins, & égava l'hospitalité. Les biens, qui pouvoient se garder, & dont la réproduction étoit la plus assurée, furent les premiers objets de l'avidité. Ces biens étoient les troupeaux de toute espece; & ce sut parce qu'ils se multiplioient, parce qu'on gagnoit à les ménager, qu'on ne mit point de bornes au desir d'en avoir toujours davantage. A cela se joignit un motif qui paroissoit excuser cette avidité. Un pere, qui avoit plusieurs enfants, vouloit laisser un troupeau à chacun d'eux.

Lorsqu'ensuite les signes eurent été inventés, & que; par leur pressige, toute espece de biens sut devenue incorruptible, les signes qui réprésentoient toutes sortes de biens, & que l'on gardoit aisément, devinrent l'objet d'une avidité encore plus illimitée. On aima en eux tout ce qu'on pouvoit aimer dans la nature; & par une méprise qui n'a rien de surprenant, on s'accoutuma si bien à aimer le signe, qu'on aima mieux se priver de la chose signissée que du signe.

Ce sophisme fit les avares. Le desir de jouir de tout, fit les hommes avides & prodigues.

L'expérience ou la crainte de la pauvreté, vue sous un aspect hideux, sit les hommes industrieux. L'habitude de gagner beaucoup & de dépenser peu, les rendit avides & économes. Ce qu'avoit nègligé l'aisance, ou qui avoit échappé à l'ignorance, l'industrie le mit à prosit, ou l'avarlce clairvoyante le découvrit. La société y gagna, par l'échange des denrées, qui devinrent surabondantes dès que le débit en eut encouragé la culture, avec celles qu'un autre pays produissoit, meilleures ou en plus grande quantité.

J'ai déja expliqué quel fut le gain qu'y fit la fociété. Ce n'en fut point un pour elle, que de grandes fortunes, qui étoient la dépoullle du plus grand nombre de fes membres. L'exemple fut cependant suivi. Les profits du commerce diminuerent, & ce su un bien : car toute la société étoit sur le point de devenir une compagnie de marchands.

On vantoit le bonheur d'avoir beaucoup de ce métal, avec lequel on a tout ce qu'on veut; on déprisoit le travail du laboureur, le revenu incertain & modique du propriétaire, le métier difficile & peu brillant du guerrier subalterne, & on lui comparoit, pour l'en dégoûter, la profession utile du faiseur d'échanges, qui commandoit à un grand nombre d'hommes qui couvroit les deux éléments de superbes édifices, où il ensermoit les ministres de son opulence, & qui, de son comptoir, envoyoit ses ordres aux quatre coins du monde.

K

r

į.

S

i

25

i-

ie

it.

ui

u-

ii-

ė.

s,

es

du ite nie

ié-

oit

Le Sage écoura ces déclamations, & garda longtemps le filence. Il comptoit trop fur fa nation pour la croire en danger. Mais il vit les fuffrages se partager, & il s'écria plein de douleur : O peuple! qu'un vain éclat féduit, formeras-tu toujours des vœux insensés & contradictoires? Choisiras-tu tes modeles chez les nations qui ne te ressemblent point, pour cesser d'être ce que tu dois être ? Si tu t'ennuyes de la terre que tu habites, va sous un autre ciel puiser à sa source l'or dont tu es altéré, ou te nourrir ou te vêtir des productions que tu préferes à celles de ton territoire. Laisse ce pays, que tu dédaignes, aux nations qui te l'envient; aussibien ne tiendra-t-il pas à toi que tu'n'y deviennes leur esclave.

A ces mots, un homme couvert d'or, qui l'entendir, s'approcha de lui; & voici quelle fut à peu près leur conversation.

of one or history has been already. Surviving on the

from the classical and a state of the

# DIALOGUE

# ENTRE UN SAGE ET UN MILLION-NAIRE.

# LE MILLIONNAIRE.

Vous parliez tout seul, Monsieur; apparemment quelque passion très-vive vous a fait oublier que ce n'est plus l'usage.

# LE SAGE.

Vous avez raison; mais je ne croyois pas être entendu dans cette promenade, qui doit être déserte aujourd'hui, suivant un autre usage, & je suis très-surpris de vous y voir. Sans doute quelqu'affaire vous y amene pour un rendez-vous?

# LE MILLIONNAIRE.

Non; mais l'ennui du grand monde m'y a conduit. Il m'a paru, Monsieur, qu'après avoir été long-temps pensif, vous faisiez une apostrophe à la nation. Vous reprochiez, sans doute, aux habitants de cette Ville de quitter cette belle promenade, si grande, si majestueuse, & en même-temps si simple, pour courir sur un chemin, dont ceux qui y brillent sont tout l'ornement, d'où l'on voit les rochers les plus hideux, & le triste monument d'Enguerrand de Marigny, & que terminent des boutiques aussi mesquines & aussi peu solides, que sont frivoles ceux qui en sont leurs délices,

#### LE SAGE.

Vous ne m'avez pas mal deviné, quoique ce ne fut

pas-là précisément ce à quoi je pensois. Ne croyez-vous pas que, pour rendre plus égale la promenade dont vous parlez, on élevera les chemins qui la coupent, ou l'on abaissera le reste du terrein?

# LE MILLIONNAIRE.

and series con

Ce feroit bien une autre folie. Mais s'il faut en faire une des deux, il vaudroit mieux mettre ce rempart de niveau avec les chemins, qui font des passages nécessaires. Aussi-bien à quoi sont bons ces remparts? Ils pouvoient être de quelqu'utilité, quand la guerre plus légere voloit d'une Province à l'autre. Aujourd'hui qu'elle est sédentaire, & qu'on la fait à sorce d'argent, une Capitale comme celle-ci doit être sans désense, parce que si la guerre venoit jusqu'à ses portes, ce seroit une marque qu'il n'y auroit plus gueres d'argent dans les cossres du Roi, & le moyen qu'il n'y en eût plus du tout.

# LE SAGE.

Mais si on abattoit ces remparts pour mettre la promenade au niveau des chemins, elle seroit dans un sossé, Voudriez-vous que tant de magnificence s'étalât dans un lieu aussi resserté?

# LE MILLIONNAIRE.

Elle n'en seroit que plus saine; car si les mauvaises exhalaisons s'élevent, il y en aura moins dans un lieu bas, que sur ce terrein élevé, qui est environné d'immondices.

# LE SAGE.

Yous me paroiffez très-sense, & vous ne faites pas

mal la critique de nos mœurs, ou plutôt de celles qu'on veut nous donner.

# LE MILLIONNAIRE

Je n'y pensois pas ; mais que voulez-vous dire ?

### LESAGE.

Peut-être vous ai-je donné les pensées dont j'ai l'esprit rempli. Mais j'ai cru que tout votre discours étoit une allégorie.

# LE MILLIONNAIRE.

Cela pourroit bien être. Mais ayez la complaisance de me communiquer votre commentaire. J'y trouverai peut-être plus d'esprit que je n'en ai mis dans tout ce que je vous ai dit.

## non magnet and L E S'A'G E. hap .

Volontiers. Je trouve trop de plaifir à converser avec un homme sensé, pour finir ici notre conversation. Afseyons-nous, si vous le jugez à propos.

Aussi-tôt le Millionaire passa brusquement devant l'inconnu pour le devancer dans le coin d'un banc, où il pouvoit s'appuyer plus commodément. Le Sage, un peu surpris, ne douta point que la modestie de son habit n'eût autorisé cet homme cousu d'or à le traiter avec cette légéreté; cependant il s'assit tranquillement à côté de lui, & continua ainsi la conversation.

# SAGE.

Quand vous avez critiqué le mauvais goût qui fait quitter cette promenade, grande & vraiment belle, & que termine un superbe édifice, pour en chercher une où tout est petit, & paroît ne devoir durer qu'un jour, j'ai cru que votre censure tomboit moins sur cette solie passagere, que sur la frivolité de nos mœurs, qui nous fait présérer à ce qui est beau & solide, mais ancien, des nouveautés spécieuses, mais qui n'auront qu'un jour.

### LE MILLIONNAIRE.

Vous avez raison : c'étoit aussi ma pensées

# LE SAGE.

Quand vous avez donné la préférence au projet d'abaisser le rempart, pour applanir la promenade, en la mettant de niveau avec les chemins, & que vous avez parlé des exhalaisons & d'Enguerrand de Marigay, sûrement vos réslexions, très-sages en elles-mêmes, en cachoient d'autres, qui ne le sont pas moins, & qui pourroient être d'une toute autre importance.

# LE MILLIONNAIRE.

Je n'en disconviens pas; mais il est si satisfaisant d'être deviné par un homme d'esprit comme vous, que je ne veux pas me priver de ce plaisir.

### LE SAGE.

Voici donc dans quel sens j'ai pris vos remarques. Les chemins battus continuellement par les passants sont l'image du peuple.

# LE MILLIONNAIRE.

Fort hien

# LESAGE.

Les riches & les heureux, qui se promenent sur le

soulevard, sont les hommes qui ont l'autorité en main, & qui n'en abusent que trop souvent pour opprimer le peuple, & ce qui est au-dessus du peuple.

# LE MILLIONNAIRE.

A merveilles. Je ne croyois pas m'être si bien fait entendre.

# LE SAGE

Il est aise d'opprimer le peuple. Il est, pour ainsi parler, de plain-pied avec ceux qui le soulent & l'accablent. Mais il n'a pas été si facile de s'élever sur la têre du reste de la nation; & différents corps qui la composent, & qui s'élevent au-dessus des autres, ont opposé une résistance sémblable à celle qu'offre un talut un peu escarpé. Quand il a fallu céder à cette résistance, on est retombé sur le peuple.

# LE MILLIONNAIRE

Je n'avois pas eu cette derniere pensée; car je n'ai pas supposé qu'on eût alors des chevaux assez mauvais, pour ne pouvoir franchir un talut aussi peu escarpé.

# LE SAGE

Vous me pardonnerez du moins de vous avoir prêté tette idée, qui s'accorde affez bien avec la mention que vous avez faite d'Enguerrand de Marigny, & de son lugubre monument.

#### LE MILLIONNAIRE.

Je m'attendois bien que, faisant le devoir de coma mentateur, vous me donneriez plus d'esprit que je m'en ai. Mais continuez, je vous prie.

# LR SAGE.

Pour rendre tout également accessible à la vexation des coupables disciples de l'innocent & malheureux Marigny, on n'a rien pu imaginer de mieux que de mettre tout de niveau. Aussi-bien les exhalaisons, qui s'élevoient d'un terrein bas & sale, rendoient l'air mal-sain sur ces éminences inutiles. On a commence par les masquer d'édifices éphémeres, qui, par en-bas, sont de plain-pied avec elles; mais qui, par une structure peu solide, s'élevent au-dessus de tous les ordres, dont on croiroit qu'ils sont partie. Je n'ai pas besoin de dire ce que vous entendez par ces exhalaisons qui s'élevent de bas en haut, & par ces édifices peu solides qui sont les délices de ceux qui se promenent. Vous voyez assez que je vous ai compris.

Mais je ne puis me refuser au plaisir de développer ce que vous avez voulu dire, en parlant de l'inutilité des remparts, quoique ce soit ce qu'il y a eu de plus clair dans votre discours.

Lorsque l'on faisoit la guerre avec peu d'argent & beaucoup de bravoure, une irruption de l'ennemi jusque dans le cœur du Royaume ne finissoit point la guerre, par deux raisons.

La premiere, que l'ennemi ne laissoit derriere lui aucun des désenseurs de l'Etat; & qu'en cédant à la sorce, ils avoient été se joindre à ceux qui habitoient des Provinces plus éloignées, pour composer avec eux des corps d'armée qui n'avoient pas besoin de caisse militaire, & qui, dissipées dix sois par un ennemi victorieux, se rassembloient encore à couvert des

châteaux, que défendoient leurs braves propriétaires, La feconde raison étoit que tout l'argent du Royaume n'étoit pas concentré dans la Capitale; & que prise ou assiégée, elle ne faisoit pas tomber le reste de l'Etat, comme le cœur blessé ou oppressé laisse sans mouvement & sans vie le reste du corps. Mais comme il étoit important qu'elle ne sût pas prise d'emblée, & qu'elle pouvoit être secourue, ce qui n'arriveroit pas aujour-d'hui, il falloit qu'elle sût sortisée.

Voilà ce que vous avez voulu dire, ou plutôt ce que vous avez dit affez clairement.

# LE MILLIONAIRE.

J'en conviens, a quelque chose près. Mais ne soup. conez-vous ici aucune allégorie?

### LESAGE.

Je ne la soupçonne pas, je la vois très-clairement. Aussi long-temps que les désenseurs de l'Etat s'entretinrent du revenu de leurs terres, & sirent la guerre à leurs dépens, l'argent ne sut que très-peu le ners de la guerre. La bravoure la sit, & la gloire en paya les fraix. On ne connut ni cette multiplicité de titres militaires qui épuisent aujourd'hui nos hommages, ni ces pensions qui épuisent le trésor public. C'étoit un rempart, dénué de tous ces petits édisces, sans noblesse & sans solidité, qui ne sont, en effet, que de mauvaisses boutiques. Il est vrai que tous les charlatans du monde n'avoient pas affuré leur substituance sur le produit d'un terrein stérile, & qui ne s'élevoit au-dessus des chemins & des terres voisines que pour être le rempart

rempart de la société. Les choses ayant changé, l'argent étant devenu le grand mobile de tout, ce boulevard, qui ne rendoit rien, a été regardé comme un terrein perdu; & quoique par lui-même il ne foit pas plus fertile qu'autrefois, on a si bien fait, qu'il a été mis à contribution. D'un autre côté, la maniere de se battre & de faire la guerre ayant aussi changé, on a cru remarquer que tout homme étoit bon pour faire & recevoir à sa place un coup de feu, & que la guerre, sédentaire comme les batailles, & aussi longue qu'elle étoit courte autrefois, devoit occuper uniquement des sujets qui ne fussent bons à rien ailleurs, qui n'eussent ni feu ni lieu, qui ne vécussent que d'une paye modique en apparence, mais dont la somme totale est immense, & la perpétuité accablante. Dès-lors cet ancien corps des défenseurs de l'Etat a été regardé comme un rempart aussi inutile que le sont nos boulevards, qui, en effet, n'arrêteroient pas le plus foible détachement, parce qu'au-lieu de les changer & de les perfectionner suivant les regles de l'art, on les a laissés dans leur ancien état, & que même on a fait tout ce qu'il falloit pour les affoiblir encore, en comblant les fossés, & en souffrant que le terrein voisin s'élevât presqu'à leur niveau. Aussi voyez-vous que de l'autre côté de cette Ville, on a fait un grand chemin circulaire au niveau des jardins qui le joignent, & que pourtant on appelle aussi boulevard; en forte que les uns ne savent plus ce que signifie ce mot, & les autres l'oublieront bientôt. Ainsi je ne serois pas surpris qu'on suivît à la lettre votre projet, & que de l'ancien boulevard, on fit une espece de fossé, où s'en-Tome II.

10

à

le

es

1-

es

n-

80

n-

du

-0

lus

le

art

jourd'hui qu'avec peine sur le terrein que soule leur faste, & qui ne s'y montrent qu'un instant; & en effer, suivant notre premiere allégorie, il seroit beaucoup plus commode pour les gens qui veulent souler tout, & être au-dessus de tout, de n'avoir point à franchir un talut incommode, & de marcher de plain-pied sur tous les ordres ravalés au niveau du peuple, qu'ils écrasent depuis long-temps.

### LE MILLIONNAIRE.

Vous avez faisi à merveille ma pensée. Je voudrois seulement savoir ce que vous entendez par les changements qu'il falloit faire au boulevard, pour qu'il continuât à être aussi utile qu'il le sut autresois.

# LE SAGE.

Vous oubliez que je suis commentateur, & qu'ainsi je dois laisser sans explication les endroits les plus disficiles, & qui auroient le plus besoin de commentaire.

#### LE MILLIONNAIRE.

Fort bien. Mais comme vous me commentez de mon vivant, c'est à moi à m'expliquer.

Vous entendez par le boulevard, ou au moins par une de ses parties, l'ancienne Noblesse du Royaume, qui fut autresois utile, & qui a cessé de l'être.

### LE SAGE.

Et en ce point, je crois ne m'être pas écarté du sens de mon Auteur.

### LE MILLIONNAIRE.

Non pas, affurément. Quand le revenu des terres faisoit la richesse de l'Etat; quand des hommes armés de toute piece saisoient la guerre, pour ainsi dire, de tout leur corps; quand, à la sin d'une bataille, celui qui avoit conservé son armure, n'avoit rien dépensé que ses sueurs ou son sang; quand les machines de guerre se construisoient sur le lieu même aux dépens de l'ennemi, ces preux Chevaliers, dont vous avez voulu parler, étoient une milice utile, peut-être nécessaire; mais ils étoient aussi les seuls citoyens opulents qu'il y eût dans l'Etat. Ils étoient le ners de la guerre, & l'ornement de la paix, n'est-ce pas?

#### LE SAGE.

Très-bien.

### LE MILLIONNAIRE.

Qu'est-il arrivé ensuite? On a brûlé beaucoup de poudre, qui, de sa nature, ne peut servir deux sois, comme un sabre à qui on rend le fil, ou une cuirasse bossuée, que l'on remet sur l'enclume; on a sondu des canons, que l'on ne transporte qu'avec peine; la guerre a participé de leur nature. Elle est devenue lente & pesante; elle a fait grand bruit & peu d'esset; mais surtout elle est devenue très-coûteuse.

### LE SAGE.

On ne peut dire mieux. Je me doutois bien que votre habit cachoit plus de favoir qu'il n'en suppose.

#### LE MILLIONNAIRE.

C'est que je ne l'ai pas toujours porté; & qu'au-lieu

Cij

d'une épée au côté, j'ai long-temps eu la plume à la main. Mais continuons.

Les bouches à feu dont j'ai parlé, renversoient également l'homme cuirassé & l'homme nud. On jugea donc très-sagement qu'il falloit économiser sur les cuirasses, pour acheter de la poudre, & qu'une arme à seu dans la main d'un vilain, étant aussi meurtriere que dans la main d'un Noble, il valoit mieux employer le premier qu'on trouvoit plus docile & moins cher. Ainsi l'invention de la poudre sit renvoyer la Noblesse dans ses terres.

# LE SAGE.

Permettez-moi de vous faire observer un petit anachronisme dans ce que vous venez de dire. L'invention de la poudre remonte jusqu'au commencement du quatorzieme siecle; & Turenne, qui vivoit dans le dernier, eut encore dans ses petites armées des compagnies d'arriere-Ban, dont il s'accommodoit fort bien. Le seu Roi en mena aussi en Flandre; & ce ne sut qu'au siege d'une Place de ce Pays-là, qu'il reconnut ou prétendit reconnoître le danger qu'il y avoit à employer une pareille troupe, de la maniere dont on commençoit à faire la guerre.

# LE MILLIONNAIRE.

Tout ce qui me surprend, est qu'il ne l'eût pas remarqué plutôt.

### LE SAGE.

Une compagnie d'arriere-Ban, conduite, si je ne me trompe, par un Prince du Sang, avoit été commandée pour emporter un ouvrage extérieur de la Place.

# LE MILLIONNAIRE.

Elle refusa de marcher.

ì

-

1-

re

e-

ne

ée

### LE SAGE.

Pas tout-à-fait. Elle attaqua l'ouvrage extérieur, l'emporta l'épée à la main, pourfuivit l'ennemi, & escalada le rempart. Cette action téméraire coûta la vie au plus grand nombre des hardis affaillants, & le Roi jugea que s'il continuoit à employer des corps entiers de cette Noblesse, il n'en auroit bientôt plus : car il ne faisoit pas la guerre par nécessité & pour se désendre, mais pour faire écrire Pelisson, & échausser l'imagination des Poètes, bons & mauvais.

### LE MILLIONNAIRE.

Je vous suis obligé de votre remarque; car elle prouve combien sottement les hommes se sont obstinés dans tous les temps à suivre les anciens usages. Le premier coup de canon qui sut tiré, devoit être une lettre de service pour tous les Gendarmes, & pour votre arriere-Ban.

Ce n'est donc plus aujourd'hui dans la Noblesse que réside la puissance militaire de l'Etat. Mais ce n'est pas non plus chez elle, ou du moins chez la plus ancienne, qu'on en trouve la richesse. Ainsi, à tous égards, ce corps ressemble à nos boulevards, qui, étant restés sur l'ancien pied, ne sont plus bons à rien, & ne méritent pas même ce nom.

Ce n'est pourtant pas tout-à-sait le cas où se trouve la Noblesse, parce qu'elle a éprouvé quelques changements, qui l'ont un peu soutenue.

### LE SAGE.

Vous me feriez plaisir de me dire en quoi ont consisté ces changements, & quels sont ceux que vous voudriez encore faire.

# LE MILLIONNAIRE.

Nous avons dit qu'autrefois la valeur & l'esprit guerrier de la Noblesse étoient le nerf de la guerre, & que dans le même-temps elle étoit autant au-dessus du reste de la nation, par son opulence & ses prérogatives, que par son utilité à la guerre.

### LE SAGE.

Nous l'avons dit, & je crois que nous ne nous sommes pas trompés.

## LE MILLIONNAIRE.

Aujourd'hui l'argent est exactement le seul ners de la guerre; & cela est si vrai, que le Prince, qui a le dernier écu, donne la loi à ses ennemis. C'est un proverbe qu'on peut regarder comme un axiôme. Mais de plus la Noblesse n'est pas aujourd'hui la classe la plus opulente. Elle a encore de grandes terres; il y a même des samilles qui ont réuni le patrimoine de vingt samilles, & qui n'en sont pas plus aisées, tandis que les cadets de ces samilles traînent, dans la pauvreté, le vain titre de Gentilhomme. D'où cela vient-il? Je vais vous l'expliquer. Ces Nobles, qui vivoient dans leurs terres, y étoient riches de leurs denrées, dont ils vendoient une partie, mais dont ils consommoient la meilleure part, en entretenant des Ecuyers & des Pages,

te

d

d

n

g

de

aussi nobles qu'eux. L'Etat ne gagnoit rien à cela, & ces Nobles trop siers n'étoient pas autant à la dévotion des dépositaires de l'autorité, qu'ils passoient pour être attachés à leur Roi.

Cependant l'argent, que la guerre & les négociations faisoient sortir du Royaume, devoit y rentrer pour y circuler & retourner dans le trésor, d'où la guerre & les négociations le tiroient encore. La vente de nos denrées à l'étranger, rempliffoit en partie cet objet. Mais il est aisé de concevoir que les propriétaires confommant beaucoup, elle n'étoit pas aussi considérable qu'elle pouvoit l'être, & que d'ailleurs la difficulté du transport en rendoit les débouchés impossibles dans certaines Provinces. Il fallut donc faire deux choses: l'une étoit de suppléer au vuide que laissa l'insuffifance de la vente; l'autre fut de convertir en richesses très-portatives, les denrées qui ne l'étoient pas. On remplit l'une & l'autre partie de ce plan, par l'établissement des manufactures de luxe. Mais ces manufactures ne pouvoient se soutenir, si l'on ne prenoit plufieurs précautions indispensables.

La premiere fut de faire tomber le prix des denrées, en défendant l'exportation à l'étranger, & même d'une Province à l'autre; la seconde, qui, dans l'ordre des temps, avoit été la premiere, fut d'attirer la Noblesse dans la Capitale, sous prétexte qu'elle pouvoit être redoutable dans les Provinces; ce qui pourtant étoit moins vrai que jamais. Mais il convenoit de forcer la grande Noblesse au service militaire, qui étoit devenu désagréable pour elle, & d'assujettir ses consomma-

tions aux taxes, qu'on ne pouvoit lui faire payer sur le produit de ses terres; & ensin il devint très-utile qu'elle ne les habitât pas, pour y faire tomber le prix des denrées, pendant qu'à cet encouragement des manusactures elle joindroit celui d'une grande consommation des choses de luxe; ce qu'on ne pouvoit espérer d'elle tant qu'elle s'obstineroit à demeurer dans ses terres, où un sur tout d'écarlatte & une robe très-durable de la même étoffe distinguoient suffisamment le Seigneur & la Dame du lieu.

Vous voyez par-là combien de grands coups on frappa en même-temps; & qui plus est, pourquoi la Noblesse devint pauvre & eut plus que jamais befoin d'être riche; pourquoi, en faisant les mariages, on préséra pour une sille riche un mari qui l'étoit déja, au rejetton indigent de la famille que son mariage achevoit de ruiner, ou à un Gentilhomme pauvre, quoique plus digne d'elle, que celui à qui on la donnoit.

Les terres accumulées ne firent pourtant pas un homme riche. Il lui fut seulement plus aisé d'en vendre une partie pour libérer l'autre, que son fils devoit encore partager de même.

Ce mal ne fut qu'imaginaire : car vous jugez bien qu'il se trouva des acheteurs, & que nulle terre ne sur sans maître. Les premiers qui se présenterent, sur rent les sinanciers; ces gens qui ne produisent rien, ne risquent rien & ne sont pas entrer un sol dans l'Etat, mais qui dépouillent & le peuple & le Prince, découragent toute industrie, & vendent à leur maître son propre argent. Quand ils n'en vendirent point af-

sez, ou qu'ils craignirent de tout risquer sur un crédit chancelant, ils acheterent des terres, & le Seigneur suzerain d'un million d'écus, devint propriétaire de deux ou trois terres titrées.

Mais il n'y a point de mal qui n'ait son bien. Ces gens, qui paroissoient déstinés à ruiner la Noblesse, en voulurent faire partie, & ils y réussirent; ensorte qu'aujourd'hui leurs descendants sont la sleur de la grande Noblesse.

Cependant il se formoit d'autres fortunes par d'autres moyens également utiles & honorables. Les négociants, dont le commerce s'étoit accru par l'introduction des manusactures & les découvertes des navigateurs, & encore par l'accroissement du luxe; les grands manusacturiers, & les agents des uns & des autres, qu'on nomme banquiers, firent des fortunes immenses. A mesure qu'ils se crurent assez riches, ils réalissement; & comme un propriétaire sans Noblesse ne l'étoit qu'imparsaitement, ils calculerent qu'en l'achetant, ils trouveroient un prosit net, l'intéret de leur argent prélevé au denier six.

Ce fut encore là un grand bonheur pour la Noblesse, qui recouvra ses anciennes possessions par l'acquisition de ces nouveaux membres.

# LE SAGE.

Croyez-vous qu'elle ait été flattée & du recouvrement & de l'acquisition?

# LE MILLIONNAIRE.

Au moins elle a dû l'être. Ce qu'elle a pensé est indifférent à la question. Mais vous voyez clairement que si elle n'a pas recouvré l'honneur d'être le nerf de la guerre, elle a du
moins retenu une assez bonne part de l'opulence; & je
mets en fait que vous trouverez à peine une grande
terre, dont le propriétaire ne soit pas noble au premier
ou au second degré pour le moins. Or, comme l'argent
est exactement le nerf de la guerre, il est encore évident
que là où est une partie de l'opulence, là aussi est une
partie de ce ners. Ainsi la Noblesse n'auroit rien perdu,
si l'on n'eût pas fait deux sottises, dont j'espere que
l'on reviendra.

# LE SAGE.

Vous me feriez plaisir de me dire en quoi elles ont ent consisté?

#### LE MILLIONNAIRE.

Je suis surpris que vous ne les deviniez pas. La premiere a été cette distinction que l'on s'est obstiné à faire entre l'ancienne Noblesse & la nouvelle, au désavantage de celle-ci, tandis qu'elle devoit être à la premiere comme l'opulence est la pauvreté. Ce sot préjugé, qui n'est sondé sur rien, puisque toute noblesse vient du Roi, & qu'il y a parier pour la bonté des titres, qui, étant plus nouveaux, doivent être plus analogues aux mœurs actuelles; ce sot préjugé, dis-je, a beaucoup nui à la Noblesse, en dégoûtant des gens opulents de s'y saire aggréger. Il n'a pas moins nui au commerce & aux manusactures, en diminuant les motifs qu'auroient pu avoir les négociants de travailler de toutes leurs sorces.

# LE SAGE.

Voilà en effet une grande sottise, qu'on pourroit subdiviser en deux ou trois.

# LE MILLIONNAIRE.

Comme je n'aime pas à critiquer, j'ai voulu en diminuer le nombre. La feconde a deux branches principales.

L'opulence & le soin de désendre l'Etat, autresois par ses armes, à présent par son argent, devant constituer l'essence de la noblesse, il étoit naturel que la Noblesse pauvre se livrât toute entiere aux professions, qui, en l'enrichissant, lui auroient conservé son essence.

On a fait de vains efforts pour lui desfiller les yeux. Elle est restée aveugle sur ses véritables intérêts. Je vous dirai pourtant une chose qui m'a rempli de joie. J'ai vu un homme titré, fils d'une mere très-sensée, car elle n'a que la noblesse de son mari, qui calculoit ce que rendoit son Regiment, & ce qu'il lui avoit coûté. S'il conserve cet esprit de calcul, & qu'il donne à ses enfants une mere aussi-bien pensante que l'est la sienne, je compte bien qu'ils calculeront avant d'acheter ni Compagnie, ni Régiment, & qu'ils n'en acheteront point, si on ne hausse pas les appointements jusqu'à la concurrence d'un denier honnête; en sorte que, les fraix faits, il leur reste le cinq pour cent de leur argent. N'est-il pas indigne en effet, que l'on tende de pareils pieges à la Noblesse? Mais un calcul les menant à un autre, il est très-possible qu'ils préserent le commerce où l'argent rapporte dix & vingt pour cent, à ce métier ingrat,

qui a déja ruiné leurs peres, & anéanti le fruit de quatre ou cinq mariages sensés. Ainsi, l'esprit général de la nation éprouvant une heureuse révolution, on devra à ce changement ce que n'ont pu faire ni le seu Roi, ni le grand Colbert, ni l'Abbé C...; & ce Chevalier d'A... avec ses préjugés, en aura le démenti.

Au reste, si cet heureux changement n'est pas encore arrivé, c'est la faute de ceux qui ont voulu l'introduire, sans prendre le seul moyen par lequel ils pussent réussir.

# LENS A GENTLE AND

Ce moyen est sans doute aussi sage que toutes vos observations sont judicieuses. Vous voudrez bien ne m'en pas saire un mystere. Je ne cherche qu'à m'instruire, & mon âge m'épargne encore la honte d'ignorer.

#### LE MILLIONNAIRE.

Je consens à satisfaire votre curiosité; mais promettez-moi de ne me pas citer.

# LESAGE.

Vous pouvez compter sur ma discrétion. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

# LE MILLIONNAIRE.

Cela m'étonne. Mais apparemment vous êtes un homme d'étude, qui ne vit pas dans le grand monde.

# LESAGE.

J'en conviens; & fûrement j'ai très-grand tort de ne vous pas connoître.

# LE MILLIONNAIRE.

N'importe. Vous ferez peut être un jour quelque bon

ouvrage sur la matiere que nous venons de traiter, & je serai fort aise que vous l'enrichissiez de cette idée, quoique je pusse m'en faire honneur. La voici.

Quand on se fut apperçu de la répugnance que les Nobles avoient à s'enrichir par le commerce, la banque & les manufactures, au-lieu de leur permettre trèsinutilement de laisser dormir leur noblesse, tant qu'ils exerceroient des professions lucratives, il falloit la faire dormir tant qu'elle seroit avilie par la pauvreté, & attacher la Noblesse aux professions utiles; en sorte que quiconque, en les exerçant, seroit parvenu à un certain degré d'opulence, eût été censé avoir renouvellé fa nobleffe, & pouvoir la réveiller, & que celui qui n'en auroit jamais eu, l'eût obtenue de plein droit, en ga-. gnant le double, à cette condition cependant que lui ou son fils seroit obligé d'acheter un régiment, & de le garder pendant un certain nombre d'années, qu'on auroit fixé. La noblesse renouvellée n'auroit obligé qu'à l'achat d'une compagnie ceux qui ne l'auroient laissé dormir que pendant une ou deux générations.

Vous voyez que par-là on auroit pourvu à tout, & que la noblesse étant inséparable de l'opulence, elle seroit devenue aussi respectable, qu'elle commence à l'être peu,

# LE SAGE.

En vérité, voilà une idée admirable, & il me semble que je calcule déja toute la Noblesse du Royaume. Cela doit saire des milliards.

# LE MILLIONNAIRE.

Ne croyez pas plaisanter. Cet établissement augmenteroit prodigieusement la richesse de l'Etat.

# LE SAGE.

Cela devroit être; mais j'entrevois quelques difficultés que l'on pourroit nous faire, & que je devrai prévenir dans mon ouvrage: car me voilà résolu d'écrire.

# LE MILLIONNAIRE.

Il n'y a rien de si utile, ni de si sage, qui n'ait ses inconvénients; mais voyons quels sont ceux que vous craignez.

# LE SAGE.

Du côté du droit, on pourra nous faire des objections embarrassantes; mais nous les garderons pour la fin, afin de nous sauver à la saveur du grand axiôme que le salut du peuple est la suprême loi.

### LE MILLIONNAIRE.

Ce sera fort bien fait. Venons aux autres objections.

le

01

pa

ha

COI

cré

qu'

fon

l'int

# LE SAGE.

Je commence par où vous avez fini, & je vous demande si vous croyez donc que le commerce n'ait point de bornes; en sorte qu'il suffise à toute une nation de vouloir le faire, pour que chaque individu puisse s'y adonner avec succès.

#### LE MILLIONNAIRE.

Je suis loin de cette pensée; mais je crois qu'en effet notre commerce pourroit occuper beaucoup plus d'hommes qu'il n'en occupe aujourd'hui.

### LE SAGE.

Je le crois auffi, puisqu'il y a plusieurs branches de

eommerce que nous négligeons, quoiqu'elles puffent être utiles à la nation, uniquement parce qu'elles ne feroient pas affez lucratives pour les particuliers qui les entreprendroient. Est-ce là peut être ce que vous destinez aux Nobles pour les enrichir?

## LE MILLIONNAIRE ...

Il feroit à fouhaiter qu'ils s'y adonnaffent de préférence; accoutumés à être pauvres, il leur feroit plus aisé qu'à d'autres de se contenter d'un profit médiocre.

### LE SAGE.

Le fouhait est beau : mais vous leur imposez l'obligation de s'enrichir, vous leur en supposez le desir le plus violent, & vous les mettez dans la nécessité de se ruiner encore davantage. Vous ne prétendez pas qu'ils ayent de gros sonds à mettre dans le commerce; sans quoi ils ne seroient pas pauvres : il faudra donc qu'ils empruntent pour le moins à six pour cent; & si le commerce que vous leur destinez ne rend que quatre ou cinq pour cent, ils seront banqueroute; ce qui apparemment ne réveillera pas leur noblesse.

# LE MILLIONNAIRE.

C'est la raison pour laquelle je n'ai fait qu'un souhait. Je sens que ces branches de commerce ne peuvent convenir qu'à de riches négociants, qui sont valoir leur crédit plus encore que leurs sonds réels. Mais observez qu'en multipliant les négociants, en augmentant les sonds du commerce, nous serons deux choses. D'abord l'intérêt marchand de l'argent baissera, & en second lieu, les branches de commerce les plus lucratives le feront moins; ce qui fera cesser le discrédit des autres.

# ending the SAGE waits and inc

Vous avez-là de très-bonnes vues; mais on ne s'enrichira plus dans le commerce, ou du moins les fortunes y deviendront rares, & les faillites très-communes. D'où il arrivera que le fommeil de la noblesse
se changera en léthargie, d'autant plus sûrement, que
les Nobles, qui commenceront sans expérience, sans
sonds & sans esprit économique, ne devront pas
être les plus heureux. Ne voudriez-vous pas, du moins
par pitié, leur accorder quelque présérence sur les
autres?

## LE. MILLIONNAIRE.

Je le voudrois bien; mais je craindrois que le commerce n'en fouffrît, & que le reste de la nation ne s'en plaignît comme d'une injustice.

# Bos (too may Lie S A G.E. motore as

Pa

ne

pa

qui

J

don

dent

T

8

Il feroit pourtant aussi beau que nouveau de faire des preuves de noblesse pour obtenir le privilege exclusif de vendre du sucre, par exemple, & de faire la traite des negres. J'avois déja imaginé la forme de ces preuves, que je réduisois à la ligne paternelle : car apparemment vous voudriez que ces Nobles épousassent des filles de négociants, pour se mettre plus vîte en fonds d'argent, de crédit, d'économie, & d'amour des richesses.

# LE MILLIONNAIRE.

J'oubliois cet expédient, qui seroit admirable,

& dont on devroit fe promettre le plus grand ef-

#### LE SAGE.

Je m'applaudirois de vous l'avoir rappellé, si je ne craignois des inconvénients presque certains, qui le rendroient inutile ou même nuisible. Je craindrois, par exemple, que ces Nobles, dont les préjugés ne se seroient pas endormis avec la noblesse, ne fussent pour leurs beau-peres des gendres incommodes, & que les riches négociants ne se dégoûtassent bientôt de ces alliances. Un homme déplacé est toujours plus fâcheux qu'un autre. Je craindrois aussi qu'un Noble, dès qu'il auroit la fille & la dot, ne s'en allat chez lui avec l'une & l'autre, & que ce ne fût un gros fonds perdu pour le commerce. Croyez-vous même que ces filles, qui fauroient bien avoir épousé un Noble, ne s'en fissent pas accroire, & que l'économie en allât mieux? Enfin, le commerce 'étant moins lucratif, il y auroit peu de bons ' partis, & beaucoup moins que de Nobles, qui pourtant ne les obtiendroient pas tous, puisque vous ne voudriez pas faire une loi pour leur affurer la préférence.

### LE MILLIONNAIRE.

Une pareille loi seroit trop contraire à la liberté. Mais tant pis pour les Nobles qui se conduiroient mal, ou qui seroient mal-adroits.

#### LE SAGE

Je ne mettrai pas cela dans mon Livre, pour ne pas donner raison à certains mal intentionnés, qui prétendent que le projet de la noblesse commerçante n'a étê Tome II.

imaginé que par les ennemis de la noblesse, qui, sous prétexte de l'enrichir, ont voulu la mettre de niveau avec les derniers des citoyens, ceux qui, de porte balles, Savoyards ou bas Normands, deviennent de riches négociants, en suivant la route que nous venons de tracer à la noblesse. Ces gens là ne manqueroient pas de dire que nous nous soucions peu qu'elle s'enrichisse, mais que nous voulons qu'elle s'abaisse jusqu'à nous, parce que nous désespérons de nous élever jusqu'à elle.

# LE MILLIONNAIRE.

Ce font-là de mauvais propos de quelque Chevalier de Malthe, ou de quelque Comte de Lyon, dont l'un attend une Commanderie, & l'autre espere une Abbaye, & qui tous deux se soucient eux-mêmes fort peu que leurs cousins languissent dans une obscure pauvreté.

# LE SAGE.

Ils s'en mettent si peu en peine, qu'ils soutiennent que ce n'est pas un mal que la noblesse soit pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas indigente, & qu'un Gentilhomme, qui peut élever ses ensants suivant leur état, est toujours assez riche.

# LE MILLIONNAIRE.

Voilà d'étranges idées. Mais revenons aux nôtres, qui font beaucoup plus solides, & tranchons la premiere difficulté, en disant que le grand intérêt de l'Etat est que tout commerce possible se fasse, qu'il faut multiplier les commercants & les sonds, asin de faire baisser les profits, & que tout commerce, même le moins avantageux, le soit assez, que si nous obtenons ce point, nous attire-

li

pl

rons tout l'argent de nos voisins, à qui nous n'en donnerons point; & que peu importe après cela que les Nobles s'enrichissent ou non, qu'ils réveillent leur antique noblesse, ou qu'ils meurent avec elle dans un magasin.

Il y aura toujours affez de gens riches, quand la nation le fera, & par conséquent affez de Nobles.

# LE SAGE.

Voilà certainement un trait de génie, qui doit me tirer d'embarras, ou je n'en fortirai jamais.

Mais, Monsieur, nous avons à faire à des gens obstinés, qui nous demanderont ce que nous entendons par richesse de la nation.

# LE MILLIONNAIRE.

Répondez-leur que c'est la plus grande masse possible d'argent rassemblée dans un pays, y attirant de nouveaux habitants, des guerriers, des gens de lettres, de riches négociants; que le peuple qui a le plus d'argent, est le plus riche & le plus puissant, parce que l'argent est tout, attendu qu'il représente tout.

# LESAGE.

Nos adversaires ne seront pas encore contents. Je me mets pour un moment à leur place, & je prends la liberté de vous demander, en leur nom, ce que nous ferons de notre argent, quand nous en aurons beaucoup plus que nos voisins.

### LE MILLIONNAIRE.

Nous le garderons.

11

ut

n-&z

le

re-

# LESAGE.

Dans nos coffres, sans doute; & en voyant une bel'é maison, nous dirons: Cette maison est à moi; car j'ai dans ma cassette de quoi l'acheter.

# LE MILLIONNAIRE

Ce n'est pas-là ce que je veux dire. J'entends seulement que nous ne laisserons pas sortir notre argent à l'étranger. Du reste, chacun dépensera ce que bon lui semblera.

## LE SAGE.

Il circulera donc dans l'intérieur?

### LE MILLIONNAIRE.

Eh, qui en doute? Ne favez-vous pas que la circulation de l'argent est à l'Etat ce que celle du fang est au corps ?

## LE SAGE.

N'oubliez pas que je parle pour nos antagonistes. Vous voulez aussi que l'argent circule rapidement.

# LE MILLIONNAIRE.

C'est le vœu de tous ceux qui favent que la rapidité de la circulation multiplie en quelque sorte les especes au double, au triple, au décuple.

# LESAGE.

F

f

q

a

The

Nous avons donc quatre fois plus d'argent à proportion que chacun des peuples nos voisins. C'est une supposition que je fais; car en mon particulier, je ne désespere pas que nous n'en ayions dix & vingt sois plus avec le temps. Notre argent se triple par une circula-

tion d'autant plus rapide, que tout chez nous sera commercant, ouvrier, fabricant, &c. Ainsi nous voilà douze fois plus riches en argent que nos voifins ; donc les denrées, & tout ce qui se paye avec de l'argent, seront douze fois plus chers. Il faut des denrées & des . bras pour les fabriques, pour le commerce, pour la guerre, il en faut pour vivre'; donc nos manufactures feront douze fois plus cheres que celles de l'étranger, & douze fois trop cheres pour qu'il en achete; donc notre commerce exportera des denrées douze fois trop cheres, & payera douze fois plus cher que les autres la matiere & la construction de ses vaisseaux, le service de ses matelots, leur fubsistance, sans parler de celle du négociant à laquelle il ne pourra suffire qu'en gagnant douze fois plus que les négociants voifins ; donc le Roi payera douze fois plus cher fes foldats, & vingt-quatre fois plus cher ses Officiers; car ils voudront gagner le double au moins de ce qu'ils gagneroient en faisant un autre métier, & encore je suppose que les Officiers militaires chez nos voifins voudroient auffi gagner; donc la guerre sera seize ou vingt sois plus chere pour nous que pour nos voifins; donc enfin la vie sera douze fois plus chere chez nous. Il arrivera delà que nous ne vendrons plus rien à nos voisins, & que ces pauvres peuples se fourniront les uns les autres; que le Roi douze fois plus riche fera la guerre vingt fois plus chérement; que les branches de commerce peu lucratives feront abfolument abandonnées, & qu'ainsi nous devrons ou acheter de l'étranger ce que vous ne voulez pas, ou nous passer de plusieurs articles nécessaires. Enfin, il

arrivera que tel homme qui aura 12000 écus de revenu; ne vivra pas mieux qu'un étranger ne vivra chez lui avec mille; ce qui pourra l'engager à quitter un pays, où il se trouvera pauvre, pour aller dans un autre où il sera sûr d'être riche.

### LE MILLIONNAIRE.

Vous raisonnez à la rigueur. Cette extrême richesse n'existera jamais.

### LE SAGE.

J'ai dû raisonner ainsi, pour prouver, à la maniere de nos adversaires, que ce n'est point la masse plus ou moins grande des signes, qui fait la richesse d'un Etat, puisque des signes ne sont rien quand on ne s'en sert pas; & qu'appliqués aux choses, ils ne valent que ce qu'ils mesurent. Ils ajoutent que c'est la quantité des denrées & des hommes, qui, plus ou moins grande, fait la richesse ou la pauvreté d'une nation, d'où ils tirent des conféquences spécieuses, qui tendent à faire révoquer en doute l'utilité d'un commerce illimité. Quand, disent-ils, un peuple, renfermé dans une isle stérile comme les Tyriens, ou dans un pays étroit & peu fertile, comme les Hollandois, étend autant qu'il peut son commerce d'industrie, il augmente sa puissance autant qu'il est possible, parce qu'il se procure des denrées de premiere nécessité, qui nourrissent des hommes, où il n'y en auroit point, & dont l'achat fait écouler une partie des especes dont il seroit surchargé. Cependant ses accroissements sont bornés par la nature même de son commerce, & par le nombre & la paresse des peuples qu'il approvisionne.

Il ne pourroit pas y avoir, ajoutent-ils, trois Etats comme la Hollande dans toute l'Europe; & encore chaque Ville de Hollande n'est-elle ni une Ville de Tyr, ni une Ville d'Amsterdam.

Il faut des soldats mercenaires à un peuple semblable, & son existence est doublement précaire.

Quelle folie seroit-ce donc pour une grande nation, qui a un grand & riche serritoire, de le négliger, pour vivre précairement aux dépens d'autrui; qui a un grand nombre d'hommes, d'en faire autant de marchands pour se faire défendre par des soldats étrangers; qui a une manusacture propre, son agriculture qui peut lui sour-nir assez de superslu pour tenir la balance du commerce égale, de négliger cette manusacture, ce commerce inaliénable, pour en cultiver d'autres que l'industrie étrangere peut ou nous enlever, ou nous rendre inutiles? De cette déclamation, les gens pour qui je parle, passent aux sophismes suivants.

Il est indifférent que nous ayions beaucoup ou peu d'argent, pourvu qu'il soit réparti également, & que par-tout celui qui crée les denrées puisse les vendre à un prix tel, qu'après s'être noursi & habillé, & avoir élevé ses ensants, il soit en état de payer à la société un tribut qui vaille autant au Souverain, qu'il lui coûte à lui-même. Pour parvenir à cette égalité de répartition, outre plusieurs autres moyens, il faut avant tout retenir dans les Provinces les propriétaires qui y sont, & y renvoyer ceux qui devroient y être, par où ils entendent sur-tout la Noblesse ancienne & nouvelle.

e

il

e

Propriétaires aifés, ils cultiveront mieux; élevés avec

plus de foin, ils propageront les bons principes en tout genre, & en particulier, les méthodes de cultiver la terre; attachés spécialement, par préjugé & par intérêt, à la constitution de la Monarchie, en mêmetemps qu'ils feront une digue contre l'oppression subalterne, ils entretiendront l'esprit de docilité, le respect & l'amour des peuples pour la patrie & pour son ches; accoutumés à la médiocrité, destinés par état, & voués par choix au métier des armes, ils le seront sans aucun dessein de s'enrichir, & serviront au meilleur marché possible & même à leurs dépens, s'ils peuvent. L'esprit républicain, qui est celui du commerce, ne deviendra point celui du gros de la nation; l'esprit mercantile sera rélegué dans les places de commerce.

Le Noble saura à quel état son fils est destiné, & l'élevera de la maniere la plus convenable à cet état. Il n'aura qu'une maniere de s'enrichir, la seule qui ne produit point l'amour du gain, parce qu'elle est bornée. Ce sera par un mariage avantageux. Ajoutez encore une bonne économie, qui est de même trèséloignée de l'avidité.

Si l'Etat est en danger, il volera à son secours; & s'il doit périr, il périra avec lui, parce qu'il sait qu'il lui doit tout ce qu'il chérit le plus dans sa maniere d'être, & que, conquis ou éloigné de sa terre, il ne seroit plus rien. Il ne sera point ce que seroit en pareil cas un riche négociant, un manusacturier, ou un soldat mercénaire. Le premier s'envoleroit où il fauroit trouver sûreté, liberté & prosit, & Dieu sait s'il résisteroit à

la tentation de gagner avec l'ennemi, en l'aidant. Le second, avec ses sonds & son talent, trouveroit une patrie, ou verroit des espérances par-tout. Le troisseme quitteroit qui ne le payeroit pas, & le lendemain combattroit pour de l'argent celui qu'il auroit servi la veille, ou, s'il étoit bien généreux, il s'en iroit chez lui.

On ajoute à tout cela je ne fais quoi sur l'honneur, fur la bravoure, qui doit naître de l'éducation; fur l'idée de supériorité, qui éleve l'ame, & la rend capable de certaines vertus; fur la nécessité d'un moyen de comparaison, pour produire cette idée de supériorité; fur le déchet qu'elle souffriroit, si l'argent seul donnoit la noblesse; sur l'utilité dont il est qu'il y ait un ordre considéré, indépendamment de la richesse, afin que celle-ci ne paroisse pas contenir tous les biens, & être défirable à tous égards; fur l'inconvénient qu'il y auroit que, l'amour du gain ayant tant envahi, tout fût marchand depuis le trône jusqu'à la bergerie, & depuis le Général jusqu'à l'Enseigne. On differte ensuite fur le luxe, qui, devenu la marque distinctive de tout ce qu'il y auroit de beau & de bon, c'est-à-dire de la richesse, deviendroit un monstre furieux, qui déchireroit sa mere, & lui arracheroit les entrailles pour s'en parer, sans qu'il restât aucun moyen de le contenir. parce que, tout étant subordonné à la richesse, après le desir de l'acquerir, le desir le plus fort seroit d'en faire parade; & cinquante autres raisonnements semblables, qui paroiffent être des réflexions patriotiques, & qui, sans doute, ne sont que le délire de la vanité & de l'enthousiasme pour un ordre devenu inuitile.

### LE MILLIONNAIRE.

Quelle impertinente déclamation! Mais au ton dont vous l'avez débitée, on diroit que ce sont vos sentiments que vous avez exprimés.

### LE SAGE.

J'avoue qu'à travers tout cela, je vois des vérités ou des vraisemblances, qui me mettent l'esprit à la torture. Mais nous trouverons des réponses à tout, si vous vous donnez la peine d'y résléchir.

# LE MILLIONNAIRE.

A dire vrai, la chose n'en vaut pas trop la peine; & quelle que soit la théorie, la pratique va toujours de même. L'opulence est considérée comme elle le mérite; & si la Noblesse affecte quelque sois de mépriser l'homme opulent, il en est bien vengé par l'envie qu'elle lui porte. Que disent, par exemple, nos adversaires, de cette morgue ridicule de leurs petits gentillâtres, & même de leurs grands Seigneurs? La vengentails des bons traits de Moliere & de nos meilleurs Comiques? Ces gens-là n'étoient pas Gentilshommes, non plus que l'Auteur d'une piece nouvelle, qui n'a pas rougi de saire prononcer-sur le théâtre les mots discordants de haute sinance. Pour la haute Noblesse, encore passe.

### LESAGE

Nos adversaires ne restent pas court sur le ridicule dont vous venez de parler. Ils récriminent, & deman-

f

dent s'il est sans exemple qu'une grosse opulence ait été très-impertinente. Ils disent ensuite que Moliere & les autres Comiques, qui ont travaillé pour la Cour & la Capitale, dont les opinions ne sont pas des axiômes politiques, ont cherché à faire rire, fans s'embarrasser si ce qu'ils frondoient étoit ou non l'inconvénient inévitable d'une chose utile en foi. Après quoi ils demandent encore si un Roi, qui auroit consigné un passage, feroit fâché que le foldat de la garde, l'arrêtât; si un Gênéral seroit choqué de la mine altiere & dure d'un grenadier; s'il s'étudieroit à enseigner la modestie à des braves garçons. Remparez derriere ces comparaifons; ils disent qu'une certaine confiance, la bonne opinion de ce qu'on est, le sentiment d'une supériorité, qu'il faut foutenir par sa conduite & ses actions, sont une maniere de penser nécessaire à la Noblesse, pour qu'elle puisse remplir sa destination.

Que, cela posé, il faut pardonner à l'utilité publique les écarts de quelques particuliers, qui ne sont pas ordinairement les plus estimables; & que tourner la chose même en ridicule sur un théâtre, & s'attacher sur-tout aux provinciaux, c'est faire ce qu'on peut pour avilir l'ordre même, en l'exposant au mépris dans ses parties les plus saines. On ajoute que, si la Noblesse est trop souvent mal élevée, c'est moins sa faute que celle de l'oubli, de l'abandon, & de l'indigence dans lesquels on la laisse. Mais qu'un inconvenient aussi léger ne doit pas-être mis en comparaison avec l'utilité dont elle peut être, comme il ne saut pas bassouer le négoce, parce qu'entre les négociants, il y a des gens de mauvaise soi, des bánqueroutiers, &c.

### LE MILLIONNAIRE.

Ce raisonnement n'est pas le plus mauvais que vous ayiez allégué. Mais, dans le négoce, la mauvaise soi & la banqueroute sont punies; l'une détruit le crédit, l'autre exclut du corps des négociants, qui est rempli d'honneur. Y a-t-il quelque réponse à cela?

### LE SAGE.

Vous me faites-là une finguliere question. Les gens pour qui je parle, manquent-ils quelquefois de réparties? Ils ne prétendent pas, disent-ils, dégrader le commerce, & ne voyent qu'avec douleur que la bonne foi, qui en est l'ame, en soit quelquesois bannie, sans être vengée. Mais, ajoutent-ils, peut-on faire un crime à une partie de la Noblesse, de son inutilité relativement à son métier principal, quand elle en gémit elle-même? Peut-on lui imputer les fautes de ses membres, quand elle les en punit par le mépris, qui est le plus grand châtiment qu'elle puisse infliger? Prétendra-t-on que tout Gentilhomme, qui reste chez lui, quand il ne peut en fortir, soit dégradé? Il seroit puni sans crime. Qu'il cesse d'être considéré; ce seroit une dégradation, qui affecteroit l'ordre même. Si, d'un autre côté, vous punissez aussi severement celui qui, pouvant servir, ne le fait pas, vous établissez la servitude où doit être la liberté, vous extorquez ce qu'il faut accepter; vous étouffez la génération fuivante, qui auroit mieux valu; vous rendez précaire, vous livrez aux inquisitions, à l'arbitraire, un ordre qui ne se soutient que par la confidération & la folidité de fon état; enfin,

vous punissez encore, sans y être autorisé par aucune loi. Faites-en une, si vous l'osez, pour obliger tous les Nobles à servir, quand vous n'avez pas d'emplois pour tous. La Noblesse est donc trop nombreuse. Oui, s'il peut y avoir un trop gros corps de réserve; oui, si on lui donne la présérence pour tous les emplois qui lui conviennent; oui, si on ne la multiplie pas sans cesse par des promotions, que sollicite l'avidité des exemptions, & que sait la siscalité & non la saine politique; oui ensin, si tout Gentilhomme, qui ne sert pas, est plus inutile qu'un rentier, qui ne sait rien du tout, & qu'il saut pourtant tolèrer, parce qu'un Royaume n'est point une maison de sorce,

#### LE MILLIONNAIRE.

Avec quelle chaleur vous parlez! Je croirai à la fin que c'est votre sérieux. Mais quoi qu'il en soit, je suis étonné que vous n'ayiez point relevé le mot d'honneur, dont je me suis servi, pour l'opposer au même mot, que vous aviez mis dans la bouche de nos adversaires.

#### LE SAGE.

Comment voulez-vous, qu'occupé à me rappeller ce que j'ai lu ou entendu dire pour répondre à vos raifons, je faisisse également tout ce que vous dites?

Vous voulez parler, sans doute, de la dispute sur l'honneur? C'est, disent les Nobles, la vertu propre de notre état. Elle seroit altérée ou même détruite par l'exercice de toute profession, dont elle n'est point l'ame. Cet honneur, disent ils encore, est d'une telle nature, que ce qui paroît indissérent en soi y donne atteinte.

Vous favez comment a été reçue cette finguliere prétention, & que l'on n'a pas manqué de la tourner en ridicule. Mais les négociants en particulier ont répondu très-férieusement, qu'il y avoit pour le moins autant d'honneur dans leur corps que dans celui de la Noblesse, qu'il leur étoit encore plus nécessaire, que leur profession ne se soutenoit que par-là. Voici la réplique telle que j'ai pu la recueillir.

Un mot, qui a deux significations différentes, ne doit point être employé successivement en ses deux sens dans un même raisonnement, ou ce n'est plus qu'un jeu de mots puérile.

L'honneur, dont parlent les négociants, est la réputation de bonne foi, de probité, de bonne conduite, & même de solidité. En ce sens, il est l'ame de leur profession. Puisse-t-elle animer toujours tout ce grand corps qui est si utile!

L'honneur, pour un Noble & un guerrier, est une bravoure non suspecte, une fierté qui ne lui permet pas de soussirir un affront, & un sentiment, ou, si vous voulez, une opinion de sa supériorité légale, qui, hors le cas de la subordination militaire ou de service public, ne lui permet pas de se soumettre à qui est moins que lui; une délicatesse sur les moyens, qui lui interdit tout ce qui est bas & rempant, & qui lui prescrit de tout soussirir plutôt que de s'abaisser à des actions indignes d'un homme qui jouit de la liberté civile la plus étendue qu'il puisse y avoir dans la société; un préjugé ensin, qui lui dit qu'il ne doit servir que le Souverain & l'Etat; & que s'il sert qui que ce soit, comme peut

servir un roturier, il se dégrade, & doit se cacher à jamais. Voilà quel est l'honneur de la Noblesse, suivant la définition qu'elle en donne, & de laquelle elle conclut que, sans révoquer en doute l'honneur du négociant, le sien seroit très-mal à son aise dans un comptoir, dans un magasin, & sur un port marchand.

Je supprime ce qu'elle ajoute touchant les inconvénients de ce renversement par lequel le supérieur, dans l'ordre civil, seroit subordonné à son inférieur dans le même ordre. Cette conversation n'a déja été que trop longue, & je dois me retirer.

#### LE MILLIONNAIRE.

Je serois sort aise de vous connoître, & de pouvoir me retrouver avec vous; vous paroissez avoir de l'esprit & des connoissances. J'ai de l'expérience, & crois qu'il y auroit à gagner pour tous deux. D'ailleurs, vous me devez vos remarques sur la question de droit que nous avions remis à traiter après celle que nous venons d'agiter.

#### LE SAGE.

Je croyois en avoir dit quelque chose; mais puisque vous le desirez, nous y reviendrons quand vous voudrez. Pouvez-vous vous trouver ici demain à la même heure?

t

ě

n

ıt

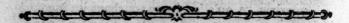
#### LE MILLIONNAIRE.

Volontiers; aussi-bien je dois souper demain dans une maison, où l'on a la rage des conversations politiques. Vous me mettrez en état d'y tenir mon coin;

mais me quitterez-vous fans m'apprendre avec qui j'ai en l'avantage de m'entretenir?

#### LE SAGE.

Puisque je dois avoir l'honneur de vous revoir, il vaut peut-être mieux que nous ne nous connoissions pas l'un l'autre. Nous en serons plus libres.



## CHAPITRE VII.

Que l'Amour des richesses est défavorable au desir de se reproduire. D'où naît ce desir.

'AMOUR des richesses, avons nous dit, naît du penchant que nous avons à fatisfaire nos besoins, & de l'extension de ce penchant, d'abord aux besoins factices & de convention, ensuite au temps à venir, & enfin aux signes qui représentent toutes les choses nécessaires & agréables, & qui, de leur nature, sont incorruptibles. Je n'ajoute point ici la premiere excuse de l'avidité, & la derniere de l'avarice, ou l'extension du penchant dont je parle à la postérité que l'on se propose de laisser après soi. La preuve que cette extension de besoins n'entre pour rien dans l'amour des richesses, c'est que celui qui desire le plus ardemment de s'enrichir, loin de desirer plus qu'un autre de revivre dans sa postérité, le desire beaucoup moins, & que le riche le plus attaché aux richesses qu'il a acquises, n'est pas celui en qui ce desir est le plus vis. Pour

Pour qu'il naisse dans un cœur toujours occupé à acquérir, & qui d'abord par la craînte de manquer de tout, & ensuite par celle de n'avoir pas assez, n'a jamais été sensible qu'aux besoins réels ou possibles, sans égard à la vraisemblance, il faut, pour ainsi dire, que la possibilité de manquer soit épuisée; or, elle augmente par l'idée du mariage & de la possérité : & comme tout est prévoyance dans un homme avide, il se fait une loi de se resuser constamment au vœu de la nature, jusqu'à ce qu'il se soit mis en état, non-seulement de ne pas manquer, mais encore de préserver pour roujours sa postérité de l'indigence, qu'il s'est accoutumé à regarder comme le plus grand des maux.

Si le mariage devient pour lui un moyen d'acquérir, à proportion des nouveaux besoins qu'il prévoit, attiré par un profit présent, il s'y déterminera, non sans crainte de risquer encore beaucoup; car il voit la possibilité d'avoir un grand nombre d'ensants. Mais il complotte déja contre la nature, & se promet bien de la tromper.

Hors ce cas, la réfolution de se marier, suppose, dans l'homme qui s'est enrichi, un commencement de satiété. Il faut, pour qu'il la prenne, qu'il se croye à peu près assez riche; & que, content de ce qu'il a acquis, & du degré d'espérance qu'il a d'acquérir encore, il trouve son état assez beau, assez heureux, pour ne vouloir pas qu'il sinisse par sa mort. A cela peut se joindre le desir de perdre le moins qu'il est possible ce qui lui a coûté tant de travaux. Or, le seul moyen qu'il en ait, est de laisser son bien à ce qu'il peut y avoir de plus

Tome II.

2-

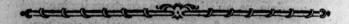
fa

ur

mais me quitterez-vous sans m'apprendre avec qui j'ai en l'avantage de m'entretenir?

#### LE SAGE.

Puisque je dois avoir l'honneur de vous revoir, il vaut peut-être mieux que nous ne nous connoissions pas l'un l'autre. Nous en serons plus libres.



## CHAPITRE VII.

Que l'Amour des richesses est défavorable au desir de se reproduire. D'où naît ce desir.

AMOUR des richesses, avons nous dit, naît du penchant que nous avons à fatisfaire nos besoins, & de l'extension de ce penchant, d'abord aux besoins factices & de convention, ensuite au temps à venir, & enfin aux signes qui représentent toutes les choses nécessaires & agréables, & qui, de leur nature, sont incorruptibles. Je n'ajoute point ici la premiere excuse de l'avidité, & la derniere de l'avarice, ou l'extension du penchant dont je parle à la postérité que l'on se propose de laisser après soi. La preuve que cette extension de besoins n'entre pour rien dans l'amour des richesses, c'est que celui qui desire le plus ardemment de s'enrichir, loin de desirer plus qu'un autre de revivre dans sa postérité, le desire beaucoup moins, & que le riche le plus attaché aux richesses qu'il a acquises, n'est pas celui en qui ce desir est le plus vif. Pour

Pour qu'il naisse dans un cœur toujours occupé à acquérir, & qui d'abord par la crainte de manquer de tout, & ensuite par celle de n'avoir pas assez, n'a jamais été sensible qu'aux besoins réels ou possibles, sans égard à la vraisemblance, il faut, pour ainsi dire, que la possibilité de manquer soit épuisée; or, elle augmente par l'idée du mariage & de la possérité : & comme tout est prévoyance dans un homme avide, il se fait une loi de se resuser constamment au vœu de la nature, jusqu'à ce qu'il se soit mis en état, non-seulement de ne pas manquer, mais encore de préserver pour toujours sa postérité de l'indigence, qu'il s'est accoutumé à regarder comme le plus grand des maux.

Si le mariage devient pour lui un moyen d'acquérir, à proportion des nouveaux besoins qu'il prévoit, attiré par un profit présent, il s'y déterminera, non sans crainte de risquer encore beaucoup; car il voit la possibilité d'avoir un grand nombre d'ensants. Mais il complotte déja contre la nature, & se promet bien de la tromper.

Hors ce cas, la résolution de se marier, suppose, dans l'homme qui s'est enrichi, un commencement de satiété. Il faut, pour qu'il la prenne, qu'il se croye à peu près assez riche; & que, content de ce qu'il a acquis, & du degré d'espérance qu'il a d'acquérir encore, il trouve son état assez beau, assez heureux, pour ne vouloir pas qu'il sinisse par sa mort. A cela peut se joindre le desir de perdre le moins qu'il est possible ce qui lui a coûté tant de travaux. Or, le seul moyen qu'il en ait, est de laisser son bien à ce qu'il peut y avoir de plus

Tome II.

S

t

-

fo

près de lui, après lui-même. Il prendra sur-tout ce parti, s'il a plusieurs héritiers collatéraux au même degré; en forte qu'il doive craindre la dispersion de ses biens. Mais au cas qu'il paffe en délibérations le temps qui lui restoit pour le mariage, & qu'il doive mourir fans enfants, voyez ce qu'il fera. Si son cœur est encore capable d'amitié, & qu'il en ait conçu pour un de ses héritiers, car enfin ce sont-là ceux qui sont le plus luimême, il donnera tout son bien à son favori, pour empêcher la dispersion de cet ensemble qui lui paroît un bien. S'il n'aime aucun de ses héritiers, & il est possible qu'il les haisse tous, comme des gens que la loi autorise à le dépouiller, où il léguera fon bien à quelqu'un qui n'y ait aucun droit, ou il ne pourra se résoudre à en disposer, & consentira qu'il soit partagé entre ses collatéraux, à qui il ne veut pas de bien; & peut-être se fera-t-il un plaifir malin des procès qu'il prévoiera devoir s'élever entre eux, & qui feront à ses yeux leur punition, pour avoir eu droit à son bien, & l'avoir convoité de son vivant; car il ne peut douter qu'ils n'ayent eu cette coupable convoitife.

Ces observations, puisées dans une expérience journaliere, prouvent invinciblement que l'amour excessif des richesses est très-contraire au desir de la réproduction, & par conséquent à la population; & cette maxime manquoit encore à la théorie du Chapitre précédent. On y voit encore comment se sorme le desir de la prolongation d'existence, ou de la réproduction.

ra

Ce desir n'est point naturel à l'homme. Dans l'étar de nature, il auroit un besoin qui y suppléeroit, & qui affureroit suffisamment la propagation de l'espece. Dans l'état de société, les parents, qui goûtent le plaisir d'avoir des enfants, ont pour eux le desir dont il s'agit, & ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes, quand ils le peuvent, du soin de leur assurer le même bonheur, & de perpetuer, autant qu'il est en eux, une manière d'être qui leur paroît bonne.

En eux, comme dans tous ceux qui se déterminent au mariage de leur propre mouvement, l'amour de la possérité naît du sentiment du bien-être. Plus un homme réunit d'avantages, soit en réalité, soit en opinion, soit même en espérance, plus il juge son état beau & bon, plus il desirera que cet ensemble, que cet être fantastique ne périsse pas avec lui, & soit continué par ce qui peut être le moins dissérent de lui-même. A cela se joint le besoin naturel, & doit se joindre l'exemple. Mais ces deux derniers motifs seront insuffisants, sans le premier.

ú

n

-

-

m

1-

nt

r-

fif

C-

ci-

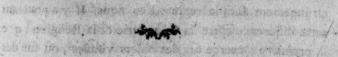
nt.

0-

tat

lui

On peut juger par-là combien il est essentiel que chacun soit content de son état, & ait un état qu'il puisse transmettre à sa postérité. Les conséquences de ces deux maximes se présentent en soule; mais nous dévons les écarter : car ce n'est point encore ici le lieu de parler des devoirs de la société relativement aux besoins moraux; & ici ces devoirs sont étroitement liés avec ceux des citoyens.



of area out fust farmment le



## CHAPITRE VIIL

Du penchant à la Religion, ou du besoin d'une Religion. Dialogue avec Cecrops.

L'est indifférent en politique, ou en tant qu'il s'agit du bonheur temporel des hommes, de quelle nature est Ieur penchant à la Religion. Qu'il foit inné, ou qu'il ne le soit pas, toujours faut-il se conduire, à cet égard, comme s'il étoit uniquement le produit de l'éducation. Comme penchant inné, il est si foible & si indéterminé, que, pour le fortifier & le fixer, il en coûtera autant que pour le faire naître, & que dans ces deux suppositions les procédés doivent toujours être les mêmes. Mais si nous n'apportons point d'idées en venant au monde, si nous ne naissons qu'avec de simples facultés, il me paroît démontré que nous naissons sans Religion, & avec les seules facultés de connoître, de croire, d'aimer & de craindre, qui suffisent pour acquérir une Religion, comme nous naissons fans géométrie, mais avec les facultés de concevoir les idées de points, de lignes & de surfaces, & de comparer entre elles deux ou plu heurs idées, pour, sur leur comparaison, prononcer un jugement dont la regle est en nous. Il y a pourtant cette différence entre la Géométrie & la Religion, que la premiere s'exerce sur des objets visibles, ou sur des idées, qui sont autant d'abstractions de celles que nous

recevons par les sens, au-lieu que les objets essentiels de la Religion échappent aux sens.

Ainsi il est douteux qu'un homme ait pu inventer une Religion, du moins une Religion approchante de la véritable, au-lieu qu'il ne l'est pas qu'un homme ait pu inventer la Géomètrie.

Voici pourtant comment il fut possible qu'un homme abandonné à lui-même se sit une Religion.

it

ft

'il

1,

n.

ė,

nt

fi-

es.

au

ės,

on,

'ai-

Re-

vec

gnes

plu\_

ncer

rtant

q ie

r des

nous

Il observa qu'il avoit le pouvoir de donner du mouvement à certains corps, & de tirer un son de leur choe, & que lui-même il avoit la faculté de se mouvoir ; il vit que quand il faisoit du vent, il en résultoit un mouvement. Il en conclut que le vent étoit un être puissant comme lui, & plus puissant que lui, ou qu'un autre être anime & penfant agitoit l'air, & pouffoit les nuages. Il entendit le tonnerre. Il ne douta point qu'un être puisfant ne fit ce bruit affreux, & mesura la supériorité de cet être sur lui, par la différence qu'il y avoit entre le plus grand bruit qu'il pût produire, & les plus grands éclats du tonnerre. Il vit tomber la foudre, un arbre se briser en éclats, une prairie ou une forêt s'enflammer; il ajouta l'idee d'un pouvoir à celle d'un autre : la terreur le saisit; & donnant à l'être, qu'il ne voyoit pas, ce qu'il avoit senti plus d'une fois lui-même, il espera de le flechir par les prieres & les foumissions.

Il vit ou crut voir le soleil doué de mouvement, il sentit sa chaleur bienfaisante, il en remarqua les salutaires effets: il ajouta à ce qu'il voyoit, l'idée d'une intelligence; il commença par admirer, il adora dans un transport de joie, & finit par invoquer.

no loup se iij up oup i

Mais n'admettons pas plus long-temps une fupposition inutile, & connoissons en ce point, comme dans les autres, que l'homme ne fut jamais abandonné totalement à lui-même : qu'il eut d'abord l'idée de la Divinité, qu'il avoit reçue de son Créateur, qu'il défigura ensuite par les erreurs de ses sens, & qu'une révélation continuée entretint chez plusieurs peuples. Ajoutons qu'une Religion quelconque est un supplément nécessaire à notre impuissance, un terme à nos desirs sans bornes, le remede à nos craintes, & la forme la plus naturelle que puissent prendre celles qui naissent en nous du sentiment, qu'on appelle remords ou repentir. C'est donc véritablement un bien moral, & le moyen de satisfaire un besoin moral, qu'on pourroit même appeller un befoin naturel de l'ame, s'il n'étoit pas le fruit de la réflexion, & si, en disant une réflexion déterminée, on ne disoit pas une chose accidentelle, qui, à la rigueur, peut ne jamais arriver.

Mais concluons encore delà que ce qu'on appelle Religion naturelle n'est rien moins que cela; qu'elle n'est, dans ce qu'elle a de sublime, qu'une abstraction de la Religion révélée, sans laquelle elle n'auroit pas plus existe qu'existe une idée que nous n'ayions reçue par les sens; qu'ainsi c'est une correction arbitraire d'un ouvrage divin.

Autre chose est de savoir quelle Religion est la plus conforme au plan général de la société, & peut le plus contribuer à son bonheur.

Mais cette question, plus inutile encore dans la pratique que celle que l'on propose sur la bonté relative des formes de Gouvernement, & qui, comme celle-ci, seroit sûrement décidée différemment dans les différents pays; cette question, dis-je, ne peut être de quelqu'utilité qu'autant qu'elle en suppose plusieurs autres touchant l'action de la Religion sur les mœurs, la réaction des mœurs sur la Religion, & le résultat de l'une & l'autre action, en saveur de la société, ou contre elle.

m

1-

nt

ě.

te

i-

ne

10-

le

ue

ıti-

nc

ire

e-

réon

ır,

eli-

eft,

Re-

ns;

age

lus

lus

ra-

ive

Le Dialogue suivant jettera peut-être quelque jour sur cette matiere. Je n'ai eu garde d'y mettre en jeu la Religion de mon pays. Son auguste majesté ne doit être approchée qu'avec crainte & tremblement. Elle accable les téméraires, qui osent porter sur son essence un regard curieux & prosane.

## The state of the s

botherst as homeires const

#### ENTRE L'AUTEUR ET CECROPS.

## Neas crime of U Tat U A L Croyan une au re

Vous ne devez pas me favoir mauvais gre d'avoir trouble encore une fois votre repos, s'il est vrai que votre Elysee soit tel que vos Poetes l'ont dépeint. L'ennui doit y régner plus que la joie.

#### CECROPS.

Voilà une idée bien digne d'un mortel. Pensez-Vous donc que l'ame séparée du corps, soit capable de joie, & en ait besoin?

#### Allurement Care Var De L' A Ver E lane lane l'antenut A

Je ne m'avise pas de rien penser là-dessus. Je érois seulement que l'ame est susceptible par elle-même de

E iv

une idde saffi fruffe

tous les plaisirs qu'elle goûte à l'occasion du corps, & que les ames des justes réunissent d'une autre maniere & dans le degré le plus éminent, tous les sentiments agréables dont elles ont jamais été susceptibles, à proportion pourtant de ce qu'elles ont fait pour mériter cette récompense.

## CECROPS in honde some

Je ne puis pas vous dire en quoi confifte le bonheur fuprême; car il n'habite point les champs Elysées, où notre vie ressemble à un songe lèger. C'est tout ce que nous espérâmes sur la terre, & tout ce que nous avons obtenu après la mort.

## L' AUTEUR. SE ZUSTUS TES

A quoi pensates-vous donc, quand vous forgeates une idée aussi fausse du bonheur des honnêtes gens?

## CECROPS.

Nous crûmes faire beaucoup, en croyant une autre vie; & nous dûmes cette croyance à l'enseignement de nos peres, qui l'avoient reçue des leurs, beaucoup plus qu'à nos propres réflexions. C'étoit la doctrine reçue dans ma patrie, & je la portai dans l'Attique.

#### LAUTEUR

Y portâtes-vous auffi la croyance des peines du Tar-

#### CECROPS. A migrad sin ra 36

Affurément. On ne pouvoit établir l'une fans l'autre; & si nous avions donné accès aux méchants dans les champs Elysées, ou que nous les eussions ménacés d'une mort totale, on bien ils auroient fait le mal fans crainte. ou bien les honnêtes gens auroient héfité entre le bonheur que nous leur aurions promis ; & l'anéantiffement; & s'ils eussent préséré le dernier, ils seroient devenus méchants pour ne pas s'ennuyer éternellement.

## eror peu feduraut a rulla mime, elle devenoit

Ainsi le Tartare sut inventé pour mettre en crédit les champs Elyfées. plus, que nous avique a contentement qui

IS

PC

53

re de

us

ue

ar-

re; les

me

Pas tout-à-fait cela : car ni l'un ni les autres ne furent, à proprement parler, une invention. Du moins on n'en connoît pas l'Auteur. Mais de plus nous sentimes que cette vie n'offroit pas la juste balance des récompenses pour la vertu, & des peines pour le crime; & dans la penfée ou nous étions que la justice est . & que l'injustice n'est pas; nous plaçames dans l'autre monde les poids qui manquoient dans nos deux balances.

## de ne l'eue pas aux veux de jui a l'ememe.

L'idée étoit belle. Mais crûtes-vous rendre un grand service aux habitants de l'Actes, en leur apportant, d'un côté, une espérance peu séduisante 8 de l'autre, des craintes affreuses? Ce n'étoit pas le moyen de les renl'idée du juste, qui est la comparaison des ra xueruent est

## les que lo ient en loi les la Ble contances, étant la meme

Vous êtes dans l'erreur. Les craintes que donne l'at tente d'un avenir malheureux, ne pouvoient tourmenter que les méchants, ce qui étoit un bien. Ils avoient eu une raison de plus pour éviter le mal, & ne l'avoient pas évité. Il étoit juste que leurs remords sussent doublement cruels, & que leur exemple effrayat les aus tres. D'ailleurs, du ne pouvoit nous reprocher d'avoir montré le précipice, si nous ne doutions point qu'il n'existat.

Quant à l'espérance que nous donnions aux bons, si elle étoit peu séduisante en elle-même, elle devenoit très-douce par la comparaison; & quelque médiocre qu'elle eût été, on eût dû la regarder comme un bien de plus, que nous aurions ajouté au contentement qué donne une vie innocente.

# reis, à proprement per es, pro invention. Du moins on n'en connoît pas l'Auseur. Mais de plus nous sentimes

Mais vous ne parlez pas des inquiétudes que les justes eux-mêmes pouvoient avoir sur leur état sur. Vous aviez, sans doute, de la justice de Dieu, une toute autre idée que de celle des hommes; & des-lors, tel qui se trouvoit juste à ses propres yeux, pouvoit craindre de ne l'être pas aux yeux de la justice même.

## L'dee étoit helle? R. O. B. O. C. Selon riors esta L'de

Vous êtes trop difficile à contenter. Je vous dirai pourtant qu'en admettant jusqu'à un certain point la distinction que vous supposez, nons étions persuades que l'idée du juste, qui est la comparaison des rapports, quel les que soient en soi les choses comparées, étant la même chez tous les hommes, elle devoit être une émanation de la justice même, & ne pouvoit, par consequent, tromper que ceux qui l'avolent altérée en eux par quelqu'injustice. D'où il étoit ailé de conclure que les inquiétudes des hommes vraiment justes, n'étoient qu'une lègere

fluctuation, qui n'altéroit pas tant, à beaucoup près, leur bonheur, que l'espérance l'augmentoit,

# grand chagrin, ri gog esarce o A. I replie quelquelos fur lui-même, pour is meiuree avec le bouheur dont il

Mais crûtes-vous jamais que ces deux motifs de plus puffent augmenter le nombre des Lons, & diminuer celui des méchants?

#### remps de calme, ois Arpa Bote Tre avec elle mema

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cry? Une légere différence détermine souvent le choix des hommes entre deux choses à peu près égales; & cette différence, entre les suites des bonnes choses & des mauyaises actions, n'étoit pas légere. Mais quand nous n'aurions pas corrigé un seul méchant, de quoi je ne voudrois pas jurer par le Styx, nous aurions empêché beaucoup de gens de le devenir, comme un soible appai soutient un homme qui chancelle, quoiqu'il ne serve qu'à déchirer colui qui se précipite.

## La piece d'étoffen ou Lot V. Aci Llus fimplement, le

Vous défendez très bien votre cause. Mais il me semble toujours que votre Tartare étoit une béaucoup meilleure machine que votre Elysée ami al minos atras

## rrès allongée, jusqu'à ce qu'il se reraine à la mort par une pointe impercéptible.

l'espere encore vous faire revenir de cette idée. N'avez-vous jamais dévoré, en un seul moment, tout votre bonheur à venir & même possible?

## maniare d'envilager la chir du Aud quand Il a l'expe

ricace du peu 'que vaut ce que l'en defire le plus.

5 sa l'arque vous dire par-là :

e

## rust sarq quo us C E C R O P S. a ino nome in

Voici ma pensée. Un homme, que n'agite ni un grand chagrin, ni une grande joie, se replie quelquesois sur lui-même, pour se mesurer avec le bonheur dont il jouit, se sittom pues ses suppliments and se son semple de la seconomie.

#### pullent augmenter . R. U. B. T. W. A. St. diminuer collin

Cela arrive fouvent, comme vous dites, dans un temps de calme, où notre ame se trouve avec elle-même.

#### Pourquoi ne l'aure q origination de l'égere d'ille-

Il n'arrive presque jamais que la mesure du bonheur ne soit pas trop courte; & lors même qu'elle est juste, on lui sait parcourir l'avenir, comme si on faisoit courir une aune sur toute une piece d'étoffe, pour voir si elle est également large par-tout.

#### descript, comme in that upA' Loudent un homme

cul Celareflovrai, up sevel en l'opique, ellected un

#### CECROPS.

qui le précipite.

La piece d'étoffe, où, pour parler plus simplement, le bonheur, prolongé dans l'avenir, se trouve étroit en plusieurs endroits. & va même toujours en retrécissant, comme la simple vue nous présente une surface très-allongée, jusqu'à ce qu'il se termine à la mort par une pointe imperceptible.

# Sipero encore vous faire revenit de certe idee

Rien n'est plus dans la nature de l'homme que cette maniere d'envisager l'avenir, sur tout quand il a l'expérience du peu que vaut ce que l'on desire le plus.

#### ze this b no , sub C E C R O P S. Hinch we know his

Vous avez bien faisi ma pensée. Maintenant donc dites-moi, si cette vue de l'avenir n'a pas quelque chose d'affligeant, & même de désespérant.

## L'AUTEUR.

J'en conviens avec vous. Mais le Sage fait que telle est la condition humaine, & s'y foumet.

#### CECROPS.

Le Sage est un homme; & se soumettre, n'est ni se consoler, ni être heureux: & d'ailleurs, le nombre des Sages est-il bien grand?

Lors donc qu'un homme de bien a ainsi épuisé son bonheur sutur, & qu'il ne lui en reste que de l'amertume, ne pensez-vous pas qu'il puisse être tenté de croire qu'il a pris une mauvaise route, & qu'il y a des gens plus heureux que lui?

#### L'AUTEUR.

Il ne le pensera pas, s'il est homme de bien, & s'il a des principes.

#### CECROPS.

n

[-

e

ır

te

é-

Voilà un grand mot; mais qu'entendez vous par principes, si ce ne sont pas des maximes d'équité ou de Religion? Notre raisonnement ne suppose point celle-ci. Or, un homme de bien, qui ne se trouve pas heureux, croira très-soiblement aux maximes d'équité. Car s'il en étoit, elles seroient en celui qui dispose de tout; mais il ne les y trouve point, puisque ce souverain dispensateur, qui voit sa justice, ne l'en récompense point par

un bonheur dont il soit content : c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il se croit tout à la sois juste & malheureux. Si, à cette idée, il joint celle que j'ai dite, qu'il suppose qu'il y a des hommes plus heureux que lui, parce qu'en effet plusieurs le paroissent, croyez-vous encore qu'il les croira aussi plus justes que lui?

#### L'AUTEUR. A COSTORO DE

Il en aura difficilement cette idée.

#### CECROPS.

du sien, c'est celui de l'injustice, ou que du moins il y mene; soit ambition, soit avarice, soit passion effrénée pour la volupté, soit ensin telle autre fureur semblable, que vous voudrez imaginer.

#### L'AUTEUR.

Il pourroit bien avoir cette penfée.

#### CECROPS.

Il l'aura d'autant plus sûrement, que ne voyant rient dans la seule route qu'il connoît, qui puisse lui donner un parfait contentement, & s'imaginant que ce contentement, dont il a l'idée, doit exister quelque part, tout le portera à penser qu'il se trouve dans une des routes qu'il ne connoît pas, & rien ne l'empêchera de le croite; car il ne croit plus gueres à l'équité.

fi

qu'

#### L'AUTEUR.

Quel remede, à celà? & où nous conduira ce raisonment?

#### CECROPS.

Je suis surpris que vous ne vous en apperceviez pas encore. Ecoutez-moi donc.

Si cet homme que nous avons supposé mesurant son bonheur en largeur & en longueur, au-lieu de le voir finir par la mort, regarde ce moment comme celui où il acquiert, pour ainsi dire, toute la largeur que peut contenir son ame : s'il le voit s'étendre à l'infini en longueur. en sorte qu'il n'a point de bornes; si, par la vertu de la croyance que nous lui donnons, & par la force de fon imagination, il fait ce bonheur aussi grand, aussi parfait qu'il peut le concevoir, n'est-il pas clair que cette espérance sera pour lui un supplément de félicité, qui l'affermira dans fes principes d'équité, & qui l'empêchera de se dégoûter de la route qu'il a prise : car alors il lui sera impossible de dévorer tout son bonheur; & ce qu'il en aura goûté, ne lui laissera point d'amertume. Mais donnonslui encore une ferme croyance, que la route des justes est la seule qui conduise à ce bonheur, aussi grand que durable; sera-t-il tenté de la quitter pour en prendre une autre?

#### L'AUTEUR.

er

1-

ıt

es

)i=

ni-

Je ne le crois pas, dès que vous le supposez bien persuadé qu'il n'y a de récompense ou de félicité en l'autre monde que pour les justes.

#### CECROPS.

Vous voyez donc que la croyance de l'Elyfée pouvoit être encore plus utile que celle du Tartare, puifqu'elle faisoit persévérer les bons.

#### LAUTEUR

J'en serois couvaincu, si votre Elysée eût été tel que votre raisonnement le suppose.

#### nolamentan Slog C B C R O P San samed to

Nous imaginâmes tout ce que nous pouvions imaginer de mieux; & dans un terrein aussi inconnu. nous permîmes à chacun de se bâtir tel château qui lui plairoit le mieux. Ils ne faut pas s'en rapporter tout-àfait à ce que les Poëtes, qui m'ont suivi, en ont débité. Ils avoient pris dans leurs fonges le modele qu'ils ont copie dans leurs vers.

#### L'AUTEUR.

Je fuis très-content de ce que vous venez de me dire. Mais à peine avons-nous touché la question pour laquelle je vous ai évoqué. Vous favez que j'ai voulu vous parler de la Religion que vous instituâtes dans le Pays d'Actée, & il me semble que les deux dogmes que nous venons de discuter ne tenoient essentiellement, ni à cette Religion, ni à aucune autre qu'il y eût alors fur la terre.

#### CECROPS.

Vous vous trompez encore en ce point : car ôtez la croyance d'un Etre unique & tout-puissant que j'apportai d'Egypte, & qui fit le fonds des mysteres que j'instituai à l'imitation de ceux qui, dans ma patrie, étoient réservés au Roi & aux Prêtres; ôtez, dis-je, ce seul article dont le peuple n'eut qu'une idée confuse, & vous verrez que toute la Religion rappelloit à l'esprit les récompenses réservées aux bienfaicteurs du

genre

ce

pa

le

dé

Di

ble

mes

de

bien

temp

être

To

genre humain, auxquels on décernoit un culte. Affurément, si on eût cru qu'ils étoient morts tous entiers, ou que leur ame ne jonissoit d'aucune prérogative, il eût été ridicule de les honorer & de les invoquer.

Vous voyez donc que la Religion confacra, par le dogme d'une autre vie, & par les cérémonies qui en firent partie, la justice, le courage, la bienfaisance, la prudence, la modération, toutes les vertus enfin qui firent les Dieux & les Héros.

# L'AUTEUR.

Il me semble encore que vous avez raison. La seule saute que vous sîtes sut d'oublier le Dieu suprême, d'en cacher la connoissance au peuple, & de lui substituer souvent des hommes très vicieux.

#### CECROPS, I Collector

e.

a-

lu le

ue

ni

fur

stez

que

eres

trie,

s-je,

con-

elloit

rs du

genre

Ces deux reproches sont en parties sondés; mais je me sais si vous avez bonne grace à me les saire : car, autant qu'on sait dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, quoique vous ayiez des moyens que je n'avois pas pour perpetuer & ramener sans cesse à sa pureté le dogme dont vous parlez, il paroît qu'il est souvent désiguré dans l'esprit du peuple; & que se sigurant le Dieu unique, altier, de mauvaise humeur, inaccessible, il aime mieux s'adresser aux hommes & aux semmes que vous avez divinisés, en fait le principal objet de son culte, leur rapporte tout ce qui lui arrive de bien, & n'invoque ou ne remercie qu'eux dans le temps même où se sait le grand sacrisse, qui ne peut être offert qu'au Dieu inconnu; ensorte qu'il paroît Tome II.

ce facrifice à ses Dieux subalternes. Cet abus est au moins aussi grand que celui que vous me reprochez; mais il n'en résulte pas le même avantage pour la société. Nous savions qu'un Dieu unique, invisible, seroit peu de chose, ou ne seroit rien pour un peuple grossier. Dans la nécessité de lui donner de objets d'adoration, nous choissimes, non des hommes vicieux tels que la sable mensongere les a représentés, mais des hèros sages, vertueux & biensaisants, & nous en simes des Dieux, qui se trouverent à la portée du peuple, & dont la mémoire le rappella sans cesse à la vertu. J'entends cette vertu qui rend ses hommes utiles, & la société slorissante. Est-ce là ce que vous avez sait?

Pour un homme de bien, un citoyen utile que vous avez divinifé, il y en a mille dans vos temples dont on ne connoît que le nom, souvent apocryphe, dont on ne sait que de petites actions inutiles au reste des hommes, ou qui même en ont sait plus de mauvaises que de bonnes. Je crois que vous avez d'excellentes raisons pour en user ainsi; mais, en bonne politique, vous auriez pu mieux faire.

## L'AUTEUR.

Passons là dessus. Vous imputez à la fable ce que vous ne pouvez justifier; & n'étant pas initié à nos mysteres, comme je ne le suis pas à ceux d'Eleusyne, vous êtes excusable d'en parler comme vous faites: mais vous êtes téméraire, & je ne le suis pas; car je ne soupçonne rien d'infame dans vos cérémonies secrettes.

qu

#### CECROPS.

Ne soupçonnez pas davantage que nos héros ayent été des scélérats, ou croyez que le crime, après la mort du scélérat, a pu attirer les hommages des mortels. Des monstres, comme vous les imaginez, auroient à peine régné un jour dans le temps où vécurent nos héros. Voici, ce me semble, un point de notre Religion éclairci, & vous devez vous appercevoir qu'en ce point je ne perdis pas de vue l'utilité publique.

#### L'AUTEUR.

Mais bien la vérité.

au

2;

fo-

fe-

ple

l'a.

ux

nais

en

eu-

la

mes

ous

dont

dont des

aises

entes

ique,

e que

fyne,

faites:

car je

ies se-

#### CECROPS.

Hélas! je le sais; ne troublez point mes cendres. Ce n'étoit pas sur ce point qu'il falloit mentir.

#### L'AUTEUR.

Le faut-il quelquefois? & qui vous obligeoit d'inftituer un culte?

#### CECROPS.

Vous me faites-là deux questions que je dois séparer. Croyez-vous qu'il y ait des préjugés utiles?

#### L'AUTEUR.

Passons cette question, & venons à la seconde.

#### CECROPS.

J'y consens; car elle m'intéresse plus particuliérement que l'autre, puisque je sus l'instituteur d'une Religion.

F ij

Commencez, s'il vous plaît, par me dire si les habitants de l'Actée en avoient une, quand vous y arrivâtes.

#### CECROPS.

Je vous permets d'en douter, si vous me montrez qu'un seul peuple ait été sans aucune espece de Religion. Oui, sans doute, les voisins d'Actée en avoient une; mais c'étoit celle de Lycaon, qui institua les sacrisices humains, non dans l'Actée, mais en Asie, d'où ils passerent dans l'Actée & le Péloponese; ils ne surnommerent que trop bien leur Jupiter, dont ils saisoient un Dieu carnassier, comme l'avoit été leur Roi.

#### L'AUTEUR.

i

8

P

lu

L

Di

fill

VO

ple

VOL

don

lui 1

aprè

& il

Est-il possible que des hommes se soient sait une pareille idée de la Divinité?

#### CECROPS.

Allez le demander dans le Tartare à des millions d'hommes de toutes les nations & de tous les pays, peut-être à vos peres, que le Dieu unique y punit pour avoir déshonoré son nom, en l'invoquant lorsqu'ils égorgeoient leurs streres. Presque tous les peuples immolerent autresois des hommes sur leurs autels facrileges. On ne revint de cette impiété que pour tomber dans une plus grande, en couvrant les campagnes & les échasauds de cadavres, qu'avoit moissonnés un glaive fanatique. Quelle différence mettez-vous entre ces deux forsaits?

-manoli

ez

li-

a-

ie,

ne fai-

i.

pa-

ions

lys,

pour

ju'ils

s im-

facri-

mber

& les

laive

deux

Aucune. Car si l'homme insulte la Divinité, en lui offrant un sacrifice abominable, il ne l'insulte pas moins en égorgeant ses freres, sous prétexte de la glorisser, de la faire connoître, ou de la venger. Mais comment parvintes-vous à abolir ce culte sorcené?

#### CECROPS.

Il n'y avoit pas long-temps que j'étois gendre d'Actée, lorsque j'appris qu'un jour solemnel approchoit, où devoit se faire un pareil sacrifice. J'allai trouver le Prêtre, qui, dans un transport que l'on croyoit divin, devoit nommer la victime. Je lui dis que j'avois un ennemi dans le Pays, qu'il m'envioit la fille d'Actée, & que je ne savois par quel moyen m'en défaire. J'ai deux lingots d'or, ajoutai-je, cinq cents brebis & cent bœufs que je réserve à celui qui le fera périr. A ces mots, le Prêtre prit un air grave, & me dit, qu'apparemment celui dont je lui parlois étoit un ennemi secret de Jupiter Lyceus, puisqu'il envioit à un étranger, favori des Dieux, fils de Neptune & d'Amphitrite, la charmante fille du grand Actée; nommez-le-moi, ajouta-t-il, & je vous jure, par Jupiter Lyceus, qu'il ne verra pas la pleine lune. Puisque vous me le jurez, lui repartis-je, vous aurez les deux lingots d'or, les cinq cents brebis, dont deux cents sont pleines, & les cent bœufs; & je lui nommai le guerrier le plus puissant de tout le Pays, après Actée. Le Pretre pâlit, mais il venoit de jurer, & il avoit reçu ma promesse. Nous nous promîmes le

Commencez, s'il vous plaît, par me dire si les habitants de l'Actée en avoient une, quand vous y arrivâtes.

#### CECROPS.

Je vous permets d'en douter, si vous me montrez qu'un seul peuple ait été sans aucune espece de Religion. Oui, sans doute, les voisins d'Actée en avoient une; mais c'étoit celle de Lycaon, qui institua les sacrisices humains, non dans l'Arcadie, mais en Asie, d'où ils passerent dans l'Actée & le Péloponese; ils ne surnommerent que trop bien leur Jupiter, dont ils saisoient un Dieu carnassier, comme l'avoit été leur Roi.

#### L'AUTEUR.

Est-il possible que des hommes se soient sait une pareille idée de la Divinité ?

#### CECROPS.

1

I

fi

V

pl

V

do

lui

api

&

Allez le demander dans le Tartare à des millions d'hommes de toutes les nations & de tous les pays, peut-être à vos peres, que le Dieu unique y punit pour avoir déshonoré son nom, en l'invoquant lorsqu'ils égorgeoient leurs freres. Presque tous les peuples immolerent autresois des hommes sur leurs autels facrileges. On ne revint de cette impiété que pour tomber dans une plus grande, en couvrant les campagnes & les échasauds de cadavres, qu'avoit moissonnés un glaive fanatique. Quelle différence mettez-vous entre ces deux forsaits?

Aucune. Car si l'homme insulte la Divinité, en lui offrant un sacrifice abominable, il ne l'insulte pas moins en égorgeant ses freres, sous prétexte de la glorisser, de la faire connoître, ou de la venger. Mais comment parvintes-vous à abolir ce culte sorcené?

#### CECROPS. Military

Il n'y avoit pas long-temps que j'étois gendre d'Actée, lorsque j'appris qu'un jour solemnel approchoit, où devoit se faire un pareil sacrifice. J'allai trouver le Prêtre, qui, dans un transport que l'on croyoit divin, devoit nommer la victimé. Je lui dis que j'avois un ennemi dans le Pays, qu'il m'envioit la fille d'Actée, & que je ne savois par quel moyen m'en défaire. J'ai deux lingots d'or, ajoutai-je, cinq cents brebis & cent bœufs que je réserve à celui qui le fera périr. A ces mots, le Prêtre prit un air grave, & me dit, qu'apparemment celui dont je lui parlois étoit un ennemi secret de Jupiter Lyceus, puisqu'il envioit à un étranger, favori des Dieux, fils de Neptune & d'Amphitrite, la charmante fille du grand Actée; nommez-le-moi, ajouta-t-il, & je vous jure, par Jupiter Lyceus, qu'il ne verra pas la pleine lune. Puisque vous me le jurez, lui repartis-je, vous aurez les deux lingots d'or, les cinq cents brebis, dont deux cents sont pleines, & les cent bœufs; & je lui nommai le guerrier le plus puissant de tout le Pays, après Actée. Le Prêtre pâlit, mais il venoit de jurer, & il avoit reçu ma promesse. Nous nous promimes le

15

.,

ur

ils

n-

ri-

er

es

ve

ux

secret; & huit jours après, je sus qu'il avoit nommé celui que j'avois désigné.

#### L'AUTEUR.

Vous faisiez une bien méchante action.

#### CECROPS.

Attendez la fin pour me condamner. Ce que j'avois prévu, arriva. L'homme, qui devoit mourir, rassembla ses amis, & leur dit quel étoit son malheur; mais qu'il ne doutoit pas que ce ne sût une sourberie du Prêtre. Qu'il ignoroit quel sang étoit agréable aux Dieux, & comment il pouvoit être répandu; mais que le sien ne couleroit pas sur son autel : que les sacrées bandelettes ne lieroient point ses mains; & qu'au-lieu de couronne, il auroit une peau de loup sur la tête: qu'on verroit alors quel loup seroit dévoré par l'autre. A ces mots, ses amis s'écrierent : Qu'ils seroient loups avec lui, dût leur sort être celui de Lycaon.

Le jour du facrifice arrive; le peuple étoit affemblé en grand nombre, & commençoit à s'inquiéter de ce que la victime n'arrivoit pas. Elle parut enfin, mais armée pour le combat, & suivie d'une troupe nombreuse, austi armée d'épieux, d'arcs & de frondes. Tous étoient couverts de peaux de loups, & chacun en portoit une tête au-lieu d'aigrette. Le Prêtre épouvanté voulut suir; on le retint, pour ne pas perdre les auspices du Dieu, dans le combat auquel on se préparôit. Je sus bientôt instruit de ce qui se passoit, par celui-là même que j'avois représenté comme mon plus grand ennemi, & qui ne l'étoit pas. J'accourus avec mes compagnons, dont le moins

ıê

ois

ola

lil

re.

&

ne

tes

ne,

oit

ts,

dût

ble

que

mée

uffi

ou-

tête

on

lans

ruit

pré-

étoit

oins

bien armé l'étoit mieux que les chefs des deux bandes ennemies. A ma vue, le Prêtre reprit courage, & la victime auffi, Car l'un me croyoit son complice, & l'autre son ami. Je fais signe que je veux parler. On se tait par respect & par crainte, & je parle ainsi : Prêtres & peuple, je ne vous demande point quel démon ou quel Dieu a troublé votre facrifice solemnel. S'il étoit agréable à votre Dieu, ce n'a pu être qu'un mauvais démon, ou qu'un Dieu plus puissant, qui s'y foit opposé. Mais, dites moi; les mauvais démons font-ils les amis ou les ennemis des hommes? Affurément, ils sont leurs ennemis; fans quoi vous ne leur donneriez pas ce nom. Ce ne peut donc être un mauvais démon qui ait empêché la mort d'un homme qui ne la méritoit pas, puisqu'il n'a commis aucun crime. Si c'est un Dieu bienfaisant qui ait troublé le facrifice, le Dieu à qui on le destinoit, doit être un Dieu malfaifant & moins puissant que l'autre. Prêtre, répondez-moi, n'est-ce pas-là le double caractere d'un mauvais demon?

Jupiter Lyceus, Jupiter guerrier, s'écria le Prêtre, est le Dieu des Pélasges. Il lui faut une victime, ou les Pelasges périront. Peuple descendu d'Ion, n'écoutez pas cet étranger, ce fils de Chamos, l'ennemi de la race de Japet. Ils m'écouteront, répliquai-je en jettant un grand cri, puisque la mort est entr'eux, & les attend dans l'intervalle qui les s'épare. Ils m'écouteront, & je leur dirai que tu es un imposteur, puisque tu leur ordonnes de s'égorger, quand le Dieu qui les a créés le leur défend & a vaincu ton Jupiter. Tais-toi, bourreau, où je ferai connoître ta sourberie. Enfants d'Ion & de Japet,

vous êtes freres. Chamos & Japet furent freres. Quei droit avez-vous sur la vie les uns des autres? Est-ce un Dieu qui vous l'a donné? Et l'avoit-il, si ce n'est pas lui qui vous a créés? Mais s'il vous a créés, peut-il se plaire dans votre destruction? C'est un mauvais démon qui vous démande votre sang, & c'est le Dieu de Chamos & de Japet qui vous défend de le verser. C'est lui qui a fortisse dans ce guerrier l'amour de la vie, & qui lui a donné le courage de se désendre. C'est-là le Dieu que vous devez adorer, avec ceux qui lui ressemblent. Adorez le Créateur & les conservateurs des hommes. Maudissez leurs détructeurs. Je les maudis, & serai l'ennemi de quiconque lancera la premiere pierre, ou tirera la premiere stêche.

Quand j'eus ainsi parlé, un grand murmure se sit entendre, & je vis les Prêtres arracher leurs couronnes, délier leurs bandelettes, & se perdre dans la soule. Le seul sacrificateur resta près de l'autel; mais la crainte l'avoit saiss, & il ne pouvoit prosèrer un seul mot. Prends tes armes, lui dis-je, & la hache en main, avance toi contre ce guerrier. Si Jupiter veut sa mort, il te donnera la forcè de le terrasser. Il doit périr, suivant toi, comme victime & comme impie. Pourquoi tardes-tu? Que ne fais-tu la guerre que tu commandes?

Enfants d'Ion, voilà votre Prêtre. Il ne croit pas à fon Dieu; car il craint la mort. Il ne veut pas répandre fon fang, & a voulu que le vôtre coulât autour de l'autel. Renverfez cet autel, sur lequel on n'immolera plus de victimes.

rê

di

m

la

Je donnerai à celui qui en déplacera la premiere

pierre deux lingots d'or, cinq cents brebis, dont deux cents sont pleines, & cent bœuss. Prêtre, connois-tu ce prix du service que je t'ai demandé? Ne crains rien; si tu m'obéis, je serai l'ennemi de tes ennemis.

Tu l'emportes, Cecrops, s'écria le Prêtre. Neptune est vraiment ton pere. Tu nous dis la vérité. Dieu ne veur pas le fang des hommes. Je sens le démon qui m'agitoit s'écouler de mes veines. Il ne peut soutenir ta vue. Ton Dieu me saissit, il m'embrase, il me tourmente. En même-temps le sourbe commença à entrer en sureur, comme si un Dieu se sût emparé de lui; & d'un bras vigoureux, il détacha la premiere pierre de l'autel.

#### L'AUTEUR.

es crea enardes

Qu'arriva-t-il ensuite? Je suis impatient de savoir comment, après avoir détruit une Religion, vous en établites une autre. Ne valoit-il pas autant n'en point établir?

## ides a mod so E C R O P S.

Je ne crois pas, vous ai-je dit, qu'un peuple puisse être sans Religion. Mais quand la chose seroit possible, il seroit toujours très-dangereux de priver la so-ciété de ce puissant moyen qu'elle a de contenir & d'encourager les hommes; & si elle ne s'en faisissoit pas la premiere, il seroit encore plus à craindre que l'intérêt, l'ambition, ou quelqu'autre passion suneste, n'accréditassent des superstitions obscures, dont le cœur humain est aisément la proie, & ne s'en servissent contre la société elle-même. Voilà pourquoi je substituai une autre Religion à celle que j'avois détruite. Je sis de Ju-

piter un Dieu puissant & juste, de Minerve, la Déesse des Arts. Je fis une Déeffe de la terre, & cette divinité ne devoit être propice qu'à ceux qui la féconderoient. Je voulus qu'on l'appellat la Terre mere & la législatrice. Enfin, pour adoucir un peuple féroce, & lui ôter pour jamais la dangereuse idée que les Dieux se plussent dans le fang, je défendis que jamais il coulât fur les autels, & je substituai aux victimes les offrandes de farine, de vin & d'huile, & je ne voulus pas que personne en présentât, qui ne fissent partie de sa propre récolte. Fajoutai que les Dieux ne feroient parfaitement propices aux enfants d'Ion, que quand les offrandes leur feroient présentées par des hommes qui connussent leurs peres & leurs meres, qui eussent eux-mêmes chez eux des enfants avec leur mere, & qui eussent recueilli les fruits dont ils offriroient les premices dans un champ qui eut appartenu à leurs peres.

Je fis voir combien & pourquoi ces loix devoient être agréables aux Dieux, bienfaicteurs des hommes, à celui fur-tout qui a tout créé, & dont je réfervai les mysteres à ceux qui, par leur vertu éprouvée, mériteroient d'y être initiés.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle devoit être l'utilité de cette nouvelle Religion.

## Did L'A UIT FOUR. HOSE II STATES IS

Elle n'eûr pas été moins utile, ce me semble, quand vous auriez donné au Dieu suprême tous les attributs que vous partagiez entre plusieurs divinités imaginaires; & quand vous auriez enseigné, sous son seul nom, la doctrine qui devoit sanctifier l'agriculture, les arts, les

mariages & les loix. Un Dieu bon & fage vous au-

## GECROPS.

A moi peut-être, & à dix autres; mais à un peuple groffier, qui vouloit avoir des Dieux semblables aux hommes, il falloit des objets sensibles de l'on culte. En les lui resusant, je l'aurois livré aux superstitions, dont l'origine se seroit cachée dans l'obscurité, & qui auroient été trop bien établies, quand je les aurois connues, pour que j'eusse pu les extirper, sans ébranler, & peut-être détruire la société.

Considérez dans tous les siecles les combats de l'ignorance & de la superstition, qui est sa fille, contre la science & la pureté du culte, qui sont réciproquement la mere & la fille l'une de l'autre, & vous verrez que je sis tout ce que pouvoit saire un homme. On me rappelle aux Ensers. Le Ciel vous sasse jouir d'un bonheur qu'il ne m'accorda pas, & plaignez-moi.

5

ń

e

11

re

nd its

S;

la

es.

Mais apprenez par mon exemple, que, fi le mensonge est quelquesois utile, il devient sacrilege, quand on le prête à Dieu, & qu'on l'associe à la Religion.

udaren fenta o tac, ou ne peur et defrer mus, c

is a designed fine in period and their properties as the fire

(10) to me alexande don last em anciente de la constante de la

the oral more runor good and little de must

applyon inerol in Justone looks, sol





## CHAPITRE IX.

permusik to at Timbuttalian

Que tous les biens, tant moraux que physiques, ne pouvant être également partagés entre tous les citoyens, & ceux-ci devant être également heureux, c'est par la variété des desirs qu'il faut rétablir l'égalité, de maniere que tous les biens ayent leur prix & leur emploi, & qu'il soit pourvu, aux moindres fraix possibles, à tous les besoins de la société. Division de tout l'Ouvrage.

JE crois avoir fait connoître suffisamment l'aptitude de l'homme à contracter des besoins moraux, & par conséquent à concevoir le desir & l'amour des biens du même genre. On a aussi pu se convaincre, par ce que j'ai dit sur cette matiere, qu'il est impossible que, dans aucune société, tous les hommes contractent les mêmes besoins, sans qu'il en résulte le plus grand désordre, & sans qu'il y ait des biens moraux qui soient négligés, puisqu'un seul homme, ou ne peut les desirer tous, ou n'en desirera plusieurs que très-soiblement.

Mais si une société réguliere ne peut subsister longtemps, dès qu'il lui manque un seul de ces biens, (or celui-là lui manque, qui n'est un bien pour personne,) il est évident que le penchant trop général des citoyens vers un bien moral auroit pour la société le même inconvenient, que leur goût excessif pour un seul bien physique. Nous avons prouvé que ce dernier vice produiroit nécessairement la dépopulation. Celui dont nous parlons ici auroit indirectement le même effet; mais il auroit de plus l'inconvénient de diminuer le trésor de la nation, de la mettre par conséquent hors d'état de payer certains services, ou de la forcer de payer de même deux services différents; ce qui ne seroit pas moins sacheux.

Il est donc de la plus grande importance,

- 1°. De connoître tous les besoins de la société.
- 2°. De favoir au juste auquel de ces besoins répond chacun des biens moraux, dont elle peut disposer.
- 3°. De déterminer la méthode la plus fûre de faire naître les besoins, & de les fortifier, dans la proportion la plus convenable au bien de la société, & de maniere qu'elle sache aussi certainement qu'il est possible où elle peut trouver les vertus sociales qui naissent de ces besoins.
- 4°. De fixer les regles que le fouverain Magistrat doit suivre dans la dispensation des biens dont il dispose, pour, aux moindres fraix possibles, procurer à la société tous les services dont elle a besoin.

Si nous parvenons à remplir ces quatre objets, comme nous concevons qu'ils peuvent l'être, nous pourrons nous flatter d'avoir établi les principes les plus utiles du grand art de gouverner,

Mais, dans cette discussion, ne perdons jamais de vue la regle sur laquelle doit être mesurée toute institution politique, & dont on ne peut s'écarter, sans la plus grande imprudence, & la plus affreuse injustice,

n

Tous les hommes, avons-nous dit, sont égaux. Ils ont donc un droit égal au bonheur, & le bonheur consiste dans le contentement qui naît des besoins satisfaits, soit par la jouissance actuelle, soit par une espérance raisonnable.

Delà réfulte la nécessité d'une compensation, sans laquelle il n'y auroit plus d'équité; ou, ce qui est la même chose, la loi de l'égalité seroit violée.

Or, qui dit compensation, suppose des natures différentes de biens & de maux, reparties de maniere que l'un soit aussi content du bien qui lui écheoit, & aussi peu affligé de la privation qu'il éprouve, que l'autre est content de la possession d'un autre bien, & peu mécontent d'une autre privation qu'il est obligé de soussirir.

Si tous pouvoient jouir, & être privés des mêmes biens, il n'y auroit plus lieu à la compensation.

Si tous desiroient également les mêmes biens, & étoient également sensibles aux mêmes privations, la compensation seroit impossible.

Afin donc qu'il y ait lieu à la compensation que nous exigeons, & qu'elle soit possible, il faut qu'il y ait disférentes natures de biens qui deviennent équivalentes les unes aux autres, par la disférence proportionnelle des desirs, dont ils seront l'objet.

Le grand secret de la politique consiste donc dans l'art de varier les desirs, & d'offrir à chacun le bien qui est son objet; en sorte qu'on ne fasse naître aucun desir, qui ne puisse être contenté, & que par une juste proportion entre l'énergie des desirs & la multiplication de chacun d'eux, entre la somme des biens qui en sont

l'objet, & les besoins de la société, l'un ne fasse point tort à l'autre, ni ne lui soit facrissé.

Tel est, dis-je, le grand secret de l'art de gouverner, ou de faire le plus d'heureux qu'il est possible, pour le présent & l'avenir.

Si juíqu'ici on n'a connu qu'imparfaitement ces principes, si on ne les a pas érigés en loi, ne soyons pas surpris qu'on ait sait si peu de progrès dans l'art que nous traitons, & qu'à peine même on ait soupçonné que ce sit un art.



# CHAPITRE X.

Digression contre l'erreur de ceux qui, dans tous les temps, ont sacrissé tous les intérêts de la société à un seul, comme si elle n'avoit eu qu'un besoin. Dialogue sur le pouvoir arbitraire.

J'AI commencé à m'écarter des maximes qui sont aujourd'hui les plus généralement reçues, & je ne crois pourtant pas avoir rien avancé, qui ne soit sondé sur des principes incontestables. Peut-être a-t-on trouvé que je n'ai pas levé toutes les objections, ni envisagé les choses sous toutes leurs faces.

Mais il s'en faut bien aussi que j'aye développé toutes les conséquences de mes principes, loin que j'aye substitué un système compler, à cet ensemble monstrueux de maximes sans liaison, qui sont, pour ainsi dire, ve-

A

,

)-

n

ıt

nues se placer par hasard les unes à côté des autres, pour composer ce qu'on appelle au ourd'hui un système, & qui mérite si peu ce nom.

La folie de ceux qui gouvernent est de vouloir tout faire, d'imiter tout ce qui réussit ailleurs, & de tendre à la persection par la voie qui y conduit le moins. Delà vient que les nations se copient sans cesse les unes les autres, celles même qui sont le moins faites pour se ressembler; delà vient encore que la faveur publique se décide pour certaines parties de l'administration, comme si les besoins de la société se réduisoient en un seul, & se porte l'une sur l'autre, comme si ces besoins varioient.

Pendant un temps, on voit tout le bonheur de l'Etat dans la puissance militaire & dans les conquêtes, & l'on force tout pour se faire plus fort qu'on ne doit l'être.

Bientôt après, on voit tout dans les manufactures. L'on dirige toutes ses opérations vers leur encouragement exclusif.

Le commerce d'économie paroît ensuite une recette merveilleuse contre toutes les maladies, & le principe fécond de toutes sortes de prospérités; & c'est encore la l'esprit d'une soule de réglements. La finance a son tour; & ses suppôts sont appellés les colomnes de l'Etat. Que ne fait-on pas pour sortisser ces colomnes?

Mais quel aveuglement, dit on bientôt après! C'est l'agriculture qui fait la sorce des armées; c'est elle qui est la vraie matière de tout commerce utile; c'est en elle que réside

jı

le

de

la seule sinance bien entendue. Nouvel enthousiasme, nouvelles loix, nouvelles présérences. Le manœuvre, qui tient le manche de la charrue, sans autre motif que la nécessité de travailler pour vivre, devient digne des plus slatteuses distinctions. C'est un homme qu'il faut honorer, quoiqu'il ne se doute pas qu'il le mérite, & n'y prétende point; c'est un homme précieux, dont la conservation importe plus que celle du Seigneur, dont il laboure le champ. L'un est pourtant un homme moral, qui ne l'est devenu qu'à la faveur d'une position rare, & à l'aide d'une éducation soignée; l'autre n'est qu'un homme physique, tel à peu près que naissent tous les hommes. Mais celui-ci nous donne du pain; & avec du pain on a des ouvriers, des marchands, des lettrés, des navigateurs : tout cela rend de l'argent.

Or, du pain & de l'argent sont tout, parce que, ravalés aux besoins physiques & à leurs extensions monstrueuses, nous n'avons plus au-dessus des hommes purement naturels que l'usage des signes, qui réprésentent tout, la viemême des hommes, & les arts qui répondent à ces extensions de nos besoins physiques, dont je viens de parler.

Telle est l'admirable simplicité à laquelle nous ramene la sagesse de nos guides. Mais quel en doit être l'effet? De nous rendre des hommes presque physiques; c'est-à-dire de dissoudre la société, autant qu'il est possible; en sorte que nous ne soyons plus ensemble que par juxta-position, & parce qu'il saut être au milieu d'une soule d'hommes, pour jouir du produit de tous les arts. Y a-t-il un peuple qui soit arrivé à ce point de persection? Je ne le crois pas: car il auroit cessé

Tome II.

e

à

;

e

ft

ui

1-

le

12

d'être un peuple, comme des grains de sable amoncelés ne sont point un rocher; & le premier coup de la
fortune l'auroit dissipé, comme, dans les déserts de la
Lybie, les monts de sable sont les ensants & le jouet
des vents. Mais le peuple, qui approche le plus de
cette simplicité primitive, à laquelle nous ramenent les
maximes de nos Sages, ce peuple-là ne doit bientôt
plus sa cohérence qu'au commerce des signes, dont les
branches entrelacées le contiennent. Si ce commerce
vient à languir, ce ne sera plus un peuple.

Mais je perds de vue cette succession de systèmes divers, qui tous, chacun dans son temps, ont été uniques & infaillibles, comme certains Livres portent le nom de leur nouveauté, tant qu'ils existent, mais ne le méritent que pendant une année.

Que conclurons-nous de cette fuccession? & quel a dû en être l'esset?

En conclurons-nous que nos aïeux, nos peres ou nous, avons été des foux, qui n'avons eu qu'une idée? Si c'est-là être fou, nos aïeux & nos peres l'ont été, & nous le sommes autant qu'eux.

Mais ne donnons point un nom odieux à une foiblesse humaine.

Nos aïeux, nos peres & nous, avons été sujets à nous passionner; nous avons tout pensé & tout fait par énthousiasme, & l'enthousiasme est exclusif; la sagesse né l'est pas, & celui-là seul peut tout voir, & pourvoir à tout, qui voit tout de sang froid.

Nous avons voulu le bien, de même que nos peres & nos aïeux, & il n'y a eu de répréhenfible que l'excès avec lequel nous avons voulu une forte de bien. Car cet excès a été en diminution d'un autre bien, qu'il falloit vouloir également. Avons-nous pourtant méconnu cet autre bien, ou l'avons-nous pris pour un mal? Je ne dirai pas que cela ne foit point arrivé en certains temps, en certaines choses, & à un assez grand nombre de nos Sages; mais une pareille erreur a rarement été générale, & a passé plus rarement encore de la théorie à la pratique, parce que la maxime, qu'il ne faut pas choquer les préjugés, a été un obstacle à bien des entreprises, que la raison sembloit dicter à une génération, & qu'elle auroit condamnées trente ans plus tard.

On s'est donc abstenu d'une législation positive au détriment des parties qui n'étoient point en saveur; mais à force de savoriser celle qui avoit la vogue, on a porté les plus rudes coups à celles-là, & bientôt il afallu de nouvelles loix pour les relever, lorsqu'il alloit être trop tard de réparer le mal.

le

le

a

ou

e?

té,

effe

ts à

par

geffe

voir

peres

excès

Ainsi les loix se sont multipliées, & chaque sois on a dit: Ceci est la base de la prospérité publique.

Quand on a parlé ainsi, on a toujours dit une absurdité : car ce qui est la base de la prospérité publique, ne peut être l'objet immédiat d'aucune loi.

Rassemblons dans nos cœurs tous les enthousiasmes de quatre ou cinq générations, & d'un plus grand nombre encore; car on peut être sûr que l'objet en sut bon & utile. Les hommes n'ont jamais été plus soux qu'ils ne le sont aujourd'hui, & nous serons très-bien de respecter la mémoire de nos peres & de nos aïeux dans leurs opinions. Mais tous les enthousiasmes réunis n'en

feront plus. Ils se changeront en maximes, qui, cessant d'être exclusives, deviendront conciliables les unes avec les autres, & n'en seront que plus solides & plus lumineuses. Mais le jour qu'elles produiront, en se réstéchissant les unes sur les autres, dissipera l'obscurité de ces mysteres politiques, dont les zélateurs hypocrites du bien public seignent de se réserver l'intelligence; & au-lieu de ces doctrines exclusives, qui, de l'art de gouverner, ont sait un tableau mouvant, nous verrons distinctement, à la faveur de cette nouvelle clarté, la place de chaque maxime, ou l'ordre dans lequel un moyen naît de l'autre, & en produit un troisieme; en sorte que, par un enchaînement aussi nécessaire que naturel, il y a autant de moyens pour procurer la prospérité publique, que la société a des besoins.

Quand donc nous penserons qu'il faut des agriculteurs, parce que sans eux nous n'aurions point de pain, nous n'oublierons point qu'il nous saut aussi des guerriers & des artisans.

Quand nous penserons à l'utilité des manusactures; nous n'oublierons point la nécessité de l'agriculture.

Quand nous calculerons les profits du commerce, nous nous fouviendrons que l'argent n'est qu'un figne, & que les denrées sont la vraie richesse.

fa

f

ne

Quand nous réfléchirons sur la nécessité d'avoir une bonne armée, nous ne perdrons de vue, ni l'agriculture, qui souffre par l'oissveté d'un grand nombre de bras, ni la balance du pouvoir, qui exige que la plus grande force soit là où est le plus grand intérêt au salut de l'Etat, ni les générations suivantes, qu'il ne saut pas supprimer par le célibat d'un grand nombre d'hommes, ni ruiner d'avance, en les endettant sans mesure.

Quand nous comprendrons que cette armée doit malheureusement être nombreuse, nous n'oublierons pas que, plus essentiellement encore, elle doit être bien composée; & que s'il faut qu'il entre des automates dans sa composition, ce ne doit être qu'après y avoir fait entrer autant d'hommes qu'il est possible d'en avoir.

Quand nous reconnoîtrons la nécessité d'un trésor public, nous nous garderons bien de croire que ce trésor sussiles besoins de la société, & que tout puisse être payé à prix d'argent. Nous croirons encore moins qu'avant tout, il faille de l'argent, & que tout doive être surbordonné, non-seulement à la nécessité d'en avoir, mais encore à la fantaisse d'en avoir beaucoup; & si on nous présente un moyen d'augmenter le trésor, duquel doive résulter une diminution des vertus qui sont nécessaires à la société, nous rejetterons ce moyen, comme un topique pernicieux, qui ne guérit un petit mal, qu'en altérant la santé de tout le corps.

Sur tout nous ne dirons jamais: Cette partie de la machine va toute seule; tel préjugé est plus sort que les loix; ce qui a été dans cette partie, sera toujours; il ne saut ici ni saveur, ni ménagement; donnons tous nos soins à cette autre partie qui est en soussirance, & qui a besoin de tous les secrets de l'art pour se relever. Nous ne dirons pas cela, parce que nous saurons qu'il n'y a rien qui ne puisse dégénérer & s'affoiblir; & que si les mœurs sont plus sortes que les loix, à la longue les loix

s;

2,

e,

ne

e,

ni

ide

E-

up-

l'emportent sur les mœurs, & les rendent méconnois-

Nous croirons, au contraire, que les meilleures mœurs & celles qui paroiffent les plus enracinées dans une nation ou dans un corps, ont befoin, non de loix directes, dont la fanction inutile & pernicieuse substitueroit l'obéissance à la spontanéiré, mais de loix analogues, qui justifient & entretiennent, par des conséquences naturelles, les opinions qui sont la source de ces mœurs.

Loin de nous, ces géoliers publics, qui pensent mal des hommes, parce qu'ils méritent eux-mêmes qu'on pense mal d'eux, prétendent que l'autorité & la rigueur doivent tout faire, & qu'attendre beaucoup de la volonté des citoyens, c'est donner beaucoup au hasard, & augmenter l'habitude de vouloir, qui mene à l'audace de ne vouloir pas.

Si ces hommes odieux méritoient que nous nous entretinssions avec eux, nous leur demanderions si l'autorité existe sans la volonté des citoyens, & si tout est rigoureux, ou peut l'être entre le Prince & ses sujets. Faisons-leur cependant plus d'honneur qu'ils ne méritent; mais par respect pour cette partie du monde, dans laquelle nous sommes nés, cherchons-nous un adversaire dans celle ou la tyrannie paroît être dans sa terre natale.

Toud is therein if the proof for elever bloods in a les celevers bloods in a celever blood bloo

early styles server began to a cold to

### DIALOGUE

### DE L'AUTEUR AVEC UN GRAND VISIR DU MOGOL.

### L'AUTEUR.

Les loix, dites vous, ne sont faites que pour les vaincus; & vous permettez aux Indiens d'en avoir entre eux, pourvu qu'il n'y en ait jamais d'autres entre vous & ces peuples, que celles de la conquête, dont vous ne perdez pas le souvenir, quoiqu'elle commence à être ancienne. Mais qu'entendez-vous par les loix de la conquête?

#### LE VISIR.

J'entends la néceffité d'obéir toujours, du côté des vaincus, & le droit de tout vouloir, du côté des vainqueurs.

#### L'AUTEUR.

Cela est clair; mais ces loix sont-elles reconnues par ceux à qui elles sont si désavantageuses?

t

.

S

e

#### LE VISIR.

En doutez-vous? & la puissance de mon maître vous est-elle si peu connue?

#### L'AUTEUR.

Prenez-vous-en à vous-même, si je n'en ai pas l'idée que je devrois en avoir. Mais, suivant ce que vous m'en dites, votre maître ne doit pas être fort puissant?

#### LE VISIR.

Je ne vous comprends pas, & je doute que, dans toute

la Cour de Delhy, il y eût un Mogol qui vous entendît mieux que moi.

#### L'AUTEUR.

Si vous ne m'entendez pas, ce n'est pas ma faute, ni, sans doute, la vôtre; car moi-même je ne vous entends pas mieux. Vous dites que les Indiens ont autant de loix auxquelles ils doivent obeir, que vous avez de volontés.

#### LE VISIR.

Cela est clair, ce me semble.

#### L'AUTEURA DES CALLES

Affurément. Mais ces Indiens originaires font donc en petit nombre?

#### LE VISIR.

Ils sont, au contraire, très-nombreux; &, si je suis bien instruit, toute votre Europe contient à peine autant d'habitants que mon maître a d'esclaves.

#### L'AUTEUR.

Si cela est, je ne vois pas comment il peut être puisfant; car chaque Indien est un homme; & si vous le traitez comme un vaincu, il est votre ennemi. Or, un homme en vaut un autre. Il vous faut donc autant de fatellites que vous avez d'esclaves; & ce n'est qu'après avoir compté un vainqueur pour un vaincu, que je commence à calculer votre puissance par le nombre de fatellites qui vous restent.

### LE VISIR.

Vous calculez très-mal, puisqu'à ce compte nous

pi

aurions au moins dix degrés de foiblesse au dessous du plus bas degré de puissance; car la postérité des vainqueurs égale à peine la dixieme partie de la race des vaincus. Mais c'est qu'un homme peut valoir vingt hommes, & vaut souvent davantage.

# L'AUTEUR. COME

Ainsi vos Mogols sont de très-braves gens, & les Indiens sont moins que des semmes?

### LE VISIR.

Quand je compare la valeur de nos Mogols à celle de vos Européens, je ne puis pas dire qu'ils foient fort braves. Un Européen vaut bien dix Mogols.

#### L'AUTEUR.

Ainsi un Européen vaut deux cents Indiens, si votre calcul est juste. Je ne voudrois pourtant pas avoir affaire à un pareil nombre de vos esclaves, & il y a encore quelque chose là-dessous que je ne comprends pas.

#### and the no. LE VISIR I ar no blowners

Vous n'avez donc jamais été dans les confeils de vos Nababs & de vos Soubabs, qui favent auffi-bien que nous l'art d'égaler le moindre nombre au plus grand?

#### L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire par-là?

e

n

e

1-

#### LE VISIR.

Deux choses, que vous ne contesterez pas.

La premiere, que, chez vous, comme dans cet Empire, les Castes les plus nombreuses ne savent pas manier les armes, & moins encore aller au-devant d'une mort incertaine, pour éviter un mal certain.

La feconde est, que vous placez tout le mépris de la mort dans le petit nombre que vous payez pour ne rien faire d'utile, & s'exercer seulement dans l'art de tuer, & plus encore d'épouvanter.

# L'AUTEUR.

Cela est très-vrai : mais il y a aussi une chose que vous ne favez pas.

# The A double on LE. VISIR.

Quelle eft-elle?

### De L'AUTEUR.

C'est que jamais, ou presque jamais, nos guerriers dont vous parlez, ne font usage de leur art contre les autres Castes de la nation; & que, si cela arrivoit, il se formeroit bientôt d'autres guerriers, qui ne craindroient pas ceux qui sont payés pour l'être : car le danger produit d'abord la crainte; mais s'il continue ou se renouvelle, on se lasse de craindre, on finit par compter sa vie pour rien, & on va au-devant d'une mort incertaine, pour ne pas l'attendre avec effroi; ce qui, pour nous, est pire que la mort même.

#### LE VISIR.

Vos peuples sont donc bien difficiles à gouverner?

#### L'AUTEUR.

Il seroit difficile de les tyranniser à un certain point; mais ils font aifés à gouverner, parce qu'ils aiment leurs chefs par provision, & que ce n'est qu'à la derniere extrêmité qu'ils perdent cet amour.

### LE VISIR.

Vous me dites-là une chose incroyable, & je ne concois pas qu'un sujer, qui ne reçoit rien, & qui donne toujours, puisse aimer celui de qui il n'attend que des exactions; car ensin, vous n'êtes pas tous payés pour obéir à vos chess.

#### L'AUTEUR.

Il n'est pas besoin que nous le soyons. Il sussit que nous jouissions tous d'un bien, dont nous croyons être redevables à la société ou au Gouvernement. Tel qui se croiroit malheureux, s'il devoit quitter ses soyers pour porter les armes, & exposer sa vie, est attaché au Gouvernement, uniquement parce qu'il croit lui devoir l'exemption des maux.

25

il

nn-

fe

p-

in-

i,

nt;

ent

Tel autre, qui jouit de certains honneurs, aime le Gouvernement, parce qu'il croit devoir à sa protection la jouissance de ces honneurs; & ainsi du reste.

Il y a bien peu d'hommes dans un Etat, qui, suivant leur saçon de penser, ne voyent quelque chose de pis que leur condition, & ne regardent comme un grand bien, l'exemption de ce qu'ils croyent être un mal, quoique souvent un autre le regarde comme un bien.

### Sivily bear L E . V I S I R.

Vos Nababs & vos Kans doivent être de grands enchanteurs, s'ils fascinent ainsi les yeux & les esprits, & se font des richesses inépuisables de l'erreur dans laquelle ils retiennent leurs sujets.

### L'AUTEUR.

Ils ne sont pas plus habiles que vous & votre maître. Ils profitent des opinions qu'ils ont établies, comme vous profitez de l'amour qu'ont vos Indiens pour la vie & les richesses, & du penchant de vos Mogols pour l'oissveté & le métier des armes. Seulement ils ont été plus sages que vos ancêtres, en ce qu'ils n'ont pas laissé subsister l'idée de conquête & d'affervissement, & qu'ils y ont substitué celle d'équité, suivant laquelle tout doit être compensé entre les citoyens.

### LE VISIR.

Cette compensation me paroît difficile; car enfin les richesses & l'autorité sont certainement des biens, que rien ne peut compenser.

#### L'AUTEUR.

Ce qui est un bien pour l'un, ne l'est pas pour tous. Vos Derviches, par exemple, ne sont aucun cas des richesses. Il y a des Bramines qui ne s'en soucient pas davantage. Mais quand les richesses & l'autorité seroient un bien pour tous, les moyens d'en acquérir ne sont pas tels que tous puissent ou veuillent les prendre, & prétendre au succès; & celui qui n'a rien fait, pour devenir riche, soussire patiemment de ne l'être pas. Il en est de même de l'autorité. Un homme, qui reste couché dans une vallée, auroit-il bonne grace d'envier à un autre le plaisir qu'il auroit d'être sur une montagne, après s'être donné beaucoup de peine pour y monter?

#### LEVISIR.

fe

Vous ne conclurez pas delà qu'il y ait par-tout coms

pensation: car enfin la faveur gratuite que procure le hasard, & qui donne tout-à-coup les richesses & l'autorité, est un bien qui-coûte peu, & auquel tout homme pourroit également prétendre.

#### L'AUTEUR.

Je ne vous ai pas dit que chez nous tout le monde voye la compensation, là même ou elle est. Mais le mécontentement d'un chacun est léger, quand il se replie fur lui-même; il trouve qu'il n'est pas mal, & que la sécurité, avec une petite fortune, vaut quelque chose. Il faut cependant convenir que ce que vous appellez faveur & fortune subite, est ce qui fait le plus de mécontents, & que ceux de nos Princes qui sont les plus fages, évitent d'avoir des favoris, & n'accordent point de grace particuliere & éclatante, qui n'ait ou une raifon, ou un prétexte, que nul autre ne puisse alléguer. Voilà pourquoi on craint tant de faire des exemples. Un exemple est un titre; & si quelqu'un citoit un exemple d'une grace accordée à un autre, dans un cas parfaitement semblable à celui dans lequel il seroit, on la lui accorderoit, plutôt que de convenir que, par faveur, on a fait une exception unique. La faveur a pourtant lieu dans bien de cas; mais comme il est reçu qu'on fait pour son ami ce qu'on ne fait pas pour un autre, on la compte pour une circonstance, qui empêche la ressemblance parfaite des cas, pourvu cependant que fon effet ne foit, ni trop grand, ni trop apparent : car alors il feroit fcandaleux.

t

t

r

11

1-

n

#### LE VISIR.

Dites moi, je vous prie, sont-ce là autant de loix?

#### L'AUTEUR.

Non; mais telles font nos mœurs.

#### LE VISIR.

Je n'entends pas bien ce mot. Voudriez-vous me l'expliquer?

#### L'AUTEUR.

Nous entendons par les mœurs une maniere de penser & d'agir, qui est reçue comme bonne, & dont on peut s'écarter sans crime, mais non sans blâme, parce qu'il est blamable de faire ce qui passe pour être mal, & de ne pas faire ce qui passe pour être bien. Il n'est pas nécessaire que l'opinion que l'on choque soit vraie & juste: il sussit qu'elle soit établie; & nous croyons que quiconque s'en écarte dans sa conduite, violera aussi les loix, s'il le peut, ou se croit plus sage que les autres hommes, & se met peu en peine de leur approbation & de leur estime.

### LE VISIR.

Vous êtes bien malheureux. Il ne doit pas vous refter une feule action libre.

### L'AUTEUR.

Vous avez aussi des mœurs, quoique vous ne paroissiez pas vous en douter, & il n'y a aucun peuple qui n'en ait.

LE VISIR.

De la maniere dont vous avez expliqué ce mot, nous avons des mœurs, j'en conviens; mais elles ne font, ni pour mon maître, ni pour ceux qu'il rend dépositaires de son autorité.

qı

to

re

Il en est des mœurs comme des loix; nous sommes au-dessus des unes & des autres.

# L'AUTEUR.

Ou vous êtes dans l'erreur, ou vous voulez m'en imposer. Pensez-y bien, & vous trouverez que vous êtes esclaves des mœurs, plus encore que des loix. Un Indien de la derniere des Castes, pourroit-il devenir ce que vous êtes?

### Minoral L E. VI STLR. 275 MINOR PRINCE

Affurement. I supplied and hear socied ash someh

r

il

ſ-

n-

n-

de

ef-

paple

ous

nt,

ires

#### L'AUTEUR.

Le deviendroit-il fans que les Mogols en murmuraffent, & même fans danger pour votre maître?

### LEVISIR.

Je ne le crois pas; & un pareil choix pourroit avoir des suites fâcheuses.

#### L'AUTEUR.

Il n'est pourtant pas désendu par vos loix, ainsi que vous venez d'en convenir. Il est donc contre vos mœurs; & dès-lors il reste prouvé que vorre maître est luimême esclave des mœurs.

#### LE VISIR.

Vous avez raison en ce point, & en quelques autres: mais je doute que nous ayions autant de mœurs que vous; & nous n'en sommes que mieux. Car l'autorité étant un bien, plus on en a, & plus on est heu-

### L'AUTEUR.

Vous croyez apparemment que les mœurs nuisent à l'autorité, plus qu'elles ne lui servent.

#### LE VISIR.

Sans doute, suivant ce que vous avez dit vous-même,

### L'AUTEUR.

Je n'ai rien dit, ni pense de semblable. Tout ce que vous avez dû conclure de ce que j'ai dit est, que les mœurs peuvent donner des bornes à l'autorité; mais lui donner des bornes, n'est pas toujours lui nuire.

#### LE VISIR.

Comment l'entendez-vous? Ceci me paroît nouveau;

# L'AUTEUR.

Si aujourd'hui l'Empereur vous donnoit une autorité fans bornes, à condition que vous la perdiffiez demain, en feriez-vous fort aise?

#### LE VISIR.

Non; affurément.

#### L'AUTEUR.

Je vais encore plus loin, & je vous demande à quoi vous ferviroit cette autorité fans bornes?

### LE VISIR.

A rien, si elle ne me sournissoit pas les moyens de la conserver.

#### L'AUTEUR.

Mais du moins vous auriez un bien bon jour dans votre vie? m

ou à peu près, n'eff-il las évident que je diminuerai Tres mauvaist au comiraire; can jemerfals pas ce que je ferois d'une autorité fans bornes. M'en prévaloir pour faire des extravagances, ne feroit pas un plaisir; pour faire le bien, que je ne puis faire prélentement, je doute que j'yréufliffe, li je n'étois fecondé; pour m'enrichir, ou pour enrichir mes amis, quy gagnerionsrichir ou pour enrichir mes amis, quy gagnerionsnous, si je devois avoir un successeur aussi puissant que je l'aurois été, & qui voulût en faire autant? Mon autorité ne me ferviroit donc à rien, & cette pur religion de la rité ne me ferviroit donc à rien, & cette pur le rité de ma le rité de me ferviroit donc à la rité de me le rité de ma le rité de me le rité de ma le rité de me le r res-cruelle d'un autre côté, par la certitude que j'au-très-cruelle d'un autre côté, par la certitude que j'au-coup moins qu'en autre, ou put ot ne vaint rien voir coup rois qu'elle feroit la derniere de ma grandeur.

e

ii

u.

té

n,

iou

de

LE

# chine n'a ni impulsion yareste mehe in par consequent

Substituez maintenant à un jour des mois & des annees d'Empire au Vifiriar y la certitude à une vraisemblance si grande qu'elle équivaut à une certitude, & dires-moi lequel vaut mieux d'une autorité bornée, mais durable ou d'une autorité fant bornes ; mais toujours chancelante adont on abuse sans, plaifire & avec beaucoup de danger, & qui se borne d'elle-même, si on n'en abuse pas? mais incultes ou mal cultivées.

### LE VISIR.

Mais pourquoi l'autorité ne pourroit-elle pas être illimitee & durable tout a la fois ?

#### mes qui ont une volonté à eux L'AUTEUR.

Parce que les hommes sont des hommes, & non des machines.

-quality to a land of the control of Tome II.

ou à peu près, n'est-il pas évident que je diminuerai d'autant les dangers que je puis craindre de leur part?

# terois d'une authité fere boares M'en prévaloir

Ne voudrez-vous avoir que des machines. En ce cas il vous faudra de bons bras pour les mouvoir toutes. & jamais vous n'en trouverez de pareils sur la terre. Voudrez vous avoir en partie des machines, & en partie des hommes? Les dangers renaitront, & se multiplieront par l'exemple. Car un homme n'est pas machine naturellement, & un homme machine valant beaucoup moins qu'un autre, où plutôt ne valant rien, vous n'aurez fait que diminuer votre puissance : car une machine n'a ni impulsion par este-même, ni par conséquent de mouvement; point d'industrie, point d'attachement, point de force. La crainte, qu'on peut appeller une impullion étrangere, ne produit que des effets qui lui reffemblent. & la crainte suppose une force plus grande dans celui qui l'inspire. Si donc vous avez beaucoup de fujets qui approchent de l'état de machines, vous êtes dans le cas d'un homme qui auroit beaucoup de terres. mais incultes ou mal cultivées.

LE Visir.

Vous croyez donc qu'on ne regne que fur les homdie bas encellis mes qui ont une volonté à eux?

L'AUTEUR.

Parce que les hommes sont des hommes de fundament.

LE VISIR.

lei

fer Po

neinines.

Et que plus ils ont de volonté, plus ils sont suscep-tibles d'être gouvernes? L'ome II.

### L'AUTEUR.

Je le pense ainfi.

1-

a-

nt

t,

ef-

ade

de

tes

res,

iom-

niós

ifcep-

st

M.O.M

### LE VisiRiam es como étacol

Mais si tous ont la même volonte, & veulent faire la même chose, qu'en arrivera-t-il?

### pendants, & qui n'a water w Acconoc une port un

Que rien ne se fera comme il faut, & qu'il n'y aura point de société.

### Sielle s'en donne un lepiteneur, qui fera enécuer

fes loix?

Si tous veulent être indépendants?

### Ceux qui les tronvorantio Ad avanagentes, &

Qu'aucun ne le fera , & que la focieté n'existera pas.

#### LE VISIR.

Mais comment se poura-t-il que tous soient cont Si tous veillent vivre aux dépens les pus des aurres ; y a des malleureax, comment les contissants ne veil

## n'eft pas par la craffit. Town A'Lmplovera e on ce

moyen, fi les uns ne famil en enu sel fi nevom

### tres feront contagents for a graffons in fine

Si tous veulent travailler, chacun pour soi, sans rieti donner à qui que ce soit?

### penfera tell . ians bishides Tou Ail donner a l'autre :

Qu'ils recevront des maîtres étrangers, qui par force leur arracheront le fruit de leur travail, & qui les défendront ensuite, comme on défend un troupeau que l'on tond, & que l'on mange.

130

### LY Visia.

Qui fera des loix pour partager les fonctions de la fociété entre les membres ?

Mais fi tous ontglaunging wolknts, & 'reulent faire

Personne, si cette société n'a que des membres independants, & qui n'ayent cédé à personne une portion de leur liberté.

Que rien ne se sera comme il sant, & qu'il n'y aura

Si elle s'est donné un législateur, qui sera exécuter ses loix?

Si tous veulent Art adrogadang?

Ceux qui les trouveront justes & avantageuses, & les croiront nécessaires. pap 38, sust el en nuous uo

LE VISIR,

Mais comment se pourra-t-il que tous soient contents? Esti sous ne le sont pas il y aura des malheureux; s'il y a des malheureux, comment les contiendration, si ce n'est pas par la crainte? Comment employera-t-on ce moyen, si les uns ne sont pas avilis trandis que les autres seront courageux, & auront des raisons très-sortes pour maintenir le Gouvernement? Comment obtiendration ce double objet, si celui qui gouverne ne peut pas punir & récompenser à son gre? Et comment récompensera-t-il, sans prendre à l'un pour donner à l'autre; c'est-à-dire sans mécontenter le grand nombre, pour contenter le petit nombre. S'il est obligé de prendre ce parti, n'est-il pas évident que son autorité aura le grand nombre pour ennemis, & qu'asin de n'en, avoir rien à

craindre, il faudra qu'il les avilisse, & encore qu'il punisse souvent sur de simples soupçons, sans donner aux conspirations, pour éclater, le temps que leur laisseroient des recherches & des examens? Enfin, quel intervalle y a-t-il entre l'usage de ces moyens facheux, mais néceffaires, & l'excès d'autorité que vous paroillez nous reprocher? tent vers le trône leurs ragard, anides & leurs mains

vissantes. Mous les mettons encore aux mains les uns les mettons et enchaînement de nécessités fatales l'avidité des gens heureux & courageux, c'est-à-dire, des satellites de la tyrannie, & leur insolence à laquelle on ne pourra donner un frein; & vous augmenterez la misere des peuples, de tout ce que le tyran accordera à ses soldats. Cette misere produira & la mendicité des hommes timides, & la fuite des sages, & les brigandages des braves, & enfin la dissolution de la société. Voilà affurement le cercle le plus vicieux que l'on puisse · livrer des millions d'hommas à l'infortune, prinigami

#### tenir l'intreamed d'unix aren'y d'antrica Cependant vous

5?

"il

ce

ce

u-

tes

ra-

pas

m-

re;

our

ce

and

n à

Cer Empire, dont la constitution est pourtant excellente ; four hit des exemples de tout ce que vous venez de dire. Nos montagnards, que vous appelles Patanes, n'ont jamais ete fubjugues, & confervent un courage, qui tour a tout nous fert & hous muit offer & ortisen

Les mendiants de toute espece, que nous nourrisfons, font des gens qui, ayant perdu toutes les passions par lesquelles les hommes deviennent utiles les uns aux autres, sont retombés dans la paresse naturelle à tous les animaux; ils ne se remuent que pour aller chercher leur nourriture à mesure qu'ils en sentent le besoin. Les

Marattes sont des hommes braves, mais autresois malheureux, qui, las de souffrir & de craindre, ont pris le parti de se faire craindre, & de nous faire souffrir. Les Nababs, Soubas & Rayas, sont des hommes heureux, qui veulent l'être toujours davantage, & auxquels nous abandonnons les peuples, de peur qu'ils ne portent vers le trône leurs regards avides & leurs mains ravissantes. Nous les mettons encore aux mains les uns avec les autres, pour pouvoir être les arbitres de leurs querelles, & empêcher qu'aucun d'eux ne devienne trop puissant. C'est par cette sage politique, & par l'attachement des Mogols au sang de nos Souverains, que se maintient cet Empire.

### honeries timides graffy + des kalls, & les briganda-

Voilà en effet une politique bien fage, qui consiste à livrer des millions d'hommes à l'infortune, pour maintenir l'intégrité d'un fantôme d'Empire. Cependant vous avez encore une ressource nécessaire & utile dans les mœurs de vos Mogols. Mais elle est insuffisante, parce qu'il n'y a point de proportion entre leur nombre & celui de vos esclaves, ni entre la puissance de vors maître & celle de ses vassaux, ni entre ses revenus légitimes, & ses besoins, que rend infinis une avidité générale, & toujours croissante. N'imaginez-vous donc aucun remede à ces maux?

# autres, font retombis fer y gireffe naturelle à tous

Je n'en connois que deux : la vigilance & la sever

### the said an eller L'AVTEUR. De seemele

Vous & votre maître êtes donc bien à! plaindre! Je vous comparerois volontiers à ce Pontife esclave, dont la place appartenoit à tout esclave affez adnoit pour le surprendre, & affez fort pour le tuer. Get homme ne devoit dormir ni jour ni nuit, devoit toujours être armé, & tuer tout homme qui l'approchoit, de peur d'être prévenu.

Pouvez-vous nier Hell Y Haliverfire d'emplois &

Rien n'est sans inconvénients en ce monde, & c'est à ce prix que mon maître & moi achetons motre grandeur & l'éclat qui nous environne,

### ene convicus de l'Ette Achine, fi vous enen-

A ce prix, je n'en voudrois pas; car gouverner les hommes pour les rendre malheureux, & l'être, est la plus misérable condition que je puisse imaginer.

#### ALIES VYSIR.I

and Vousiniavez point l'épondu à mes questions : vous

# L'AUTEUR.

J'ai cru que vous conduire à l'absurde par la route que vous avez prile, c'étoit vous prouver affez que cette route vous a égare.

## m'eneree à faire d'un tari Vin un homme houreux &

Pour que la preuve eût été complette, il auroit falla me montrer une aure route. On ne s'égare point, quand il n'y a qu'un chemin, & qu'on le suit, quelque facheux qu'il soit, pur par che au le suit, quelque

#### E'AUTER R

Il y a fillong-temps que vous êtes forti de daoroute la plus fûre & la plus douce, qu'il n'est pas furprenant que vous n'en ayiez pas même l'idée: Dès voure première quellon, nous avez fait un pas pour vous égarer; après la seconde, je n'ai plus rienuespéré de mos taisonnements q et l'approchoit, de l'approchoit de l'approche de l'approche de l'approchoit de l'approche de

Pouvez-vous nier qu'où l'y a diversité d'emplois & le conditions des uns ne doivent afre très mécontents, pendant que les autres sons médion ement contents?

dour & l'éclat quignous en igorgie.

Je ne conviens pas de cette nécessité, si vous entendez parter dun mécontentement qui rendeiles bonnnes malheureux; car il n'est pas mai de direi que la seule diversité d'emplois de conditions sals des malheureux.

### LEISV V SHIR.

evident que l'autre fera malhaureurs, parce qu'il ne le fera pas?

L'AUTEUR.

Oui, si cet autre desire d'être Nabab avec toute l'aroui, si cet autre desire d'être Nabab avec toute l'aroui, si cet autre desire d'être Nabab avec toute l'aroui, si cet autre desire. C'etoi vous avec prince de le vous a sucum esperance
de le devenir; mais montrez-moi un pareil tou, & je
m'engage à faire d'un grand Visit un homme heureux &

Pour que la preuve eût été couplette, il selimpnette
me montrez une sautres noule. Toul ne s'égare point,

etre n'exigez-vous de moi qu'une chose difficilet caril

Une Caste envie colle quiest immédiatement au deffus d'elle, & non celle qu'elle ne voit, pour ainsi dire, que de loin,

Cetoir pourrant de mai quil Kalloit les attendre plus

que d'un autre. J'ai ets simple Mogol, j'ai passe par sivne ettes ettes

toujours plus tourstents it & Whaint Inant que je connois

as

le

ır-

je

8

III

ut-

ril

A present que j'y réslechis, je crois qu'il y a peu d'hommes qui ambitionnassent un autre état que le leur, s'ils ne voyoient pas tout le mal de l'un, & tout le bien de l'autre; & je pense aussi que cette ambition, si elle n'a pas été entretenne par une sorte espérance qui vienne ensutes à s'évanouir, à sait rarement le malheur d'un hommes à n'il i se elle l'un et entre de l'un espéciale de l'un espéciale

hien peu qui soient assez sages pour s'en prendre à euxmêmes, ou à la fatalité de la condition humaine. Tous, ou presque tous, s'en prennent à la fortune, ou aux autres hommes, comme s'ils leur avoient dérobé leur bonheut; la premiere, pour se faire un jeu de leurs soupirs, les autres, pour joindre ce bonheur au leur. Ils one l'y trouveroient pas.

# out an plus, Raya Ale. Nov. driverad erecombs, le

Vous me surprenez avec vos réflexions. Je ne les aurois pas attendues d'un grand Visir.

# and delte, france selle que de me voir, pour sina dires.

C'étoit pourtant de moi qu'il falloit les attendre plus que d'un autre. J'ai été simple Mogol, j'ai passé par tous les états, je suis aujourd'hui la seconde personne de l'Empire, & assez près de la premiere pour ne pas envier son sort, parce que je le connois. Depuis que je suis sorti de moil premier état, les dangers se sont accrus sous mes pieds, l'inquiétude & l'ambition m'ont toujours plus tourmenté; & maintenant que je connois mon erreur, je suis trop habitué à l'autorité pour pouvoir m'en passer, & élevé trop haut pour pouvoir descendre, sans tomber & me briser. Du reste je n'ai pas plus de plaisirs que je n'en aurois eu dans mon premier état.

#### na ció en retara en a Teu A La La érance qui vilonne

d

le

CI

P

ta

re

cr

no

ler

ref

noi

Ce dernier inconvenient est celui de tous les Pays & de tous les Gouvernements. Nulle part il n'a été donné à l'homme d'augmenter ses facultés sensuelles. Les autres font en grande partie le vice de votre constitution, trop violente dans toutes ses parties.

Il femble qu'il y ait une portion à peu près égale de malheur pour tous les hommes. Celui que les autres hommes ou la fortune ne nous sont pas, nous nous le faisons nous mêmes. Voyez ce Prince pleurer la mort de

fon éléphant; cet autre, se tourmenter des querelles de deux semmes qu'il aime; un troisseme, commencer sans nécessité une guerre inutile, & qui ébranle son trône; un quatrieme, languir dans le sein de la volupté, qui n'est plus rien pour lui, parce qu'il s'est épuisé par des excès dans lesquels il n'a pas même trouvé le plaisir.

Or, si on peut être malheureux sur le trône, où ne peut on pas l'être? Voila pour sous les pays, quel qu'en soit le gouvernement.

15

ır

ne

n-

je

IC-

ont

ois

ou-

lef-

lus tat.

. &

nne

au-

litu-

le de

itres

us le

rt de

Mais cette crainte, cette nécessité suneste de risquer toujours sa vie pour un avancement spivole, d'être sans cesse entre la vanité des honneurs & la réalité des plus grands malheurs, sans que la sagesse & la modération puissent vous mettre en assurance, sans même pouvoir écouter leurs conseils, voilà ce qu'on ne trouve qu'où la crainte est le lien assreux de toutes les, parties de l'Empire.

Commencez par donner des mœurs aux citoyens. Que tous, médiocrement mécontents, puisque tout homme doit l'être, soient pourtant assez contents pour ne vou-loir pas acheter un changement dans leur état par le crime ou par de grands périls; que, dans tout état, on puisse être heureux; que chaque condition donne volontairement quelque chose à la société totale, pour s'assurer ce qu'elle a; qu'ensin l'amour & l'intérêt, & non la crainte, lient toutes les parties de la société: & le grand nombre des hommes sera heureux. Rien ne sera violent, ni rigoureux. Chacun aura le choix d'être bien en restant où il est, ou d'être moins bien dans le passage, non pour être mieux lorsqu'il sera arrivé dans un autre état, mais pour y être encore bien.

Ainsi il n'y aura de moins heureux que ceux qui von drout se déplacer à sorce de travail & d'industrie. Le crime seul sera des malheureux. La crainte, qu'on réservera pour les cas extraordinaires, ne se fera voir que de loin; & comme on ne sera pas samiliarisé avec elle, il na saudra que des moyens très ordinaires pour l'entretenir. Ce sera une lampe de nuit, dont la soible lumiere ne troublera, ni n'ôtera le sommeil; mais qui, dans le besoin, sera la source d'une grande clarté. Il saudra peu d'huile pour l'entretenir; & quand on sera obligé d'en brûler davantage, on en trouvera plus qu'il n'en saudra, & cet accroissement de lumiere sera plus d'esser, parce qu'il sera très-rare.

#### pussent vous met.s rea aliVana Llans même pouvoir

Je commence à croire que vous avez raison dans votre Pays, si les mœurs y sont telles que le gros de la nation ne se trouve pas malheureux en ressant à sa place, & que ceux qui la quittent soient au mouvement de toute la machine comme une boule qui roule sur un vaisseau est à sa course. Mais comment la chose est elle possible? Ici vous avez tort & très-grand tort : car la crainte peut suppléer à l'amour, & le remplacer, mais l'amour ne succede point à la crainte; & un Prince, odieux d'avance, risqueroit tout, s'il cessoir un moment d'être craint.

cainte, lient toutes las parties de la locièté : & le gran

Sans être enchanteurs, nous ayons fait ce qui vous paroît impossible. Nous ayons attaché les disférences les plus notables entre les hommes à ce qui ne dépend point

at, mais pour y être encore bien.

H-

Le

ė-

oir

rec

ur

ble

ui,

Il

era

u'il

lus

lans

s de à fa

nent

r un eft

: car

mais

nce,

ment

160

vous

es les point

d'eux, à la naissance; & fans que nos législateurs s'en mêlaffent, l'éducation s'est affortie d'elle-même à la naissance. Or, comme rien de ce qui est au-dessus des biens phyfiques, n'est bien en soi, & indépendamment de l'opinion, chaque classe a ses biens; & s'ils ne suffifent pas a tous les individus qui la compolent, il leur reste des routes pour parvenir à un changement dans leur état. Quelques professions sont accessibles aux citoyens de toutes les classes qui se confondent dans cette élévation, & par-là renaît l'égalité comme possible; ce qui est une jouissance métaphysique ou hypothétique pour ceux mêmes qui restent à leur place. Mais toujours ou les talents & le travail, ou leur apparence, autorifent ces changements particuliers, qui ne dérangent point l'ordre & les rapports des classes; & par ce moyen l'harmonie générale subsiste & se concilie avec le bonheur du plus grand nombre, malgré la variété des conditions & la différence des fortunes.

### LE VISLR

Rien n'est donc arbitraire chez vous?

#### LinA per peur qui se gest pas par Lina.

Je ne dis pas cela; je dis Teulement que, sous les Princes fages, rien ne paroît arbitraire, quoique, dans le fait, la faveur fasse couronner le moindre mérite, tandis que le plus grand reste quelquesois sans récompense: mais ces fautes passent pour des méprises & des erreurs; & si quelqu'un en souffre, il reste pourtant décidé que les graces mêmes ne sont pas arbitraires.

#### ener, à la maissand. Le Voi s'à Romasseure s'er

Sans doute les peines le font encore moins?

# L'AUTEUR.

Assurément, & la rigueur des formes est telle que l'innocent peut être puni, & le coupable absous, sans que les Juges ayent prévariqué.

### ciara Guolqua Bolo Toks (B. Leconbles aux ci

Voilà de grands inconvénients, & qui doivent réduire à rien les droits de la fouveraineté. Vos Kans ne font donc que les distributeurs des peines & des récompenses que la loi prononce?

#### L' A 'U T'E U'R. no amoiner

- La loi prononce peu de récompenses; le Souverain les fixe, juge du droit qu'y a chaque sujet, & l'en fait jouir. Au contraire, la loi prononce presque toutes les peines; le Souverain ne juge point, & inslige encore moins les châtiments.

### LE VISTR.

C'est quelque chose que de récompenser; mais c'est bien peu pour qui ne peut pas punir.

### L'A U.T E U R. and sih on of.

Où le Prince est aimé, où il est la source des honneurs, où sa faveur donne l'éclat & le crédit, il peut toujours punir; il sussit qu'il retire ses bonrés au sujet qui lui a déplu, & c'est-là le plus grand châtiment des fautes. Les crimes sont de la compétence des loix, & de ceux à qui il appartient d'en être les dépositaires.

i

### tes morrels, de p. R. 1 2 1 Vs 1 2 Con voicent, il na

Mais la disgrace du Prince doit entraîner la perte des biens & de la liberté, comme sa faveur doit donner les uns & convertir l'autre en une supériorité de crédit & d'autorité, qui, affoiblissant la liberté des autres, présente un contraste, dont l'effet soit infaillible.

### dans le principes And a Tu CALL

Vous revenez toujours à vos mœurs, au-lieu de fuivre les nôtres. La faveur du Prince doit être motivée; elle ne doit ni ne peut changer l'état des hommes, que fuivant certaines regles : car elle n'affervit pas l'opinion publique; fa difgrace ne doit qu'empêcher d'acquérir, ou, tout au plus, faire décheoir de ce qui a été le fruit gratuit de la faveur.

IT

eś

re

n

ut

et

les

de

S'il en étoit autrement, les récompenses perdroient leur prix par l'incertitude de la possession, les classes se consondroient par les promotions & les dégradations arbitraires. Les hommes seroient toujours suspendus à un fil entre l'abyme & le faîte des grandeurs, toujours voisins du désespoir, qui produit les forfaits & le découragement : il n'y auroit rien de modéré. Au désaut de la stabilité, qui remplit en quelque sorte nos desirs par l'étendue indésinie de l'avenir, on chercheroit à rempsir la capacité sans bornes de son cœur par la quantité actuelle & réelle de ce que l'on croiroit defirable. L'ambition seroit capable de tout, & l'avidité insatiable.

Un premier Ministre devroit craindre son Commis, & l'homme opulent devroit cacher ses trésors à tous

les mortels, de peur que tous les convoitant, il ne s'en trouvât un affez hardi pour les lui enlever de force, & en acheter son pardon, ou affez accredite pour se les faire donner. Nous retomberions donc dans l'inconvenient de n'avoir que des citoyens avilis par le découragement; des intrigants timides, mais déterminés à tous les crimes obscurs; & de grands scélérats, qui, dans le principe, seroient des cœurs généreux, mais qui, sorcés par la violence de leur etat, seroient devenus les seaux du genre humain. Les plus heureux ressembleroient à vos Nababs, & les plus beaux Royaumes deviendroient, comme votre Empire, une arêne de gladiateurs, ou un repaire de brigands du nomigo l'ang

cher d'acquerir, ort, tor to Volug, Lire déchedir de ce

O Mahomet! que n'as-tu enfeigné aux hommes à le gouverner par la balance des biens physiques ayec les besoins des desires avec des talents & les espérances, & le juste rapport de toutes ces choses avec les besoins de la société la Nous serions plus heureux & la terre vaudroit mieux que ton paradis. Nos Princes feroient nos peres, & les sages économes d'une grande famille. Les cadets, moins avantagés que leurs aînés, n'en feboient pas moins heureux, parce qu'ils auroient appris à ne l defiret que ce qui auroit du leur écheoir, ou qu'ils auroient du acquerir. Combien de paroles perdues dans ton faere Coran & que d'ern reurs il contient os il est vrai que ce qu'on appelle grandeur, richesse & puissance, ne soient des biens que pour ceux qui les desirent; & qu'on puisse ne les pas desirer! Mais yous houreux mortels squi daquites fous de meilleures

n

q

gı

le

be

fac

qu

meilleures loix, pourquoi m'avez-vous détrompé? Je croyois que la nature humaine ne comportoit pas un régime plus heureux que celui sous lequel nous vivons, & l'opinion d'une nécessité fatale étoussoit mes murmures. Je vois loin de moi le bonheur qui a fui de nos climats, & je ne puis ni l'y ramener, ni l'aller chercher: car je suis enchaîné ici; & cette nation, déja trop corrompue, cette Cour, qui se plait dans le désordre & les orages, ne peuvent plus être réformées. Il faut qu'un Empire périsse par le despotisme, quand une sois il y est établi. C'est le dernier période de corruption dans toute société. Il ne laisse rien de sain dont on puisse composer un corps nouveau, & il doit finir ou par sa destruction totale, ou par la difsolution de toutes ses parties. Je le sens, je le vois, & je tremble pour ma postérité plus encore que pour moi.

#### L'AUTEUR.

Vous avez voulu que je vous parlasse de nos loix & de nos mœurs, parce que vous comptiez sur un triomphe complet par la comparaison de votre Gouvernement avec le nôtre. Votre erreur a été celle de presque tous les hommes, qui préserent les institutions de leur patrie à toutes les autres. Jugez par-là combien grand est l'esset de l'éducation, combien il importe que les préjugés qu'elle donne soient en proportion avec les besoins de la société, & combien encore ils doivent être sacrés, lorsqu'ils sont salutaires. Mais ne croyez pas qu'un Gouvernement soit essentiellement meilleur qu'un autre. Un Despote, aussi sage que le peut être un hom-

Tome II.

2.

(-)

es

1-

pa

do

ſe,

es nts!

ons:

rati

nes

lue

rce

dû

ien

'ern

ran-

our

rer!

s de

ures

me, & fervi par des Ministres qui lui ressemblassent, ser roit le peuple le plus heureux de la terre. Mais il gémiroit, en considérant qu'à sa mort il devroit peut-être laisser une épée nue entre les mains d'un forcené. C'est-là le grand inconvénient du despotisme. S'il en étoit autrement, le pouvoir arbitraire disparoîtroit au bout de quelques générations, parce qu'il seroit hors d'usage.

Les Princes, qui, comme la plupart des hommes, croyent qu'il n'y a de bien fait que ce qu'ils font euxmêmes, & s'imaginent que leurs intentions font auffi bonnes que leurs lumieres sont sûres; ceux aussi, s'il en est, qui s'imaginent que leurs sujets sont faits pour eux comme un troupeau appartient à son maître; ces Princes, dis-je, aspirent à l'autorité arbitraire. Ceux qui font sages, se désient d'eux-mêmes, & craignent les erreurs de leur esprit, & l'illusion de leur cœur. Demandez au Ciel des maîtres de ce caractere; & s'il vous les donne, vous n'aurez point à gémir sur le sort de votre postérité. La résorme, dont vous désespèrez, sera l'ouvrage de la sagesse & du temps.

#### LE VISIR.

Vous cherchez à me consoler; mais le mal qu'ont fait plusieurs siecles ne se répare pas en peu d'années: & où y a-t-il des exemples d'une longue suite de Princes qui ayent eu la sagesse en partage? Un seul l'eut, dis-on, au plus haut degré, & ne mourut pourtant pas dans son sein. L'impersection humaine est telle, qu'il y a de la solie à exiger qu'un seul homme soit parsait. Combien moins doit-on espèrer qu'un Princs

fe-

gé-

tre

eft-

au-

de

es,

uffi l en eux rinqui ernan-

otre

on-

i'ont

iées:

Prin-

eut.

rtant

telle,

e foit

rince

le soit, lorsque, dès le berceau, il est entouré de corrupteurs! Voilà le vice de notre Gouvernement; vice irréparable, & qui entraînera sa ruine. Dieu & son Prophete vous pardonnent, d'avoir mis le comble à mon infortune! Je vais chercher dans mon triste serrail l'oubli de cette suneste conversation.

DE Lode to



Des Beloins de la Société , comparés avec les

in E of the des Individues & les Refoins mo-

TRE PREMIER.

Promise I. Secretal Lat Section. De l'igenes, qu'a la

See in it to conferencion de fes membres Regles

gindrales relativament I oct inideles in i

de la compara de la la la compara des bon de la compara de

monds of return influentium alon et along the cons

dons en parisculier, & de leurs fübelstidens, & Indi-



# ÉLÉMENTS

DELA

# POLITIQUE.

# LIVRE CINOUIEME.

Des Besoins de la Société, comparés avec les Besoins des Individus, & les Besoins moraux qui y répondent.

# CHAPITRE PREMIER.

Premier Besoin de la Société. De l'intérêt qu'a la Société à la conservation de ses membres. Regles générales relativement à cet intérêt.

'A i déja fait l'énumération des besoins de la l' J D société, auxquels doivent répondre les vertus sociales. Je dois maintenant traiter de chacun d'eux en particulier, & de leurs subdivisions, & indi-

fe

quer en même-temps les besoins moraux qui y répondent.

Le premier besoin de la société, avons nous dit, est qu'il se conserve en vie & en santé le plus grand nombre possible des membres qui la composent.

A ce besoin de la société répond l'amour de la vie, que nous avons dit être un effet de l'éducation, & devoir être varié par elle.

Ici le besoin & le devoir de la société sont parsaitement d'accord ensemble. Quand les hommes s'unirent en société de gré ou de sorce, la principale condition de leur union volontaire ou de leur soumission sur , que chacun auroit la vie sauve, parce que, sans la vie, il n'est point de biens, ni par conséquent de bonheur.

C'est donc un devoir sondamental de la société, que nul ne perde la vie par son sait, s'il n'a lui-même renoncé à la sûreté qu'elle lui doit. Or un homme ne peut renoncer qu'en deux manieres à la sûreté qu'il s'est stipulée; l'une, quand il sait une action qu'il sait emporter la peine de mort; l'autre, quand de son gré il embrasse une prosession qui l'expose à la mort.

les

10-

=

la

gles

e la

rtus

acun

indi-

Mais, quoique dans ces deux cas la mort du citoyen ne foit point une injustice de la part de la société, puisque rien n'est injuste pour un homme de ce qui est volontaire de sa part, il n'en faut pas conclure que la société ne soit tenue à aucune regle, qui la doive gêner dans la sanction des peines, & l'emploi des hommes qui se sont voués à la mort.

La seule nécessité l'autorise dans l'un & l'autre cas;

en sorte que le mal qu'elle peut prévenir sans effusion de sang, elle doit de présérence le prévenir par tout autre moyen.

Elle est donc injuste envers elle-même, lorsqu'elle statue la peine de mort pour un crime, dont elle peut arrêter le cours par la crainte d'un autre châtiment.

Elle est encore injuste, lorsqu'elle fait la guerre par ambition, ou pour prévenir un danger qui n'est que possible, ou qui même est peu vraisemblable.

Maudit soit Dracon, maudits soient ses Disciples,

qui n'ont su faire que des loix de sang!

C'est l'absurdité des mauvais Législateurs, qui ne connoissent ni les hommes, ni les choses, qui, par des loix mal combinées, nécessitent l'infraction, & qui, en avilissant les cœurs, se réduisent eux-mêmes à la nécessité de détruire les hommes.

C'est le délire de l'avidité ou de l'ignorance, de faire beaucoup de malheureux, & de leur interdire les moyens de finir ou d'adoucir leur misere, sous peine de perdre une vie qui leur est à charge. C'est punir de la maniere la moins utile pour le but qu'on se propose, & en même-temps la plus désavantageuse à la société.

Maudits soient encore ces Astrologues insensés, pour qui des idées fausses ou imparfaites sont des astres lumineux, & qui, après en avoir fait des conjonctions arbitraires, prononcent hardiment sur l'avenir! Croyentils, les imbécilles, avoir tout prévu & pouvoir tout prévenir? Ils ont rendu un arrêt de mort contre un million d'hommes, sur la foi de leurs pronostics; & un événement imprévu dérange leurs combinaisons, ou il

0

t

e

It

ır

,

n-

i-

té

re

es ne

de

e,

té.

ur

lu-

ns

It-

ut

un

un

111

leur faut un pareil événement pour les faire réussir: c'étoit surquoi ils devoient compter plutôt; & s'ils n'eussent pas été altérés de sang, ils auroient vu qu'un orage éloigné n'est jamais que vraisemblable, mais qu'une guerre, dont le succès est incertain, & qui, réussissant mal, hâte cet orage, ou le grossit, est un mal très-certain, & la plus grande des injustices.

Mais maudits soient mille sois, ceux pour qui le salut de la société n'est qu'un prétexte, ou qui lui sorgent de saux intérêts, étrangers à sa conservation, pour se satisfaire eux-mêmes! Ils sont les persides assassins qu'ils trahissent, & des ennemis qu'ils se sont.

Opposons encore une considération à cette fureur meurtriere. C'est qu'une société sage & bien administrée a cent sois plus de ressources pour se désendre avec succès, que pour attaquer; qu'une guerre offensive est dix sois plus coûteuse qu'une guerre désensive, & qu'ainsi la premiere qu'on entreprend pour prévenir la seconde, est une calamité décuple multipliée par cent & par autant de degrés de probabilité qu'il y en a contre un événement éloigné; à quoi il saut encore ajouter la soiblesse & le désordre, qui sont les suites de la guerre de prévoyance: car il ne saut pas comparer ici à l'avantage de cette derniere les inconvénients dissérents d'une offensive & d'une désensive malheureuse, puisque la premiere peut se changer dans la seconde, dès qu'elle est malheureuse.

Mais nous ne parlons que de destruction, lorsque nous ne devrions nous occuper que de conservation.

Il nous reste pourtant encore une remarque à saire

fur les causes de destruction. C'est qu'un art ou une branche de commerce, qui coûtent la vie ou la fanté à beaucoup d'hommes, ne doivent pas être évalués par le prosit pécuniaire qui en revient à la société, mais par le nombre d'hommes qu'ils sont subsister, & qui, sans eux, n'existeroient pas; par ce nombre, dis-je, comparé à celui des hommes qu'ils sont périr : & dans cette comparaison, ne doit point entrer l'inaptitude de quelques citoyens à toute autre prosession; car cette inaptitude elle-même est la suite d'une premiere faute.

Suivant cette regle, dans toute sa rigueur, il n'y a aucun commerce ou aucun art (non nécessaire), qui, s'il coûte la vie à beaucoup d'hommes, ne répugne à la saine politique, tant que les moyens de subsister sans eux ne sont pas épuisés. Mais autre chose est dire ce qu'il falloit éviter, autre chose proscrire un abus, qui est devenu un mal nécessaire. Toujours saut-il comoître la regle pour ne plus s'en écarter, & s'en rapprocher autant qu'il est possible.

La fociété peche encore contre son devoir & son intérêt, lorsqu'elle néglige quelque moyen de rendre la vie chere aux citoyens qui ne peuvent trop l'aimer.

Quand je vois que, dans un pays, il fort de la derniere classe une soule de héros d'échasaud, qui jouent avec la mort, qui apprivoisent avec elle les spectateurs de leur supplice, & qui fraudent la loi qui a prétendu les punir, j'abhorre la plus insensée des loix; je condamne comme meurtrier, le Magistrat qui sousser cette prostitution publique; & s'il ne peut l'empêcher sans abolir le supplice, j'ose avancer qu'il est l'assassin de tous les citoyens

dont la mort est inutile, & de tous ceux qui auront le même fort, pour avoir appris à ne la pas craîndre.

Faire le malheur des hommes, c'est les disposer à la mort; c'est quelque sois la leur mettre dans le cœur. Combien y a-t-il encore d'assassins de cette espece!

Mais ici se présente une autre considération, non moins importante, & dont je souhaite ardenment l'inutilité.

La vie des citoyens est sous la sauve-garde de la société. Ils n'en doivent le facrifice qu'à la nature & à la loi. A la premiere, par nécessité; à la seconde, pour l'utilité publique: car, à la rigueur, il n'appartient point à un homme, quel qu'il soit, de punir un autre homme. Sa mort ne répare point son crime, ne fait point qu'il n'ait pas été commis. C'est un mal de plus.

3

a

S

i

r

Ce qu'on appelle punition très-improprement, n'est donc qu'une précaution contre de nouveaux crimes de celui qu'on punit, & contre la multiplication des scélérats. Tout châtiment qui n'a pas un de ces avantages, est un forfait de la part de celui qui l'inslige.

Or, une punition clandestine & ignorée n'a pas le second, puisqu'elle n'est plus un exemple; & dès-lors il est très-dissicile qu'elle puisse être justissée par le prémier, puisqu'il est très-rare qu'on ne puisse empêcher un homme de commettre de nouveaux crimes, sans lui ôter la vie.

Par des raisons semblables & par d'autres encore, tout châtiment qui ne paroît pas infligé par la loi, soit que le crime ne soit pas légalement constaté, soit que la peine infligée ne soit pas celle que porte la loi; tout châtiment, dis-je, auquel manquent ces deux caracteres, est un attentat contre la société, parce qu'il perd la nature d'exemple, & plus encore parce qu'il fait douter les citoyens de leur sûreté, qu'il détruit la sécurité publique.

Or, dès que vous anéantissez cette sécurité, vous diminuez les charmes de la vie; vous désarmez la police; vous exposez l'innocent à devenir aussi coupable qu'il peut l'être, dès qu'il croit être devenu suspect. Le Magistrat, qui se porte à cet excès, dit à tout un peuple, qu'on a droit de tuer dès qu'on peut tuer; & qui est-ce qui ne le peut pas? Réduisez les hommes au pouvoir physique, & il n'y aura plus de société, plus de loix, plus de Rois.

Or, c'est du moins les y rappeller, que de faire mourir un homme parce qu'on le peut, sans avoir prouvé qu'on le doit.

Aimez la vie, dit une société sage, & vous aurez un motif de plus pour m'aimer; car je veille à la sûreté de tous, & nul ne meurt que malgré moi, parce qu'il l'a voulu, ou parce qu'il doit subir la loi de la nature.

Je veux que vous ayiez des raisons de l'aimer; & pour les multiplier, je tâche de vous rendre aussi heureux que vous pouvez l'être.

Je ne souffre point que l'indigence vous attriste & vous énerve. Je me charge de ceux qui ne peuvent se sustenter eux-mêmes, afin qu'ils ne soient pas malheureux, & que leur exemple n'inquiete pas les autres. Si quelqu'un travaille bien, & est mal nourri, s'il manque de secours dans ses maladies, qu'il s'adresse à moi. C'est

une injustice que je réparerai. Mais ses voisins qui pouvoient l'aider, & qui ne l'ont pas sait, ceux sur-tout de qui je protege l'aisance, m'en rendront compte. Je les dévouerai à l'indignation publique. Par-tout j'ai donné à la mort des adversaires, je les ai armés contre elle; par-tout j'ai pourvu à la salubrité de l'air & des eaux. Tous mes ensants me sont chers. Nul ne périra par ma saute.



# CHAPITRE II.

Second besoin de la Société; celui d'être désendue même au prix du sang de ses membres, qui doivent présérer quelque chose à la vie, sans quoi ils ne la risqueroient pas. Quel est le nœud qui tient les hommes en société, & empêche tout Etat de se dissoudre ou de périr. Que c'est le bonheur du côté où réside la plus grande force, soit que la seulement soit la plus grande force morale,

UNE suite immédiate de l'obligation & du besoin que nous avons donné à la société de conserver en vie le plus grand nombre possible de ses membres, est l'obligation & le besoin de les désendre avec tout ce qui leur est nécessaire pour vivre,

Cette obligation affecte tous les citoyens, puisqu'ils se doivent les uns aux autres tout ce que la totalité

doit à chaque individu, l'obligation générale du tout ne pouvant réfulter que de l'obligation particuliere des parties. Disons cependant que c'est une obligation de convention, laquelle suppose un avantage réciproque.

Car si la vie en elle-même n'est pas un bien, & que l'avoir donnée ne soit pas un biensait, nul ne devra rien, parce qu'il existe, & dès-lors il est possible qu'un homme existe dans un pays, sans rien devoir à la société qui habite ce pays. Ce fera celui qui sera réduit précisément à son pouvoir physique.

Dans cet état, l'homme n'est obligé à rien envers la société, à laquelle il ne doit rien. Mais dès-lors celle-ci n'est pas plus obligée envers lui; & pour parler exactement, il n'est pas membre de la société qui n'existe pas pour lui. Il est très-difficile qu'il se trouve un tel homme dans le territoire d'une societé; mais il n'a pas été inutile de poser cette hypothese, pour faire concevoir plus clairement que, nul pouvoir moral n'existant sans convention, & toute convention donnant nécessairement un pouvoir moral à chacun des contractants, c'est de ce pouvoir que naît toute obligation d'un homme envers un autre, & que leurs grandeurs sont proportionnelles; en sorte que celui qui a reçu peu, doit peu, & que celui là doit beaucoup, qui a beaucoup reçu.

Mais, par un autre principe, que nous avons déja expliqué, il est indispensable que, dans toute société bien réglée, celui qui a reçu le plus soit aussi celui qui veuille & puisse le plus pour le bien & la sûreté du tout.

La société a deux sortes d'ennemis, auxquels elle doit opposer deux genres de désenses.

La premiere especes d'ennemis est celle des étrangers, qui, ne lui devant rien que ce qu'un homme isole doit à tout homme, ne sont gênés dans leur conduite avec elle que par le devoir primitif de vouloir le bonheur de tous les hommes. D'où il réfulte que se le devant à euxmêmes avant tout, il est possible qu'ils croyent le trouver où n'est pas celui d'une société à laquelle ils n'appartiennent point, & qu'ainsi ils se croyent en droit, non de la rendre malheureuse, car ce droit ne peut exister, mais de lui donner un bonheur différent de celui qu'elle s'est fait. Ils ne sont point tenus à adopter son système de félicité. Ils peuvent donc vouloir le changer, sans le détruire, s'ils pensent qu'en le changeant, ils se feront du bien à eux-mêmes. Ceci arrivera souvent, s'il y a plusieurs sociétés, qui, ne suffisant pas à elles mêmes, ayent plus de besoins que de moyens internes; en forte qu'elles foient les unes à l'égard des autres dans le cas où seroient deux ou plusieurs hommes, qui desireroient également ce que l'un ne pourroit avoir, sans que l'autre en fût privé.

Suivant nos principes, il est évident que ces sociétés auroient un vice, dont elles devroient se corriger. Mais il est également vraisemblable que chacune ne voudroit pas se corriger elle-même, & qu'elle exigeroit que l'autre se corrigeât. D'où il arriveroit que, pour lui ôter un desir, elle lui donneroit une crainte; & que si cette crainte ne suffisoit pas, elle lui feroit un mal, asin de lui donner, pour équivalent de l'objet desiré, la cessation ou la réparation de ce mal.

L'excès de ce vice, qui peut faire oublier aux focié-

tés ce qu'elles se doivent les unes aux autres, est l'ambition ou le desir de dominer; & c'est aussi ce desir qui est le plus suneste, parce qu'il est le plus exclusis.

Il consiste à faire dépendre son bonheur, non du malheur d'autrui, qui est stérile en soi, mais d'une maniere d'être des autres hommes. Le conquérant méconnoît le droit qu'a une société d'être, & il prétend que les hommes qui la composent, deviennent membres de la société dont il est le chef; ce qui peut en esset arriver sans aucune diminution du bonheur du plus grand nombre, & même avec quelqu'avantage pour la plupart de ceux qu'il veut conquérir.

Ainsi, quoique le desir des conquêtes soit le plus grand vice dont puisse être atteinte une société, la conquête elle-même stest pas soujours la plus grande injustice; elle peut même n'en être pas une; ce qui pourtant n'arrivera que lorsque la sorce ne sera pas nécessaire. Dans ce dernier cas, ce sera une association nouvelle.

Mais observez que la crainte est une violence commencée. Il faut donc encore exclure la crainte, pour avoir une conquête qui ne soit pas injuste. Ces cas ne sont pas rares depuis que les peuples ont établi le droit successif de leurs chess, & sont convenus que deux samilles se consondant, deux sociétés se consondroient aussi.

Il n'est pas non plus sans exemple qu'une société, ou la plus grande partie de ses membres, se trouvant mal de son état actuel, ait voulu s'incorporer à une autre société; & comme ce cas est diamétralement contraire à se qui doit être, il mérite une attention particuliere. m-

ui

al-

re

le

m-

o-

ver

m-

de

lus

on-

ius

ant

ire.

elle.

om-

our

s ne

roit

fa-

ient

, ou

al de

fo-

ire à

Quand des hommes, raffemblés en un corps, desirent plus qu'ils ne peuvent avoir sans préjudice les uns des autres, & qu'ils le desirent fortement, la société qu'ils composent est intrinsequement très-vicieuse; car elle doit contenir beaucoup de malheur. Tant que le plus grand pouvoir moral y reste du côté des heureux, elle ne se dissout point, & sa maladie ne se manifeste que par l'émigration, qui est une diffolution en détail, & par la dépopulation, qui est la suppression successive d'une partie des malheureux. Cet état peut durer jusqu'à l'anéantissement total de cette société, & est, par cette raison, le plus funeste à l'espece humaine. Il est plus ordinaire aux Monarchies qu'aux Républiques, attendu la distribution beaucoup plus inégale du pouvoir moral. Mais fi celuici se partage dans la Monarchie par la révolte, ou qu'étant déja partagé, la proportion soit altérée au point que le Monarque n'en réunisse plus la plus grande partie, ce n'est plus alors une Monarchie : & ce qui peut arriver à une République, peut aussi arriver à cette société autrefois monarchique; c'est que le plus grand nombre de ses membres veuille passer dans une autre focieté.

Ce cas existe dans une République, lorsque le pouvoir moral est tellement partagé, que deux ou plusieurs partis voulant accroître chacun le sien par la soumission des autres, & ceux-ci ne voulant pas se soumettre, ou même aspirant a un pareil accroissement, il s'établit une sorte de balance, qui fait aussi celle des matix qui en résultent pour tous.

Il peut arriver delà, que tous, se lassant de ces maux

ou ils s'accommodent, ou, par un excès d'animosité, une partie ou tous ensemble aiment mieux se soumettre à des étrangers, que de céder à leurs concitoyens.

Mais un pareil désordre ne peut arriver que de deux manieres; par la rivalité, dont l'autorité souveraine est l'objet, lorsque la loi qui la fixe est méconnue en ellemême, ou dans son exécution; ou par le conslict de l'autorité, & des besoins soit physiques soit moraux, dont la tyrannie est la rivale de toute autorité. Ainsi, quoiqu'on ne méconnoisse pas l'autorité, ni la loi qui la confacre, on se souleve contre l'autorité, & on abroge la loi en vertu d'une loi supérieure, qui veut que le plus grand nombre soit heureux.

Une société, où cette derniere loi est respectée & suivie, ne sera sujette à aucun de ces inconvénients, parce qu'elle s'aime elle-même, & est contente de sa manière d'être.

La résolution de se dissoudre est dans une société ce qu'est dans un homme la volonté de mourir, sondée sur ce qu'il voit plus de mal que de bien dans la vie, & qu'il est très-mécontent de son existence. Il ne cesse pas de s'aimer; car l'amour de soi n'est que la volonté d'être heureux; mais cette volonté cede au désespoir qu'elle a produit.

Afin donc qu'une société ne veuille pas périr, il faut qu'en réalité ou en espérance, elle soit plus heureuse que malheureuse; & il ne s'agit pas ici d'examiner si tel est ou non le sentiment du plus grand nombre, à moins qu'on n'admette la supériorité individuelle du pouvoir physique, d'où résulteroit un état de violence habituelle. Si, au contraire, on n'admet que la supériorité de pouvoir moral du côté où paroît être le bonheur, il est évident que si de ce côté-là n'est pas aussi le plus grand nombre, il y a autre chose que du malheur de l'autre côté, puisque le pouvoir moral du petit nombre sur le grand nombre, ou d'un seul homme sur deux on plusieurs hommes, suppose que ceux-ci ont un équivalent de ce qui leur manque, & qu'ainsi ils ne sont pas malheureux.

La somme du bonheur qu'il y a dans une société, est à sa force ou à sa volonté d'exister, comme cette même somme est au nombre des individus qui la composent, & réciproquement.

Mais cette force ou cette volonté d'exister n'est pas l'objet d'un desir égal dans tous les individus, parce que tous ne jouissent pas d'un bonheur également dépendant de l'existence de la société. De ces principes combinés découle une regle, qui est sans exception; c'est que là où est le bonheur le plus dépendant de la société, là doit être la plus grande partie de la force active, dont elle a besoin pour se désendre contre ses différents ennemis.

Or, la force qu'un homme doit avoir de plus qu'un autre homme, ne peut être une force physique, qui est supposée égale entre les hommes. Ce doit être une force morale, ou une force qui résulte des mœurs.

Ainsi là où sont les biens moraux en plus grande quantité, là doit être la force morale. Là donc aussi doivent être les vertus morales qui produisent la force, & là encore ne doivent pas être les vertus morales qui la diminuent. Mais s'il y a des vertus morales qui di-

Tome II.

10

à

IX

ff

e-

u-

nt

oion-

la

us

8

ts,

na-

ce

fur

8

effe

nté

oir

aut

ule

tel

oins

oir

lle.

Si

minuent la force, toute espece de biens moraux ne doit donc pas être desirée par ceux en qui réside la force, & dès-lors aussi tout pouvoir moral ne doit pas être une force morale : car tout bien moral donne un pouvoir moral.

Il est donc essentiel de savoir en quoi consiste le bonheur moral le plus dépendant de la société, ou quels biens le constituent, & doivent en faire partie, pour que la sorce morale y soit jointe, quels biens moraux, par les desirs qui les constituent tels, sont contraires à la sorce, & comment un pouvoir moral peut & doit être distingué de la sorce morale.

smolov carsa no carol carsa vicil



ono en épalo entre les bommes. Chéloit être una force

cl

Su

foi

l'é

fe

and in ou fone les biens moraus en plus grande sinn, in deil ètre la force morais! Le dopt authorities our ere les vertus moraies qui pre lei en la torce.

a encoro no Abivent pas éres les vertas de character. Ami mont Mais s'il vas des vertas morales qui dia.



# CHAPITRE III.

e

n-

els

ur

x,

à

oit

Gradations du pouvoir physique, dont la plus grande ou moindre quantité répond à la moindre ou plus grande quantité de pouvoir moral, & par-là même, au moindre ou plus grand amour de la patrie, à laquelle est dû tout le pouvoir moral. Que ce pouvoir, à l'exclusion du précédent, doit dominer dans les désenseurs de la société; & qu'ainstils ne doivent pas avoir besoin du pouvoir physique: d'où naît la nécessité d'une inégalité de condition à laquelle répond une inégalité de devoirs; en sorte qu'otant cette égalité de part & d'autre, reste l'égalité essentielle des hommes, ou l'équité naturelle que n'alterent point les loix.

Dialogue entre un ancien Chevalier & un Philosophe moderne, dans lequel on discute ces maximes.

Les principes qu'on vient de lire deviendront plus clairs par l'application.

Le pouvoir physique est inamissible de sa nature. Supposez un homme réduit à ce pouvoir, il n'a pas besoin de la société. Il n'en fait pas même partie. C'est l'état d'un homme isolé, qui vit de ce qu'il trouve, qui se vêtit de seuilles, ou ne se vêtit pas, qui n'a de dé-

fenseur que lui-même, qui ne connoît ni ne desire aus cune compagnie.

Le pouvoir mixte, qui approche le plus de celui-là, est, après sui, le plus inamissible. C'est celui d'un homme qui gagne sa vie du travail de ses mains, en cultivant la terre pour en tirer les denrées de première nécessité. Il a des outils qu'il achete, un champ qu'il tient à serme ou en proprièté. Il jouit, pour sa tête, de la sauve-garde de la société.

Il joint donc le pouvoir moral au pouvoir physique; mais le premier domine dans ce mêlange.

On peut ranger dans une classe parallele à celle-là, l'esclave, dont tout le travail est à son maître, & qui tient de lui tour ce dont il a besoin. Il lui doit, & à la société, dont son maître fait partie, la sûreté dont il jouit, & les secours que ne lui procureroit pas son seul pouvoir physique.

Ces deux classes d'hommes tiennent à la société, & disserent en cela de l'homme isolé. Ils peuvent l'aimer; mais ils n'ont aucune raison solide d'aimer une société plutôt qu'une autre, s'ils savent que, dans toute société, ils trouveroient les mêmes avantages.

Le pouvoir mixte qui vient après celui-là, est celuides cultivateurs, qui font produire à la terre des denrées, dont l'utilité n'est que locale ou d'habitude, & les artistes, qui ne subsistent que parce qu'ils trouvent des amateurs & des acheteurs.

Ici le pouvoir phyfique est encore dominant, mais plus dépendant de la société, & moins inamissible par son objet, que dans la classe précédente.

ni.

là,

omlti-

né-

ent la

ue;

-là.

qui

àla

nt il

8,8

mer; ciété

ocié-

celui

rées,

artif-

ama-

mais par Ceux qui jouissent de ce pouvoir ont donc communément quelques raisons de plus d'aimer la société: mais ils n'en ont gueres plus; & dans certains cas, ils en ont moins de préférer une société à un autre.

La troisieme espece de pouvoir mixte est celle des hommes industrieux, dont toutes les opérations supposent l'existence de la société, & qui lui doivent leur subsistance, leurs prosits & leur sûreté; mais dont toute l'occupation est de pourvoir à leurs besoins primitiss ou factices dans l'ordre physique, & d'amasser en nature ou en signes une quantité quelconque de biens physiques.

On doit regarder leur industrie comme un pouvoir physique, quoiqu'il n'en ait pas la nature; mais il en a presque toutes les propriétés, & de plus il se propose un objet physique. Cette classe d'hommes doit tout à la société. Elle a donc toutes sortes de raisons de l'aimer. Elle en a aussi de très-sortes pour la présèrer à une société de brigands; elle en a très-peu de la présèrer à toute autre société policée, parce que son industrie est inamissible dans toute société de cette espece, & que ses biens sont des biens par-tout.

La quatrieme espece de pouvoir mixte, est celle du citoyen propriétaire & aisé, qui ne donne à sa subsistance que très-peu de travail, qui la doit presque toute entiere aux loix de la société; mais qui, content des biens physiques & d'une très-petite portion de biens moraux, ne peut que très-difficilement perdre ceux-cl qui ne dépendent que très-peu de la société, qui n'a aucun motif de mépriser la vie, & beaucoup de l'ai-

K iij

mer; mais qui peut craindre ou la perte ou la diminution de son pouvoir moral, si la société est détruite. Cette classe d'hommes a de très-fortes raisons d'aimer la fociété, puisque le pouvoir moral domine dans sa maniere d'être. Mais comme ces raisons sont relatives à des biens physiques rarement amissibles, & à des biens moraux presqu'inamisfibles, & que toutes suppofent & produisent l'amour de la vie, les citoyens de cette classe n'auront qu'un médiocre intérêt à la conservation de la société, & aucune raison pour risquer leur vie, & par conséquent aussi aucun principe de cette force, dont la société a besoin pour se désendre. On pourroit dire cependant que la moralité, qui domine dans cette classe, au point que le pouvoir physique peut y être compté pour rien, donne à ceux qui la composent une très-grande aptitude à passer dans les classes vraiment morales. Mais ce que nous examinons ici ne nous engage point à la confidérer sous cette face. · La fociété ayant besoin de deux sortes de défenses, il paroît qu'il ne doit y avoir que deux classes dans lesquelles réfide la force morale. L'une fera celle des défenfeurs contre les ennemis armés; l'autre comprendra les défenseurs dont la société a besoin contre ses ennemis domestiques, ou les infracteurs de ces loix. Nous parlerons de cette derniere, quand nous en serons

On a pu entrevoir dans ce que nous avons dit des biens moraux, qu'il en est une espece qui est particuliérement le partage des citoyens pour qui le pouvoir physique n'est rien, & qui ne sont pas censés s'occuper des biens physiques.

venus à cette seconde espece de défense.

Cette espece de biens moraux est en même-temps celle qui dépend le plus de la société, parce qu'elle ne peut exister sans elle, comme les biens moraux, qu'elle en est un don spécial pour chaque particulier, & qu'elle ne se trouve que dans l'avantage de la société.

ciété.

On voit que je veux parler 1°. d'une autorité quelconque, ou d'une supériorité reconnue sur les autres
citoyens; 2°. de l'estime & de la considération; 3°.
de la gloire; 4°. du salut ou de la prospérité de la patrie, autre bien qui devient tel par la nécessité dont
il est pour la conservation des précédents.

Les biens qui n'en doivent être que le moins qu'il est possible pour cette classe, sont 1°, la vie, 2°, les biens physiques, 3°, le domicile, 4°, l'opulence.

Les vertus propres & effentielles seront 1°. l'amour de la gloire, 2°. une ambition relative à cet amour, ou le desir des honneurs, 3°. le courage, 4°. l'amour de la patrie, 5°. le désintéressement.

Telles doivent être les vertus des défenseurs courageux de la société. S'il leur en manque une seule, ou l'on ne pourra plus compter sur eux dans tous les cas, ou leurs services devront être doublement payés; ce qui est un des plus grands inconvénients auxquels la société puisse être exposée.

Remarquez dans cette classe ce que vous n'avez trouvé dans aucune autre. Nul pouvoir physique; principe infaillible de courage, dans la présérence assurée à plusieurs biens sur la vie même; maniere d'être, totalement dépendante de la société & de telle société seulement,

d'où résulte un amour sans bornes & exclusif pour cette même société.

On trouvera peut-être un peu étranges quelques unes des conditions que j'exige dans la classe des défenseurs.

Elle doit avoir, ai-je dit, une autorité quelconque, ou une supériorité reconnue sur les autres citoyens. Je ne lui accorde aucun pouvoir physique. Si l'on doute de la nécessité de la premiere condition, qu'on daigne se rappeller ce que j'ai dit en parlant de l'estime de soi, qui est le principe du desir d'être estimé, qu'on ne parviendra jamais à inspirer ces passions sans un moyen de comparaison, par lequel on puisse prouver à un homme qu'il n'est pas fait pour ressembler à tous les hommes; & que s'il ne vaut pas mieux qu'eux, il vaut moins, parce qu'il est méprisable.

Essayez de donner à un ensant le germe des sentiments élevés dont a besoin la société, en lui disant: Ce que vous êtes, tous les hommes le sont; ce que vous pouvez être, tous les hommes peuvent l'être; vous ne valez pas mieux qu'eux, vous n'avez aucune raison de vous présèrer à eux, ni d'espèrer de l'emporter sur eux; en faisant ce que tous doivent saire, vous ferez tout ce que vous devez saire. Vous seriez un orgueilleux, si vous prétendiez à la moindre supériorité sur les autres hommes, vos égaux; vous seriez un téméraire, si vous desiriez de leur commander.

Tenez ces discours à un ensant; & s'il vous croit, s'il acquiesce sincérement à vos leçons, menez-le, sans tarder, dans un noviciat de Capucins.

Mais si vous êtes obligé de lui tenir un langage con-

traire pour lui élever l'ame, comment vous en croira-t-il, vous qui êtes fon pere, s'il vous voit gagner votre pain à la sueur de votre front, comme le dernier de vos voifins; s'il observe que vous êtes leur camarade, qu'ils ne vous témoignent aucun respect, & que non seulement vous n'avez aucune autorité fur personne, mais que le plus lâche & le plus infolent du village, que vous habitez, vous insulte impunément? Il ne vous croira pas; & vous voyant l'égal de tous vos voisins, il deviendra aussi le camarade de leurs enfants. Exigez après cela de lui ce que votre voisin n'exige pas de fon fils, & écoutez ce qu'il vous répondra. Il trouvera votre prétention très-injuste; & avec cette opinion, n'espèrez pas qu'il entre dans vos vues. Vous lui direz: Mon fils, si tu sais ce que je te dis, si tu crois que tu vaux mieux que les autres enfants du village, & que tu t'efforces de valoir encore mieux, tu feras généralement estimé, tu acquerras de la gloire, tu parviendras aux honneurs militaires.

Vaux-je mieux que Lucas, dira-t-il, qui est plus sort que moi, & qui me battit bien l'autre jour? vaux-je mieux que Blaise, dont le pere est plus riche que vous? Qu'ils aillent se faire tuer, qu'ils étudient, ils seront les coqs du village. Je ferai comme eux. Mais non, direzvous, tu deviendras bien plus qu'eux, tu seras Officier général. Il répondra à ce pronostic par un ris ironique, & ira prier Lucas de l'aider à abbattre des poires, qu'il trouvera meilleures que le généralat.

S

S

il

Tenez les mêmes discours à un enfant du même âge qui aura remarqué la supériorité de son pere sur ses voifins, & qui conclura delà à la fienne; & vous le perfuaderez aifément. Quand vous lui promettrez plus qu'il n'obtiendra peut-être jamais, il trouvera la chose trèsvraisemblable, parce qu'il se met déja beaucoup audessus de tous ses voisins; & que dans la route que vous lui tracez, il ne voit point ceux qui le dévanceront, mais bien ceux qui sont déja derriere lui.

Ce qu'il verra faire à ceux-ci, il croira indigne de lui de le faire; mais comme il faut bien que son ame s'occupe de quelque chose, & qu'il agisse, son ame se répaîtra de chimeres, & il partagera son activité entre ce que vous sui prescrirez, & des sottises d'un genre différent de celles que sont ses voisins. Quand il en sera là, vous aurez beaucoup gagné.

Ne le menez plus dans un couvent de mendiants; car il ne mendieroit pas, & voudroit être le maître.

Ce n'est pas ici le lieu de dire en quoi doit consister la supériorité que je crois nécessaire à l'ordre des désenseurs.

Mais j'entends encore des murmures contre un système que des gens trouvent gothique, & qui n'est, selon eux, que le fruit monstrueux d'un préjugé qui devient tous les jours plus ridicule. Pesons encore les raisons de part & d'autre.

# DIALOGUE

u

gn

VO

ENTRE UN VIEUX CHEVALIER ET UN PHILOSOPHE MODERNE.

### LE CHEVALIER.

Dieu vous garde, Seigneur Ecuyer ou maître Clerc:

car je ne sais qui vous êtes, vous voyant une épée au côté, & un livre à la main.

# doigné de la mone, es saidule pes de mien.

Je ne suis ni Clerc, ni Ecuyer. Je suis un homme, & j'aime tous les hommes, vous même, qui avez bien l'air de revenir de l'autre monde.

# LE CHEVALIER nom sup . Til

Vous avez raison. Pai obtenu un congé pour revoir ma patrie, & je ne la retrouve point, quoique je m'imagine en reconnoître le terrein.

#### LE PHILOSOPHE.

Vous aurez fait une sotte demande, & vous êtes la dupe de votre ignorance. Il falloit distinguer votre patrie, du pays de votre naissance. Vous êtes dans votre patrie, puisque vous êtes sur la terre. Mais il est possible que vous vous trouveriez à trois ou quatre cents lieues de l'endroit où vous naquîtes.

# auguel an je dosa i ra vana Sen Leighen

Que veut dire cette distinction qui est nouvelle pour moi? Oh, je n'en doute plus, vous êtes un Clerc.

#### Cola leur cla He O so più le Pui Los o Pite cont pag

Clerc, si vous voulez, dès que vous entendrez par-là un homme instruit, qui est citoyen du monde.

#### LE CHEVALIER.

J'avois cru me reconnoître à la position des montagnes & au cours des ruisseaux; mais à vos discours, je vois bien que je suis très-loin de mon ancienne patrie.

# de code situ tal LE PHILOSOPHE cial on of a

Auffi loin, sans doute, que votre accoutrement est éloigné de la mode, & ressemble peu au mien.

# LE CHEVALIER.

Ne suis-je pas en Fr., dans le P., près de l'Abbaye de la T., que mon pere vit ériger?

#### - 1 mod Specile PHILOSOPHE. TE SHOW

Vous étes-là précisément.

### LE CHEVALIER.

Il me semble qu'où sont ces ruines, là étoit mon châ-

# TOVERS SON LE PHILOS OPHE,

Cela peut être. Comment vous appellez-vous?

# e doil amo our LE CHEVALIER.

Je m'appelle Hugues, & je vivois l'an du falut 1212, auquel an je donnai mon étang Robin à ces Religieux, qui ne m'ont pas servi un seul plat de poisson.

#### LE PHILOSOPHE.

Cela leur est défendu, & ils n'en mangent pas eux mêmes.

#### LE CHEVALIER.

Qu'ils rendent donc cet étang à mes héritiers, si j'en

#### LE PHILOSOPHE.

Ils ne feroient pas mal; mais ils feroient encore mieux de le rendre à la fociété, à laquelle tout appartient.

#### LE CHEVALIER.

Quelle est cette société? Ah! je vois bien que ce château lui appartient aussi; car il tombe en ruine.

#### LE PHILOSOPHE dishon el

J'appelle société l'ensemble des habitants d'un grand pays, un corps composé de parties égales, & dont un Prince ou tout autre Magistrat est le ches.

# a mich. & chev. A LIE R. veil. & . hoirs

Ah! dites-moi; sont-ce toujours les descendants de ce grand Roi Philippe qui regnent dans ce Pays? Quel illustre sang, & combien nous le respections! C'étoient de bons & braves Rois que ces enfants de Hugues.

#### LE PHILOSOPHE.

Sa postérité regne encore en vertu d'une loi inviolable & perpétuelle, & nous espérons qu'elle régnera long-temps.

# LE CHEVALIER

Dieu soit loué! pour la premiere sois, je me reconnois.

#### LE PRILOSOPHE.

J'en suis fort aise, mon bon Chevalier du treizieme siecle. Mais si vous faites quelque séjour dans ce Pays, je vous conseille de vous mettre autrement, & de ne pas exiger qu'on vous appelle Monseigneur : car vous étiez Chevalier, à ce que je vois par vos éperons dorés.

#### LE CHEVALIER

Je le fus, il est vrai; & je portois même un éperon

#### LE PHILOSOPHE.

Ne dites pas cela; car on en concluroit que votre pere ou votre grand pere fut éperonnier de son métier, & je ne suis pas éloigne de le croire.

#### Suppelle focient a the hallants d'un grand

Ni mon pere, ni mon grand-pere, ni aucun de mes ascendants ne sit aucun métier. Je suis prêt à le prouver à pied, à cheval, à l'épèe & à la lance, envers & contre tous.

# low love of LE PHILOSOPHES in Character

Ne vous échauffez pas si fort. Il n'y auroit pas grand mal à cela. Il vaut mieux être éperonnier que de ne rien faire.

# LE CHEVALIER.

Et il vaut mieux se taire que de dire des sottiss; entendez-vous, maître Clerc. Rendez graces à votre livre, ou choisissez entre lui & votre épée.

# LE PHILOSOPHE.

Vous oubliez que vous revenez de l'autre monde, & vous ignorez que tout est bien changé dans celui-ci, & qu'on s'y moque de votre Chevalerie.

10

D

no

pa

VO

#### co of it, neither Chevacrie R. Holoon

Vous avez raison. Mais, dites-moi; ma postérité est-elle éteinte?

#### LE PHILOLOPHE.

Que vous fait cela? Si ce n'est pas elle, c'est la postérité d'un autre, peut-être d'un de vos sers, qui posfe de vos biens, & tient votre place. Ce font toujours des

#### LE CHEVALIER.

Ainsi mon nom, mes actions, cette longue suite d'aïeux, tous braves, tous sans reproche, l'ancien amour de nos vassaux & de nos manants pour leurs bons Seineurs, tout cela est pour l'Etat.

#### LE PHILOSOPHE.

En vérité, la perte est grande. On se trouve très-bien aujourd'hui de ces pertes-là, & tous les gens sensés desirent qu'il ne reste bientôt plus rien de ces ridicules établissements dont vous faites tant de bruit. L'égalité est la sauve-garde de la félicité publique; & si nous ne sommes pas encore parsaitement heureux, c'est que cette égalité lutte encore contre de vieux préjugés. Voilà pourquoi nous avons tant de terres incultes, & ce qui étousse bien des talents.

#### LE CHEVALIER.

Je n'entends rien à cèla. Si je vous en crois, vous touchez à cette égalité parfaite.

#### LE PHILOSOPHE.

Oui, plus que jamais.

#### LE CHEVALIER.

Dites-moi donc, pourquoi ne vois-je ici qu'un désert? De mon temps ce château étoit habité. Douze manoirs nobles l'environnoient, & étoient aussi habités par un pareil nombre de mes vassaux & leurs familles. J'avois des-manants, dont je ne vois pas seulement les

maisons. J'entretenois un Chapelain, pour desservir la Chapelle de mon château; & de tout cela il ne reste pas de quoi nourrir un homme.

# and Le Philosophe: nom aniA

Ne voyez-vous pas que le terrein est ingrat, & que vos sers & vassaux, des qu'ils ont été libres, ont profité de leur liberté pour aller chercher de meilleures terres?

#### LE CHEVALIER.

Mes vassaux étoient libres. Ils pouvoient, en me rendant le fief, s'en aller ou bon leur auroit semblé; aucun ne le fit.

# LE PHILOSOPHE.

Cétoient des ames viles, accoutumées à la fervitude.

# ille V segui pro viente de cintra projugas. Veille LE CHEVALLER!

Viles ou non, ces ames animoient des corps robuftes & des cœurs valeureux, & il y avoit ici douze familles qui n'y font plus. Ah! je le vois bien, ma postérité est éteinte; car ils ne l'auroient pas abandonné; & mes manants seroient aussi restés. C'étoient de bonnes gens, & qui m'aimoient bien. Je crus qu'ils se désespéreroient quand le bruit courut que je voulois les donner à cette maison de Dieu, qui est là-bas.

#### from my in LE PHILOSOPHE.

Vous me surprenez avec votre confiance dans un attachement qui n'exista jamais, & qui, au bout du compte, n'auroit prouvé que l'horrible avilissement de l'espece dans des hommes qui étoient vos égaux.

LI

fi j

pui

peu loie

le d

très.

que

T

#### of anothing of LEOCHEVALIER.

Ils étoient mes égaux, sans doute; car ils étoient hommes & Chrétiens. Mais j'étois leur Seigneur, & les défendois. Ils restoient dans leurs maisons quand j'allois à la guerre, & me plaignoient bien de tout ce que j'avois à souffrir. Quand j'étois blessé, leur sang ne couloit pas; & quand j'eus été tué, je crois qu'ils pleurerent amerement; & qu'ils se trouverent très-heureux de n'avoir pas couru les mêmes hasards que moi.

# si hiodo LEOPHILOS OP HEV-astil Su (

Cette Chevalerie tant vantée étoit elle-même une fervitude & un triffe métier.

# LE CHEVALIER.

D'accord. Les mots ne font rien à la chose. Mais convenez donc que j'étois esclave à ma façon, & qu'en soi mon métier ne valoit pas mieux qu'un autre.

# LE PHILOSOPHE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

é-

n-

at-

np-

ef-

LE

#### STATE OF LE CHEVALLE Rid xush in &

Notre fortune étoit donc égale, tout bien compensé: car si mes manants travailloient, je travaillois aussi; & si je ne travaillois pas toujours, je risquois davantage, puisque, sans parler de la mort, à laquelle je pensois peu, hors à l'Eglise, & quand les Moines m'en parloient, de longs voyages, une armure complette sur le corps pendant des journées entieres; des combats très-longs, des blessures, tout cela étoit bien autre chose que le travail d'un manant. Ainsi, quoiqu'égaux dans Tome II.

le fonds, mes manants & moi, nous ne pouvions l'étre dans notre maniere de vivre, puisque nos métiers éroient si différents.

#### le'i bonn endien Puitos opie al dobanich .

Mais qui vous obligeoit de faire ce pénible métier? Et le choix que vous en aviez fait, pouvoit-il vous donner un droit que n'eussent pas ceux qui avoient fait un autre choix?

# iom sup alle Chevatier esquiovan so

Que dites-vous de choix? Avois-je chois le pere de qui je devois naître? Lui avois-je dit ce qu'il devoit m'enseigner? quels penchants il devoit me donner? à quoi il devoit m'exercer? Vous n'y pensez pas, Seigneur Chapelain; où vous vous moquez de moi.

# LE PHILOSOPHE

C

1

Mais il y eut peut-être un temps où vous eûtes l'usage de la raison; & ce sut alors que vous dûtes faire votre choix.

#### LENCHE VACEIPE & and in a

J'ai deux choses à vous répondre, dont l'une étoit vraie, du moins au temps où je vécus, & l'autre le fera toujours. J'étois issu de famille militaire, & héritier de terres, dont la possession devoir m'obliger à faire la guerre. Je ne pouvois donc opter qu'entre ce métier & la Cléricature. Ainsi je n'étois pas tout-à-sait libre dans mon choix. C'étoit une mauvaise institution, direz-vous; car il me semble que rien ne vous arrête. Ainsi j'ajouterai que quand même j'eusse été plus libre par le bénésice de la loi, j'aurois été obligé de prendre

le même parti, parce que je n'atteignis jamais l'âge de raison.

# LE PHILOSOPHE.

Fûtes-vous donc fou? Je dois le croire, puisqu'étant parvenu à l'honneur de Chevalerie, vous ne pouvez être mort en bas âge.

#### LE CHEVALIER.

Fou, si vous voulez, à peu près comme vous; comme mes manants, & comme tous les hommes.

# orgateral Le Philosophe.

Voilà un étrange propos. Expliquez-vous, de grace, Monfeigneur?

# LE CHEVALIER.

Quand on n'est pas en état de juger de la valeur des choses, est-on dans l'âge de raison?

#### LE PHILOSOPHE.

Non, si ce sont des choses que l'on doive connoître.

#### LE CHEVALIER.

Fort bien. Je devois me connoître, n'est-ce pas?

# LE PHILOSOPHE

Qui en doute? and anso de d mone

it

le

ie-

à

ce

on,

te.

bre

# LE CHEVALIER:

Je devois connoître le métier des armes ?

# obneció en LEPHILOSOPHE.

Assurément, puisque c'étoit celui de votre pere.

L ij

# egel eismal ellenChevalver. has some

Je devois savoir ce qui pouvoit me rendre heureux, ou du moins ce que je desirois pour l'être?

#### -Dog on a LE PHILOSOPHE, S the ving him

was end to more one my

n

t

P

q

ni

l'a

vo d'e

bat

ren hor

mis

Je le crois.

#### LE CHEVALIER.

Or, je croyois être un homme d'une espece très-différente de celle des manants de mon pere, & qu'il n'y avoit pour moi de bonheur à espérer que dans la profession des armes ; que c'étoit le seul état qui sût fait pour moi, & que si les sujets de mon pere étoient heureux dans leur état, ce bonheur n'en pouvoit être un pour moi, qui étois né libre, qui n'avois pas besoin de travailler à la terre pour vivre, & qui ne pouvois acheter l'estime & la gloire qu'au prix de mon fang. Enfin, cette estime & cette gloire étoient tout ce qui me paroiffoit desirable pour qui n'avoit pas besoin de desirer sa subsistance, & je n'imaginois pas de félicité plus grande que le plaifir de vaincre l'ennemi, de recevoir Ie prix dans un tournoi, & d'être fêté par les belles Dames & les gentilles Demoiselles. Mon pere n'avoit pu parvenir à l'honneur de Chevalerie, parce qu'il avoit été griévement blessé dans sonspremier fait d'armes, & il en gémissoit souvent devant moi. Je crus encore très fermement que je serois malheureux, si je vieillissois sans les éperons d'or. Connoissois-je la valeur des choses ? Je n'en fais rien. Mais il ne dépendoit pas de moi de penfer autrement.

# LE PHILOSOPHE.

Je vous plains d'avoir été trompé; mais votre erreur n'étoit pas un titre; & de quel droit aviez-vous des sers & des vassaux? Qui vous autorisoit à les tyranniser, à les battre, à les vexer?

#### LE CHEVALIER, ve returi à eins

J'eus des manants & des vassaux, parce que mon pere les avoit eus. Je ne les vexai jamais, & je n'avois garde de les battre.

# LE PHILOSOPHE.

Pour un homme qui a été dans l'autre monde, vous n'êtes gueres fincere.

#### LE CHEVALIER.

Il est vrai que je ne le suis pas devenu plus que je ne l'étois avant que d'y aller. Je ne mentis jamais. C'étoit, m'avoit-on dit, le vice des vilains, qui étoient capables de mal faire & de craindre. Mais la vérité est, que je ne pouvois vexer mes vassaux, sans les perdre, ni mes manants, sans être mis en justice; & quand je l'aurois pu, je ne l'aurois pas fait, parce je ne le devois pas, & que j'aurois risqué de les perdre aussi, ou d'en voir diminuer le nombre. Pour ce qui est de les battre, je ne m'en avisai jamais; car ils ne m'attaquerent point, & ne pouvoient le faire; & j'aurois été déshonoré, si, hors le cas d'une désense nécessaire, j'avois mis la main sur un vilain. Telle étoit la loi.

r

5

il

r-

15

je

a-

oit

#### LE PHILOSOPHE.

Ainsi vous n'eûtes jamais occasion de vous exer-

cer à la lutte, comme les anciens, avec vos villageois.

LE CHEVALIER.

Pai entendu dire à nos Clercs que les anciens ne luttoient point avec leurs esclaves, & qu'un pâtre ni un laboureur, quelque fort qu'il fût, ne pouvoit être admis à lutter avec un foldat Romain. Ils en donnoient pour raison qu'un soldat, ne devoit pas risquer d'être vaincu par un homme qui ne l'étoir pas, ni un maître par son esclave : que le premier sur tout , je veux dire le foldat, devoit, autant que cela se pouvoit, se croire invincible, & ne pas s'accoutumer à penser qu'il pût se battre avec un homme qui n'étoit pas soldat. Ces Clercs ajoutoient qu'il falloit aussi que le manant crût le guerrier d'une espece supérieure à la fienne, & qu'ainsi il eût été dangereux qu'ils fe fussent mesurés l'un avec l'autre. On pouvoit aussi craindre la mutinerie, le dégoût du manant pour fon métier, s'il vehoit à se croire capable d'en faire un autre, & le défordre qui en auroit été la suite. Ainsi tout manant qui auroit levé la main fur un simple Ecuyer, auroit perdu le poing; & l'Ecuyer ou le Chevalier qui auroit porté la fienne fur un vilain; auroit perdu l'honneur, up 18 , 251 2001

# LE PHILOSOPHE.

Je retrouve par-tout, & jusques dans les châtiments, cette maudite inégalité.

#### joi at LE CHEVALLERA nime at ela

Moi, qui ne suis pas Clerc, je ne la trouve point encore ici. Le vilain qui perdoit le poing, étoit privé d'un membre, dont il avoit besoin pour son travail; & l'Ecuyer ou le Chevalier, en perdant l'honneur, devenoit inhabile à faire son métier. L'un ne pouvoit plus subsister que du travail d'autrui; l'autre n'avoit plus aucun moyen de parvenir à la gloire. Or un guer, rier aimoit autant la gloire, que le manant ce qu'il lui falsoit pour subsister.

# LE PHILOSOPHE.

It

e

e

e

e

es

ût

ıſi

ec

le

fe

mi

ve

g;

me

its,

oint

ivé

Paffons. A quoi fervoit votre jurisdiction sur vos

# LE CHEVALIER.

Je serai dispensé de vous répondre là-dessus, si je vous prouve que cette jurisdiction devoit avoir sieu.

# LE PHILOSOPHE,

A cette condition, je vous en dispense moi-même.

#### invilla siv si LE CHEVALIER. anothemiani asb

Je devois protéger mes sujets: il falloit donc que je susse quand ils avoient tort ou raison. Je devois comparoître pour eux en justice, & en répondre : ainsi il falloit que je susse leur premier juge, & que je pusse les condamner, si je ne devois pas plaider pour eux. Il falloit que je pusse les contenir; il étoit donc nécessaire que j'eusse autorité sur eux. Au reste, je faisois juger devant moi. Les égaux du manant énonçoient le délit, comme le faisoient les Pairs du vassal, & la loi prononçoit la pèine.

# LE PHILOSOPHE.

Vous donnez une belle tournure à un usage qui ne l'étoit pas.

L iv

# LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien. Mais nos assisses eussent eu trop à faire, s'il eût fallu juger tous les petits démêlés des manants, & ceux-ci auroient passé une partie de leur vie à courir les assisses; & comme on ne les y auroit pas reçus sans nous, ou un homme de notre part, nous n'aurions eu autre chose à faire que de les y mener.

Je crois donc vous avoir prouvé que notre jurisdiction étoit nécessaire. Mais quoique j'aye rempli mon engagement, je veux bien répondre à votre question.

Pour que nous n'eussions jamais besoin de la sorce, ne salloit-il pas que nous eussions l'autorité? N'étoit-elle pas nécessaire pour maintenir la supériorité, sans laquelle nous n'aurions pu saire concevoir à nos enfants la différence qu'il y avoit entr'eux & ceux des manants, & celle qu'ils devoient encore y mettre par des inclinations contraires, & un genre de vie différent?

Enfin, après qu'on nous avoit inspiré une forte passion pour la gloire, falloit-il que nous revinssions chez nous pour y essuyer le mépris, quelquesois l'insulte, & passer le temps du repos à poursuivre des réparations, dont la demande est elle-même une humiliation?

#### LE PHILOSOPHE.

Ne vous suffisoit-il pas d'être respectables par vos seules vertus?

#### LE CHEVALIER.

Vous cessez d'être de bonne soi, Seigneur Chapelain; il y a un moment que vous ne nous supposiez pas assez de vertu pour ne pas abuser d'une autorité très-bornée, & vous voudriez à présent que nous en eussions eu assez pour nous faire respecter, sans aucun avantage qui sût hors de nous.

#### LE PHILOSOPHE.

N'aviez-vous pas de grands & riches domaines?

#### LE CHEVALIER.

Les uns plus, les autres moins; mais nous en avions tous de deux fortes. Celui que nous nous réfervions pour l'entretien de notre maison, & celui que nos peres avoient donné à leurs manants sous la condition d'un cens, dont une partie se payoit en denrées pour suppléer à l'entretien de notre maison, l'autre partie en argent dont nous avions besoin pour faire campagne, entretenir nos armes, habiller nous, nos semmes & nos ensants.

#### LE PHILOSOPHE.

Vous êtes adroit. Par votre réponse, vous avez prévenu le reproche que j'allois vous faire d'avoir afservi vos sujets à des redevances.

#### LE CHEVALIER.

J'ai cru que vous alliez nous reprocher d'avoir fait cultiver nos terres par des manants, & d'avoir transigé avec eux à perpétuité. Car, de mon temps, on s'appercevoit déja que nous aurions pu faire beaucoup mieux, & que le cens ne valoit pas le quart de la terre. La taille y suppléoit en partie, dans les cas d'un arriereban, d'un mariage, ou de la Chevalerie.

#### LE PHILOSOPHE VOICE

C'étoient encore-là de vos tyrannies.

#### LE CHEVALIER.

Si c'en est de perdre moins.

#### LE PHILOSOPHE

Mais ce n'est pas-là ce que j'ai voulu vous dire. Croyez-vous cependant que ce cens s'accordât bien avec les vertus qui vous convenoient, & ce que vous deviez à vos semblables?

# LE CHEVALIER.

Je crois qu'il y est de tout temps des gens qui n'essimerent que ce qu'ils desiroient. Nos manants, qui n'aimoient bien fincérement que leurs denrées & leur argent, pouvoient devenir insolents quand rien ne leur manquoit, & s'égaler à nous. Mais lorsqu'ils considéroient qu'ils nous devoient un cens, & que nous n'en devions à personne, cette différence qui les touchoit par leur endroit sensible, leur rappelloit notre supériorité & leur dépendance. D'ailleurs, il étoit juste, ce me semble, que ceux qui avoient l'année pour fournir à leurs besoins, aidassent de leur supersu nous qui étions souvent obligés de négliger nos terres, & qui ne devions pas y être retenus par la nécessité de ne rien perdre.

# LE PHILOSOPHE.

Vous aviez affez fans cela; & l'opulence dans laquelle vous viviez, prouve seule que vous n'aviez befoin ni de cens, ni de taille, pour subsister.

#### LE CHEVALIER.

Vous affurez bien hardiment ce que vous ignorez. Reste-t-il encore des terres militaires, soit propre, soit sief, ou l'un & l'autre à la sois, comme étoit celle dont ces ruines surent le chef-lieu?

# LE PHILOSOPHE

Il n'y a, pour ainsi dire, que cela dans plus de la moitié du Royaume.

#### LE CHEVALIER.

En ce cas, vous pouvez vous convaincre que, dans la plupart, le domaine non engagé est très-modique, si on n'a pas sait de réunions, & consiste le plus souvent en bois & en pâturages.

### LE PHILOSOPHE. LIP THE

Cela est vrai. Il y a même des fies qui ne nourriroient pas un homme, bien moins une famille.

#### LE CHEVALIER. Fovob en II

Ce désordre commençoit de mon temps par l'ahus des engagements; mais, dans l'origine, il n'y avoit aucun fies qui ne pûr & ne dût nourrir un Ecuyer & sa famille.

# LE PHILOSOPHE.

n

Prenons donc un fief tout entier, tel que celui-ci, par exemple, dont vous, vos peres & vos descendants ont sottement aumôné une partie à ces Cénobites, qui ne vous ont point donné de poisson, quoiqu'ils ayent vos étangs. Le domaine de ce fief engagé & non engagé vous sournissoit une subsistance aisée, n'est-ce pas?

Affurément, puisque je sus assez riche pour me faire recevoir Chevalier.

### LE PHILOSOPHE.

N'en étoit-ce pas affez pour vous faire respecter dans votre Canton, & vous y donner du moins de la considération, sans qu'il sût besoin de cette jurusdiction à laquelle vous êtes si attaché?

#### LE CHEVALIER.

On voit bien que nous ne sommes pas du même siecle. Un homme riche sans sujets n'auroit passé de mon temps que pour un bon bourgeois, & n'auroit pu être que cela. Comment, je vous prie, auroit-il pu s'imaginer qu'il valoit mieux qu'un autre homme; & comment l'auroit-il pu persuader à qui que ce sût?

#### LE PHILOSOPHE.

Il ne devoit ni le croire, ni le persuader.

#### LE CHEVALIER.

Ainsi il seroit resté chez lui avec sa semme & ses enfants, donnant tous ses soins à son économie.

#### LE PHILOSOPHE.

là

d

C

d

A la bonne heure. Il auroit été considéré des qu'il auroit été riche; & vous deviez vous contenter de l'être de même.

#### LE CHEVALIER.

Apparemment, il en va ainsi aujourd'hui. Ce n'étoit pas de même de mon temps. Sans quoi je n'aurois été à la guerre que par nécessité; je ne me serois jamais sait

armer Chevalier, & Saurois mis toute mon application à augmenter mon bien, à réunir toutes mes censives, & à faire des acquisitions. Mais il ne me vint jamais dans l'esprit de respecter un Chevalier, parce qu'il étoit plus riche que moi. Je respectai celui qui, étant plus âgé, avoit fait plus de beaux exploits que moi; & fi j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir quelquefois porté envie à un Banneret, qui, ayant plus de Gendarmes que moi, avoit plus de moyens que moi de se fignaler. Ne soyez pas surpris de ce que je vous dis. On ne m'avoit jamais parlé que de faits d'armes & de gloire. Ma nourrice même savoit sa leçon, & me la répéta depuis le moment où ma mere eut cessé de m'allaiter, jusqu'à celui où je devins Page. Avide de gloire; de considération, & d'autant d'autorité que j'en pouvois espérer, je ne pensois jamais qu'on pût me respecter pour mes richesses, & ne songeai point à les augmenter. C'eût été une belle chose, si notre bon Philippe eût dû payer fous, mailles & deniers, tous les services qu'on lui rendit de mon temps, & il y auroit bien été obligé, fi nous avions voulu devenir riches. Mais un pauvre Chcvalier se nommoit lui-même ainsi, comme on m'appelloit Sire du B. Ce n'étoit pas que le Roi ne fit des états à quelques Seigneurs, pour les avoir toujours auprès de lui; mais je n'en ai connu qu'il eût enrichis, que ceux à qui il avoit donné des terres; & dès-lors ils desservoient leur fief, comme je desservois le mien, que je ne dûs qu'à mes aïeux : car c'étoit un fief de reprise.

# LE PHILOSOPHE

Il ne vous manquoit que de faire vœu de pauvreté.

# mer Chevalis al Juva HO ag mon application

Nous n'avions souvent pas besoin de ce vœu-là; & vous trouverez rarement que, dans une famille comme la mienne, il y ait eu deux Chevaliers de suite.

Mais, dites-moi, Seigneur Chapelain, si tout ce que je vous dis-la est nouveau pour vous, comment donc fait-on la guerre aujourd'hui, ou bien ne la fait-on plus? car je ne crois pas qu'il puisse y avoir un Roi assez riche pour entretenir en tout temps un gros corps de Gendarmes, & les soudoyer de pere en fils.

#### Som S LE PHILOSOPHE, on all lorio

Nous n'avons plus de Gendarmes, mais des soldats & des Officiers de tous grades, qui vivent toute l'année aux dépens du Roi.

#### LE CHEVALIER.

Et qui se marient sur son compte, pour perpétuer le corps?

ſ

P

ė

la ta

Se

q

Y

.3 H TO SO I I H T 3 1 vices que le control de la control

Il est bien question de marlage. Le fils d'un manant fait un soldat; plus souvent encore le fils d'un artisan; & presque toujours un vagabond est celui qui a le plus de vocation pour ce métier, dont l'oissveté & le libertinage sont pour lui tous les charmes.

# all and selb of LE CHEVALIER: If inp & xues

Quels guerriers! C'est ainsi que de mon temps se formoient les troupes de Ribauds, qui insultoient quelquefois les villages, & n'osoient approcher des châteaux. Mais les Officiers, où les prend-on?

#### LE PHILOSOPHE.

La plupart sont des Nobles, qui, après avoir bien sollicité, obtiennent des grades inférieurs, que souvent ils sont encore obligés d'acheter, & qui se sont un état de passer leur vie hors de chez eux, sans retraite, sans patrimoine, sans semmes qui soient à eux, sans enfants qu'on leur connoisse: leur épée est tout pour eux; & il saut convenir que c'est ce qu'il y a de meilleur dans nos armées. Concevez-vous combien de pareilles troupes sont d'un usage commode, combien elles sont mobiles?

#### LE CHEVALIER.

Si mobiles, qu'elles doivent passer sans peine d'un service à l'autre; car elles n'ont point de patrie. Vos soldats sur-tout! Quels hommes pour soutenir la gloire d'une nation!

### LE PHILOSOPHE.

Il n'arrive gueres que des corps entiers passent d'un service à l'autre. Les particuliers, sur-tout les soldats, prennent souvent ce parti : quelquesois aussi les Officiers, quand on les mécontente, & qu'ils n'ont que leur épée pour vivre.

## dis antique in LE CHEVALIER: 4 6

Comment? leur épée pour vivre, & pour acquérir de la gloire à la fois? Ah! c'en est trop; & tant de soins, tant des besoins sont trop pour une seule ame. Mais, Seigneur Chapelain, entreprendrez-vous de me prouver que des soldats, tels que vous me les avez dépeints, peuvent avoir de l'honneur & de la bravoure?

# ELEMENTS LE PHILOSOPHE.

N'en doutez point. Ils en ont, & beaucoup!

#### amp, LE CHEVALIER mirdo, in

On les éleve donc pour ce métier-là?

# LE PHILOSOPHE.

Nullement.

### LE CHEVALIER.

On les choisit jeunes du moins; & en même-temps qu'on forme leur ame à la vertu, on endurcit leur net mobiles & realisters all regard corps à la fatigue.

#### LE PHILOSOPHE.

Rien de tout cela. A proviob selle up selledom ?

#### / citaLE CHEVALIER.

Je n'y conçois plus rien mont along ! mon-un atab

# LE PHILOSOPHE: ! noisen on is

Vous voilà bien déconcerté. Ecoutez donc, & revenez de vos erreurs.

On a formé des corps éternels. A quelques-uns, on a donné des noms qu'ils gardent toujours; les autres en changent auffi souvent que de chefs. A mesure qu'il manque des hommes, on les remplace par d'autres hommes, tels à peu près que je vous les ai dépeints : ils prennent ce qu'on appelle l'esprit de corps; c'est-à-dire, une forte d'honneur qu'ils trouvent établi dans le corps. On les exerce à se servir d'armes légeres : car ils n'en ont point pour se défendre. Ils ressemblent assez à vos arbalêtriers. Ils tirent devant eux, haut ou bas, n'importe, cela revient au même, un jour d'action, où le hafard

le

qu

ba

fat

ne

ven

tods legaux?

fard préside à tout. Pourvu qu'ils tirent & ne reculent pas, c'est tout ce qu'on leur demande. La plupart ne savent pas d'autre métier, & savent aussi que s'ils désertent & qu'on les attrappe, ils seront punis de mort. Du refte, ils ne font rien, s'ils ne veulent; & plusieurs s'accoutument si bien à ce genre de vie, qu'ils ne veulent plus le quitteren sidio cress fis up aiste common lifet nu

#### LE CHEVALIER.

Je le crois; mais pourvu qu'ils ne fuyent pas & ne desertent pas, on est content d'eux, n'est-ce pas?

#### LE PHILOSOPHE

Sans doute,

# LE CHEVALIER.

Voilà une haute vertu! Il faut les nourrir, les habiller & les armer. Cela doit être cher?

# music d'inte d'inte d'inte de la valour.

Pas beaucoup, esh esrit stils b egros esh flurs u v II

a

il

n-

Is

e,

S.

en

OS

m-

ha-

ard

# LE CHEVALTER uploup and iup

Ainsi ils sont mal nourris, mal habilles, mal armes, leur corps n'est point endurci à la fatigue. Ils ne savent que tirer. Voilà d'excellentes troupes, soit pour le combat, soit pour les marches, soit pour les revers & les fatigues d'une guerre malheureuse; & s'ils suyent, on ne les revoit plus?

### LE PHILOSOPHE.

La plupart reviennent au drapeau, & sont les bien yous yenez de dire, me confirme dans ce que venus.

Tome 11.90 , polinifib av lino . andre Men vellen

dislement.

# STOR THE LE CHEVALIER.

l'aime pourtant affez cet esprit de corps, & cette espece d'éducation, quoique tardive, que chaque soldat reçoit en y entrant. Quelques-uns doivent en profiter; car tous les vices se rencontrent rarement dans un seul homme. Mais qu'est cette soible machine? Sont ils tous égaux?

#### LE PHILOSOPHE.

Non, il y a des bas Officiers qui ont commencé par être simples soldats.

#### LE CHEVALIER.

m

de

OL

for

Ce font les plus braves, n'est-ce pas?

LE PHILOSOPHE.

Ce sont ordinairement ceux-là qu'on avance, & ils deviennent encore plus braves, désertent moins, & ont plus d'intelligence, lorsqu'il faut aussi de la valeur. Il y a aussi des corps d'élite tirés des autres corps, & qui ont quelque supériorité sur eux. Ils sont célebres par leur bravoure, & les désertions y sont très-rares. Ensin, Il y a un gros corps supérieur à tous les autres, composé de Nobles, ou de gens nés de parents honnêtes & aisés. Celui-là ne connoît, ni la désertion, ni la lâcheté. C'est le corps de réserve de la nation, & celui qui approche le plus du Roi, auquel il appartient spécialement.

LE CHEVALIER.

N'avez-vous plus rien à ajouter? Chaque mot que vous venez de dire, me confirme dans ce que vous appellez mes erreurs. Où il y a distinction, supériorité, ai-

fance, éducation, attachement spécial au Souverain, raisons de l'aimer & de s'estimer par comparaison, là est la plus grande bravoure, la plus fûre, là aussi est la plus grande fidelite. Convenez donc avec moi que, fans préjudice de l'égalité des hommes, il doit y avoir une inégalité fictive, fi vous voulez, mais qui paroiffe réelle, pour produire en eux des sentiments que ne donne point la nature : que cette inégalité n'est point une injustice, puisqu'elle est en proportion avec les devoirs & les besoins contractés par l'éducation : & qu'elle n'est point cruelle, puisque l'habitude de part & d'autre la rend indifférente au bonheur. Adieu, Seigneur Chapelain; je n'ai rien appris que ce qui devroit m'affliger, fi je pouvois encore prendre à cœur les choses de ce monde. Je ne vous demande point des nouvelles de mes descendants. Je les trouverois peut-être à la charrue, ou armés d'une arbalête. J'aime autant ignorer où ils font. Et doiven. l'être de faire, car, man pere étoit con



doing a tague hard oppoles, our un effort d'imagication le drois de se teure battre ting antment par un aussi dain; de de conces ces enecdouse, all compole un more than a four Trairé contre l'habele luis, qui avoir mar que

d'dire copromat par tine Academie, parce qu'un ure

tiler. & fai mir un excellent Traits contra II ic alire

des hommes, randis que plus d'un Gentilhomme fait a

r.

ŠŁ.

es

S.

s,

êla

lui

que

ale

Philosophe avoit compolls, à Toccafion du même fi et. ii M concation, attachen ant special au Souverain,



# enders de l'égalité des hémases, il doit y avoir ma

Suite du Chapitre précèdent. On prouve encore que le pouvoir moral doit donner la force, & que la voir est la force, là ne doit pass être l'exercice du pouvoir physique. Incompatibilité de ces deux pouvoirs, & des bésoins qui les rendent nécessaires & actifs.

E Philosophe fut un peu embarrasse du raisonnement par lequel avoit fini le bon Chevalier Hugues, donateur de l'étang Robin, armé de toutes pieces, & revenant du treizieme siecle. Mais après avoir rêvé un moment, il dit : Tous les hommes sont égaux de droit, & doivent l'être de fait; car mon pere étoit cordonnier, & j'ai fait un excellent Traité contre l'Inégalité des hommes, tandis que plus d'un Gentilhomme sait à peine écrire une mauvaise lettre, & ne fait rien de mieux dans toute l'année. Et de tout ce que lui avoit dit le vieux Chevalier, il ne se souvint que des censives, de la jurisdiction, & de la défense de battre un vilain, à laquelle il opposa, par un effort d'imagination, le droit de le faire battre impunément par un autre vilain; & de toutes ces anecdotes, il composa une addition à son Traité contre l'Inégalité, qui avoit manqué d'être couronné par une Académie, parce qu'un autre Philosophe avoit composé, à l'occasion du même sujet,

C

n

ro

di

ma

ell

ran Traité, dans lequel il avoit oublié la question proposée, pour considérer l'homme dans un état où il ne sur jamais. Ce même Philosophe composa depuis un Traité d'Education, pour multiplier le nombre des menuisiers, & qui n'étoit fait que pour un homme riche; mais dont le plan étoit si bien conçu, que, pour l'exécuter, il saudroit qu'il y eût dans un pays autant de précepteurs que d'ensants, & beaucoup plus que de peres. Cet Auteur admirable, qui ne donnoit qu'un plan d'éducation où il en saudroit cent dans le même genre, se soucioit peu de quelle naissance étoit l'éleve qu'il se forgeoit; il aimoit pourtant mieux qu'il sût Gentilhomme, asin d'arrâcher une victime au préjugé.

Tel étoit cet autre Philosophe, qui avoit été l'antagonifie de celui que nous venons d'entendre.

Un descendant du vieux Chevalier a fait cette remarque, & en avertit, asin qu'on ne l'en croye pas sur sa parole, & qu'on examine tout ce qu'il dit avant d'en rien adopter. Il va reprendre la suite de ses raisonnements.

On peut se souvenir que je n'ai accordé aucun pouvoir physique aux désenseurs courageux de la société: c'est-à-dire qu'ils ne doivent point être dans la nécessité de faire usage de ce pouvoir, en tant qu'il seroit relatif à leur subsistance ou à leur désense individuelle.

t

é

Il suffit, après ce que j'ai dit, d'avoir exposé cette maxime, pour avoir indiqué les principes sur lesquels elle est sondée.

Si le défenseur doit gagner sa subfishance par le tra-

vail de ses mains, ou par son industrie, il sentira vive. ment le besoin des biens physiques, & d'autant moins celui des biens moraux. Il s'attachera à la vie par tout ce qu'il lui en coûtera pour la conferver; il s'attachera ou à son champ qui le nourrit & demande sa présence, ou aux lieux dans lesquels son industrie lui profite. Il n'aura point le desir de la postérité, comme il doit l'avoir; c'est-à-dire qu'ou il ne voudra point avoir d'enfants, pour ne pas leur laisser trop de besoins & trop peu de moyens, ou il les voudra avoir laborieux & industrieux, plus encore que courageux, parce qu'il faut vivre avant de penser à la gloire; & tant qu'ils ne pourront l'être, affervi plus que jamais aux biens physiques, dont le besoin se sera multiplie, il ne pourra ni se déplacer, ni combattre fans la plus cruelle inquiétude. Enfin, ce ne sera point un homme moral, tel qu'il nous le faut pour en faire un défenseur,

S'il a besoin de son pouvoir physique pour sa défense individuelle, par l'avantage que lui donneront les
talents de son état, il écrasera ses concitoyens, s'il
peut s'en servir, & sinira par succomber sous le nom.
bre. Faute de la supériorité reconnue, qui lui auroit
épargné cette nécessité sacheuse, il s'en sera une par
la crainte, & deviendra odieux. S'il a le dessous, son
ame en sera avilie, & cessera d'espèrer la gloire dans
des combats d'un autre genre. Mais malheur à la société, s'il croit trouver de la gloire dans la désaite &
l'oppression de ses concitoyens! Pour n'avoir pas voulu
reconnoître en lui un Magistrat, on en aura fait un
Tyran.

la

le

m

ri

le

lie

VO

fo

la

&

ce

reg

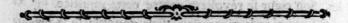
Il ne s'agit pas seulement de violences. Il est encore question d'outrages & de mépris. C'est une véritable hostilité, qu'une márque de mépris donnée à un homme dont l'estime, la considération & la gloire sont les idoles. Son cœur se révoltera contre cette injustice.

S'il en exige la réparation, sans pouvoir se la procurer par lui-même, il risquera de ne pas l'avoir; & quand il l'obtiendroit, il auroit toujours éprouvé que sa gloire n'auroit pas dépendu de lui; d'où il auroit conclu qu'il ne l'a que précairement, & delà résulteroit une diminution d'attachement à un bien sur lequel il verroit ne pouvoir compter. Mais s'il n'obtient pas cette réparation, il doit supporter tout le poids du mépris; il désespere donc de sa gloire: il sinira par apprendre à s'en passer, & vous aurez un lâche, ou un brave par intérêt, dans celui qui devoit être brave, & ne devroit l'être que par honneur.

Arrangez, si vous le pouvez, tous ces intérêts de la societé avec les systèmes modernes, & je grossirai le parti du Philosophe. Exigez, comme lui, dans un même homme les vertus monastiques & les vertus guerrieres; & je vous demanderai comment vous prétendez les concilier dans un cœur, & trouver plusieurs milliers de cœurs semblables. Vous ne demandez, ditesvous, que l'empire absolu & inébranlable de la raison; mais remarquez donc que c'est ne rien dire : car la raison ne combine que les idées qui sont dans l'esprit, & les sentiments qui sont dans les cœurs. Ces idées & ces sentiments donnés, la raison opere suivant certaines regles. Mais si ces idées & ces sentiments sont les mê-

1

mes par-tout, vous n'aurez qu'une classe d'hommes & une profession; ce qui est absurde, quand il s'agit d'une société.



# CHAPITRE V.

Comment naissent les désordres qui tendent à la dissolution de la société, & comment ils doivent être réprimés. Que c'est la force morale qui doit ramener l'ordre.

On conçoit aisément que si la société est troublée violemment dans son intérieur, ses désenseurs courageux devront employer pour elle leur sorce morale, puisque cette sorce lui devient nécessaire, & qu'elle n'existe que chez eux.

Le trouble dont je parle ici, est celui dont les Auteurs sont ou des scélérats, ou des rebelles. Les premiers sont, pour l'ordinaire, des hommes qui joignent un vis sentiment des besoins physiques à la paresse, ou au découragement. Leur scélératesse est donc née de la misere jointe à un désordre dans leur éducation, qui leur a donné des sentiments qu'ils ne devoient point avoir.

gı

G

fe

ro

fu

gra

en

tio

Les rebelles sont des citoyens, mécontents de leur état, & qui, pour l'améliorer, attaquent l'autorité, & veulent ou la restreindre, pour en empêcher l'abus, ou abroger la loi, qui la consacre dans des mains qui leur sont odieuses. Examinons ce qui peut être relatif à l'un ou l'autre de ces désordres.

Unscélérat obscur & isolé trouble les individus & non la société; quelle que soit sa force morale & physique, plusieurs hommes réunis contre lui l'arrêteront infailliblement, & le livreront à la justice : car c'est ici le cas où la colere donne un courage sussissant, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs.

Mais si plusieurs scélérats se sont réunis ensemble, ils inspireront la crainte, & dès-lors il faudra employer contre eux une autre espece de courage. C'est une véritable guerre.

Vous remarquerez cependant que les défenseurs courageux de la nation ne fe porteront pas volontiers à cette espece de guerre; & si vous en recherchez les raisons, vous trouverez qu'ils ne se sont point préparés à avoir de semblables ennemis; ce qui est une omission vicieuse dans leur éducation, & qu'ils n'esperent que peu ou point de gloire du fuccès qui les attend, d'où vient qu'ils craignent de l'acheter par des Llessures ou par la mort. Vous trouverez peut-être encore qu'ils dédaignent de pareils ennemis, comme trop au-dessous d'eux. Gardez-vous donc de blâmer leur répugnance à combattre des malfaiteurs; car elle est naturelle dans un de fes principes, & louable dans l'autre. Ils la furmonteront cependant, & leur victoire sera certaine; car je ne suppose point que le nombre des malfaiteurs soit trèsgrand, ni que ce soient des désenseurs de la société qui en soient devenus les fléaux. C'est encore une observation qui n'est pas inutile ici, que, dans un grand Royau

me, où le nombre des défenseurs héréditaires est prodigieux, où leur indigence relative & même absolue est très-commune, sur mille scélérats que la justice immole, on n'en compte pas un qui soit né dans l'ordre des défenseurs, pas un peut-être sur dix mille. Parcourez les annales du crime, si vous le pouvez, & vous y trouverez peut-être aussi que les criminels nés dans cet ordre, quand leur crime a été très-honteux, ont été ceux qui ont opposé le moins de résistance, & dont le répentir a été le plus sincere & le plus touchant.

Si vous ne'n devinez pas les raisons, il est inutile que je vous les dise.

L'histoire fournit des exemples effrayants d'attrouppements, tantôt de scélérats, qui n'avoient d'autre but que de vivre sans travailler, tantôt de la derniere classe du peuple qui en vouloit aux classes supérieures.

La premiere espece d'attrouppements sut celle des défenseurs mercenaires, qu'on avoit cessé de payer, & qui continuoient à vouloir vivre sans travailler. Quelquesunes de ces bandes eurent pour chess des désenseurs héréditaires de la société, mais dont leur compagnie étoit devenue le patrimoine, qui mettoient leur gloire à commander un grand nombre d'hommes, & à se rendre redoutables.

Quiconque discutera ces exemples, trouvera qu'ils rentrent parfaitement dans mes principes. Aversion pour le travail dans ceux qui devoient l'aimer, courage où il n'y avoit point d'amour de la société, avidité où il ne devoit point y en avoir, gloire mal-entendue, esfet d'une éducation vicieuse. Telles furent les causes de

ces phénomenes. La fociété avoit fait de grandes fautes, & en fut punie.

Les attrouppements de la derniere classe du peuple furent de véritables révoltes. Ils arriverent lorsque le peuple fur malheureux; c'est-à-dire, lorsque sa subsistance fut devenue incertaine par les désordres de la guerre & de l'administration, & qu'il ne jouit plus de la sûreté à laquelle il avoit droit. Une autre circonstance étoit pourtant nécessaire; car alors les défenseurs héréditaires étoient encore des Magistrats, & en eux résidoit encore la force de la fociété. Il fallut que, par de grands malheurs qui avoient terni leur gloire, ils fuffent devenus un objet de mépris & de haine. De mépris, parce qu'on les foupçonnoit, quoiqu'à tort, de n'avoir pas été ce qu'ils devoient être, braves & fideles à leur chef; de haine, parce qu'on leur attribuoit le malheur de ce chef & celui de la fociété. Ils ne méritoient pas ces reproches, & le prouverent. La force motale l'emporta sur la force physique, & tout rentra dans



erates estimati

occi, remplo quelle for com dit, de dous lancert.

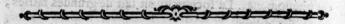
i

t à

S

ù

e



# CHAPITRE VI.

Que la tyrannie ne s'établit & ne se soutient que par le déplacement du pouvoir moral; en sorte que, jusques dans ce désordre, on retrouve l'application des principes que nous avons établis. Dialogue entre Clovis & Denys le Tyran, où l'on discute la combinaison du pouvoir moral avec l'intérêt du Gouvernement & le maintien de l'autorité.

JE n'enseignerai point aux Rois l'art d'opprimer impunément, ou de saire le malheur du grand nombre d'hommes, pour être eux-mêmes malheureux, & de manière à l'être long-temps.

8 tr

m

ri

fe

ro

ce

m

br

fup

én

per

toi

que

Iln

Vau

S'ils veulent ressembler au fameux Tyran de Syracuse, qu'ils ayent ses talents, & qu'ils l'imitent.

Des étrangers, qui parleront une autre langue, qui n'auront aucune liaison avec les habitants du pays, qui seront seuls armés, voilà les satellites qu'il leur saudra, & ceux qu'eut Denys; mais il saudra aussi qu'avec eux du moins, ils soient justes & bienfaisants; car ils devront se les attacher. Il saudra encore qu'ils leur supposent les penchants qu'ils auront eux-mêmes, & qu'ils les mettent en état de se satisfaire. Ce sera donc un nouveau peuple qu'ils se seront fait, & dont l'ancien sera devenu la conquête. Mais comme les terres & l'indus-

trie resteront au peuple conquis, ce sera sur lui qu'il saudra prendre tous les besoins du peuple oppresseur, & ils seront immenses. Quand donc il ne pourra plus y sournir, il ne restera au Tyran que deux partis à prendre; l'un de partager ses esclaves avec leurs semmes, leurs ensants & leurs biens, entre les compagnons de sa tyrannie; l'autre de saire la guerre pour conquérir, non des peuples, mais des richesses.

Mais, dans ce cas, le disciple de Denys fera bien de l'imiter. Il enverra des corfaires sur les mers; il ordonnera des descentes sur les côtes où il sait qu'il y a des temples remplis de riches offrandes; il s'efforcera de pénétrer jusqu'au temple de Delphes ; il établira même, s'il le peut, des colonies dans une autre Pharos, & leur accordera la liberté qu'il a étouffée dans la Métropole, afin qu'elle y encourage la culture & le commerce, & que ce foit pour lui une fource de nouvelles richesses. Il préférera ce plan au premier, parce que fes satellites voudront de l'argent & non des terres, haïront le travail, & feront incapables d'industrie; & quand cela ne feroit pas, le Tyran comprendroit que supprimer le peuple esclave, & lui substituer des hommes libres, armés, & avec qui il doit être juste, ce seroit supprimer la tyrannie, & changer seulement un peuple énervé contre un peuple vigoureux. Il dira donc : Ce peuple me payoit quatre cents talents, quand il lui reftoit encore le produit de sa liberté. Il n'en paye plus que cent, parce qu'il n'en peut pas payer davantage. Il m'en faut trois cents pour moi & les miens; mais il vaut mieux que le tiers en passe toujours par mes mains,

& que je cherche le reste ailleurs, que si je ne disposois plus de rien. Il me salloit cinquante mille soudoyés
pour contenir mes esclaves, & désendre leur prison;
il ne m'en saut plus que quarante mille. Envoyons-en
une partie où il y a du butin à saire. Il en périra dix
mille, que je ne remplacerai pas, & j'épargnerai cinquante talents. Dans quelques années d'ici, j'en épargnerai de même.

# DIALOGUE

### ENTRE CLOVIS ET DENYS LE TYRAN.

#### CLOVIS.

Depuis que je vous ai vu dans le Tartare, où ni vous ni moi n'avions envie de raisonner, j'ai attendu avec impatience le moment de m'entretenir avec vous.

# diefes. Il met ren ser Mas Coremier . parce

Je respire à peine, & voulez que je parle de ce que je sis sur la terre il y a plus de deux mille ans, si j'en dois croire les gens qu'on appelle chronologistes.

# minor est rouge of var. s. value sique que s

to

p

i

na

tre

for

qu

J'ai été mieux traité que vous : car je n'ai paffé que 1273 ans & quelques mois dans le Tartare. Mais je ne fais non plus que d'en fortir.

#### DENYS.

Que voulez-vous de moi?

# C L'O Not s. La zion aun non.

Que vous me disiez comment vous sites pour être

i absolu de votre vivant, & pour laisser en mourant une puissance si affermie? DENY S.

. Sc des guerri Je veux bien vous fatisfaire; mais c'est à une condition; mob sien . CLOVIS. pildreba el heren

Quelle eft-elle?

#### DENYS.

Que vous me direz à votre tour comment, ayant conquis un grand Pays avec peu de foldats, vous fondâtes une grande Monarchie, que vous gouvernâtes tranquillement, & qui subfifte encore.

#### CLOVIS.

Votre demande est raisonnable, & je vous l'accorde avec plaifir; mais commencez.

#### DENYS.

Pour rendre cet entretien plus agréable & moins fa: tigant, n'êtes-vous pas d'avis que nous parlions tour-àtour, suivant que chacun de nous pourra comparer sa conduire avec ce que l'autre aura dit de la sienne : & pour commencer par ma naissance, il me semble que j'eus sur vous un grand avantage; car j'étois né dans la Ville dont je me déclarai Roi, & n'étois pas d'une naissance obscure. Il est vrai que je commençai par n'être pas fort heureux, puisque je sus banni dans ma jeunesse. Mais j'eus cela de commun avec de grands perfonnages, que le peuple avoit pris en aversion, parce qu'il ne croyoit pas être parfaitement libre, tant qu'il

voyoit au milieu de lui des gens riches, dont il envioit l'opulence, des hommes vertueux qui lui arrachoient fon estime, des Nobles dont il méprisoit hautement la naissance qu'il leur envioit en secret, & des guerriers fameux auxquels il ne pouvoit resuser son suffrage quand la République étoit en danger, mais dont la réputation lui paroissoit étousser les talents que chaque artisan & chaque marchand croyoit reconnoître en soi, ou dans les siens.

#### CLOVIS.

De quels gens me parlez vous-là? Et quelle étoit donc leur maniere de se gouverner?

#### DENYS.

C'étoient des Grecs, amoureux de la liberté jusqu'à la fureur. Leur gouvernement étoit celui de la multitude, ou ce que nous appellions Démocratie.

#### CAOVIS

Le peuple est donc un cruel tyran quand il est libre. Votre Phalaris n'avoit sûrement pas fait pis, & je commence à vous admirer plus que je n'ai fait jusqu'ici. Mais vous aviez, sans doute, un grand nombre de camarades qui avoient fait vœu de ne vous quitter jamais?

#### DENVS

Vous voulez parler de clients, comme ceux qu'avoient les nobles Gaulois, & sur le nombre desquels ils mesuroient leur grandeur. Je n'en avois pas un; mais apparemment vous en eûtes vous-même un bon nombre?

CLOVIS.

gn

La

tin

Roi

bres la lo

Je

tous

ves c

Mon

To

# C. L O V I S.

Pen conviens, & je vais vous dire pourquoi.

Depuis environ un fiecle, les Francs, qui étoient aussi libres que vos Grecs, avoient rétabli la Royauté en saveur d'une ancienne samille, dont tous les rejettons se distinguoient par une longue chevelure, & qui avoit autresois donné des Rois à une de leurs tribus. Mais si elle ne lui donnoit plus de Rois, parce que ce titre ne s'accordoit pas avec les loix de l'association générale, elle n'avoit point cessé de lui donner des chess ou Princes, qui jouissoient d'une grande considération, & avoient beaucoup de clients dévoués à vivre & à mourir avec eux. Celui qui le premier sur Roi de tous les Francs; conserva ses clients, & en augmenta le nombre.

#### DENYS.

Il fut bien mal-adroit, si, avec ces braves compagnons, il ne rendit pas son pouvoir absolu.

# Col o Val Ste ilmonde

Il n'y pensa même pas, & il n'y auroit rien gagné: La nation étoit pauvre; & quand elle avoit fait du butin, il falloit bien le partager avec équité; sans quoi le Roi auroit pu faire la guerre tout seul une autre sois. Ses camarades avoient leurs parents entre les hommes libres, & la parenté étoit pour eux un lien plus sort que la loi.

Je descendois de ce Roi chevelu, & sus Roi comme tous ses autres descendants. J'eus comme lui de braves camarades, mais non pas un peuple aussi nombreux. Mon sang étoit en vénération, & je ne diminuai point,

Tome II

ŀ

nt

12-

e?

S.

voyoit au milieu de lui des gens riches, dont il envioit l'opulence, des hommes vertueux qui lui arrachoient fon estime, des Nobles dont il méprisoit hautement la naissance qu'il leur envioit en secret, & des guerriers fameux auxquels il ne pouvoit resuser son sustant la réputation lui paroissoit étousser les talents que chaque artisan & chaque marchand croyoit reconnoître en soi, ou dans les siens.

#### CLOVIS.

De quels gens me parlez vous-là? Et quelle étoit donc leur maniere de se gouverner?

#### DENYS.

C'étoient des Grecs, amoureux de la liberté jusqu'à la fureur. Leur gouvernement étoit celui de la multitude, ou ce que nous appellions Démocratie.

#### CLOVIS.

Le peuple est donc un cruel tyran quand il est libre. Votre Phalaris n'avoit sûrement pas fait pis, & je commence à vous admirer plus que je n'ai fait jusqu'ici. Mais vous aviez, sans doute, un grand nombre de camarades qui avoient fait vœu de ne vous quitter jamais?

#### DENYS.

Vous voulez parler de clients, comme ceux qu'avoient les nobles Gaulois, & sur le nombre desquels ils mesuroient leur grandeur. Je n'en avois pas un; mais apparemment vous en eûtes vous-même un bon nombre?

CLOVIS.

CO

gn

La

tin.

Roi

cam bres

la lo

tous

ves c

Mon

Ton

Je

# C. L O V 1 S.

J'en conviens, & je vais vous dire pourquoi.

Depuis environ un fiecle, les Francs, qui étoient auffi libres que vos Grecs, avoient rétabli la Royauté en faveur d'une ancienne famille, dont tous les rejettons fe distinguoient par une longue chevelure, & qui avoit autresois donné des Rois à une de leurs tribus. Mais si elle ne lui donnoit plus de Rois, parce que ce titre ne s'accordoit pas avec les loix de l'affociation généralé, elle n'avoit point cessé de lui donner des chess ou Princes, qui jouissoient d'une grande considération, & avoient beaucoup de clients dévoués à vivre & à mourir avec eux. Celui qui le premier sur Roi de tous les Francs; conserva ses clients, & en augmenta le nombre.

#### DENYS.

Il fut bien mal-adroit, si, avec ces braves compagnons, il ne rendit pas son pouvoir absolu.

# The solver of the man of Col o very store the or war

Il n'y pensa même pas, & il n'y auroit rien gagné: La nation étoit pauvre; & quand elle avoit fait du butin, il falloit bien le partager avec équité; sans quoi le Roi auroit pu faire la guerre tout seul une autre sois. Ses camarades avoient leurs parents entre les hommes libres, & la parenté étoit pour eux un lien plus sort que la loi.

Je descendois de ce Roi chevelu, & sus Roi comme tous ses autres descendants. J'eus comme lui de braves camarades, mais non pas un peuple aussi nombreux. Mon sang étoit en vénération, & je ne diminuai point,

Tome II. N

nt

u-

a-

e?

S.

par ma conduite, l'attachement sans bornes que m'assuroient ma naissance & mon titre. Voilà qui je sus. Continuez, je vous prie.

# DEN Y SO SOV SING SOUTH

Ma disgrace m'avoit donné quelques amis, qui me firent rappeller, & je résolus bien de ne me plus exposer à être banni. Quelle que sût la jalousie du peuple, il falloit qu'il se donnât des chess. Mais dès qu'ils étoient en charge, il détestoit en eux l'autorité qu'il leur avoit donnée. Je pris le parti de contrarier sans cesse les Magistrats.

#### 6 % er CvI o Votes zineilo ob quanucid

C'étoient des lâches, ou ils userent de leur autorité pour vous punir.

#### DENYS.

Je sus condamné à une sorte amende, que je n'étois pas en état de payer. Un ami très-riche la paya pour moi, & me promit qu'il me rendroit le même service aussi souvent que j'en aurois besoin. Je recommençai à censurer les Magistrats, & ne sus plus mis à l'amende, parce qu'ils virent qu'en me saisant condamner de nouveau, ils auroient usé leur crédit en pure perte. Je stattai donc le peuple autant que je voulus.

#### cald parente (201 voo goduniien plus fort que

İ

q

C

b

tr

de

fo

Que prétendiez-vous gagner par-là? Comptiez-vous que ce peuple, si jaloux de sa liberté, pût se résoudre à vous déserer la Royauté, ou quelque chose de semblable?

#### DENTS.

Ce n'étoit pas à quoi je m'attendois. Mais apprenez à connoître un peuple qui jouit d'une entiere liberté. C'est un prodigue qui donne avec profusion à ses flatteurs, & qui laisse mourir son pere de saim, parce qu'il le censure. Toujours mécontents de ne pas trouver dans la liberté tout ce qu'ils prétendoient leur être dû, les Syracusains s'en prenoient de la stérilité de cette liberté, aux chess qui devoient en régler l'usage. S'ils eussent été moins libres, ils eussent aspiré à une entiere liberté, comme au bonheur suprême. Libres à l'excès, ils s'en prenoient à qui ils pouvoient de ce qu'ils n'étoient pas encore contents, & croyoient sermement que tout homme qui blâmoit leurs chess, avoit raison, & possédoit le secret de les rendre heureux.

# CLOVIS.

Vous le leur promettiez, fans doute, & vous leur proposiez de magnisiques projets.

# DEN Y'S. sel asmos any sorme

C

is re

33.

J'aurois été bien mal-adroit, si j'en avois usé autrement. J'étois sûr de n'être pas pris au mot, tant qu'il y auroit d'autres chess que moi. Je posois toujours quelque grand principe, d'après lequel je critiquois trèsclairement, & faisois entrevoir confusément les plus belles choses du monde. Mes adversaires posoient d'autres principes, & me résutoient très-bien; mais ils perdoient leur cause dans l'esprit du peuple, qui étoit résolu à leur donner tort.

#### CLOVIS.

Enfin, vous eûtes occasion de déployer vos talents : vous devîntes Magistrat, n'est-ce pas? Comment vous tirâtes-vous d'affaire? Vous dûtes être bien embarrassé,

#### DENYS.

Point du tout. On me fit Général; mais j'avois des collegues, & je fus toujours d'un avis contraire au leur. Je ne risquois rien; car mon avis n'étoit pas suivi? & quelque chose qui arrivât, le peuple croyoit toujours qu'on eût mieux fait de le suivre.

#### CLOVIS.

Vous aviez affaire à un sot peuple.

# qui s r v a sed chefs avoir silon,

Vous vous trompez; c'étoit un peuple très-spirituel: & bien m'en prit. Je parlois avec beaucoup d'éloquence, & il prenoit une belle phrase pour une raison. D'ailleurs, si chaque homme qui a un peu de sens, entend bien ses intérêts; la multitude entend mal les siens, parce que toutes les têtes qui la composent apportent dans l'assemblée, pour intérêt public, leur intérêt particulier.

L

pa

Q

CO

un

Can

Ainsi quand il s'agit de faire une dépense pour le public, chacun vient à l'assemblée, avec l'envie de ne rien payer. Ce fut-là ce que je prouvai, lorsqu'il sur question d'augmenter l'armée.

#### CLOVIS.

Que voulez-vous dire par-là? Est-ce que chaque homme libre n'étoit pas soldat, quand il avoit de quoi

s'armer? Fut-il question de faire un nouveau partage des terres pour augmenter le nombre des bénéfices ou des propriétés exemptes, ou bien aviez-vous des armes de reste pour en distribuer aux pauvres ou aux ingénus en cas de besoin?

#### DENYS.

Vous me dites-là des choses que je n'entends pas; mais qu'il faudra que vous m'expliquiez, quand ce sera à vous à parler. Dans l'occasion dont j'ai voulu vous parler, il's'agissoit de sever des troupes dans la grande & l'ancienne Grece: car à Syracuse étoit guerrier qui vouloit; & sur cinquante hommes, à peine il s'en trouvoit un qui voulût servir, s'il n'étoit pauvre & désœuvré.

# is south Crovis, sinned en aust

Les lâches! Et ces poltrons prétendoient être libres

#### le faire des Syracufaite You a O sent your faire on

1,

.

3

ıt

r-

le

10

ut

uc

OF

Leur argent faisoit la guerre pour eux; mais ils ne le donnoient pas beaucoup plus volontiers que leur sang. La proposition d'augmenter l'armée, jointe à celle de payer, les sit frémir. J'avois laissé parler mes collegues. Quand je vis le peuple bien triste & encore plus mécontent, je pris à mon tour la parole, pour proposer un moyen d'augmenter l'armée, sans rien débourser.

# CLOVIS.

Et ce moyen merveilleux, quel fut-il?

#### DENYS.

De rappeller les bannis, à condition qu'ils feroient campagne fans folde. N iij

# e'sumer I ut-il questientiva o La Junuveau parrige des

Quelle que fur l'avarice de vos Syraculains, ils aimes rent fûrement mieux payer des étrangers, qui du moins n'avoient pas à se plaindre d'eux, que de se livrer à la merci de gens qui avoient des injures à venger.

#### DENYS.

Vous voulez toujours deviner, & vous donnez à gauche. Le projet fut trouvé admirable. On fit un décret; & en moins de rien, la Ville fut pleine de bannis en armes. CLOVIS.

Ouoique j'aye mal deviné jusqu'ici, je ne me tromperai fûrement pas, fi je dis que vous vous mîtes à la tête de ces bannis, qui, par reconnoissance & pour assurer leur vengeance, vous promirent un attachement inviolable, & que cettte alliance fut cimentée de tout le fang des Syracufains qui pouvoient vous faire ombrage, ou dont vous & vos amis aviez à vous venger.

# doursoient pas beauenxp M a Gloniers que leur longs

Vous n'avez pas été plus heureux cette fois-ci que les autres. Ces bannis aimoient attant la liberté que ceux qui en avoient abuse contre eux; c'étoient la plupart d'honnêtes gens, que la reconnoiffance pouvoit aveugler sur des démarches équivoques, mais qui n'étoient pas capables d'un crime atroce. Dans le nombre, qui étoit très-grand, je ne comptois de gens prêts à tout faire, qu'une centaine de scélerats qu'on avoit oublié d'excepter. Les autres dévoient être mes partifans; ils ne pouvoient être mes complices,

# CLOVIS

62

ns

la

à

é.

nis

mla

af-

ent

ut

m-

er.

ue

ue

lu-

oit

qui

m-

êts

ti-

Ainsi vous n'aviez pas gagné grand'chose par le rappel des bannis?

#### DENYS.

Tout ce que je pouvois desirer alors: j'avois statté le peuple, & grossi mon parti dans ses assemblées. Peu après, j'accusai mes collegues de trahison & de malversation. & voulus me démettre du Généralat.

#### CLOVIS.

Je vois que vos collegues furent déposés, & qu'on vous en donna d'autres.

### DENYS.

Vous avez mieux rencontré cette fois, mais non entiérement. Mes partifans firent leur devoir, & je fus nommé Généralissime.

# tuor ab redomble sel tuor de rout

C'est-là où j'en étois, quand je formai des projets de conquête. Ainsi vous pouvez encore continuer.

# liberte. Une garde gerigs u goldeufe . & choife

Vous étiez plus avancé que moi avant de fortir de chez vous; car vous aviez des gardes, & mon nouveau Généralat ne m'autorifoit pas à m'en donner; mais comme la République avoit une rude guerre à foute-nir, je remplis la Ville & l'armée d'étrangers de toute nation & de tout caractere, & je leur prodiguai les carefles & l'argent; entr'autres je doublai la paye de toutes les troupes.

# CLOVIS.

C'étoit mal commencer, si vous vouliez ençore amufer le peuple.

DENYS.

Les alsiés & les ennemis fournirent à cette premiere dépense, & j'intéressai les troupes au maintien de mon autorité. Plus il étoit clair que je ne pouvois soutenir leur paye sur ce pied avec l'agrément de la République, moins elles devoient hésiter à me mettre en état de m'en passer.

all out b a 6 4 0 VILS sov out siev of

Ainsi vous n'eûtes plus besoin de gardes.

### DENYS.

P

P

P

tre

air

re

ch

àl

¥ù

ous avez mieur Tout autant que jamais. Je ne pouvois, ni garder toutes les troupes que j'avois, si la guerre venoit à finir, ni compter sur elles dans tous les cas; une double paye étoit trop peu pour les détacher de tout, & plus infuffisante encore pour leur faire oublier les droits du fang, & leur amour pour la patrie ou pour la liberté. Une garde moins nombreuse, & choisie entre les hommes les plus déterminés & les plus dénués de tout, étoit d'un plus grand usage, plus facile à enrichir, & plus attachée à ma seule personne par devoir & par intérêt. Je feignis d'avoir couru un grand danger; je demandai fix cents gardes, qu'on m'accorda; j'en pris mille, que j'armai de pied en cap. J'avois joué cette scene hors de Syracuse; j'y rentrai triomphant, & m'emparai de la citadelle où étoient les armes & les provisions, & on me laissa faire, parce que chacun trembloit devant un homme qui en avoit mille à ses côtés, & à qui l'on ne doutoit pas que ne se sufsent joints tous les étrangers. D'ailleurs une armée nombreuse étoit en marche pour attaquer Syracuse.

On me redouta pour tout le mal que je pouvois faire, ou ne pas empêcher, & je fus Roi. Dites moi maintenant comment vous devîntes Roi des Gaulois, & nous verrons qui de nous deux s'est le mieux conduit.

# CLOVIS.

Quant au titre de Roi des Gaulois, je commence par vous dire que je ne le pris jamais; mais n'allez pas en conclure que je fus moins habile que vous,

# DEN'Y S. Wand nold silve

Je devrois pourtant le dire, si je voulois aussi deviner; car les Gaulois n'eurent jamais d'éloignement pour la Royauté, comme en eurent les Grecs.

# Ciovis.maj is colque a

Vous avez raison: mais les Gaulois étoient devenus Romains; & si ceux-ci pouvoient avoir un maître, ils ne vouloient point qu'il prît le titre de Roi.

Je possédois un petit pays que mon pere & mon aïeul avoient conquis sur les Romains, & où il en restoit encore de dissérents ordres. Pour me les attacher & me rendre agréable aux autres, je demandai à leur Souverain un titre militaire, par lequel je devins le chef des guerriers Romains qui restoient dans

2

mon district, le collegue des autres Généraux, & le pensionnaire de l'Empire.

# Then sup sugment on not too a so . sono

Cela n'étoit pas mal-adroit; mais, pour un Roi, la démarche étoit humilianse.

#### inmestication and C t or votes. The first mo is

Pas tant que vous le croyez. Ce titre ne m'obligeoit à rien qu'à bien traiter les Romains, & c'étoit à quoi il n'étoit pas néceffaire de m'obliger. Ils n'avoient aucune protection à attendre de leur Souverain, & plufieurs de leurs Provinces s'étoient déja cantonnées. Les autres s'obstinoient en vain dans une obéiffance qu'à peine on leur demandoit; & deux peuples, beaucoup plus puissants que le mien, s'étoient partagé le reste. Mon bonheur voulut que ces deux peuples suffent de la Religion des Romains, à quelque dissérence près.

# DENYS.

Que fait ici la Religion? Voilà une machine que je n'employai jamais, & que je ne craignis pas davantage.

CLOVIS.

m

ét

la

ďi

fai

A ma place, vous vous seriez conduit comme je sis. Je donnai toute espérance aux Romains d'embrasser leur Religion; & quoique la mienne n'eût rien de commun avec la leur, ils se promirent que je serois leur protecteur contre les deux peuples, que la disserence dont j'ai parlé, leur rendoit odieux. A la premiere occasion, j'étendis mon gouvernement sur tout ce qui n'étoit pas encoré ou envahi ou cantonné.

# . s'y Y d' qui etoit fupporrable :

C'est-à-dire que vous en sîtes la conquête, & que vous mîtes le pays au pillage, pour entretenir votre armée.

# neid seld to vis.

t

n

.

s.

ule

16-

ce

ue

fis.

ffer

de

rois

ffé-

la

fur

nne.

Ce que vous dites là n'est, ni tout-à-sait vrai, ni tou-à-sait saux : mes guerriers pillerent où on leur avoit résisté; car c'étoit leur usage; mais on leur résista peu. Je ne sus conquérant que parce qu'on reconnut mon titre avec tous les droits qui en dépendoient, ou qui s'y trouverent annexés par l'extinction des autres magistratures.

# les its mains pouvoi, e x w c. dicore leur fisje des

Ces droits réunis équivaloient au pouvoir absolu?

#### CLOVIS.

A peu près; mais il y avoit des loix que respectoient les Romains, que n'avoient pas toujours observé leurs maîtres, & que je promis d'observer.

#### DENYS.

Et vous n'en fîtes rien, n'est-ce pas?

#### CLOVIS.

Au contraire, je fis plus que je n'avois promis; mais ce fut un peu par nécessité. Ces Romains avoient été un peuple très-misérable depuis très-long-temps, & le pays étoit devenu désert en plusieurs endroits, par la fuite ou l'extinction des familles qu'on avoit écrasées d'impôts pour entretenir des guerriers, des Officiers sans nombre, & une Cour fastueuse. Il y avoit une

taxe générale & perpétuelle qui étoit supportable; mais les surtaxes qui revenoient tous les ans, ruinoient les contribuables. Elles ne pouvoient être imposées qu'en vertu d'un ordre de l'Empereur & du Sur-Intendant de ses sinances, & vous jugez bien que, lorsque je sus maître de tout, il n'eut pas la complaisance de donner de pareils ordres en ma faveur.

### DENYS,

Je m'en doute; mais vous sûtes vous en passer.

# og i po inpC row us; gove a tit som the

Oui, en renonçant aux furtaxes, & en me contentant de ce qui étoit établi, & qui étoit aussi tout ce que les Romains pouvoient payer. Encore leur fis-je des remises,

# DENYS,

Voilà une indulgence admirable, mais qui ne payoit pas vos troupes.

CLOVIS.

Ce n'étoit pas de quoi je me mettols en peine,

DENYS.

C'étoit aux Romains à les payer?

CLOVIS,

f

fr

fi

Point du tout.

#### DENYS.

Vous leur donnâtes les terres des vaincus, qu'ils réduisirent en captivité?

CLOVIS.

Pas davantage,

ror but define to

ils

# DENYS.

Peut-être ces Romains avoient-ils eu des guerriers, dont l'entretien & la solde étoient pris sur certaines terres, ou bien eux-mêmes les saisoient cultiver par leurs esclaves?

#### CLOVIS.

Pour le coup vous avez deviné; & qui plus est, il y avoit encore grand nombre de ces familles militaires, dont les chefs composoient des corps réguliers.

# DENYS.

Ainsi vous les chassates ou les désarmates, & vos guerriers prirent leur place.

#### CLOVIS.

Rien de tout cela. Je ne chassai point des guerriers dont j'étois le chef, & qui s'étoient donnés à moi par un traité; je leur laissai leurs terres, & voulus même qu'ils continuassent à former des corps séparés, comme par le passé.

#### DENYS.

Vous ne vous défites pourtant pas de vos camarades?

#### CLOVIS.

Je n'avois garde. Ils faisoient toujours ma principale force; mais comme ils avoient des esclaves en grand nombre, je leur distribuai des terres désertes, qu'ils défricherent, & qui sournirent abondamment à leur sub-sistance & à leur entretien.

#### DENYS.

Fort bien. Mais, cela fait, il fallut les payer quand

vous voulûtes en être fervi, & il me femble que vos revenus devoient être très-modiques.

# CLOVIO.

C'est encore en quoi vous vous trompez. Je régnois sur un peuple de guerriers, à qui il ne falloit que nommer un ennemi, pour qu'ils se missent en campagne.

1

le n

i

m

la

lie

V

le

qu

j'a pa

qı

to

l'E

da

eft

tir

ten

ado

#### DENYS.

C'étoient de bras gens, comme je voil. Mais la guerre finie, vous restiez seul; & malgré votre indulgence, vous pouviez bien n'être pas trop en sûreté au milieu d'un peuple étranger. Je ne vois pas même comment vous pouviez avoir des garnisons dans les plus fortes places.

### A mice C L O V 1 S. 190 1007 sb me.

Les guerriers, établis dans le territoire d'une ville, en composoient la garnison. Mes camarades, attachés particulièrement à ma personne, composoient ma Cour & ma garde; & comme ils avoient aussi des terres à eux, & que leurs enfants n'étoient tenus à rien qu'au service ordinaire, je donnai à chaqu'un d'eux de grandes terres, qui me revenoient après leur mort, & que je donnois à ceux qui les remplaçoient. Ainsi je n'avois besoin d'argent que pour saire des présents, soulager les malheureux, & entretenir un peu de magnificence dans ma Cour.

#### DENY.S.

Quand vous eûtes fait ce bel arrangement, qui, en effet, ne dut pas vous donner beaucoup d'ennemis,

vous gardâtes votre Religion, vous réfignâtes votre aire militaire, & vous vécûtes en repos.

#### C. LOVIS.

Si j'avois été Denys, je l'aurois fait peut-être, pour le plaifir de manquer à ma parole, de fouler toutes les loix aux pieds, de jouir d'une sécurité qui auroit été nouvelle pour moi; mais j'étois Roi par ma naissance, & j'avois l'ambition, non de vexer un petit nombre d'hommes, mais de régner sur plusieurs peuples. J'embrassai la Religion des Romains, que je trouvai très-belle. Aulieu de réfigner mon titre, j'en demandai un plus relevé, qui me fut accordé, & qui confirma les Romains dans leur respect pour moi, & dans la confiance où ils étoient que je voulois les gouverner selon leurs loix. Enfin, j'attaquai le plus puissant des deux peuples dont j'ai parlé. J'en tuai le Roi de ma main, & je conquis prefque tous ses Etats, où je me conduisis comme i'avois toujours fait; en sorte que j'étois le plus grand Roi de l'Europe, quand la mort me fit descendre du trônsdans l'endroit où vous m'avez vu.

# DENYS.

e

n-

e-

es

ns

en

15,

Il faut que vous m'ayiez caché quelque chose. Le Ciel est juste, & vous ne m'avez rien dit qui ait pu vous attirer un si cruel châtiment.

#### CLOVIS.

Il est vrai; je ne vous ai pas tout dit. Voici maintenant mes crimes. Le peuple, sur lequel j'ai régné, adora toujours le sang de ses Rois; & il s'étoit tellement voué à ma famille, que, pour rien au monde, il n'eut obéi à un Roi qui n'en auroit pas été. Mais je n'étois pas le seul qui eusse cet avantage. Trois de mes parents étoient Rois; & si je n'en avois rien à craindre pour moi, je pouvois appréhender qu'ils ne sussent les rivaux de mes enfants. D'ailleurs, je desirois ardemment de régner sur toutes les tribus de ma nation. Je sis en sorte que mes trois parents & leurs enfants ne me survéquissent point; & si j'avois su d'en avoir davantage, je ne m'en serois pas tenu-là:

### DENYS.

C'étoit un très-mauvais exemple que vous donniez à vos sujets & à vos enfants. Je serois bien surpris qu'ils ne l'eussent pas suivi.

#### CLOVIS.

Il n'a été que trop suivi par ma postérité, qui ensin s'est laissée exclure du trône, comme un mort se laisse porter dans le tombeau.

Mais on dit que ma nation n'a point changé à cet égard, & qu'elle regarde toujours le sang de ses Rois comme la sauve-garde de sa postérité.

# DENTS.

Je vois que vous avez eu sur moi de très-grands avantages dont vous avez su tirer parti; mais qu'à votre place, j'aurois fait encore mieux.

Vous fûtes si peu Roi, que je ne m'étonne pas que votre Royauté ait duré si long-temps.

CLOVIS.

ci.

VO

gu

toi

je leu

pel

COR

ava

7

# a salar bi squa o C L O V, I S. . . . . . . . . . . . . .

Je suis plus statté de ce reproche, que si vous vous étiez avisé de me louer. Dites-moi à présent pourquoi votre Royauté dura si peu.

# DEN TS. OT BUSIN BLOVE

Elle dura autant que ma vie. Devois-je desirer plus?

# CLOVIS.

Oui, si vous aimiez votre fils & votre ouvrage.

# tois en campaghe. Je.z Y W'a der fuhlifier this

Puis donc qu'il faut vous l'avouer, je fis toutes les fautes que vous n'avez pas faites, parce que mon plan étoit très-mauvais. Mais vous conviendrez aussi que j'avois affaire à un peuple bien différent du vôtre, & plus différent encore de vos Romains.

# CLOVIS.

Il est vrai. Dans ces derniers, je trouvai des sujets accoutumés à un joug beaucoup plus dur, que j'adoucis sans le briser. Dans mes concitoyens, j'avois des guerriers valeureux, sideles à toute épreuve, accoutumés à vivre de peu, & qui se trouverent très heureux d'avoir de bonnes terres, & autant qu'il leur en falloit. Les guerriers Romains, qui retrouverent chez moi la victoire qu'ils n'avoient pas vue depuis long temps, à qui je n'ôtai rien, & que je délivrai de leur insortune & de leurs allarmes, prirent bientôt les sentiments de mon peuple, auquel ils eurent l'ambition de ressembler; & comme je leur avois laissé fur les autres citoyens des avantages assez grands, & dont ils ne pouvoient man-

quer d'être privés, s'il arrivoit une autre révolution, ils crurent fermement que leur fortune étoit attachée à la mienne, & se dévouerent à moi & à ma famille.

#### DE NUT S. sub en l'off -

Je vois que ma premiere faute sut d'avoir séparé mes intérêts de ceux de tous mes concitoyens, pour ne m'attacher que des scélérats; & la seconde, d'avoir répandu beaucoup de sang, lorsque je sus rentré dans Syracuse, dont on m'avoit sermé les portes, pendant que j'étois en campagne. Je devois laisser subsister chez les Syracusains l'opinion qu'ils étoient libres, m'assurer de la supériorité dans les assemblées, sans les supprimer; saire des résormes spécieuses, qui m'attachassent les honnêtes gens, & sur-tout mieux choisir les étrangers dont je pouvois avoir besoin, & en borner le nombre, asin de m'épargner la nécessité de proscrire, de consisquer & de dépouiller.

Je devois sur tout ne pas me permettre un saste inutile, & trop éloigné de l'égalité d'où j'étois sorti; en sorte qu'on me crût accablé de plus de soins & de travaux pour le bien public, sans pouvoir se douter que c'étoit pour moi seul que je travaillois. Ensuite j'aurois dû séparer tous les citoyens en deux ordres; m'attacher par des distinctions les possesseures des terres, & saire pour eux un privilege de porter des armes; en sorte que l'ordre le plus savorisé sût aussi le seul puissant par lui-même. Platon me conseilla quelque chose de semblable; mais il supposoit trop de vertu dans le commun des citoyens, & exigeoit que je sormasse le corps des guerriers de gens que j'aurois pris dans le berceau,

qu

de

R

mai odie

pour leur donner les sentiments dont j'avois besoin qu'ils sussent animés. C'eût été un ouvrage de trente ans, & j'étois trop pressé de jouir, outre que je n'étois pas sait pour enseigner la tempérance en toutes choses. Je brisai tout, pour m'épargner la peine minucieuse de tout plier. J'éprouvai quelquesois combien il est aisé de séduire le peuple; mais ce su une raison de plus pour que je ne me siasse jamais à lui: & mon malheur sut que je ne pus jamais gagner les Cavaliers Syracusains, qui me regarderent toujours comme un Tyran, & qui seuls m'auroient sussi pour contenir le peuple, si j'eusse été assez adroit pour ne pas choquer de front leur amour pour la liberté, & me susse ménagé leur estime. Je devois tout recévoir du peuple, & n'user de rien que pour le bien public le plus apparent.

# Je vois encore ene se fy Qet Dade faure, en name.

S

S

-

n

a-

1e

15

er

re

rte

oar

m-

un

des

u,

Vous ne me blamerez plus, je pense, d'avoir sollicité des titres, & de m'être plié en ce point aux mœurs des Romains.

# DENT'S.

Tout considéré, je vois que vous sîtes très-bien, & que je me hatai trop de prendre le titre de Roi.

# Hof. de breves energies. . neconnucés à respecter la C C C V S.

Vous auriez peut-être mieux fait de ne le prendre jamais. C'est une grande sottise de ne pas éviter les mots odieux, quand on peut, sans eux, avoir les choses.

#### DENYS.

Après avoir révolté contre moi tous les honnêtes

allieur, fut grip je

gens, car mon malheur voulut qu'ils fussent les plus attachés de tous à la liberté dont ils avoient le moins abusé, j'eprouvai aussi l'inconstance de mes satellites mercenaires, qui m'abandonnerent dans un grand péril. parce qu'on leur promit plus que je ne leur donnois, & qu'ils voyoient le moment où je ne serois plus en état de leur rien donner. Seu tot en siam ; siques si CLOVIS.

N'eûtes-vous donc jamais de terres à votre disposition? C'étoit-là ce qu'il falloit donner à vos guerriers, si vous vouliez vous les attacher, moins par l'espérance de gagner, que par la crainte de perdre, qui est beaucoup plus avantageuse à un Souverain.

# Den's s. de al allum no

Je vois encore que je fis une grande faute, en partageant mal les terres des proscrits, dont je donnai la plus grande part à des esclaves, que j'affranchis, & que je fis citoyens.

#### CLOVIS.

Cétoit-là, en vérité, une belle opération; que ne faissez-vous plutôt venir d'un Pays gouverné par un Roi, de braves guerriers, accoutumés à respecter la Royauté, qui eussent l'amour d'une liberté modérée, & les vertus qu'exclut la servitude, & qu'on ne donne point par l'affranchissement? Vos affranchis avoient servi des Syracufains, n'est-ce pas?

S

P

fi

d

je fa

fo

#### DENYS. ayot for adams solovia nieva

#### CLOVIS.

Eh bien, je voudrois parier, qu'accoutumés à croire leurs maîtres très-grands & très-heureux, ils n'aspire-rent qu'à leur ressembler, & furent des ennemis de plus que vous donnâtes à la Tyrannie.

S

k

i-

5,

ce

u-

a-

us je

ne

la

ée,

nne

rvi

#### DENYS.

Vous pouvez parier, & vous gagnerez. Mais je vois aussi par-là que je choisis mal mes étrangers: car tous ceux qui étoient nés dans des Villes libres, m'abandonnerent dans une occasion, pour devenir bourgeois de Syracuse. Observez pourtant que presque tout mon Etat consistoit dans une Ville très-grande, très-riche & très-forte, & qu'il me falloit une garnison soudoyée pour la contenir.

#### CLOVIS.

Vous vous renfermâtes dans cette Ville?

### DENYS.

Oui, avec la précaution de m'y faire une Ville à part.

#### CLOVIS.

Ainsi vous étiez un prisonnier qui en gardiez d'autres. Si j'en avois fait autant, ou j'aurois été à la merci d'un peuple qui craint de loin, & se familiarise de près, & sinit par mépriser, ou il m'auroit aussi fallu des soudoyés. J'avois des Villes en grand nombre; mais quand je m'en approchai, ce ne sut que pour en habiter les sauxbourgs. Mes concitoyens les appelloient des prisons ou des filets.

#### DENYS.

Vous parlez bien à votre aife. Mais à ma place, vous auriez fait ce que je fis.

CLOVIS.

Oui, si je susse né bourgeois.

DENYS.

Que m'euffiez-vous donc conseillé?

onoficiade in sendit CILVON'S See a restore for rest

De démanteler cette grande Ville, & d'être maître de la campagne.

ent confident dans use W. K. a . Os grande, tres actie

Et fi les Carthaginois, mes puissants voisins, fussent venus m'attaquer?

CLOVIS,

Vous les auriez battus avec des troupes, qui n'auroient eu d'afyle que fous l'écu de la victoire.

DENYS.

Mais si j'avois été battu? noincionq et seve . iu

CLOVIS.

En ce cas, foit que vous eussiez de fortes murailles, foit que vous n'en eussiez pas, vous étiez perdu : car, assiégé par un ennemi étranger, après une défaite, & entouré d'ennemis domestiques qui auroient cessé de vous craindre, vous auriez dû succember.

se es approchai, c, que n'i g o pour on habiter les

gi

Ce fut, en effet, ce qui fut sur le point de m'arriver; & fans un chef des auxiliaires qui se délara pour moi lorsqu'on s'y attendait le mains, j'étois forcé d'abdiquer.

stuffe one worre file call v 10 the Comment in arrive

Ce chef étoit sûrement ne dans un Pays où il y avoit des Rois?

DENYS.

Vous avez raison; c'étoit un Spartiate,

CLOVIS.

Il falloit vous attacher beaucoup de Spartiates.

une loi certine, qui a x M A Q de la tuce fion, eff

Ces gens-là n'avoient pas, de la Royanté, l'idée que je m'en étois faite.

CLOVIS

t

Sz

le

i-

ra

N'importe; ils ne la haissoient pas. Mais s'il vous falloit une Royauté qui ne sût compatible qu'avec la servitude, je ne suis plus surpris que vous ayiez eu tant de peine à garder la vôtre, & qu'elle ait sini sitôt après vous. La loi & l'amour sont les Rois. Si ceux-ci ne se sont pas aimer, il ne reste pour eux que la loi; mais si la loi qui consacre l'autorité, est la seule qui soit connue dans un Etat, les sujets n'ont plus l'idée de ce qu'est une loi. Ils consondent cette loi unique avec le sait, & les saits sont momentanés.

said and De way so come so so did se

Vous êtes bien habile pour un barbare. Je n'en ima-

CLOVIS,

Yous étiez un fou. Ou il falloit établir une vrais

Royauté, si la chose étoit faisable, ou vous deviez res. ter Greffier. Le fait fut que vous régnâtes, & le fait fut aussi que votre fils cessa de régner. Comment lui arriva cette petite catastrophe?

#### DENYS,

Je ne voulois point avoir pour successeur mon imbécille Denys, qui étoit l'aîné de mes enfants.

#### CLOVIS.

C'étoit encore une fottife que vous vouliez faire. Car une loi certaine, qui fixe l'ordre de la succession, est très-nécessaire au maintien de la Royauté, & au repos des peuples, and those no ne

DENYS.

Si ce fut une sottise, j'en fus bien puni. Ayant demandé un soporatif dans une maladie que j'eus, on m'en donna une si bonne dose, que je ne me réveillai plus.

# corquired the corporation of the

Vous fûtes fort heureux de mourir entre les mains des Médecins. DEN'S enfactes & W A D in

Mon fils me fuccéda fans aucune opposition; mais son oncle, qu'il avoit laissé bannir, pour lui avoir donné de bons conseils, résolut de délivrer sa patrie, profita de l'absence de mon fils, souleva toute la Ville, & ne laissa à son neveu que la citadelle, qui se désendit long. temps, & qui enfin se rendit. inguis giamsi iguis

fi

qu

#### CLOVIS.

Ainsi le peuple aimoit toujours la liberté dont il

avoit joui; il étoit toujours réellement le plus fort. Il pouvoit se révolter, sans violer aucune loi. Votre Royauté n'avoit jamais été que le droit de la force, & le moment devoit venir où la force seroit contre elle, parce qu'elle étoit seule contre tous dans l'Etat, & n'avoit que des soutiens précaires. Je ne suis plus surpris qu'elle ait duré si peu.

#### DENYS.

Il m'avoit été impossible de saire oublier la liberté; & quand j'aurois voulu me saire un parti entre les citoyens, je ne l'aurois pu d'une maniere durable, parce que ceux que j'aurois le mieux traités, auroient toujours eu moins que je n'avois ôté à tous, & qu'ils ne pouvoient gagner en abolissant mon gouvernement,

# chevers. De ce . 1 V oct Die

Il falloit donc refter Greffier.

a

A

.

S.

15

S

é

2

e

#### DENYS.

Je suis à présent de votre avis. Mais la licence du peuple m'avoit révolté, & j'avois eu d'abord de bonnes intentions.

#### CLE O VIS. smitted sta

Le peuple ne favoit pas être libre avec modération, & méritoit un Tyran comme vous. Mais vous euffiez mieux fait de laiffer à un autre le soin de le punir. Vous fûtes très-malheureux, sans doute?

# me comodina de bonheur dont il me rient qu'à dui co

Comme peut l'être un homme qui jouit de tout, & qui attend sans cesse le moment où il perdra.

# avel joul; it didn't tentowo I Dness le plesdort Il.

Il fus donc très-heureux de ne vouloir être Roi qu'autant que je le devois l'être, & de laisser à chaque ordre de mes sujets autant de liberté qu'il leur en falloit pour aimer mon gouvernement, & avoir intérêt à le maintenir. Ce sut-là en quoi consista toute mon habileté. Il vous en fallut bien davantage pour ne faire que des sottises.



# CHAPITRE VII.

Qu'il n'y a point de ressource assurée contre les révoltes, où il n'y a pas deux ordres distincts de citoyens. De ce qui est nécessaire à l'ordre savorisé, courageux, & conservateur de la société.

CE n'est pas dire beaucoup que d'avancer qu'un peuple heureux ne se lassera jamais de son état, & qu'ainse il ne cherchera pas à le changer, en secouant le joug de l'autorité légitime. Car ici la question n'est pas de savoir si le meilleur moyen de retenir un peuple dans l'obéissance n'est pas de le rendre heureux; (malheur au monstre qui peut en douter!) mais il saut supposer, ce qui est très-possible, qu'un peuple heureux méconnoîtra le bonheur dont il ne tient qu'à lui de jouir, & en cherchera un autre qui ne lui convient pas. Il est encore possible qu'un inconvenient passager d'une opération nécessaire mette un peuple au désespoir, &

q

a

ge

he

de

ce

lui fasse prendre les armes. Ensin, la séduction du fanatisme, l'insolence de la prospérité, quand les mœurs en sont altérées, des infinuations étrangeres, peuvent allumer le seu de la révolte. Ajoutons même les sautes & les erreurs du Magistrat suprême, qui peut faire le mal, sans le vouloir, ou parce qu'il se croit sorcé à le saire pour éviter de plus grands maux. Dans tous ces cas, la révolte est possible.

Supposons maintenant que ce peuple mutiné n'ait jamais respecté que le Chef suprême & ses Officiers. Il ne les respecte plus; car il hait l'un, comme son ennemi, & déteste les autres autant qu'il les méprise, comme les vils instruments d'un pouvoir odienx. Qu'arrivera-t-il alors? Le peuple se choisira un chef qui lui ressemble; le plus audacieux sera à ses yeux le plus digne de le commander.

Or, le peuple, fous un tel chef, est le plus dangereux des tyrans, parce qu'il est celui qui a le plus de caprices, & qui se porte avec le plus de violence à les satisfaire. Voilà donc deux tyrans aux mains l'un avec l'autre; mais celui qui n'est qu'un homme, doit pétir.

Il ne périra pas, dites-vous; car il a des fatellites qu'il foudoye. Mais avec quoi les foudoye-t-il? Avec l'argent du peuple, fans doute. Si donc il ne remet pas auffi-tôt le peuple dans le devoir, il n'aura plus ni argent, ni fatellites.

S

-

It

e

S.

e

C'est à quelque différence près ce qui arriva en Boheme sous Sigismond, & dans la Flandre, sous plusieurs de ses Comtes. La lie du peuple devint des armées, & ce sut de la lie du peuple que sortirent ses chess. Nous dirons dans un moment pourquoi ces révoltes ne furent pas plus funestes à Sigismond & aux Comtes de Flandre.

Faisons une autre supposition. Le peuple respecte quelque chose au-dessous du Chef suprême. Il connoît la différence des conditions; & malgré son insolence, il n'a pas perdu l'habitude de mettre quelque différence entre un homme vil & un autre homme. Si le premier devient son chef, il sera honteux de lui obéir; il finira par le méprifer, & rentrera dans le devoir. Choifit-il le second pour le commander, & je suppose que celui-ci acceptera cet emploi, ce qui pourtant arrivera difficilement, cet homme se trouvera très-mal à son aise dans fon poste, & ne s'accommodera pas mieux d'une compagnie à laquelle il n'est pas habitué. Il attirera auprès de lui autant de ses égaux qu'il pourra, leur donnera fa principale confiance & les meilleurs emplois. Le peuple ne verra pas volontiers qu'on le néglige, ou qu'on le foumette à un gouvernement semblable à celui qu'il vient de proscrire; & s'il ne se défait pas de son chef, la faction populaire se partagera; on y remarquera deux intérêts distincts, & le Prince déposé sera bien mal-adroit s'il n'en profite pas pour reprendre le dessus.

1

1

f

q

d

fe

ra

la

g

m

fo

pa

fa

m

fé

le

Br

Mais dès que nous supposons deux ordres, l'un supérieur & moins nombreux, l'autre insérieur & physiquement plus sort, nous sommes en droit d'ajouter, ou que les deux ordres ne seront pas mécontents à la sois, & que le moins nombreux, comme le plus savorisé, restera attaché au Souverain; ou que, s'ils se révoltent de concert, leur union ne durera pas longtemps, parce que les loix, une sois violées, l'ordre le

moins nombreux n'aura plus de droit à la supériorité, & que le peuple qui se sentira le plus sort, tendra à l'égalité. La mésintelligence se glissera dans le parti des rebelles, & l'ordre supérieur regrettera de s'être éloigné d'un Prince, dont la supériorité sur tous assuroit la sienne sur le plus grand nombre.

Ce fut ce qui arriva en Boheme, où pourtant toute la Noblesse ne prit point part à la révolte; mais ceux des Nobles que le fanatisme y avoit entraînés, surent les premiers à traiter avec Sigismond, & à faciliter un accommodement.

Sous les Comtes de Flandre, la Noblesse ne prit point de part aux révoltes; & si elle ne sut pas affez forte pour faire rentrer les rebelles dans le devoir, parce qu'il n'y avoit plus de proportion entre elle & des Villes devenues trés-grandes & très-riches, elle mit du moins ses Comtes en état d'attendre les secours de leur Suzerain, & d'en prositer.

Quand l'insolent Prévôt Marcel, suivi d'une populace sorcénée, eut subjugué ce qui étoit resté des Etats généraux, & insulté le Lieutenant-Général du Royaume, qui en étoit l'héritier présomptif, la premiere ressource de Charles le Sage sut dans sa Noblesse de Champagne & de Vermandois.

Le peuple de Brandebourg, facilement séduit par le faux Waldemar, se révoltoit, sans le savoir, contre son maître légitime. La Noblesse du Pays, qu'on ne put séduire, lui resta attachée, & sit rentrer le peuple dans le devoir. Sans elle, un meûnier devenoit Electeur de Brandebourg.

N'ayez qu'un ordre dans un Etat, & tout vous manquera à la fois; ayez en deux, & il vous restera toujours des ressources dans l'attachement de celui que vous aurez le plus approché de vous. Ce ne peut être le plus nombreux; car le grand nombre exclut la faveur & la prééminence : mais si vous êtes sage, vous aurez soin que le petit nombre, qui nécessairement aura quelques uns des fentiments que donne la supériorité, soit aussi le plus courageux, & par conséquent le plus fort, au moins proportion gardée. Mais si vous craignez la disparité du nombre, ayez encore une autre attention. Faites en forte que ces hommes, sur qui vous pouvez compter, habitent la campagne, & que là ils soient respectés par d'autres hommes, & ayent du crédit sur eux. Je les relegue à la campagne, parce que je laisse les Villes aux artifans, aux vices, & à l'égalité populaire auffi-bien qu'à votre fisc; & que, dans un temps de fermentation, la contagion fera moins rapide dans les campagnes. J'ajoute encore que ce n'est que là que les districts peuvent être distincts, & qu'un certain nombre d'hommes peut distinguer son chef, & avoir avec lui des rapports directs, exclusis & constants.

J'ai cité l'exemple du faux Waldemar, pour indiquer l'utilité dont peut être un ordre que l'éducation de ses membres préserve de la séduction. Les Villes se déclarerent pour l'imposteur; mais dans les campagnes, la Noblesse suit écoutée, & elle ne se trouva pas seule contre tous.

Le souvenir du passé nous force peut-être d'excepter le fanatisme, quand nous parlons de la séduction à laregle choice fufce qui a

homi des d lieu

U

qui

eft q eft l' des l dans roit d la cui

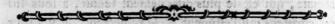
Le aux a coura quelle le peuple est plus exposé que la Noblesse; mais cette exception se trouveroit peut-être rentrer dans la regle, si c'étoit ici le lieu de la discuter. Au moins deux choses sont-elles certaines: l'une, que l'erreur & les violentes passions qu'elle peut faire naître, trouvent moins d'accès dans un esprit éclairé & dans un cœur que remplissent déja des passions morales, que dans un esprit grosser, & dans un cœur qui n'a encore éprouvé que des passions soibles, &, pour ainsi dire, physiques; l'autre, que l'intérêt entrant pour beauconp dans les opinions & les affections des hommes, celui la sera moins susceptible d'opinion & d'affections nuisibles à la société, qui a le plus d'intérêt à la maintenir telle qu'elle est, & qui connoît le mieux cet intérêt.

Mais d'un autre côté le respect & l'estime contribuent beaucoup à la crédulité; d'où il s'ensuit que si le même homme, qui est le plus dissicilement séduit, a sous lui des citoyens qui l'estiment & le respectent, il y a tout lieu d'espèrer qu'il sera en état de les préserver de la séduction.

Une conséquence naturelle de ce que je viens de dire, est qu'où réside la sorce morale, & son principe, qui est l'amour de la gloire, là doivent aussi se trouver des lumieres, que ne peut avoir le citoyen absorbé dans l'exercice de son pouvoir physique, & qu'il seroit dangereux d'en distraire, en ouvrant son esprit à la curiosité.

Les lumieres que j'exige, sont d'ailleurs si analogues aux autres qualités que je suppose dans les désenseurs courageux, que leur acquisition sera à peine un travail pour eux, & leur donnera peut-être une occupation utile.

Ainsi les désenseurs de la société contre les ennemis du dehors, seront encore chez eux les précepteurs & les guides du peuple. Ils le retiendront par leur crédit & leur exemple dans la sidélité qu'ils doivent au souverain Magistrat; & quand ces portions du peuple, qui sont, pour ainsi dire, sans guides, & quelques-unes de celles qui en ont, voudront briser le joug & déchirer la société, le chef, qui réunit en lui tous les intérêts & l'inspection générale, trouvera dans ces mêmes désenseurs des guerriers toujours prêts à réprimer la révolte, & qui seront en état de le faire, si on ne les a pas ruinés, avilis & dépouillés de tout leur crédit, & de cette portion d'autorité dont ils ont besoin pour étayer leur supériorité.



# CHAPITRE VIII.

Que l'injustice tend directement à la dissolution de la société; qu'il faut lui opposer des juges, exécuteurs des loix qu'on appelle ici conservateurs de la société dans un sens particulier. Quelles doivent être leurs qualités.

L'INJUSTICE rend les hommes ennemis les uns des autres, parce qu'elle attaque l'égalité, en attribuant à un homme ce qui ne lui appartient, ni en sa qualité qua titue Si

fi ell nem gran niqu fion

bient L'i

So

teux les ye fespoi nité,

Jette & voi de leu Une elle n

n'avoir ce mo à chac abfoud grande la terre

Tome.

qualité d'homme; ni à raison des accidents qui constituent sa condition, outre resques ael rust li solume

Si l'injustice est réprimée, la guerre finit avec elle; si elle triomphe; celui qu'elle a opprimé, reste l'ennemi de son oppresseur; & ce dernier, devenu plus grand & plus sier, cherche encore à s'agrandir par l'iniquité, ou, ce qui est la même chose; par la suppression de cette égalité qui a combattu en vain contre luis

Souffrez dans da fociété un seul homme qui puisse tout oser pas qui ofécie plus souvent avec succès pas bientôt il en sera le tyran, qui enso ochoob and mag

dont elle attaque le contrat primitificat no l'especiar

Elle rend sa protection illusoire, & même funcse à teux qui s'y consient; & avec le temps, elle ouvre les yeux aux soibles, à qui elle ne laisse que leur déssepoir : & comme c'est là le dernier essort de l'humanité, c'est aussi le plus puissant & le plus redoutable.

Jettez les yeux fur toutes les fociétés qui ont péri, & vous verrezh l'injustice entre les principales causes de leur décadence is lui al el el develor se le livo al la communication et le leur décadence et le leur de leur de le l

Une société seroit donc très imparfaite, ou plusôt elle n'auroit ce nom que très improprement, si elle n'avoit pas pris des mesures pour bannir de son sein ce monstre toujours; prêt à le déchirer, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, pour punir & pour absoudre de la maniere la plus propre à établir la plus grande consiance dans les cœurs vertueux, & à porter la terreur dans cœux pour qui l'injustice auroit des charmes.

emploi, il faut les compter entre les défenseurs de la société, non que chacun d'eux doit armé, mais parce que tous ensemble ils tiennent le glaive de la justice pour détruire les scélérats, so que par leurs arrêts, ils confondent d'injustice, qui mose encore s'armer,

Mais est-se un ordre, est-ce une classe de citoyens, ou n'est-ce qu'une députation ; qui; au nom de la so-cléré se de son chies, exerce des sonctions auxquelles elle n'a par elle même aucun dioit ? Cette question ne peut être décidée dans un pays, ni dans un siècle, pour tous les pays se trous les siècles ndb y a même apparence que l'on trouveroit des fociétés où les conservateurs de la société, can on peut leur donner ce nom, seroient tout à la fois une classe; nom un ordre, se une députation, estima en elle iup à e seldior une xuey establement en partie en est de la société et pour leur donner ce nom, seroient tout à la fois une classe; nom un ordre, se une députation, estima en elle iup à e seldior une xuey establement en la sur le sur le seldior une xue establement en la sur le seldior une classe que se des sont en la seldior une classe que se la seldior une classe que se la se content en la seldior une classe que se la seldio

feivareurs, nous fera connoître quel doit être le besoin moral dont ils foient le plus occupés usy sel sand

La fociété est redevable de la justice à tous les membres que ils agissement donc pas la vent donc pas la vent en la faction de la faction de la faite.

Pour qu'ilsmien foient spat sentésl, il faut qu'ils me des les propries des les principes de la principe de la maniere la plus propre à établisse de la maniere la plus propre à établisse de la maniere la plus propre à établisse.

Ne pouvant, ni ne devant être soutenus dans leur travail par l'amour des biens physiques, il est néces faire qu'ils desirent un ou plusieurs biens moraux, & il

men l'effi & le paifi verti pas i pas a

D'deftin Sans dans

qu'il n fans d vateur la prof je n'en des de trop, viterai pour co

Je ne finitiven feur acti

qu'elle

Je cra pourroit tion pres me semble que ces biens peuvent être précisément les mêmes que nous avons assignés aux autres désenteurs, l'estime, la considération, la gloire même, l'autorité, & le falut de la patrie, qui seul seur assure la jouissance paissble de rous ces biens. Les vertus des uns seront les vertus des autres, à l'exception du courage, qui n'est pas le même pour rous, & dont le conservateur n'a pas autant besoin que le désenseur; car en lui ne réside pas la force morale.

D'après cet exposé, on sera tenté de croire que je destine aux désenseurs les sonctions de conservateurs. Sans doute: & je les leur ai déja affurées, à chacun dans son district.

Si les loix sont simples & la justice facile à rendre, & qu'il n'y air de citoyens aisés que les défenseurs, il est sans doute qu'il faudra prendre parmi eux les conservateurs. Mais s'il y a d'autres citoyens aisés, & que la profession de juge démande un homme tout entier, je n'en exclurai pas les désenseurs, pour n'avilir aucun des deux ordres. Mais comme ils ont une vertu de trop, & que je veux tout économiser, je ne les y inviterai pas plus que tous les citoyens aisés, qui auront pour cette profession autant de dispositions & de vertus qu'elle en exige.

Je ne voudrois pas même qu'où la justice se rend définitivement, un confervateur su en même-temps détenseur actuel de la société.

C

(e

ur

ef.

il

Je craindrois son courage, qui, dans le tribunal, pourroit se changer en un vice contraire à sa destination présente.

J'avoue cependant que sans faire de loi pour établir l'égalité de nombre entre les conservateurs tirés des deux classes, sans admettre entre eux aucune dif. tinction, sans soupconner en eux une partialité que leur état exclut, j'aimerois beaucoup à trouver dans chaque députation, ou cette égalité, ou une proportion approchante de celle-là. L'ordre des défenseurs auroit une profession & de la considération de plus. La classe des conservateurs n'y perdroit pas, & il me semble que la fociété y gagneroit. en ten no eloque res es



# CHAPITRE TX.

Troisieme Besoin de la Societé, celui d'avoir des chefs, auquel répond l'ambition des citoyens.

Suite du Chapitre précédent. De l'ambition des confervateurs, de celle des défenseurs. Nécessité & moyens de borner l'un & l'autre. Distinction entre les emplois pour lesquels on naît, & ceux auxquels on parvient. our cerce profession autant de

UAND je desire dans un conservateur l'amour de l'autorité, ou le desir de commander, j'ai en vue le motif qui doit le porter au travail, par lequel il faut qu'il se prépare à remplir les fonctions d'un emploi si important; & quand il y est parvenu, je ne lui permets de conserver cette passion que parce qu'il est impossible

q

& paff le fi -UN

doit défa cond

0

man

fes t l'un ble; préte ne fe fe ré encor

Il 1 ferva

guerr

Tel même peut p fans la firer,

Or, paroît n'en de Il p

n'a d'a que no & qu'il feroit injuste de proscrire comme un vice une passion dont on fait une vertu, & de condamner, dans le succès, la cause à laquelle il est dû.

Ne perdons pas de vue cette maxime, que la justice doit consacrer, & pardonnons aux hommes de petits défauts, qui ne sont que les difformités d'un arbre se-cond en fruits excellents.

Otez l'ambition ou le desir des honneurs & du commandement au désenseur né de la patrie, & à celui que ses talents naturels rendent propre à l'administration: l'un aura un motif de moins pour aimer un état pénible; & s'il s'y dévoue, en bornant ses espérances ou ses prétentions, il bornera son application & son zele: il ne sera donc pas tout ce qu'il pourroit faire. L'autre ne se résoudra point à faire un métier moins brillant, & encore plus éloigné de la nature humaine que celui du guerrier.

Il n'y a rien pour la nature dans les fonctions de confervateur, & presque tout y est contre elle.

Tel est cependant l'esprit de cet état, que la passion même qui a conduit, y devient de trop. L'ambition ne peut presque pas habiter dans l'ame d'un conservateur, sans la corrompre. C'est un homme qui ne doit ni desirer, ni craindre rien, qui ne dépende pas de lui.

Or, l'avancement à des emplois plus éminents ne paroît pas pouvoir dépendre de lui. Celui de ses ensants n'en dépendra, sans doute, pas davantage.

Il paroît donc impossible que le conservateur, qui n'a d'autre état que celui-là, soit sans ambition, ainsi que nous l'exigeons de lui. Il lui en a fallu pour devenir ce qu'il est. Est-il possible que, pouvant encore avoir des desirs de la même espece, il cesse tout-à-coup d'en avoir?

Disons-en autant du Magistrat qui participe à la souveraine puissance dans une République. Si le ressort qui l'a mu pour le faire parvenir aux emplois, continue à agir quand il y est parvenu, il voudra toujours monter, & il ne le peut pas sans parvenir au comble du pouvoir moral, c'est-à dire, à la souveraineté.

Sous ce point de vue, l'ambition dans un défenseur peut aussi devenir sunesse : car s'il parvient au grade le plus éminent, & qu'il soit encore ambitieux, il portera ses vœux au-delà de ce que peut lui accorder la société.

Mais dans le guerrier, en qui domine l'amour de la gloire, nous ayons un desir sans bornes sur lequel nous pouvons, pour ainsi dire, rejetter son ame, & qu'au besoin, nous opposerons à l'ambition; nous avons aussi l'amour de la patrie, par lequel nous contrebalancerons encore l'ambition. Ce moyen nous restera de même pour contenir le Magistrat Républicain, parce que, dans l'un & dans l'autre, l'excès de l'ambition attaqueroir directement la société, & peut être représenté comme nuisible à leur gloire.

Mais nous n'avons pas cette ressource contre l'ambition du conservateur, qui doit cesser d'en avoir dès le premier pas qu'il a fait dans sa carrière.

Aurons-nous recours à l'expédient que Platon propose pour avoir d'excellents Magistrats; savoir que, bornant leur bonheur à l'étude & à la contemplation, qu'il tinos théo me

prati ment

vient jusqu tes

. Pu

étend foibl non

> bond s'en i pas o plie. fur c

Pa

No deftir avec

Que ferva

qui les rendent capables des fonctions que nous leur destinons, ce ne foit que malgré eux qu'ils passent de la théorie à la pratique, qu'ils regardent les emplois comme un fardeau, & qu'ils les quittent avec joie, après les avoir acceptés avec peine?

Cet expédient seroit merveilleux, s'il n'étoit pas impraticable. Mais gardons-nous de le rejetter entièrement, & suppléons à ce qui lui manque de possibilité par quelqu'autré moyen.

Puisque l'ambition dans toute son énergie ne convient à aucune profession, commençons par la borner jusques dans son origine, c'est-à-dire, dans les préceptes de l'éducation.

Nous la donnerons plus forte au guerrier, & aussi plus étendue. Mais à mesure que nous l'étendrons, nous l'asfoiblirons, en ne lui montrant que comme possible & non nécessaire, ce qui sera au delà du but qu'il faut absolument qu'il se propose.

Par-là nous le préparerons à regarder comme surabondant ce qu'il aura obtenu au-delà de ce but, & il s'en sélicitera, & à se passer sans peine de ce qu'il n'aura pas obtenu. Son ambition nécessaire sera aisément remplie. D'autres passions ou d'autres vertus l'emporteront sur ce qui lui en restera.

Nous en userons de même à l'égard de celui que nous destinerons aux Magistratures Républicaines, & ce sera avec le même succès.

Quant à l'éleve que nous formerons pour être confervateur, évitons de lui rien montrer au-delà du premier emploi qui lui donnera ce titre. Qu'il le regarde comme le terme de ses voeux, & s'habitue à ne rien defirer de plus. Si nous étions législateurs, nous ajouterions l'invincible nécessité aux chaînes de l'éducation, & le conservateur ne pourroit, en esset, rien espérer de plus que ce qu'il auroit d'abord obtenu, ni dans le même ordre d'emplois, ni dans un autre.

Mais nous ne devons être cruels pour aucun homme, & nous le ferions pour la classe des conservateurs, si nous allumions en eux une grande passion, même bornée dans son objet, pour l'éteindre ensuite par la nécessité.

Or, les passions s'allument par la grandeur des obstacles qu'elles doivent surmonter. Il faudra donc que l'emploi de conservateur soit très-accessible à quiconque se présentera pour y entrer avec les talents & les connoissances nécessaires.

Ainsi d'un côté le travail qui y préparera sera grand, & grande aussi sera l'idée que nous donnerons de cet emploi à ceux que nous y destinerons, asin qu'il soit un prix proportionné au travail; mais il ne faudra, à qui s'en sera rendu capable, ni brigues ni sollicitations, pour l'obtenir. Il le recevra de plein droit.

Toute espece de travail porte avec soi sa récompense, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. Celui qui est le plus difficile, qui demande le plus de talents & d'application, est aussi celui qui récompense le mieux par lui même. Delà vient qu'on voit des hommes doués d'un génie heureux & tourné vers l'objet qui leur est propre, travailler toute leur vie pour le plaisir de réussir. Ils se sont une ambition indépendante de la société. Une dé-

eux

o tous & I de l

V

fa R touto confi ils fe ambi

propri duiro

un p

dans left fi

Ma de la & ce o pitre,

Il e

converte ou l'acquision d'une science nouvelle, est pour eux un avancement ou une promotion.

Ne foyons donc pas surpris que celui-là ait d'ordinaire le moins d'ambition, qui sait le mieux son métier, & 'qui l'aime davantage. Il a déja obtenu, & il obtient tous les jours des récompenses que nous ne voyons pas; & parce que l'homme est borné, ce prix', qu'il obtient de lui-même, tourne en diminution du besoin qu'il a d'un autre prix.

Voilà, ce me semble, comment & jusqu'à quel point l'expédient qu'a proposé Platon, est praticable hors de sa République, & peut être appliqué plus on moins à toutes les professions. Il peut sur-tout l'être à celle des conservateurs, & nous pouvons assurer que, meilleurs ils seront, moins il nous en coûtera pour contenter leur ambition. L'estime, la considération, &, dans les cas extraordinaires, nos applaudissements, seront pour eux un prix suffisant.

Nous examinerons ailleurs quel moyen est le plus propre à les préserver de cet excès d'ambition, que produiroit en eux la difficulté combattue & vaincue.

Nous aurons auffi occasion de rechercher d'où vient dans les guerriers de nos jours cet excès d'ambition, qui est si onéreux à la société, & que ne connurent pas nos peres.

Mais nous n'avons presque rien dit encore du besoin de la société, auquel répond l'ambition des citoyens, & ce devoit pourtant être le principal sujet de ce Chapitre.

Il est nécessaire, avons-nous dit ailleurs, que la fociété

même la plus libre, ait des chefs qui la régissen; nous avons ajouté, qu'on ne le devient pas sans peine, pour indiquer la nécessité de l'ambition dont nous venons de parler.

Nous avons donc laissé de côré les emplois auxquels on ne parvient pas, mais pour lesquels on naît, tels que sont dans un ordre très-inférieur ceux des désenfenseurs privilégiés qui ont une jurisdiction; & dans un autre ordre encore, celui de pere de famille, qui donne aussi une jurisdiction. Je rapproche l'un de l'autre pour justisser la premiere institution, qui est arbitraire, par la seconde, qui est indispensable, quoiqu'elle emporte comme l'autre une diminution de liberté, ou de l'exercice arbitraire du pouvoir physique, & même du pouvoir moral, pour qui est subordonné à son associé, & a vécu auparavant hors de certe subordination.

On pourroit dire, il est vrait, qu'on parvient à l'autorité de pere de famille; car on ne naît pas tel. Mais cet avancement est de telle nature, que si nous lui donnons ce nom, la distinction n'aura plus lieu entre les emplois auxquels on parvient, & ceux pour lesquels on naît; distinction qui est ici relative à l'ambition qui conduit aux uns, & sans laquelle on obtient les autres:

Si vous insistez, en disant que le titre de pere de famille est une véritable dignité, que ce peut être, que ce doit même être un objet d'ambition; en saveur d'une idée aussi belle, aussi utile, & que je voudrois trouver dans tous les esprits, je vous pardonneral volontiers cette petite chicane, & vous prierai même de mettre votre principe en vogue, de le saire adopter comme Pa Ne co

in

CO

l'e

De

263

110

faut au | cett

déc

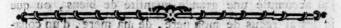
mêm un h

roga E

en y

incontestable: mais je vous ferai observer qu'on se marie sans ceres ambirion, qu'elle n'entrera jamais pour beau-coup dans la résolution de s'établir, & qu'ainsi elle n'est pas le principal mobile, ni même un véritable mobile vers l'objet essentiel, à l'obtention duquel elle peut coopérer.

Ainfirje ferai autorifé à ne pas compter la dignité & l'emploi de pere de famille, entre ceux auxquels on pari vient sa auxquels on pari



# CHAPITRE X.

Des offices auxquels est attachée l'autorité. Comment on peut juger sa leur hérédité est utile ou nuisible. De l'usage de l'autorité.

El feroir paut être ici le lieu d'examiner ce qu'il faut penser de l'hérédité des emplois qui donnent part au gouvernement de la fociété; mais si nous réduisons cette question aux termes les plus simples, elle sora décidée par l'exposition même.

Est-il une prérogative de la naissance, qui soit ellemême le moyen nécessaire ou le plus sûr pour mettre un homme en état de la mériter, ou d'être à proporportion plus utile à la société ? Soussrons que cette prérogative ait lieu.

Est il une prérogative qui appartienne à la naissance en vertu d'une loi, ou d'une possession équivalente à

une loi; en sorte qu'on ne puisse les séparer sans injustice, ou en vertu d'un pouvoir suffisant? N'envions point à un autre un droit que nous n'avons pas, mais qui ayant le même sondement que les droits que nous avons, ne peut être détruit sans qu'il en résulte qu'on peut aussi détruire les nôtres.

Reprocherai-je à un citoyen la foible prééminence, les privileges modiques dont il jouit en vertu de la loi, quand en vertu de loix, qui ne font pas plus facrées, j'ai accumulé une grande quantité de biens, ou que je les ai reçus de mon pere, de ma mere, d'un collatéral, ou d'un testateur, qui n'a eu droit de disposer de ce dont il ne pouvoit jouir, qu'en vertu de la loi?

Est-il plus contraire à la raison (car la nature garde ici le silence) qu'un pere laisse à ses ensants des biens moraux qu'il a acquis, ou qu'une loi lui a assurés, & à sa postérité, qu'il ne l'est, qu'un autre pere laisse à ses ensants un amas de biens physiques dont ils n'ont pas besoin, & dont l'ensemble n'est qu'un bien moral? Une rente, un devoir séodal sont-ils plus révoltants par le droit de l'un & l'obligation de l'autre, parce que cette rente est très modique, que ce devoir est attaché à un sonds, que ne l'est une grosse rente dont un homme jouit pour sa vie, & qu'il laisse encore à sa postèrité à perpétuité, parce qu'il a une sois payé une somme vingt sois plus sorte que la rente?

La dépendance dans laquelle un homme se trouve à l'égard d'un autre homme, parce qu'il rient un sonds que son auteur obtint à cette condition de l'auteur de cet homme; cette dépendance, dis-je, est-elle plus odieuse

que par ce i les mai quit trer Pou parc ges renc perp gran pour d'une droit foum

> qui n refuse condi

auffi

vra 1

foit a Contiquoiq foit of ferver

Vo

que celle dans laquelle je tiens deux mille hommes, parce que j'ai acheté un Régiment, ou dans laquelle ce riche tient cinquante valets, parce qu'il a de quoi les payer? Ils peuvent le quitter, dites vous. D'accord; mais il ne les payera plus. Mon cenfier peut aussi me quitter au même prix. Je ne le payerai plus, je rentrerai dans mon fonds comme ce riche garde fon argent. Pourquoi n'aurois-je pas le même droit? Seroit-ce parce que mes aïeux donnerent un fonds au-lieu de gages ? La diversité de l'effet ne répond point à la différence de la cause. Seroit-ce parce que le don devint perpétuel d'un côté, & le service de l'autre? J'y vois de grands avantages pour l'obligé, & beaucoup plus que pour le donateur; mais il ne s'ensuit pas de la perpétuité d'une chose, un changement dans sa nature. Ainsi le droit qu'avoit peut-être l'auteur du cenfier de ne se pas foumettre, en n'acceptant pas le fonds, le censier l'a aussi aujourd'hui. Qu'il rende le fonds, & il ne devra rien. son été nius frant a-t-on-Apporté m

Mais le droit qu'avoit mon auteur, je l'ai aussi; à qui ne veut rien me devoir, je ne donne rien; à qui me resuse ce qu'il me doit, je retire ce qui a lui été donné à condition de me devoir.

Vous prétendez que le censier garde le fonds, & qu'il soit aussi libre qu'un homme de son état qui n'a rien. Continuez donc aussi à payer les valets de votre pere, quoiqu'ils ne veuillent pas vous servir; ou qu'il vous soit désendu de renvoyer les vôtres, quoiqu'ils vous servent mal.

Voilà, quant au droit, qui peut rendre facrée l'héré-

dité de certaines Magistratures, depuis la baffé justice jusqu'à la hauté, & depuis le simple noble jusqu'à celui qui est le plus siré.

l'ai déja expliqué l'utilité dont elles sont pour la société. Voyons s'il en est d'autres qui puissent aussi être héréditaires de droit, & avec stuit, que mand us manifest

Quand on read un office hereditaire, on suppose que tout homme, élevé d'une certaine maniere, pourra le remplir; car on ne pose point en principe l'heredité des talents: on suppose encore que la libre collation de cet office est un droir peu utile du même nuisible, ou que l'utilité n'en est pas telle qu'este ne puisse être contreba-lancée avantageusement par le bon esser que produit une récompense éclarante.

Lorsqu'on a suppose que tout homme dans certaines circonstances, & eleve d'inte certaine maniere, seroit un brave guerrier, on a fair une supposition très-raisonnable, & que ne condamnent point quesques exceptions.

A-t-on été plus loin? a-t-on supposé qu'un fromme dans le même cas séroit un dighe ches de plusieurs guerriers? La supposition est devenue un peu moins raisonnable; mais elle a encore été recevable.

Si on l'eût poussée jusqu'au Généralat, c'eût été une preuve que l'art militaire n'étoit qu'une routine; c'est pourtant ce sur quoi étoit sondée l'hérédité de la Royauté militaire & des Duchés.

Mais des qu'il vous faut des talents qui ne se trouvent pas dans le plus grand nombre des hommes, & auxquels l'éducation ne supplée point, l'hérédité est une absurdité, à moins que les inconvénients possibles geft fon à la

de

à la res, l'hé

N

les
trib
fubo
qui
latic
e'eff
la q

tout four conréfo de l

poir

E

de treçu car c'eft être

L

de la collation ne soient plus grands que ceux d'une gestion imparsaire.

C'est d'après cette comparaison d'inconvénients & sur son résultat, que les peuples sont censés avoir renoncé à la collation de la premiere de toutes les Magistratures, de la Royauté, par exemple. Une loi a consacré l'hérédité, & cette loi est sainte.

Mais où il y a un distributeur des emplois, qui peut les conférer par choix & sans trouble, soit que ce distributeur soit un homme, soit que ce soit une société subordonnée, qui peut être tenue dans l'ordre, & à qui on peut prescrire une regle; ensin, dès que la collation est sans inconvénients, l'hérédité est absurde, & c'est une solie de l'établir. Pour ce qui est de l'abolir, la question ne peut être décidée en général; car partout il doit y avoir justice, & la justice ne se trouve point où il n'y a ni consentement, ni compensation.

Exceptons donc la suprême Magistrature & la moins éminente de toutes; c'est-à-dire les deux extrêmes: & tout ce que nous trouverons dans l'intervalle, restera soumis aux intérêts momentanés de la société, & par conséquent à la libre collation, à la réduction, à la réforme, à la suppression, & deviendra l'objet légitime de l'ambition des citoyens.

La Magistrature suprême sera le principe & le centre de toutes les autres, qui n'auront rien qu'elles n'ayent reçu, & ne recevront que le moins qu'il est possible: car c'est par nécessité que les hommes sont gouvernés; c'est un besoin de la société, & tous les besoins doivent être satisfaits aux moindres fraix possibles.

Ainsi le Magistrat suprême d'exercera lui-même d'aus torité que le moins qu'il pourra; il évitera de multiplier ses coopérateurs, & ne seur permettra d'agir, comme tels, qu'aurant qu'il sera indispensablement nécessaire;

Toute l'autorité dont peut avoir besoin une société, résidera donc en elle. C'est ce qu'on appelle le pouvoir absolu ou parsait. Mais où la volonté des individus sussitir , l'autorité ne se montrera pas, & le Magistrat sera persuadé qu'il se rendroir coupable d'une prodigalité inexcusable, s'il usoit de son pouvoir sans nécessité.

Il prescrira la même regle à ses coopérateurs; & s'ils s'en écartent, il les châtiera comme de mauvais citoyens, qui volent aux hommes l'exercice de leur faculté la plus chère, celle de vouloir, & qui substituent mal-à-propos la volonté impérieuse d'un seul à la volonté active de plusieurs.

Je suppose ici qu'une regle, que j'ai comprise dans la définition du bonheur, lorsque j'ai parlé des individus, doit aussi avoir lieu pour les sociétés.

Si je ne me trompe pas dans ma supposition, elles doivent pourvoir à leurs besoins avec le moins de dépense & le plus indépendamment qu'il est possible. L'autorité est un moyen pour elles. S'il étoit inépuisable, & que l'usage en sût sans inconvenient, ma regle seroit fausse; mais si ce moyen est borné dans son énergie & dans ses esses, si l'on ne peut l'employer avec excès sans l'user, & si, lorsqu'il est supersu, il est nuisible, il reste évident qu'il doit être économisé avec toute la sagesse possible, & que le prodiguer, c'est hâter la pé-

nurie

fa rét que un ciét

nu

Qu

1

P

46

J<sub>E</sub>

un m devident La doit

tout citoy veuil

& fi minor

To

nurie de la société dans cette partie, & par conséquent sa dissolution: car elle ne fait un corps moral que par la réunion des volontés en une séule, & l'autorité est en quelque sorte sa faculté de vouloir. Otez la volonté à un homme, & il ne sera plus; ôtez l'autorité à une soi ciété, & elle sera détruite.



### CHAPITRE XI.

Quatrieme Besoin de la société: que tout ce qui doit se faire, se fasse le plus volontairement qu'il est possible. Que l'autorité, qui est la volonté d'un pour tous, doit être exercée le moins qu'il est possible, parce que la volonté propre est plus active. Preuves de cette maxime. Heureux essets qu'elle doit produire.

JE viens de m'engager à prouver que l'autorité est un moyen borné dans son énergie & ses effets, & qui devient nuisible dès qu'il est supersu.

La société, ai-je dit ailleurs, a besoin que tout ce qui doit se faire, se fasse. Elle ne peut, ni tout régler, ni tout commander. Il est donc nécessaire d'un côté que le citoyen agisse parce qu'il le veut, & de l'autre, qu'il le veuille, parce qu'il fait que son sort est entre ses mains.

Ces deux maximes sont équivalentes l'une à l'autre; & si l'une est vraie; l'autre ne peut être fausse. Examinons.

Tome II.

La volonté de s'unir a fait la société: c'est-la son titre d'érection. Elle subsiste par la continuation de cette volonté: c'est-là d'où naît son droit à la durée.

Ainfi la fociété elle-même est le produit de la volonté. Qu'on dife encore qu'elle doit l'anéantir.

Quand les hommes s'unirent en fociété, ils y apporterent une volonté entiere & leur pouvoir physique. Mais ils dirent : Je renonce à tel usage de mon pouvoir physique. Ils ne dirent point : Je renonce à vouloir. Ils dirent seulement : Je voudrai ce que le grand nombre voudra, dans les cheses qui intéresseront le grand nombre plus que moi.

Tout autre langage eût été absurde, & ne peut être

fupposé.

En échange de ce que les hommes retrancherent de leur pouvoir physique, ils acquirent un pouvoir moral. Quel sur l'équivalent de leur volonté ? Il n'existe pas, & n'a jamais existé. Ils n'y renoncerent donc pas.

Ils se donnerent des motifs de vouloir certaines chofes, & des raisons de n'en pas vouloir d'autres. Mais leur faculté de vouloir resta entière.

Cela posé, la volonté des hommes n'est point un domaine de la societé. Tout ce qu'elle peut faire est 1° de donner ou d'augmenter les motifs de vouloir, & les raisons de ne vouloir pas ; 2° d'augmenter ou de diminuer le pouvoir physique & le pouvoir moral.

Mais il est un autre principe évident, qui doit être rapproché de ceux que nous venons d'établir; c'est que la volonté de l'homme est le seul principe de son activité. Il agit, parce qu'il veut agit. Mais pour qu'il

agii eft réfi

n'a

vole com

·I fion deur tre, volo reste lonté avec reme l'ont une f mé à à l'au tance d'autr ferme celle-

y avo nous I de fon For

Si

n'agisse pas, il n'est pas nécessaire qu'il veuille ne pas agir. Il sussit qu'il n'ait pas de volonté. La preuve en est, que de l'indécision, qui est la volonté en suspens, résulte nécessairement l'inaction.

Mais l'indécision a des degrés, s'il est vrai que deux volontés, ou plutôt deux motifs contraires, puissent se combattre sans se détruire. Or c'est ce que ne pourra nier quiconque s'est replié sur soi-même.

Deux motifs parfaitement égaux produisent l'indécision entiere, & par conséquent l'inaction entiere. Si de deux motifs l'un n'est que très-peu plus fort que l'autre, l'indécision cesse aussi peu qu'il est possible; & une volonté déduite de l'autre, si l'on peut ainsi parler, le reste est peu de chose. C'est donc une très-soible volonté qui produit l'action, & l'effet est en proportion avec sa cause. Il peut même arriver que l'ame inquiete remette plusieurs fois sur la balance les deux poids qui l'ont tenue presqu'égale, & que celui qui l'a emportée une fois, peut-être par un mouvement passager imprimé à cette balance, cesse de l'emporter, ou cede même à l'autre poids. Delà naîtra l'irrésolution ou l'inconstance. Mais au-deffus de ces foibles volontés, il en est d'autres qui sont encore très-éloignées d'une volonté ferme & entiere, & peut-être ne faut-il pas confondre celle-ci avec la volonté spontanée.

Si donc l'effet répond constamment à la cause, il doit y avoir aussi plusieurs degrés d'activité; car, ainsi que nous l'avons dir, la volonté de l'homme est le principe de son activité.

Forcer un homme à vouloir ce qu'il ne vouloit pas,

c'est opposer un motif à un autre. C'est donc lui donner une volonté soible, & sur laquelle la volonté contraire pourra l'emporter, si le motif étranger s'affoiblit.

Il eût été bien plus sage de détruire le motif qui faifoit vouloir à cet homme le contraire de ce que vous exigez de lui. Si vous n'avez pu le détruire, il falloit l'affoiblir. Si cela même étoit impossible, je crains bien que vous n'ayiez sait une saute.

La société doit savoir ce qu'il est indispensable que veuillent les hommes qui la composent, puisqu'elle est censée connoître leurs besoins physiques & leurs besoins moraux, qui sont tout ce qu'il lui importe de ne pas ignorer.

Elle doit auffi favoir de quelles volontés elle a besoin dans chaque homme.

Si elle est parsaitement constituée, ces volontés seront précisément les mêmes que les précédentes, ou leur seront analogues.

Elle n'aura donc pas besoin de vouloir, pour que l'efsentiel se fasse.

Si elle s'avise de vouloir sans nécessité, les hommes qui vouloient d'eux - mêmés, verront avec surprise une volonté étrangere s'associer à la leur; & comme elle leur paroît inutile pour l'objet qu'ils se proposent, ils croiront dissicilement à un acte superssu, & il leur viendra d'abord dans l'esprit qu'on ne veut avec eux que parce qu'on veut autre chose qu'eux, dans l'objet même qu'ils se proposent.

Ainsi une volonté superflue de la société affoiblira la

pas

ceu

par

fant Tyr

geffe on n

N

A voud

ce qu

Air

lent y Il fau Ils

préfen ils veu cun à n'a en certain que che volonté des individus. Concluons delà qu'elle ne doit pas vouloir sans nécessité.

Pouvoir tout ce qu'on peut vouloir, est la suprême liberté, qui n'existe que dans l'Etre suprême, & dans ceux dont il a fixé les volontés.

Vouloir tout ce qu'on peut, est l'attribut de la folie parmi les hommes, & ce qu'on ne pardonne qu'aux enfants. C'est aussi, jusqu'à un certain point, la manie des Tyrans, qui, étonnés de leur pouvoir, comme les enfants, l'essayent sans cesse pour le constater.

Ne vouloir que ce qu'on peut, est la plus haute fagesse dans les hommes comme dans les sociétés. Mais on ne peut pas ce qui est plus nuisible qu'utile, parce qu'un être bon ne peut pas le mal, connu comme tel.

Ainsi la société qui ne peut que par les individus, ne voudra pas le contraire de ce qu'ils veulent, parce qu'elle ne le peut réellement pas.

ı

e

es fe

t,

1%

et

la

Son premier soin, après celui de leur laisser vouloir ce qu'ils veulent sans la consulter, sera donc de faire naître en eux les volontés dont elle a encore besoin.

Ainsi les hommes en société, comme hors d'elle, veulent vivre, ou plutôt ils veulent avoir leur subsistance, Il faut bien que la société leur laisse cette volonté.

Ils veulent cette subsistance, non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir, & conséquemment ils veulent conserver les moyens de se la procurer, chacun à la manière à laquelle il est accoutumé: la société n'a encore rien à vouloir ici. Elle peut seulement, en certains cas, enseigner, & tout au plus conseiller quelque chose de mieux.

Ca

ter

in it

CG

QU

pe

ľu

dej

en

de

ve.

les

qu

&

do

d'ir

fi,

lon

foc

ner

qu'

un

êtr

lon

Les hommes veulent avoir ce qu'ils croyent leur appartenir. Ils ont raison; & s'ils ne sont pas dans l'erreur, il faut que la société soit d'accord avec eux. S'ils se trompent, elle doit les éclairer, au-lieu de conjurarier une volonté bonne en soi.

Entre les hommes, il y en a en qui la société a fait naître l'amour de la gloire, de l'estime, & des autres biens moraux. La volonté que produit cet amour, est bonne, ou la société s'est trompée la premiere : elle doit être d'accord avec une volonté qu'elle a fait naître; & loin de la contrarier, donner, si elle peut, le pouvoir qui y répond. Du moins quand un homme veut ce qu'il doit vouloir, & le peut, la société ne doit-elle pas lui êter un pouvoir qu'elle a soussert ou voulu qui lui devînt nécessaire.

Vous avez voulu que cet homme aimât l'estime & la considération; il peut en avoir, & le veut. Vous le livrez au mépris ou à l'infamie; vous commettez une injustice affreuse.

Vous avez voulu, ou vous avez souffert que cet autre homme desirât & aimât les richesses, & vous lui interdisez les moyens légitimes d'en amasser, ou vous lui ravissez celles qu'il a acquises: vous êtes encore très-injuste. Ensin, vous l'êtes toutes les sois qu'ayant promis une chose à certaines conditions, vous la resufez, quoique les conditions soient remplies. Dans toute société, les mœurs & les loix contiennent ce contrat. Qui viole les loix, est donc injuste, sût-ce le représentant le plus autorisé de la société.

Et cette injustice est en même-temps une cruauté;

car la loi, si elle n'a pas sair naître le desir, l'a entretenu & fortisie, & ce n'a été que pour qu'il devint le supplice de l'individu.

C'est donc encore une regle, que la société ne contrarie point les volontés qu'elle a fait maître, ou qu'elle a laissées s'accroître, lors même qu'elle le peut,

Peut-elle parvenir au même but 3 par deux voies, l'une, dans laquelle la dévance ou la fuivra la volonté déja existante des individus; l'autre, qu'elle ne pourra prendre sans faire naître une nouvelle volonté, ou sans en produire une contraire à celle qui existe? Dans ce dernier cas, elle prendra, sans hésiter, la première voie. Dans le cas où il ne faut qu'une volonté nouvelle, elle examinera trois choses : l'une, quels sont les avantages de la seconde voie sur la première; l'autre, quelle est la difficulté de produire une volonté nouvelle, & la proportion de cette difficulté avec les avantages dont nous venons de parler; la troisieme, quel degré d'intensité elle peut donner à cette volonté nouvelle, & si elle ne se sonnera pas en distinution d'une autre volonté utile ou nécessaire es santages

l'exclus fans balancer, la voie dans laquelle la fociété ne peut faire entrer les individus fans leur donner une volonté contraire à celle qu'ils ont déja, parce qu'il me paroît impossible ou très difficile qu'il exife un cas, où le but que la société se propose pouvant être atteint sans cet inconvénient il lui soit avantageux de s'y exposer; car je ne suppose point une volonté mauvaise qu'il soit utile de détruire par une au-

tre volonté. Cette supposition équivaudroit à celle d'un grand désordre dans la société.

me

elle

82

affi

les

11

her

ge.

aut

que

nig

gen

mo

ten

Ne

mili

C'e

non

geo

dan

dan

Site

jeux

& a

s'ap

eux

que

Jusqu'ici nous n'avons pas avancé une seule maxime, qui ne tende à assurer aux hommes le plus grand pouvoir possible de faire ce qu'ils veulent, & nous l'avons sait sans préjudice de la société, à l'aide de cette seule maxime. Faites en sorte que chaque homme veuille ce qu'il est utile & convenable à la société qu'il fasse.

Si donc la liberté confifte à pouvoir phyfiquement dans l'état de nature, phyfiquement & moralement dans l'état de fociété, ce qu'on veut dans l'un ou l'autre état, nous n'avons donné aucune autre atteinte à la liberté, que celle qui a été un effet nécessaire de l'association, & dont l'individu a été dédommagé par l'acquisition du pouvoir moral.

Mais n'avons nous travaille en cela que pour les hommes? Que dis-je? Si nous avons travaille pour eux, est-il possible que nous n'ayions pas sait le bien de la so-clèté, qui n'est qu'un amas d'hommes? Non. Faire le bonheur des uns, c'est saire celui de l'autre.

Confiderez ce peuple, dont le Magistrat, sans preque se montrer, a sormé les volontés sur le plan de la société. Il peut tout ce qu'il veut, & vout tout ce qu'il sait. Son cœur n'est point combattu, & son action est vigoureuse, comme sa volonté est entière. Avez-vous vu ailleurs la même activité & le même succès? Tout icl a la noblesse, la sermeté, la hardiesse de la liberté. L'aisance est le prix du travail; la gloire, qu'attestent les louanges & des hommages volontaires, est la récompense affurée du courage & des exploits. La terre mê-

me semble obéir à la volonté mâle de ses habitants; elle devient sertile jusques sur la cime de ses montagnes, & ses plaines le sont plus qu'ailleurs. La justice, qui assure les propriétés, invite chaque citoyen à étendre les siennes par la culture d'un sol aride ou marécageux. Il est pere, & se félicite de l'être. Ses ensants seront heureux, & c'est pour eux qu'il augmente son héritage. Il aime un art qui lui réussit; & c'est pour l'exercer, autant que pour en recueillir les fruits, qu'il tente ce que n'ont pas tenté ses peres.

Les jeunes hommes & les jeunes filles, que l'indigence n'attrifte, ni ne contraint, ne consultent que l'amour pour s'unir. L'air a si souvent retenti de leurs tendres chansons, qu'il semble en garder l'empreinte. Ne respirez-vous pas comme moi, l'amour & la joie?

Une maison plus grande, mais simple, s'éleve au milieu de ces toits rustiques, mais propres & solides. C'est-là qu'habite le Héros du village, avec une famille nombreuse; c'est-là qu'est l'oracle de ces heureux villageois: leur Seigneur est leur arbitre & leur conseil; il est leur précepteur & leur économe. Ils lui donnent dans les années d'abondance, un supersu qu'il leur rend dans les années de disette.

Ses voisins l'aiment & le visitent souvent. Il les vifite de même, & la joie préside à leurs sestins. Leurs jeux sont des exercices qui conviennent à des hommes & à des guerriers. Ce n'est que par leur absence qu'on s'apperçoit ici de la guerre. On ne la craint que pour eux, & ils y volent, comme si elle ne leur promettoit que de la gloire. Ils ont en réserve de quoi faire plufieurs campagnes; & quand ils n'auront plus rien, leurs clients y suppléeront. A pub somplus current moives els

Quel Pays est celui-ci? N'a-t-il donc point de maître? Non, il n'en a point. Chacun est le maître chez soi; mais tous ont un pere commun qui veille pour eux, qui les fait jouir de la paix, & que tous ses enfants servent avec zele, & comme il le destre lui-même, puisqu'ils travaillent à leur bonheur. Comme il voit plus loin qu'eux, il sait avertir les économes de ce qu'il croit devoir être utile & à eux & à ceux dont ils sont les guides. Il leur sait dire aussi ce qu'il a résolu pour assurer leur repos, & ce qu'il attend de leur zele. Mais le moment du besoin est passé, les guerriers sont rentrés chez eux, & y ont ramené la joie. Ils sont revenus pour ne plus partir. Ces danses que vous voyez, ces cris de joie que vous entendez, solemnisent cet heureux jour.

Il en est mort quelques-uns. Tout le canton s'est rassemblé pour seur rendre les honneurs qui sont reservés aux désenseurs de l'Etat. On les a loués devant leurs enfants, & les enfants de leurs voisins: leur persévérance a été couronnée, a-t-on dit; ils ont trouvé la plus belle fin qui puisse terminer les jours d'un guerrier. Leurs veuves n'ont point pleuré; elles regardoient leurs enfants, & demêloient sur leurs visage l'admiration & l'impatience, & cette vue a soutenu leur courage.

Mais ne rappellons point un souvenir mêlé de tristesse. Le ser ennemi ne moissonne plus nos guerriers, & ils ne répandent plus le sang des hommes. Déja les étrangers, qui étoient nos envieux, viennent admirer no les ren par le

po ter gu

VO

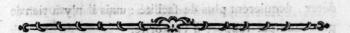
Re

dire trai que vol voi acti

loir por au

tair

nos campagnes, & regrettent de n'y être pas nes; on les entend, & chacun se dit à lui-même: Que je suis heureux d'être né dans ce pays, & de l'habiter! Oh, que ma patrie est belle & glorieuse! Je donnerai pour elle, s'il le saut; tout ce que j'avois réservé pour me plaisirs! Au-lieu d'un session, je me contenterai d'un repas srugal, pour célebrer le jour de mes noces; & au-lieu de chanter l'amour & le vin, je chanterai les louanges de nos guerriers, du pere de la patrie, & je me réjouirai d'avoir contribué à sa désense.



#### CHAPITRE XII.

Regles pour l'usage de l'autorité tirée de cette maxime: Qu'où il y a deux volontés contraires, l'excès de l'une sur l'autre est la mesure de l'activité.

Prus on laissera de volonté aux hommes, c'est-àdire, moins on suspendra leur ame entre des desirs contraires, plus on ponrra compter sur leur activité. C'est à quoi se réduit tout le Chapitre précédent. Donner une volonté, qui en violente une autre, c'est bien faire vouloir; & il n'y a point d'autre moyen d'arracher une action, qui, en dernière analyse, est toujours volontaire. Mais c'est, avec beaucoup de peine, faire vouloir soiblement. Prositer d'une volonté, qui existe déja, pour en saire naître une autre, ou sortiser la première au point qu'elle en étousse une autre, & que celui qui a

vó

un

M

qu

le

bil

qu

rel

tio

pro

mo

de

des

la

qu

qu

pas

nu

Voi l'ui

l'ai

d'y

foi

fair

ref

ple

èté séduit se sache gré d'avoir voulu, c'est le chef-d'œua vre du Magistrat éclairé, & ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus dissicile. Mais c'est ce que ne conseil-lera jamais un statteur, qui ne connoît les hommes que par ce qu'il sent en lui-même, & qui, idolâtre d'une autorité qu'il prostitue, croit qu'elle se fortisse par l'exercice,

Cela est vrai des corps, que sait pourtant aussi périr un exercice trop violent; cela est vrai des esprits, qui, en multipliant leurs idées & les manieres de les considérer, acquierent plus de facilité: mais il n'y a rien de plus saux par rapport à l'autorité.

Il peut être vrai qu'à force de l'exercer, on perfectionne l'art d'en abuser; il peut être vrai aussi qu'en multipliant les exemples on fait cesser l'étonnement. Mais il arrive deux choses, qui sont paroître au plus grand jour l'absurdité de la maxime.

A mesure que l'étonnement diminue, la volonté contraire des sujets plie avec plus de facilité sous la volonté publique. Mais ceci n'est que l'habitude de souffrir; & dans le sonds, cette plus grande slexibilité n'est que le symptôme du découragement. Ce n'étoit point une volonté mauvaise en soi, qui résistoit à la volonté publique: c'étoit ou l'amour de la liberté, c'est-à-dire, de l'exercice du pouvoir en général, ou l'amour de la justice, qui assure à chacun ce qui lui appartient, ou l'amour de la propriété, si étroitement lié avec les besoins physiques, ou en particulier l'amour des biens physiques, peut-être même l'amour des biens moraux; c'étoit, dis-je, un de ces penchants, qui produisoit la

4.60

volonté à laquelle l'autorité a fait violence. C'est donc un de ces penchants que la violence répétée à assoibli. Mais comme apparemment l'autorité n'a été employée que pour extorquer des biens physiques qui étoient le produit des actions, dont cette volonté étoit le mobile, ou pour contredire le desir des biens moraux, qu'elle a de même assoibli, il est évident que la volonté relative aux biens physiques étant moins sorte, les actions qu'elle animoit seront moins vigoureuses, & leur produit moindre à proportion, & que le desir des biens moraux étant moindre, ces biens seront moins des biens qu'auparavant; car ils ne sont des biens que par le desir qu'on en a.

Et voici ce qui en arrivera. Si l'autorité a extorqué des biens phyfiques, le produit ayant diminué comme la volonté, l'autorité extorquera toujours moins, jufqu'à ce qu'elle ne trouve plus rien. Si elle n'a attaqué que des biens moraux, en aviliffant ce qui ne devoit pas l'être, en exigeant une action mal-honnête, en diminuant les moyens de faire contracter des besoins moraux, &c. la somme des biens, qui constituent le pouvoir & la force morale, en sera diminuée; & comme l'un & l'autre sont également nécessaires à la société, l'autorité épuisera ses propres trésors, & sera sorcée d'y substituer d'autres especes de rithesses, soit morales soit physiques, en sorte qu'une seule espece, devant faire une double sonction, se trouvera insuffisante.

L'autorité s'affoiblira donc par la diminution de ses ressources. Mais voici encore ce qui arrivera. Le peuple se sondra au seu dévorant de la misere, qui s'accroîtra toujours par sa diminution. L'impuissance viendra enfin s'opposer à l'autorité. Celle-ci la méconnoîtra, & voudra lui faire violence. Ce sera en vain; car l'impuissance est invincible. Il faudra donc que l'autorité cede avec honte, & dès-lors elle sera décréditée par ses sausses démarches, & par l'inconvénient connu de ses excès.

Où se terminera sa décadence? C'est ce qu'il est difficile de dire. Mais, sans un miracle, elle tombera audessous de ce qu'elle avoir été de long-temps.

Que diront alors ceux qui avoient foutenu que l'autorité se fortifie par l'exercice ?

Nous avons dit, au contraire, que la volonté d'un homme se révolte contre celle d'un autre homme qui lui est contraire, & que toutes les opérations de l'ame affoiblissent l'habitude. Appliquons encore ces deux principes à la matiere que nous traitons.

Un individu, qui a toujours voulu une chose, & l'a voulue le plus souvent avec succès, n'a pas à la vérité contracté l'habitude de vouloir; mais il a acquis le souvenir d'avoir souvent obtenu ce qu'il desiroit; & s'il a une habitude, c'est celle de jouir.

Pour éclaireir cette théorie, choisissons un exemple, qu'il foit utile d'avoir préféré à tour autre,

Un cultivateur tire de son champ sa subsistance & celle de sa samille. Il en tire aussi un petit superssu, dont il met une partie en réserve pour les besoins à venir, & dont il dépense l'autre pour être bien habillé, & se divertir à certains jours. Ce superssu, qui lui manque rarement, est ce qui lui rend son travail agréable; car

ce tor

ne

qui rei hal for

dei

per dre

par & fois

lui pas trai fois

une arri I

cho min tem de I min

L'at

ne manquant jamais du nécessaire, il ne croit pas que ce soit un bonheur de l'avoir. La vue d'un mendiant, tout au plus le sait jouir quelquesois de ce bonheur.

Un ordrevient à ce paysan; de payer une somme qui est le quart de son superflu de l'année, qu'il vouloit garder; cet ordre est une volonté qui contredit la fienne, & qui l'afflige. U ne se souvient pas d'avoir reçu un pareil ordre, & il en est d'autant plus affligé; mais il est habitué au plaifir de mettre en réserve une certaine fomme; & quoique cette habitude ait rendu le plaisir peu sensible, il se renouvelle dans le passé pour rendre le présent plus douloureux. Ainsi il n'y a point ici d'habitude qui adoucisse l'exécution de l'ordre; & s'il y en avoit une qui diminuât le plaifir, elle est détruite par la contradiction. Le cultivateur doit pourtant payer, & il paye dans l'espérance que c'est pour la derniere, fois. Il se trompe; l'année est à peine révolue, qu'il lui vient un ordre semblable au premier. Il ne s'étoit pas arrangé là-deffus ; il avoit même une espérance contraire; il est pour le moins aussi affligé que la premiere fois : car, s'il a l'expérience de plus, il a auffi de plus une espérance qui l'avoit consolé. Il sent que ce qui est. arrivé deux fois, peut arriver une troisieme.

Il paye pourtant; car il ne peut résister. Si la même chose arrive plusieurs années de suite, son chagrin diminuera d'un côté, parce qu'il se souviendra moins du temps où il mettoit tout son superflu en réserve; & de l'autre, parce que l'expérience de ne plus payer diminuant, il sera moins trompé ou moins contredit. L'attente d'un ordre sera pour lui une espece de volonté,

qui fera prise sur celle d'avoir un superslu, & sur l'activité de son travail.

Mais il est évident que le Magistrat a fait une faute, en n'annonçant pas, dès la premiere année, que le cultivateur devoit payer pendant tant d'années : car s'il l'eût fait, il auroit, à la vérité, augmenté le premier chagrin; mais il n'eût pas renouvellé tous les ans le combat des deux volontés, & la douleur d'une espérance trompée; il eût aussi épargné en partie la crainte indéterminée qu'a produite pour l'avenir la répétition du même ordre.

Ce fera bien pis, si sa demande augmente; tout sera contre le Magistrat: le souvenir du passé, la prévoyance de l'avenir, dans lequel le cultivateur ne verra que des augmentations successives, la diminution du pouvoir, dont le sentiment avoit statté celui-ci. Delà naîtra le désespoir d'avoir un supersu à lai, & la cessation de la volonté de s'en procurer; à laquelle succèdera la nécessité de payer. Cette nécessité produira une volonté, mais soible, & qui sera sans cesse contredite par la volonté de ne pas payer; en sorte que la nécessité ou la volonté qui en résulte, ne remplacera pas, à beaucoup prés, la premiere volonté à laquelle elle a succèdé.

Vous triomphez, publicain avide & dénaturé : car vous concluez de ce que je viens de dire, qu'il faut tenir le peuple dans l'habitude de payer; & vous rappellant ce que j'ai dit ailleurs, qu'une volonté, qui en contredit une autre, doit ressembler à l'invincible nécessité, vous en concluez encore que les ordres doivent

être

auc fon dire fer mêr

N fang tivit duis Con fes d une p heur il n'y odieu pour n'y v traint deux lui? génie

une trainez-y fuivre. votre a que le de vos une iffu

Si v

Tome

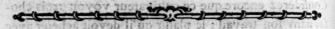
être durs, fans raison, fans modification, & ne laisser aucune espérance de s'y soustraire. Vous avez raison, s'il est égal de faire vouloir les hommes, c'est-à-dire de substituer une volonté à une autre, & d'opposser deux volontés presqu'égales, & si la nécessité ellemême a dicté les ordres.

Mais fi, à la vue de l'or, vous pouvez raisonner de fang froid, confiderez avec moi que vous diminuez l'activité, en substituant à la volonté entière qui la produisoit, une foible volonté, qui mérite à peine ce nom: Confiderez encore que ce cultivateur voyoit trois chofes dans fon travail; le plaifir qu'il devoit acheter avec une partie de fon superflu, l'affurance contre les malheurs possibles, l'espérance de bien établir ses enfants: il n'y voit plus que le moyen de faire un payement odieux; & qu'il voudroit ne pas faire; & son inutilité pour le préserver des malheurs à venir; c'est-à-dire qu'il n'y voit que des malheurs à éviter, ceux de la contrainte & de la mendicité. Croyez-vous que, dans ces deux positions, son travail ait les mêmes charmes pour lui? croyez-vous qu'il ait le même courage, que son génie ait le même ressort, qu'il entreprenne autant?

Si vous le croyez, donnez-moi à mener au combat une troupe de braves, qui sont avides de gloire, & menez y une troupe de lâches, que la craînte sorce à vous suivre. Nous continuerons notre dispute au retour; si votre ame cruelle n'est pas encore dans le Tartare, soit que le ser ennemi vous ait perce par-devant, soit qu'un de vos lâches soldats ait ouvert à cette ame impitoyable une issue opposée:

Tome II.

En attendant, je soutiendrai que la volonté d'un homme oppose une serme résistance à la volonté d'un autre homme, qu'elles ne deviennent une seule volonté que par la persuasion, ou que l'une ne se détruit que par le désespoir, qui sait cesser tous ses essets. Je soutiendrai encore que toute contradiction nouvelle réveillant l'ame, est contraire à l'habitude; & qu'ainsi, où il y a nécessité de contredire, il saut le saire une sois pour toutes, & sur-tout ne promettre que ce qu'on pourra tenir.



# CHAPITRE XIII.

Cinquieme Befoin de la Société: qu'elle ne perde pas ses membres par la désertion, & qu'ainsi elle en soit aimée; que cet amour exalté dans plusieurs d'entr'eux, soit sa sauve-garde contre les ennemis du dehors & du dedans. Que l'amour des individus pour la société constituant la vie de celle-ci, c'est un crime de décrier le Gouvernement sous lequel on vit.

CE ne seroit peut-être pas le moyen de rendre la patrie plus chere aux citoyens, que de ne mettre jamais à l'épreuve leur amour pour elle. Les sacrifices qu'on fait à l'Amour le fortifient, & les petits orages qui troublent le repos de deux Amants & les allarment, ressertent leur union, & la rendent plus durable:

con divi

Con & p ne v l'épr

C

form lonte appr

existe mem princ lade; car ce

L'a confe fentie plus

& l'au proba que l' perfec

No

car tout perd son mérite par l'oubli & par le défaut de comparaison. Mais ce qui est vrai par rapport aux individus entre eux, ne doit pas être faux par rapport à ces mêmes individus, relativement à la société.

Au reste, ne soyez pas inquiet comment vous trouverez les occasions de mettre le patriotisme à l'épreuve. Commencez plutôt par le faire renaître, s'il est éteint, & par le ranimer, s'il languit. Le temps & la nécessité ne vous sourniront que trop souvent les occasions de l'éprouver.

C'est, sans doute, un très-grand besoin de la société, que celui-qu'elle a d'être aimée : puisqu'elle ne doit sa formation & sa durée, c'est-à-dire son être, qu'à la volonté de ses membres; volonté qui devient amour ou approbation, du moment qu'elle est formée.

Mais si c'est-là le principe constituant de son être, elle existera d'autant plus qu'elle sera plus aimée par ses membres; & à mesure que cet amour décroîtra, son principe s'affoiblira; c'est à-dire, qu'elle deviendra malade; & que si elle n'est secourue, elle finira par mourir: car cette maladie est mortelle de sa nature.

L'approbation est de la part de tous les hommes, un consentement libre à l'opinion qu'ils ont d'une bonté es sentielle ou relative; l'amour, s'il est quelque chose de plus, est le sentiment intime de cette opinion.

Nous distinguons ici deux bontes; l'une essentielle; & l'autre relative: la premiere, qui est l'objet d'une approbation métaphysique; la seconde, que l'on voit & que l'on sent en même-temps. L'une suppose plus de persection que l'autre; mais celle-ci produit un senti-

1-

es

r-

e:

ment plus sort & plus agréable. Où l'une & l'autre se rencontrent, là est la plus grande approbation possible, ou l'amour le plus vis & le plus constant. Ce sont l'estime & l'amour réunis. Séparez-les, & vous n'aurez qu'une estime froide, & qui même sera compatible avec la haine; ou un amour, violent peut-être, mais peu durable, & qui finira avec la séduction de l'enthoufiasme.

Si donc nous voulons que la fociété soit aussi vigoureuse ou aussi saine qu'elle peut l'être, il faut qu'elle soit pour ses membres l'objet de ces deux sentiments.

Commençons par l'estime.

Il n'y a point de peuple qui ait un peu de mœurs, qui n'estime son pays, sa nation, & le gouvernement sous lequel il vit. C'est dans chaque individu une extension de l'estime qu'il a pour lui-même, & souvent la matiere d'une addition à cette estime; en sorte que l'une fortissant l'autre, il en résulte une espece de passion, qu'on appelle vanité nationale.

Nous ne combattrons point ici cette passion dans son excès: elle peut être injuste & déraisonnable, elle peut devenir ridicule par ses essets; mais son principe est si bon & & utile, qu'il vaut mieux épargner le ridicule, que de dégrader la chose même.

La critique amere qu'un citoyen se permet de la société dans laquelle il vir, ne prouve point qu'il ne l'estime pas. Souvent même elle prouve le contraire. Mais si elle peut produire d'autres sentiments dans ceux à qui il parle, c'est une saute très-grave, qu'il commet contre la société. Elle devient encore plus grave, si,

par ciét plu pou l'en fuiv par tires est con tent le t

prit

qu'il

mun patri préte la prouvr ples preme les m trop que constitution de la 
Si celle fe

tifie f

par des comparaisons odieuses, il prouve que cette société est inférieure à une autre, à quelqu'égard, ou à plusieurs égards. Cet homme prétend-il faire des recrues pour la société qu'il vante? Qu'il y aille lui-même, je l'en conjure. Si je pouvois ordonner, je le forcerois à suivre son penchant. Rien n'est plus naturel que de faire partie de la société qu'on approuve le plus. Ne veut-il tirer aucune conséquence de ses affertions téméraires, il est un imposteur qui ment impudemment; car il sent le contraire de ce qu'il dit, & suppose que les autres le sentent: mais il se taira, ou, pour le punir d'avoir jetté le trouble dans les ames, d'avoir mis en opposition l'esprit & le cœur des citoyens, je le priverai d'un bien qu'il seint de méconnoître.

Ce n'est pas un mal léger pour une société, quand ceux qui ont la réputation d'en savoir plus que le commun des hommes, conjurent contre l'honneur de leur patrie, & pour celui d'une autre nation; & que, sous prétexte de prouver la nécessité d'une résorme, ou pour la prouver en esset, ils répandent dans le public des ouvrages qui sont capables d'altèrer l'amour des peuples pour leur patrie. S'ils n'éclairoient que le Gouvernement, l'entreprise seroit louable dans son objet & dans les moyens. Mais les oreilles des gens en place sont, trop souvent, aussi bouchées pour entendre la vérité, que celles du peuple sont promptes à saisir ce qui justifie son mécontentement.

a

0

n

1£

fi

e,

la

ne

re.

UX

iet

fig

Si ces ouvrages passent chez la nation qu'ils exaltent, elle se consirme dans son amour pour son heureuse constitution, & ce n'est pas un mal; mais en même-temps

elle apprend à mépriser la nation qui se déprise elle: même, & c'est un très-grand mal.

Mais, dira quelqu'un des écrivains que je censure, il faut dire la vérité, qui que ce soit qu'elle blesse, à qui que ce soit qu'elle soit favorable. Un homme est le sière de tous les hommes. Il leur rend justice à tous. Tant pis pour ceux de qui il ne peut dire du bien.

Je réponds à cet homme que, s'il est frere de tous les hommes & citoyen du monde, il peut aller jouir de ces titres par-tout ailleurs; mais que nulle société n'étant obligée de garder un homme qui ne se croit pas plus lié à elle qu'à toute autre, celle dont il est mécontent le prie d'aller chercher ailleurs le bonheur qu'il ne trouve pas chez elle, &, au besoin, le contraindra de consormer sa pratique à sa théorie.

On déclame beaucoup contre la partialité des Historiens; on en accuse les écrivains de certaines nations; ils ont tort, s'ils mentent; mais on ne les trouveroit pas si criminels, & en même-temps on le résuteroit avec plus de chaleur, si le patriotisme étoit au même degré dans les Censeurs que dans les Auteurs.

Je ne serai point le panégyriste du mensonge, Je crois qu'il est beau de connoître la vérité; mais si l'auteur de toute vérité a pu vouloir que nous ignorassions beaucoup de choses, & s'il nous a livrés à nos conjectures sur beaucoup d'autres, je pense que nous pouvons ignorer beaucoup de vérités, & en laisser d'autres dans les ténebres.

Que dans de gros volumes, destinés aux hommes d'Etat, qui seuls pourront les lire, & qui, pour la plume Ma pel

par

de tes

met s'at

pot du dét

feli

cet pou gio

d'u

qui

part, ne les livont pas, on configne toutes les vérités que l'on a pu rassembler, j'y consens. J'approuve même cette exactitude, qui peut n'être pas sans fruit. Mais que, dans des extraits de toute espece, que j'appellerois volontiers le Manuel des Emigrants, dans des ouvrages qui sont à la portée de tous les acheteurs & de tous les lecteurs, on configne des vérités humiliantes, des anecdotes siétuissantes pour sa nation, & pour le Gouvernement sous lequel on virs, je dis que c'est commettre le péché de Cham, & mériter la malédiction que s'attira ce sils trop peu respectueux.

is

15

le

15

-

S:

15

ec

11

es

0-

es

es

U.

Dans un fiecle ou tout le monde sait lire, on a un moyen pour répandre le patriotisme; & on s'en sert pour le déreuire. Je n'ai point encore vu de catéchisme du citoyen, quoique j'aye vu sous ce titre des ouvrages détestables. Personne n'est chargé, m'ne se charge d'enséigner ce que devroit contenir ce Livre qui nous manque. Mais combien d'Auteurs, qui se vantent de n'avoir point de préjugés, ont-ils pris à tâche de détruire le patriotisme, pour nous rapprocher, sans doute, de cet état de nature, qu'aitere, selon eux, la société, & pour lequel on prétend aussi avoir remouvé une Religion, qui, en effet, ne convient à aucune société!

Qu'on me pardonne cette invective contre la manie d'un fiecle, qui est celui de la destruction, puisque mille ouvriers détruisent contre un qui édifie. Si c'est-là en quoi consiste la Philosophie, je l'abjure à jamais.

Un homme qui la professe, est un alchymiste, ou trompeur ou séduit, qui décompose tout; c'est-à-dire, qui détruit tout pour saire ce qu'il ne sera jamais, ce

qu'il seroit même dangereux de faire, & qui, pour v. parvenir, ruine ses affociés après s'être ruiné lui-même. si pourtant il ne cherche pas à s'enrichir à leurs dépens.

Tout cet examen, qui a pour objet la discussion des principes constitutifs de l'homme & de la société, qui remonte aux principes des principes; tout cet examen. dis-je, se réduit à des questions interminables, & cependant on a remis en doute ce qu'avoit décidé le confentement général des hommes.

Que les hommes ayent gagné ou non, en s'affociant, qu'ils ayent perdu ou non, en s'instruisant, que tel Gouvernement soit plus parfait que tel autre, c'est ce qu'il est très-inutile d'examiner. Les hommes vivent en société, & ne redeviendront pas sauvages par conviction; ils font instruits, & veulent s'instruire encore: ce nesera pas pour avoir lu un Livre de plus, qu'ils renonceront à tous les Livres. Il y a différentes fortes de Gouvernements; qui tous peuvent faire le bonheur des hommes. Si vous ne pouvez les changer, laissez à ceux chez qui ils font établis, la consolation de croire qu'ils sont bons; s'il est en votre pouvoir de les changer, commencez par le faire, ou, jusqu'à ce que vous l'ayiez fait, n'en dégoûtez pas ceux qui sont obligés de les souffrir, & à qui il importe de les estimer. diamentalian and Phylodia as all aliantes in precise and the

ourseless démiffent contra un quitédisse su cert-libles

quoi confine la Philosoph 36 Talque à jounis, ton Un homme qui la profetté, est un alchymistre pou

remarker ou fedult, and elecompose cour; and addres; and little of the de thur to a fel truot tour month tob Co

pat

me

fan

une

vei

avi

foi.

des

d'au

fére

cito

doit

com

dire.

avar

avoi

tive.

(

N



### CHAPITRE XIV.

Comment une société peut affoiblir elle-même ou perdre l'amour de ses membres. Moyens qu'elle a de le regagner. Ressource particuliere aux Monarchies.

SI c'est un crime dans les citoyens, ensants de la patrie, de manquer au respect qu'ils doivent à leur mere, le Magistrat n'est pas innocent, lorsqu'il s'expose, sans nécessité, à la décréditer par des malheurs, ou par une conduite irréguliere, L'est-il davantage, lorsqu'aveuglé par la passion, ou trompé par son ignorance, il avilit son autorité, rend suspecte sa sagesse, sa bonne soi, ou son ardeur pour le bien public, & fait sans cesse des sautes qu'il reconnoît, & ne répare pas en en faisant d'autres?

Mais ses torts sont d'autant plus grands, qu'à la disférence des particuliers, il ne perd jamais l'estime des citoyens, sans diminuer leur amour pour la patrie.

Cet amour, avons-nous dit, ne sera aussi grand qu'il doit l'être que quand le citoyen approuvera la société, comme bonne en soi, & relativement à lui; c'est-à-dire, quand il l'estimera en elle-même, & sentira les avantages qu'elle lui procure. C'est-là ce que nous avons appellé bonté essentielle ou absolue, & bonté relative. L'approbation, relative à la premiere, est l'estime

dont nous venons de parler. Nous appellerons amour, dans un fens plus étroit, l'approbation qui a pour objet la bonté relative.

Les hommes, moins capables de contemplation que de fentiment, approuvent & blâment d'ordinaire ce qui leur profite ou leur nuit, sans égard à l'effence des chofes. Ainsi l'amour ou la haine produisent plus souvent l'estime ou le mépris, qu'ils n'en sont le produit. Il est donc encore plus essentiel à la société d'être aimée, qu'il ne l'est qu'elle soit estimée; & si elle pouvoit jamais être dans le cas d'opter, elle devroit donner la préserence à l'amour, & seroit bien sûre d'en voir renaître l'estime à laquelle elle auroit paru renoncer.

Nous aimons ce qui nous fait du bien; c'est une regle generale, pourvu que le bien soit senti, & que la cause en soit connue.

d

n

to

P

le

to

po

fan

no

d'c

mo

usa

Il n'est point d'exception à cette regle en faveur de la société; elle doit acherer l'amour par les biensaits, non en faisant le même bien à tous, mais en faisant à chacun ce qu'il regarde comme un bien, & qui est pour lui le plus grand bien.

Autant il y a de classes dans la société dont chacune a une passion dominante, en autant de maniere la société doit varier ses biensaits.

Mais ici fa condition est très-différente de celle des hommes, & beaucoup plus avantageuse; car le plus souvent ses biensaits consistent à ne pas faire de mal. Il est vrai qu'alors même ils supposent d'autres biensaits, dont la nature paroît être différente; mais si l'on y prend garde, hors le premier de tous, qui est la ré-

partition des besoins moraux, par le moyen de l'édication, à quoi l'on peut ajouter l'attention qu'elle doit
avoir de maintenir cette répartition, tout le reste n'est
que négatif de la part de la société. Elle a monté le
ressort par l'éducation; il lui sussit de n'en pas gêner
l'esset, & d'empêcher qu'il ne soit gêné, pour que chaque individu, saisant son bonheur, croye le devoir à la
société; & en esset, protection, justice, châtiment, récompense même, si elle est bien placée, ne sont pour
le plus grand nombre que des biensaits négatis, de
simples moyens d'empêcher que le ressort ne perde
son élasticité, ou qu'il ne l'exerce dans un mauvais
sens.

Ceci revient à ce que nous avons dit, que la société doit laisser vouloir, & qu'elle-même doit vouloir le moins qu'il est possible.

Elle manque à cette regle, quand, toujours inquiete, toujours méfiante, elle veut tout régler, tout diriger. Par cette conduite mal-adroite, elle afflige sans cesse les hommes, en opposant ou en associant une volonté à la leur.

Elle y manque encore, lorsque, jalouse de son autorité, elle oppose volonté à volonté, tandis qu'elle pourroit faire naître une volonté semblable à la sienne.

Elle y manque effentiellement, lorsqu'elle se met, sans nécessité, dans le cas d'avoir besoin d'une volonté nouvelle de la part de ses membres; ce qui n'arrive d'ordinaire que par le mauvais usage qu'elle sait de ses moyens physiques & moraux: & elle en sait mauvais usage, quand elle laisse dépérir ses richesses d'une es-

pece, & qu'elle se met par-là dans la nécessité de prodiguer les autres, ou lorsqu'elle sait à trop grand fraix ce qu'elle pouvoit saire à meilleur marché. V

m

ti

po

qu

tri

pa

ell

le

CO

in

pa

for

&

tu

re

na

le

en

il

le

qu

de

8

qu

du

Telle est la saute que commer une société, qui, ayant laissé dépérir la véritable ambition, y substitue une ambition mixte, dont sait partie l'amour des richesses. Elle renchérit toutes les sonctions du Gouvernement, & se réduit à avoir besoin de l'argent des uns, lorsqu'elle devroit avoir assez de l'ambition des autres.

Elle commet une autre faute femblable, lorsqu'à la simple protection elle substitue un système compliqué de prévoyance, qui multiplie les dangers, sous prétexte de les prévenir, ou dans l'espérance de les diminuer, & dont la subtilité échappe aux citoyens qui cherchent, du moins, l'intérêt de l'Etat, où ils pe trouvent pas le leur.

Je ne sais pas, du reste, s'il y a des moyens qui puissent être employés de bonne soi pour augmenter l'attachement des peuples à la société qu'ils composent, ou au Gouvernement qui les unit. Tout le bien que celui-ci peut leur faire, il le leur doit; tour le mal qu'il peut leur épargner, il doit les en préserver. Or, celui-là donne de lui-même une idée fâcheuse, qui se vante d'avoir payé une dette. Dire qu'on a vaincu la nêcessité même pour épargner un mal c'est dire une absurdité, qui ne sera pas d'impression sur le grand nombre, si ce n'est qu'on lui persuade qu'on s'expose à un grand inconvénient pour lui procurer ou un avantage momentané, ou un soulagement passager.

Je conçois que de deux corps qui ont part au Gou-

vernement, l'un peut s'accréditer aux dépens de l'autre; mais s'il en peut arriver un changement dans la conftitution, il n'en réfulte pas une augmentation d'amour pour la patrie, dans laquelle on ne voit point de bien; qui ne suppose un mal plus grand.

N'est-il donc point de moyen pour augmenter le patriotisme? Non, il n'en est point, si la société n'a pas besoin de résorme; & elle n'en a pas besoin, si elle est heureuse.

Est elle malheureuse par des coups de la fortune, le patriotisme s'accroît de lui-même à proportion des contradictions qu'il éprouve. L'est elle par des vices intérieurs, détruisez ces vices, & vous ramenerez le patriotisme. Affoiblissez, par exemple, une passion trop forte & trop générale qui étousse toutes les autres, & vous rendrez la société plus heureuse en lui restituant toutes ses ressources. Entre les passions que vous remettrez en vigueur, sera aussi le patriotisme qui renaîtra avec les autres, pour s'accroître aussi-tôt par le bonheur, qui renaîtra à son tour de l'équilibre rétablientre les biens de la société.

Mais si, sous ce point de vue, tout est de rigueur, il n'en est pas de même quand nous considérons dans le Gouvernement les hommes qui en sont chargés, & que nous mêlons ensemble l'amour de la patrie & celui des chess qui la régissent.

Il est possible que la société ne soit pas heureuse, & que les citoyens pardonnent beaucoup à un ches qui a su gagner leur affection, qu'ils lui sachent gré du mal qu'il ne sait pas, & du bien qu'il fait, ou qu'il

veut faire. Le fouvenir du passé se joint à l'opinion qu'on a de sa bonne volonté. On se met à sa place, on le plaint ou de ne pas savoir, ou de ne pouvoir pas, On lui tient compte de ses essorts. C'est l'homme alors qu'on aime, & non le Magistrat. C'est quelquesois aussi le sils d'un autre homme, ou l'homme qui a éré, & qui s'est éclipsé.

Voilà une grande reffource qu'a le patriotifine dans les Monarchies, & qu'il n'a point ailleurs. Il est bon de la connoître, quoiqu'il soit très-sacheux d'en avoir befoin. Mais quand on en est réduit-là, il saut entretenir cet amour personnel avec d'autant plus de soin, qu'il est plus nécessaire, & se hâter de réparer l'édifice que soutient cet étançon, avant qu'il soit brisé par le poids, ou détruit par le temps. C'est un répit dont on ne sauroit trop tôt prositer.

Cette ressource se multiplie quelquesois par des ressources encore moindres, & qui ont aussi plus d'inconvenient. Un Ministre, un Général, qui ont la faveur populaire, deviennent par-là même des hommes précieux. Mais il ne saut pas en avoir besoin long-temps, quoi-qu'on puisse les employer toujours. Ils peuvent mourir ou déplaire; ils peuvent aisément perdre leur réputation: car on est moins indulgent pour eux que pour leur maître. Ce seroit encore pis, si, le succès ne répondant point à l'attente du public, on attribuoit leur mauvaise réussite, non à eux, non à la fortune, mais au Souverain lui-même; il vaudroit mieux alors avoir évité un scandale de plus.

L'amour personnel , qui , comme ressource , n'est

0)

L'a

qu'

plu

tio

dev

15

fint che l'ob une

que

tilit

fent tenu ne

répr me i qu'un petit remede à un grand mal, devient un bien de plus dans une fociété heureuse; & dans cette supposition, il peut être l'objet d'une théoris à laquelle nous devons quelqu'attention.



## CHAPITRE XV.

L'amour pour le Souverain dans les Monarchies, est un nœud de plus, qui fortifie l'union de la société: qu'il exige comparaison & gradation. Chaine non interrompue, mais composée de plusieurs chaînons, qui doit attacher au Monarque le dernier de ses sujets.

J'AI parlé pour la premiere fois d'un sentiment désintéresse, lorsque j'ai supposé la possibilité d'un attachement plus fort que tous les torts de celui qui en est l'objet. C'est un pareil sentiment que l'on peut appeller une vertu morale, pour le distinguer des vertus auxquelles je donne aussi le nom de passions, & dont l'utilité fait toute la bonté de la compassion de la content de

Je n'examinerai point s'il peut y avoit en nous des fentiments parfaitement défintéresses. Quand on a soutenu que notre amour pour l'Etre souverainement bon ne peut-être entiérement désintéressé, & que la note de réprobation n'a point été attachée à cette opinion, il me semble qu'il y a beaucoup d'inconséquence à vouloir trouver du désintéressement dans tout autre amour. Au

moins ne doit-on jamais le supposer en politique, puis que l'édifice du bonheur public ne peut être élevé sur des fondements trop folides."

Mais il nous fuffit ici de favoir que les hommes font capables d'amour & d'amitié, sans un intérêt présent, puisque, ce principe accordé, nous sommes en droit d'en tirer des conséquences relatives au bonheur de la société.

Nous avons déja dit comment l'amour des citoyens pour le chef ou le représentant de la société, peut être une ressource utile. Il est donc inportant de le faire naitre, de l'entretenir & de le fortifier. Cette vertu de plus qu'eurent les Barbares, fut la principale cause de l'avantage qui seur resta sur l'Empire Romain, où elle ne fut jamais une vertu nationale.

Ici revient la définition de l'amour. C'est une approbation donnée à la bonté absolue & relative d'un objet. L'espece d'habitude dont l'ame est susceptible, doit aussi être rappellée en cet endroit. Elle consiste dans le souvenir qui enflamme l'imagination, ou qui regle l'opinion préfente. C'est ainsi qu'on aime & qu'on estime, parce qu'on a aimé ou estimé, eq es mon el illus ennob ej ault

On voit encore dans un homme malheureux ou acruellement mechant, le bonheur qu'on admira en lui, & la bonté qu'on aima. Le fils rappelle le souvenir de son pere; & fi celui-ci fut grand & bon, quoique le fils ne lui ressemble pas, on aime en lui le représentant de obstion n'a point été attachée à cette opissed nol

C'est-là un des grands avantages de la perpetuité de certains emplois qu'un malheur ou une faute ne fait

mo he ce rat

ètr

red eft

fan lor Min tion

çon

pre

gne

phê fune trop faire a ét

forfa

vere

feme vent plus Puiff

To

fait pas perdre. Si le plus grand Roi du dernier siecle sûr mort, ou eût été déposé, lorsqu'ils devint le plus malheureux des Rois au commencement de ce siecle, tout ce que son peuple avoit conçu & gardé pour lui d'admiration & d'amour auroit été perdu pour l'Etat, & peutêtre la Monarchie eût péri.

C'est encore-là un avantage très-remarquable de l'hérédité, sur-tout en ligne directe, où la représentation est plus parsaite, & où l'illusion est plus grande:

On a très-bien servi la Royauté, quand on lui a épargné tous les actes rigoureux, autant qu'on a pu le faire, sans en trop détacher d'autorité. On l'a servie encore, lorsqu'on a distingué le Roi, qui veut le bien, & ses Ministres, qui sont le mal. Mais à la longue, cette distinction devient inutile, parce qu'elle s'évanouit par le soupcon de complicité, ou ne se soutient que par l'opinion presqu'aussi fâcheuse de négligence ou d'imbécillité.

Je ne parle point du crime de ceux qui osent blasphêmer l'Oint du Seigneur. C'est une voix impure & funeste, qu'il ne faut pas entendre, si elle n'est pas trop éclatante, parce qu'en punir l'organe, ce seroit la faire retentir où elle n'a pas été entendue. Mais si elle a été assez sorte pour se faire entendre au loin, c'est un forsait destructif de la société, & qui mérite le plus sévere châtiment.

La vérité ne la justifie pas. Mais quand malheureufement elle se trouve dans la disfamation, elle doit souvent en empêcher la punition, parce qu'elle rendroit plus dangereuse la célébrité du crime & du châtiment. Puisse ma patrie ne jamais connoître ce crime; ou du moins puisse la noirceur de la calomnie en augmenter toujours l'atrocité!

L'admiration ou l'estime suppose la connoissance, la bonté relative suppose des rapports. Ainsi l'amour est plus ou moins sort, suivant que la connoissance est plus ou moins parsaite, soit que celui qui connoît ait plus de notions, soit qu'il ait une plus grande aptitude à les saissir & à en être pénétré.

L'amour est aussi plus ou moins fort, suivant que les rapports sont plus ou moins rapprochés, plus ou moins multipliés.

Un guerrier admirera donc plus sincérement & plus sortement un héros que ne sera un homme qui n'a qu'une soi ble idée des vertus & des exploits guerriers. Il l'admirera davantage, s'il connoît bien ses actions, que s'il n'en a qu'une idée consuse. Ensin, entre deux guerriers, ce
Jui-là sera un héros de son ches, qui lui est particuliérement attaché, ou qui croit avoir eu part à ses succès, tandis que l'autre, qui n'a pas les mêmes rapports avec lui ou avec ses exploits, aura peine à lui accorder le mérite le plus médiocre.

Il en est de même dans tous les états & dans toutes les classes : à quoi il faut ajouter que l'amour est exclusif de sa nature ; c'est à dire qu'il est languissant, ou s'éteint, s'il n'y a exclusion ou privilege, & comparaison.

Il est donc impossible que le chef de la société soit aimé de même, & également, par tous les citoyens. Les distances morales & même locales doivent produire des dissérences dans cet amour; & ce n'est pas un mal. Que deviendroit la société, si, par exemple, tous les habiIl un pour Si i d'at

fans

caho

est i

1

lo

ét

lu

br

pr

M

dès-l form feroit déter

Ma ganifé férent peut é utile r qui l'er

C'es quoiqu avec ce tants d'un grand Royaume aimoient leur Roi, comme l'aime un homme qui lui est spécialement attaché, vou-loient à tout prix le voir, & attirer son attention, étoient vivement affligés de chaque incommodité qui lui surviendroit? Il seroit impossible que le grand nombre sût content, & la plupart ne se contenteroient qu'au préjudice de la société. Ce seroit le pélérinage de la Mecque, & beaucoup pis encore.

Mais cette supposition ne doit point nous allarmer. Il est indispensable qu'autant il y a de professions dans un état, autant il y ait d'especes différentes d'amour pour le chef, autant de degrés, autant de gradations. Si toute une nation ne faisoir qu'une masse composée d'atômes égaux, & placés de même, sans forme & sans organisation, l'amour ne pourroit exister dans ce cahos: car ou le chef seroit partie de la masse, ce qui est impossible; ou il en seroit très-éloigné, & l'amour, dès-lors très-soible, parce que les rapports seroient uniformes, indistincts & très-éloignés, ou se perdroit, ou seroit sans activité, comme sans cause spéciale, & sans détermination.

S

r.

3

3

e-

ė.

C-

rts

01-

tes

ufif

nt,

foit

Les

des

)ue

abi-

Mais quoique dans une fociété, qui est un corps organisé, l'amour soit plus ou moins grand dans les disférents membres qui la composent, chaque individu peut être mû aussi sortement qu'il est nécessaire par cet utile ressort, si chacun est lié comme il doit l'être à ce qui l'environne.

C'est la propagation du mouvement qui s'étend, quoiqu'en s'affoiblissant, tant qu'il y a continuité; mais avec cette dissèrence, que le mouvement, imprimé par un seul mobile, se perd dans un grand éloignement, au lieu que nous avons ici autant de principes de mouvement, que de corps qui se touchent en ligne droite.

20

la

fo

re

On

pr

de

ex

trè

qu

off

ral

ler

tai

déi

alte

der

de

cito

s'et

circ

non

tr'e

raif

&

ėlo

le p

Ainsi le Général, qui a un rapport immédiat & trèsétendu avec le Prince, l'aime très-fortement; l'Officier général qui vient après lui, aime le Prince moins fortement, parce que ses rapports avec lui sont moins directs & moins multipliés; mais aussi il aime de plus son Général, qui a mérité ce sentiment de sa part, & qui l'a obtenu d'autant plus sûrement, qu'il est au-desfus de son Lieutenant.

Le chef d'un corps particulier aime le Souverain; moins que ne l'aime l'Officier qui est au-dessus de lui, par des raisons semblables; mais il aime aussi le Général en chef, & de plus il aime son Officier général.

Suivez cette gradation jusqu'au tambour, & vous trouverez que, si tout est en regle, c'est-à-dire, s'il n'y a point désaut de continuité, le Lieutenant sera pour son Roi & son Capitaine ce qu'il ne seroit pas pour son Roi seul, & ainsi du reste. Le désaut de continuité produit l'interruption en deux sens. Interception d'amour des cendant, qui ne laisse à un subalterne que l'amour du supérieur médiat, sans adjonction de l'amour pour le supérieur immédiat; interception de l'amour montant, lorsque chacun ne reporte pas à son ches l'amour de ses subalternes. C'est un vice de l'individu, ou un désaut dans l'organisation de la société. C'étoit le grand inconvénient du Gouvernement séodal.

Ce que j'ai dit de la gradation de l'amour modelée fur les grades militaires, peut s'appliquer plus ou moins

au reste de la société. Mais par tout la ligne directe est la seule qui doit être considérée. Les lignes paralleles font indifférentes les unes aux autres.

S

S

S

k

al

us

on

Oi

uit

ef-

di

le

at,

de

de-

and

lee

oins

Je connois une grande société, où la gradation civile ressembloit parsaitement à la gradation militaire, & où on ne la retrouve plus par la suppression absolue ou presque telle de certains grades, & par la consuson des lignes paralleles. Un Gouverneur de Province, par exemple, n'est rien aujourd'hui pour la Province, & très-peu pour le Commandant. On ne sait ce que c'est que le Bailli & le Lieutenant-Général. Un Intendant offre un exemple frappant de la consusion des lignes paralleles. C'est un pourvoyeur, qui commande non-seulement aux vivandiers, mais aux Colonels, aux Capitaines & aux Soldats, & à tous immédiatement.

J'ignore si la sagesse ou la mal-adresse a présidé à ce dérangement; mais il me semble qu'il en a résulté une altération sensible dans l'enchaînement, par lequel le dernier des sujets se trouvoit attaché au trône, au-lieu de quoi il y a presqu'autant d'hommes isolés que de citoyens. Ce qui étoit sur une même ligne, laquelle s'étendoit sans interruption depuis le centre jusqu'à la circonsérence, se trouve aujourd'hui ne saire qu'un nombre înfini de points épars, qui n'ont de rapports entr'eux que par leur position dans un même espace, à raison de quoi ils sont subordonnés à un seul homme; & cet homme n'a avec eux qu'un rapport précaire, éloigné & momentané: & encore de quelle nature est le plus souvent ce rapport?

Il resteroit cependant un anneau de cet ancienne

chaîne qu'on pouvoit réparer, & qu'on a rompue, si les désenseurs nés de l'Etat avoient conservé autre chose qu'un vain nom, & qu'ils eussent plus de moyens de se faire aimer, & de persuader. Mais à qui ne peut ni nuire, ni servir, à qui n'a qu'une supériorité contestée & presque nulle, quel moyen restet-il, quelle envie peut même rester de se procurer un crédit inutile? Il est peut-être bon que chaque désenseur se croye près du trône, qu'il regarde son Roi comme le premier de son ordre, qu'il s'imagine attirer particulièrement son attention. Mais que cette opinion est chimérique, & combien devient-elle tous les jours moins utile!

L'in

Sis

loi

pop

les

fus

do

fav

l'ég

fut

qu'

Allelee, Celt un pourvoyeur, qui commande ron-feuiment aux vivandiers, mais aux Colonels, aux Calianes et aux Soldars, Et à rous immediatement L'ignore fi la farcéle oult, mat-adreffe à prif de la ce



erendoit ians interruption onlistle cenne induct la dienniference, fe trouve anjourd hill he falle qu'un nombre limit de points en nombre limit de points en nombre limit de receptats en

result one par leur point on dans un indice et ace, it

A en homme n'a avec eux qu'un rappe i prétare, loitat le pontainne s'à excerc de quelle nature est te plus tenvent ce rangers

in fleroit cependant un contratt de cer ancienne



## CHAPITRE XVI.

(e

le ni

e

u

n

L'inégalité d'état entre les hommes étant inévitable; celle-là doit être préférée, qui, par son origine, est plus favorable à la naissance de la vertu dans l'ordre supérieur, & moins propre à déplacer & altérer les besoins moraux.

Sixieme Besoin de la Société. Que toute la subsistance possible soit produite ou acquise. On évalue d'après ce besoin, les manufactures & le commerce, & l'on pose les principes sur lesquels la société doit se conduire à l'égard de ceux qui les exercent.

J'A1 dit ailleurs comment, sans la fanction d'aucune loi, comment même contre l'esprit du Gouvernement populaire, il est arrivé dans tous les temps & dans tous les Pays, que certaines familles se sont élevées au-des sus des autres, & ont été l'objet d'une vénération, dont le bas peuple leur payoit le tribut, quoiqu'il désavouât lui-même des hommages incompatibles avec l'égalité à laquelle il prétendoit.

Cette égalité fut toujours une chimere, parce qu'elle fut toujours en contradiction avec les faits.

Qu'une loi agraire rende toutes les fortunes égales, qu'une autre loi ajoute à cette égalité la capacité uni-

tic

w

pr

vi

or

qu

be

ce

ex

pu

la

loi

la

do

ni

ve

do

qui

CQI

êtr

qui

jet

ver

noî

éta

ply

forme de tous les emplois, qu'on abolisse jusqu'aux traces de toute classification; qu'enfin, par un concours unique de circonftances, cette pénible réforme soit auffi parfaite qu'il est possible à peine la premiere généra. tion la verra se soutenir, la seconde s'en écartera sensiblement; & dès la troisieme, on remarquera une inégalité sensible entre les citoyens, en dépit des loix, & de la mémoire encore récente d'une égalité parfaite. La nature fait les hommes inégaux, la mémoire des hommes & l'éducation continuent cette inégalité, le préjugé finit par la perpétuer, en imposant aux uns l'obligation d'être meilleurs, & aux autres, la nécessité de croire que le fang est impreigné des qualités de l'ame, Joignez à cela l'inégalité d'opulence, qui s'établira malgré la loi, & vous trouverez que tout concourt à ramener l'inégalité. Land la mantanou se lieb state

Mais si, soupçonnant que la sage nature n'a rien sait en vain, vous jettez les yeux sur tous les Etats connus depuis les premiers temps historiques jusqu'aujourd'hui, vous trouverez, qu'où l'égalité s'est le mieux maintenue contre le cours naturel des choses, là a régné la plus grande consussion, là le gouvernement a le plus approché de l'anarchie, là ensin, le combat de la nature & de la loi a produit des scenes presque toujours funestes.

Le peuple même, luttant contre ses antagonistes, s'est fait d'autres chess, dont il a consacré le sang, & qu'il a opposés de pere en fils aux anciens chess qu'il méconnoissoit.

Que ceux qui veulent détruire l'inégalité des condi-

tions, rentrent en eux-mêmes, & disent la vérité. Les uns avoueront que la passion leur a fait concevoir un projet dont ils sentent l'impossibilité, les autres conviendront que ce n'est point contre l'ordre même qu'ils ont conjuré, que c'est contre ceux qui les composent, & qu'ils en croyent moins dignes qu'eux: ils voudroient qu'un des avantages dont ils jouissent, & qu'ils prisent beaucoup, sût l'attribut essentiel du premier ordre; & à cette condition, ils tomberoient d'accord qu'il en doit exister un.

Le favant voudroit que le favoir, le riche que l'opulence, le brave que la feule bravoure y donnât entrée. Auquel devroit en croire un législateur?

Mais ne nous écartons pas de notre fujet. Il faut de la subordination aux hommes. Ils s'en font une, si la loi ne leur en prescrit pas. Mais la société, qui connoît la nécessité de cette classification, sait aussi qu'elle ne doit abandonner au hasard, ni les ritres à la supériorité, ni ses effets. Elle ne veut pas qu'on l'accorde à une vertu, dont l'excès est 'un vice corrupteur; & si elle doit tirer parti de la claffification, il faut qu'elle fache qui est le supérieur & qui est l'inférieur, Enfin, elle reconnoît que l'utilité de cette inégalité inévitable doit être fixée par des regles constantes, & que l'hérédité, qui prête le plus au préjugé, qui en est elle-même l'objet, qui seule peut mettre d'accord la supériorité de convention & la supériorité réelle; la société, dis-je, reconnoît que l'hérédité est la meilleure regle qu'elle puisse établir, celle qui ne peut être éludée, & qu'il est le plus aifé d'appliquer,

Mais aussi-tôt qu'elle regarde les avantagés de cette hérédité comme une de ses ressources, une portion de son domaine, il ne doit plus lui être indissérent que les anciennes samilles s'éteignent. Ce sont des races précieuses pour elle, parce qu'elles ont acquis à la vertu & à l'hommage du peuple, des droits que n'auront de long-temps celles qui pourront les remplacer.

Comme la société ne meurt pas, qu'elle ne se borne ni à un temps, ni à une seule espece d'utilité, elle ne pensera point comme ces censeurs éphemeres, qui jugent de toutes les générations par une seule, & qui proscrivent une famille qui a donné vingt héros, & qui peut-être en donnera encore autant, parce qu'un homme, le seul qu'ils voyent, porte peu dignement un grand nom, &, plus souvent encore, parce qu'il ne les éblouit pas par son opulence.

C'est-là, en esset, le plus grand crime de la Noblesfe, celui qu'on lui pardonne le moins. On est indigné qu'un Noble indigent ait gardé son ame. Il devoit prendre celle qui convient à la pauvreté.

Enfin, les clameurs des infensés ont prévalu, & la Nobleffe, docile aux conseils de ses ennemis, a voulu que l'opulence se joignit à ses autres titres. Le plus heureux a le plus envahi sur ses égaux; & quand la prodigalité a eu tout diffipé, on a fait des excursions sur le tiers-état pour engloutir le fruit de son industrie. Les richesses de l'Asie ont apporté avec elles dans Rome les vices de l'Asie, & la soif de l'or a augmenté avec le cas qu'on en a fait.

On en est venu à la derniere ressource. C'étoit de re-

train des indo une ligio für c men jet q lui d me, s'être perfé umte de fe fa for ce qu tante

Que tr

Cer

qu'il a

n'a po louer de Sou de fon dont la eurent exemp

tous le

trancher fur la posterire, pour ne pas risquer d'avoir des enfants qui ne fusient pas riches. Si la nature a été indocile; on s'en est vengé en lui arrachant un fils ou une fille qu'on avoit de trop, pour en charger la Religion qui les repouffoit. Un fils unique, ou qui étoit für de l'être, a été élevé comme fa fœur ou plus molle. ment encore; on a mieux aimé en faire un mauvais fujet que de le perdre . & de se mettre dans la nécessité de lui donner un frere, s'il en étoit encore temps. Un homme, resté seul de sa famille, épuisé par le vice avant de s'être donné un héritier, incapable de le mériter par la perseverance dans un desir devenu pénible & ridicule, un tel bomme n'a rien vu après lui, & a eu foin qu'un de ses collatéraux du même sang que lui n'héritât pas de sa fortune. Il s'en est défait avant de mourir; & souvent ce qui en est resté a passé aux enfants d'une sœur ou d'une tante, à qui on avoit donné un mari indigne d'elle, parce qu'il avoit offert de la prendre fans dot.

Ce tableau n'est point chargé, & on ne le trouvera que trop ressemblant; si on le compare à l'original que j'ai devant les yeux.

Certainement la nation, dont il représente les mœurs, n'a point à rougir de sa noblesse; elle a plus à s'en louer que beaucoup d'autres. Ses Souverains savent que le Souverain d'une nation voisine, abandonné du reste de son peuple, n'eut de ressources que dans sa Noblesse, dont la sleur périt avant lui, & dont les prérogatives eurent le même sort que celles de la couronne. Cet exemple est récent, & s'accorde avec les exemples de tous les siecles; & cependant on connive à un désordre

qui diminue tous les jours les soutiens du trône, & les ressources de la société en général.

On ne voit point par-tout une chambre des Pairs avilie & terrassée par les mêmes coups qui ont brisé la Couronne; mais ce qu'on voit dans un corps disséqué, il faut le supposer dans un corps vivant: ou l'anatomie est un art inutile.

Si l'on se flatte que les nouveaux candidats, qui, l'or à la main, se présentent pour remplir l'ordre équestre, remplaceront ce qu'il perd d'anciennes races, on veut se laisser tromper par la séduction des possibilités; mais ce qui n'est que possible, dût-il certainement arriver, on laisseroit aux siecles à venir un bien dont on auroit consenti à être privé.

Ce n'est point à la seconde ni à la troisseme génération qu'il est donné de voir les descendants d'un homme riche présérer la gloire aux richesses, & oublier ce qu'il doit à celles-ci de reconnoissance & d'amour.

Mais plus elles sont nécessaires à l'ennobli, pour se soutenir dans son nouvel état contre ses propres vices & l'opinion de sa nouveauté, plus il est vraisemblable qu'il voudra que la noblesse & l'opulence restent unies dans ses descendants; & ainsi il est très-vraisemblable que de dix familles qui seront dans ce cas, à peine la troisieme génération verra les rejettons d'une seule: car elles ne se continueront non plus que par des fils uniques, & cette précaution paroîtra d'autant plus nécessaire, qu'on verra moins de ressources pour des cadets.

Quelque soit le besoin qu'on se fait à soi-même, on le suppose à ses ensants, & on ne desire d'en avoir qu'a fatis qu'il la re

duel fans tous

E

pour gran puid dan milliplia

de de vota

1

n 6
n 1

7 6

» a

9

cié

qu'autant que l'on peut leur laisser de moyens pour le satissaire. C'est une regle qui n'a point d'exception, & qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on parle de la réproduction des hommes.

Mais la société a le plus grand intérêt à cette réproduction des hommes, puisqu'elle ne peut se perpétuer sans elle. C'est son premier intérêt, & que supposent tous les autres; c'est encore l'objet d'un devoir indispensable.

Elle doit donc regarder comme un très-grand mal pour elle, tout excès de paffion qui rend nécessaire un grand superflu de biens, soit moraux, soit physiques, puisque cet excès équivaut à l'unité de moyens, qui, dans un pays, réduiroit le nombre des hommes à la millieme partie de ce qu'il pourroit être en y multipliant les moyens.

Mais d'un autre côté, la fociété a intérêt à ce que toute la subsistance possible soit produite ou acquise pour autant de citoyens qu'elle peut en avoir. « Elle a encore in» térêt à ce qu'aucun citoyen ne borne exactement » son industrie au nécessaire, de peur qu'il ne se trouve » au-dessous.

" Il faut donc qu'une passion quelconque le soutienne nencore, lorsqu'il pourroit être tranquille sur ses besoins. Ainsi l'amour des richesses, ou l'avidité, qui commence où finit le besoin, est nécessaire; elle fait nentreprendre, & ne se borne pas ».

C'est ainsi que j'ai exposé le sixieme besoin de la société, auquel répond dans ses membres l'avidité ou l'amour des richesses. En parlant de cette passion, j'ai dir qu'elle se prive elle-même de sa derniere excuse, en affoiblissant ou en excluant l'amour de la postérité, qui seul pourroit justifier la manie qu'a un homme de s'approprier la substitue de plusieurs hommes. Dans l'exposé qu'on vient de relire, le besoin de la société, qui répond à cette passion, est aussi subordonné au besoin de multiplier les citoyens. Ainsi, sous quelque sace qu'on envisage la réproduction & la multiplication des biens physiques, elles sont étroitement liées à celle des hommes; en sorte que les unes servent & nuisent également aux autres, suivant que la proportion qu'il doit y avoir entr'elles, est ou n'est pas observée.

On n'a rien compris de ce que j'ai dit jusqu'ici, si l'on ne voit pas que l'excès ne peut être du côté de la réproduction des hommes, tant qu'il reste assez de terre pour les nourrir; mais, par-là même, il est clair que l'excès ne peut être dans la réproduction & la multiplication des biens physiques, & qu'ainsi un peuple ne peut être trop industrieux à tirer de la terre tout ce qu'elle peut lui sournir de subsistance. Si donc la multiplication des richesses ou le desir d'en avoir peut devenir nuisible, ce n'est point quand la réproduction en est la matière & l'objet; ce n'est point en soi-même, mais par les moyens, par la forme, & par le déplacement.

Un agriculteur ne peut être trop laborieux; mais si, pour améliorer sa terre, il la noye sous l'eau dont il prive ses voisins, il détériore son sonds, & rend stériles les sonds qui deviennent arides.

qui chan qu'il à un deur culte

0

cultu giftra gueri

men

moye ment

C

Il .

l'obje pour lui en ciété trouv

fuppo il ne r qu'un en pr qu'un

Ce

Por

On ne donnera pas même le nom d'agriculteur à celui qui vend tout ce dont il a besoin pour cultiver son champ, & en employe le prix à acheter un autre champ, qu'il ne cultivera pas mieux. Il donnera l'un & l'autre à un fermier; & s'il a trompé les acheteurs & son vendeur, il pourra y gagner : mais il ne sera plus agriculteur. Il vivra de l'industrie d'autrui, & aura commencé par tromper.

Un laboureur ne peut donner trop d'application à la culture de ses terres; mais si un guerrier ou un Magistrat en fait autant, il deviendra inutile, ou comme guerrier, ou comme Magistrat.

Ces trois exemples expliquent comment je conçois que le desir des richesses peut devenir pernicieux par le moyen & la sorme qu'il prend, & par son déplacement.

Il est pourtant nécessaire, ai-je dit, puisqu'il peut soutenir le travail lorsque le besoin présent cesse d'en être l'objet. On ajoutera peut-être qu'il est encore nécessaire pour détacher un homme d'un métier qui le nourrit, & lui en faire prendre un autre qui sera plus utile à la société : car il ne le prendra pas, s'il n'espere pas d'y trouver au-delà de sa nourriture.

Ce raisonnement est spécieux; mais il porte sur une supposition qui pourroit être éloignée de la vérité. Car il ne me paroît pas évident que la société ait intérêt à ce qu'un homme quitte un métier qui le nourrit, pour en prendre un autre, ni qu'un métier soit plus utile qu'un autre à cette même société.

Pour prouver que la chose est ainsi, il faudroit faire

voir qu'il y a des professions qu'on ne peut embrasser sans l'espérance d'amasser un superflu, & que ces mêmes prosessions doivent être exercées pour le plus grand bien de la société. Or, il me paroît difficile de soutenir ces deux afsertions.

La seule prosession etroitement nécessaire, est celle du cultivateur, qui crée les biens physiques. Après cellelà, vient celle des artisans, qui saçonnent quelques-uns de ces biens pour les saire servir ou à l'habillement, ou à une meilleure nourriture, ou au logement.

Or, je vois que tous ces arts sont exercés par le plus grand nombre de ceux qui s'y appliquent, sans autre espérance que celle de se procurer le nécessaire pour le présent, & de se l'assurer jusqu'à un certain point pour l'avenir. L'attrait du supperssu est donc inutileici; & pour que tout se fasse, il sussit que tous les citoyens n'ayent ni la même aptitude, ni le même goût, & qu'ils ne naissent pas tous dans des circonstances parfaitement semblables. Or, c'est à quoi la nature & la fortune n'ont jamais manqué de pourvoir, & il faut espérer qu'elles n'y manqueront pas non plus à l'avenir.

Après les arts dont je viens de parler, on doit ranger la profession des faiseurs d'échanges ou des commerçants, dont la grande utilité consiste en ce qu'ils épargnent aux cultivateurs & aux artistes des distractions qui leur nuiroient. On ne leur a donc pas obligation des échanges qui pourroient se faire sans eux. Mais il n'est pas douteux que, par leur industrie, dont ils s'occupent tous entiers, ils ne puissent étendre les échanges, &, par conséquent, en multiplier les avan-

fa l'é
nomi
plus
denre
cette
font i
conci

dispendue, peut sens, telui-c

Mai

Sil

gagner C'est-li delà du être pr grande que le fant to

malheu métiers moins g citoyen

Tome

tages. Ils font donc utiles & peuvent l'être doublement, fi l'échange est utile; c'est-à-dire, s'il met un plus grand nombre en état de vivre dans un pays, par une culture plus avantageuse que ne le seroit celle de toutes les denrées nécessaires indistinctement. Si l'échange n'a pas cette utilité, il est nuisible; & ceux qui s'en occupent; font non-feulement inutiles, mais même onéreux à leurs concitoyens, dont le travail les nourrit, & dont ils mettent la folie à contribution.

S'ils sont utiles par l'utilité des échanges, dont ils se font rendus les facteurs, ils ont auffi l'avantage d'être dispensés d'un travail & de plusieurs risques; & je crois que, fans l'appas d'un gain plus fort que celui qu'on peut faire dans tout autre métier; il se trouvera affez de gens, qui, par goût ou par nécessité, s'adonneront à I'v ains alez d'hommes que no deuteront, et in-inlet

Mais ils courront auffi des rifques, & il faudra qu'ils gagnent souvent pour pouvoir perdre une seule fois: C'est-là aussi le seul titre qui les autorise à gagner audelà du nécessaire. Mais, dans la rigueur, ce gain doit être proportionné à la possibilité des pertes & à leur grandeur; en forte que, tout combiné, il ne leur resté que le nécessaire, tel qu'ils l'auroient pu avoir en faifant tout autre métier. rengimb encore sieb elle, 40

Ceux qui seront heureux, gagneront sur le total. Les malheureux perdront. Il en est de même dans tous les métiers; & fi aux accidents on joint l'habileté plus ou moins grande, on trouvera que nécessairement quelques citoyens doivent s'enrichir, pendant que les autres s'ap-

Tome the most remo lours venterall mor

pauvrissent. C'est aussi ce qui rend impossible la durée d'une égalité parsaite.

Mais conclurons-nous delà, qu'il faut qu'il y air des métiers très-lucratifs par eux-mêmes? Nullement, Nous dirons que tout métier utile doit nourrir l'homme qui l'exerce, & rien de plus; qu'ainsi la société ne doit jamais se faire un principe de favoriser les grands gains, parce qu'elle exigeroit en principe une injustice. qu'elle doit même s'y opposer tant qu'elle peut, parce que c'est un mal pour le plus grand nombre, & qu'elle peut & doit laisser à la fortune le foin d'encourager les hommes par la possibilité d'un grand bénésice, mais sans fe rendre complice de cette injustice du fort. Il arrivera, fans qu'elle s'en mêle, que les uns s'enrichiront, ou les autres se ruineront; & encore, sans qu'elle s'en mêle. il y aura affez d'hommes qui ne douteront, ni de leur habileté, ni de leur fortune, & se promettront des succès ou d'autres ont échoué. Mais qu'elle foit en garde contre eux; car il pourroit se faire qu'ils ne fonderoient cette espérance que sur la résolution de féduire ou de tyrannifer & les vendeurs & les achereurs, auquel cas elle devroit y mettre ordre, afin que le vice ne devint pas un moyen de paroître heureux.

Or, elle doit encore diminuer autant qu'elle le peut & les risques & les fraix de l'échange, non pas afin que le commerçant gagne davantage; car il aura d'autant moins droit de gagner, que la possibilité de perdre diminuera plus sensiblement; mais asin que les créateurs des denrées qui en vendent & en achetent, supportent une moindre dissérence entre leurs ventes & leurs

acl au tif

tége il a

étre cette quan veut

Si j'ofe corde Or

qui l'e

autre
mettre
ami o
leur 1
tant de
quand
nouve
ce qu'i
teront.
n'entre

confifte

car fi r

achats, & afin auffi que la fortune ayant moins de part au commerce, il ne soit ni auffi ruineux, ni aussi lucratif qu'il doit l'être, lorsque les risques sont grands & fréquents.

J'ai dit en peu de mots pourquoi la société doit protéger le commerce. On ajoute qu'outre la protection, il a besoin de liberté.

Quand je faurai tout ce qu'on entend par-là, je pourrai examiner jusqu'à quel point le commerce doit être libre. Il me paroît cependant qu'on fait consister cette liberté dans la faculté d'acheter où l'on veut, quand on veut, ce qu'on veut, & à tel prix que l'on veut, & de rendre de même.

Si c'est-là en quoi consiste la liberté du commerce, j'ose annoncer qu'elle ne doit, ni ne peut lui être accordée dans toute son étendue.

On a fait du commerce un état à part, & de œux qui l'exercent, une société, cantonnée au milieu d'une autre société, & on a dit : Ces gens-ci ont droit de mettre à contribution quiconque aura besoin d'eux, ami ou ennemi, étranger ou citoyen. Leur intérêt est leur loi. Ils débaucheront à la société limitrophe autant de citoyens qu'il leur plaira; ils lui en rendront aussi quand ils voudront. Ils ne produiront aucune valeur nouvelle, & ne s'exerceront qu'à hausser le prix de ce qu'ils vendront, & à baisser celui de ce qu'ils acheteront. Ce sèra dans des combinaisons dans lesquelles n'entrera pour rien l'intérêt de la grande société, que consistera le sublime de leur art. Ne les gênons pas; car si nous les sorcions de gagner moins, ils ne vou-

droient plus gagner, & ne feroient plus entrer chez nous de fignes de valeurs, au-lieu des biens réels qu'ils en font fortir, ou dont ils empêchent la création.

Ensuite on s'est extassé sur l'opulence de ces heureux facteurs, qui pourtant ne mangeoient que notre pain, & on a dit: Oh, que c'est une belle chose que le commerce! C'est la plus riche des mines. Voyez combien de gens en vivent, sans qu'il sorte aucun ouvrage de leurs mains! Celui-ci a acheté nos vins, & les a vendus très-cher aux étrangers. Celui-là a fait venir du sucre & du casé des sses, & nous n'en avons point manqué pout notre argent, quoiqu'il n'ait point eu besoin d'argent pour l'acheter. Il n'a porté aux cultivateurs du sucre & du casé, que de la farine, de l'eau-de-vie & de la toile.

Cet autre n'est pas moins utile; il n'a ni acheté ni vendu chez nous. Son industris a ruiné d'autres nations. Mais c'est chez nous qu'il a déposé leurs dépouilles. Voilà des hommes vraiment utiles à l'Etat. Il saut grandement les honorer, puisque l'un a acheté nos vins à bon marché, & en a tiré beaucoup d'argent, qui est entré chez nous; l'autre nous a donné du sucre & du casé pour notre argent, & n'a fait sortir de chez nous que de la farine & de la toile; le troisseme, sans que nous nous en soyons apperçus, a augmenté la masse de notre argent, aux dépens de qui il a pu.

Après avoir entendu ces maximes & ces éloges, je réfléchis le plus tranquillement qu'il m'est possible, & je me demande à quoi se réduit tout ce que je viens d'entendre. A ceci, ce me semble, que le commerce sair

che à ce ven

- (

Qu vive de 1 de 1

dan

choi de s

: M

les c

effet tion des c est in toise est la néces

mang

Or

ceux pays café & il n'en besoin entrer de l'argent pour des denréees du pays, & empê-b che qu'il n'en forte pour l'achat des denrées étrangeres p à ceci encore, qu'un homme fait entrer de l'argent sans vendre nos denrées, & fans en acheter pour nous.

Quels hommes font ces commerçants? Des citoyens. Quels hommes employent-ils? Des citoyens. De quois vivent-ils? De nos denrées. Que produisent-ils? Rien de réel, mais des fignes. Ne pourroient ils rien produire de réel? Ils le pourroient; car il y a place pour eux dans notre territoire, & pour dix fois autant.

Lequel enfin mérite la préférence; du figne, ou de la chose signifiée? Celle-ci, sans doute; car le signe n'a de valeur qu'autant qu'il la représente.

Mais, si cela est, l'augmentation des signes, lorsque les choses signifiées diminuent, ne doit avoir d'autres effet que de réduire les signes à une moindre signification; car leur totalité ne vaudra jamais que la totalité des choses réelles. Or, il n'y a là ni bien, ni mal. Il est indifférent de mesurer une piece de drap avec une toise, ou avec une aune. Mais ce que je vois de réel, est la diminution des choses signifiées, qui est la suite nécessaire de l'emploi stérile de beaucoup d'hommés qui manquent aux arts créateurs.

On me dira peut être qu'il faut du café & du tabac à autant d'hommes qu'il y a dans le Royaume, & que ceux qui en manqueront iront s'établir dans tout autre pays où ils en trouveront; en forte que s'il n'y a du café & du tabac que pour quatorze millions d'hommes, il n'en restera pas davantage dans le Royaume. Maudit besoin, m'écrié-je, qui met notre patrie à la discrétion

des cultivateurs du tabac & du café! Maudit foit celui qui le premier fit naître ces besoins! Mais je ne change rien par mes malédictions; & on ajoure qu'il n'y a pas dans tout le Royaume de quoi sournir un seul homme de tabac, ni de casé. Il faut donc l'acheter à prix d'argent, ce qui diminuera la masse de nos signes, jusqu'à ce que nous n'en ayions plus, si hous ne vendons ou n'échangeous une partie de nos denrées, jusqu'à la concurrence de ce que nous coûtent le tabac & le casé. Donnons donc notre bled & notre vini, ayons moins de citoyens, pour que ceux qui resteront boivent du casé, & pranment du tabac; of annue de la concurrence de ce que nous coûtent le tabac & le casé.

Donner des fignes ou des denrées revient au même quand il fant donnet les uns ou les autres à perpetuite; mais fi ce font des étrangers qui nous apportent le case & le tabac, ils fe feront payer leur peine & leur temps, & nous nourrirons & les bultivateurs & les navigateurs étrangers. Calculons & évaluons tout par fignes. Le café & le tabac coûteront le même prix dans les deux cas : mals dans l'un , un tiers de ce prix fera pour un citoyen; dans l'autre, ce même tiers fera pour un étranger, Ce tiers produit par an aufant de signes qu'il en faut pour nourrir dix mille hommes; & pourtant ce trafic n'occupe que fix mille hommes. Ces fix mille hommes employes à d'agriculture, par exemple, se nourriroient eux-mêmes. & produiroient en outre autant de denrées qu'il en faut pour nourrir deux autres mille hommes. Si cela est ainsi, employez six mille hommes au trafic du café & du tabac, puisque vous gagnez la subsistance de deux mille hommes, ou autant de fignes

qu'i

je d mill de

rien au-l fifta

-mér

que

D

rées ce p

210 A

du c tré ô prod rées exem

pour

que i

me le

qu'il en faut pour l'épargner sur un autre article.

Mais si vos six mille agriculteurs vous sournissoient, outre leur nourriture, celle de six autres mille hommes, je dirois qu'il vaut mieux gagner la subsistance de deux mille hommes, que de faire perdre aux étrangers celle de dix mille hommes, qui réellement ne vous coûte rien, puisqu'il y en peut avoir chez vous douze mille au-lieu de six, & même avec cer avantage que leur sub-sistance n'est pas précaire, & que leur industrie ne tourne point à l'accroissement pernicieux de votre nu-méraire.

Toute cette théorie suppose une vérité que j'ai indiquée, & qu'il sustit d'énoncer pour la prouver.

Dans un pays qui n'a point la reffource ruineufe des mines, il n'y a point d'argent qui ne représente des derrées qui ont été vondues ou qui existent de moins, si ce pays n'a pas toute la culture possible, & n'est pas réduit au commerce d'industrie.

du crû qu'on enverroit à l'étranger, puisqu'il n'est entré & ne peut rentrer que de cette maniere.

Lorsque dans un pays la terre est plus propre à la production des denrées précieuses qu'à celles des denrées nécessaires, & qu'avec un arpent de terre, par exemple, on se procure autant d'argent qu'il en faut pour acheter chez l'erranger cent sois plus de subsissance que n'en produiroit cet arpent, cette économie ressemble au commerce d'industrie, & en a les avantages, comme les inconvénients. Elle sournit une subsissance précaire; & si la main d'œuvre, sans laquelle le produit

d'un arpent de terre ne peut être aussi considérable, n'est que l'emploi d'hommes inutiles à l'agriculture, c'est un prosit clair pour la société; mais si les mêmes qui saconnent le produit d'un arpent, laissent inutiles cent arpents de terre, le prosit est nul, & il est clair qu'il ne
reste que l'inconvénient d'avoir une subsistance précaire, au-lieu d'une subsistance assurée.

Cependant il est évident que les étrangers, qui, pour avoir une denrée précieuse, nourrissent dans ce pays autant d'hommes qu'il en faudroit pour cultiver cent arpents de terre, se sont tort du même nombre d'hommes, & que tout y perd; l'espece humaine en général, parce qu'il est moins nombreuse; le pays étranger, parce qu'il a des habitants de moins; & le pays industrieux, non-seulement parce qu'il peur perdre le débit de sa denrée, mais encore parce qu'il y a à parier que la fabrique qui l'enrichit, est moins savorable à la population que ne le seroit l'agriculture, & que même elle est un gouffre où vont se perdre les générations surures.

Mais si les étrangers dont nous parlons sont une saute, elle leur est commune avec tous les peuples qui ache tent au-dehors des denrées de luxe; & si elles se sont accréditées par le commerce, la dépopulation du pays par la vente des denrées nécessaires, est donc un crime du commerce, dont on vante à tort l'utilité, quand il n'est occupé qu'à réparer le mal qu'il a fait, & à le réparer par des moyens qui, en eux-mêmes, sont pernicieux à la société,

Que l'on nous dise ensuite que les négociants doi

par fa qui a merce

Le

penfé doive de le gagne

Ma Eft-ce dire, & acl nombi en for rifqué rifqué les ho ont ex fait u un mé fubfift: de les à l'arg a fait e dans la prefqu

le mere

vent être honorés & récompensés dans un Etat qui n'est par fait pour le commerce d'économie; & tout Etat qui a des terres de reste, n'est pas sait pour ce commerce.

Les négociants font-ils riches, ils font affez récompensés: mais il leur faut de l'honneur; c'est-à-dire qu'ils doivent être récompensés doublement, pour dégoûter de leur mêtier ceux qui n'ont que de l'honneur à gagner.

Mais encore, comment ont-ils mérité d'être honorés? Est-ce en gagnant beaucoup à force d'adresse ? C'est-àdire, qu'on les honorera, parce qu'ils ont vendu cher, & acheté à bon marché, qu'ils ont dépouillé un grand nombre de citoyens d'une partie de leur aisance, pour en former leur maffive opulence. Est-ce parce qu'ils ont risqué beaucoup pour gagner beaucoup? Mais ils ont risqué des hommes, & des denrées ou de l'argent. Pour les hommes, ils appartenoient à la société; & s'ils les ont exposes à un péril évident, pour gagner, ils ont fait une très-vilaine action. Pour les denrées, fi c'est un mérite d'en produire, parce qu'elles fervent à la fublistance des hommes, ce ne doit pas être un mérite de les risquer pour le profit d'un seul homme. Quant à l'argent, dès que vous voulez honorer celui qui en a fait entrer dans l'Etat, que ferez-vous pour celui qui, dans la feule vue de s'enrichir, a expose à une perte presque certaine celui qui y étoit déja?

Vous voyez ici du courage, comme j'en vois dans le mercenaire, qui vend fa vie pour de l'argent, dans le couveeur, qui monte sur les toits pour gagner vingt fols par jour, & dans le fainéant avide, qui risque sa fortune sur une carte, ou qui la confie au caprice d'une loterie. Encore le soldat mercenaire a-t-il plus de courage, puisqu'il risque plus. Le couvreur en a aussi davantage, & fait un métier plus utile. Honorez-vous touces gens là à cause des risques qu'ils courent?

J'ai déja parlé des manufactures que j'ai comparées au commerce à plusieurs égards, & que je crois avoir mises à leur juste valeur. Ainsi je ne multiplierai pas davantage les répétitions que contient déja ce Chapitre; & je reviendrai à dire que le besoin qu'a la société de l'amour des richesses dans les citoyens, doit être circonscrit par le principe de ce besoin.

Il vient, ai-je dit, de l'intérêt qu'a la société à ce que toute la subsistance possible soit produite ou acquise pour autant de citoyens qu'elle peut en avoir.

Loin donc qu'elle doive sa protection & une entiere liberté à toute espece de commerce, elle est obligée de le proscrire, quand il contrarie cet interêt; elle ne lui doit de liberté qu'autant qu'il peut en avoir dans les bornes qu'elle lui donnera d'après ce principe: mais endeçà de ces bornes, cette liberté doit être entiere, & le mettre à l'abri de toute gêne & de toute imposition; car l'échange n'est qu'un déplacement; celui qui le fait, n'est censé gagner que sa subsistance & l'équivalent de ses risques, Or, rien de tout cela n'est supersu.

Il n'existe que par compensation du gain & des risques, & cette compensation n'est saite que quand le marchand à un sonds qu'il ne risque plus. C'est donc son aisance, ou sa consommation particuliere, (paris connu de

fon a le fur Ce

focie

-

De l

ma res de

nous l ignora cipes c lui d'e & cel

C'es cins d' petite-

corps,

C'ét voyer payer néceffi

Retr

le l'exportation de beaucoup de den ées estimant

Cette distinction nous conduit à un autre besoin de la société, qui est relatif à celui dont nous venons de parler; mais qui n'est qu'un besoin du second ordre.



De la nécessité d'un revenu public, besoin de la société du second ordre. Alliance suneste de la finance mal entendue, avec le commerce & les manusactures. Réstation des sophismes accrédités en saveur de ces deux branches des produits nationaux.

Nous nous vantons d'en favoir plus que nos peres; nous les regardons en pitié, comme des barbares & des ignorants, parce qu'ils ne favoient pas les premiers principes du commerce, & qu'il leur manquoir deux arts, celui d'enrichir une nation aux dépens de toutes les autres, & celui de faire passer dans la tête le sang de tout le corps, ou l'art des sinances.

C'est à peu près comme si nous méprissons les Médecins d'un pays, parce qu'ils ne sauroient pas guérir la petite-vérole, dont ils n'auroient jamais entendu parler.

C'étoit, en effet, une grande barbarie de ne pas envoyer des vaisseaux sur toutes les mers, & de ne pas payer tribut à tous les peuples, pour se mettre dans la nécessité de les rendre aussi tributaires.

Retranchons toute importation, qui ne sert qu'à en-

tretenir le luxe, & certainement nous retrancherons aussi l'exportation de beaucoup de denrées, ou nécessaires, ou qui n'existent qu'en diminution de celles-ci, ou bien nous aurons une si grande abondance de signes, qu'aucun peuple ne pourra plus rien acheter de nous; ce qui amenera la nécessité de ne plus exporter. Le commerce sera donc anéanti par la cessation de nos besoins sastices. Or, j'ai prouvé qu'un pesoin de plus ou des hommes de moins, sont deux choses équivalentes, parce que l'un est la suite nécessaire de l'autre.

Ainsi quand nous reprochons à nos peres de n'avoir pas eu de commerce, nous les blamons, en effet, d'aeu moins de besoins que nous, & d'avoir été plus nombreux que leur postérité. Je sais que l'on peut raisonner beaucoup pour combattre ce que je dis ici; mais je sais aussi que cent sophismes ne détruisent pas une vérité.

La grande illusion du commerce vient uniquement du déplacement des hommes.

On admire la population prodigieuse d'un pays, qui contient cent sois plus d'habitants qu'il n'en avoit autresois. Insenses, qui louez le commerce, parce qu'il vous a été funeste, sachez donc que ce pays ne s'est peuple qu'à vos dépens, & à ceux de l'espece humaine. Si vous n'aviez pas multiplié vos besoins, vous n'auriez pas nourri des millions d'hommes hors de chez vous. Ce peuple industrieux vit de votre bled, de votre vin & de vos troupeaux; il se vêtit de vos laines, & vous lui donnez tout cela pour tirer de lui des denrées qui ne nourrissent pas un homme.

On admire de grandes Villes, où il n'y en avoit pas

autre des ba gent, n'exif Villes autres parler Ils en qui ne fubfift auffi f portez que p terres matier conféc fenten

> Par lation s'avise due di soient prouve

duites

etre m Mai ruineu

Deu à son autrefois, d'immenses vaisseaux, où il n'y eut jadis que des barques des pêcheurs, l'affluence de l'or ou de l'argent, où ces métaux furent très-rares; & tout cela n'existe que par le déplacement des hommes. Car ces Villes sont pour le reste de l'Etat, ce qu'est pour les autres nations le peuple industrieux dont je viens de parler. Ces vaisseaux ne sont point des champs fertiles. Ils emportent vos denrées, pour nourrir des peuples qui ne vous nourriffent pas; ou si ce ne sont point des fubfistances qu'ils leur portent, s'il est d'autres peuples auffi foux que vous, ces matieres de luxe que vous leur portez n'ont existé chez vous en si grande abondance, que parce que vous avez destiné à leur production des terres & des bras qui n'ont nourri personne. Ainsi ces matieres vous coûtent des denrées nécessaires, & par conséquent des hommes. Cet or & cet argent représentent de même des denrées exportées, ou non produites, & attestent aussi la diminution du nombre de vos citoyens.

Par quelle étrange folie, quand on compare la population actuelle d'un Pays avec celle des fiecles passés, s'avise-t-on d'alléguer en faveur de notre siecle l'étendue du commerce que nous faisons, & que ne faisoient pas nos peres, tandis que cette seule différence prouve évidemment que la génération présente doit être moins nombreuse que les générations précédentes?

Mais d'où est donc venu cet enthousiasme pour un art ruineux à tout peuple qui n'achete point de subsistances?

Deux causes l'ont sait naître, & une troisseme l'a porté à son comble.

Les découvertes des navigateurs ont fait connoître des denrées nouvelles, & des pays abondants en or & en argent. Ces navigateurs, de retour chez eux, ont été des embaucheurs dangereux, que nous ontrenvoyés l'Asie, l'Astrique & l'Amérique. Ils sont venus nous offrir des choses agréables pour une petite quantité de nos denrées. Nous avons remercié le Ciel d'avoir multiplié nos plaisirs, & nous avons donné notre pain pour avoir du gingembre; nous avons envoyé nos hommes dans des Pays brûlants, pour y cultiver le sucre, le tabac & le casé, dont nos peres s'étoient très-bien passés. Il a fallu nourrir ces hommes; car ce qu'ils ont cultivé ne les a pas nourris.

D'autres navigateurs ont rapporté beaucoup d'or & d'argent, avec lesquels leurs maîtres ont tout acheté, jusqu'à la gloire.

On a dit! Il faut que les Princes ayent de l'or pour être grands. Il faut donc en tirer le plus que nous pourrons, des mains de ceux qui le possedent. Donnons-leur tout ce qu'ils nous demanderont, pourvu qu'ils nous fassent part de leur or. Ils nous ont demandé nos hommes & nos denrées; nous avons eu de l'or, & nous avons cru être très-riches avec moins d'hommes & moins de denrées. Mais la richesse a paru être la puissance; & tel Prince, qui avoit eu besoin de la volonté de ses peuples pour faire la guerre, à qui cette volonté n'avoit jamais manqué pour se désendre, mais à qui elle pouvoit manquer pour attaquer, ou pour opprimer; tel Prince, dis-je, a pensé qu'il lui seroit très-utile d'avoir dans ses cosses la volonté de deux cents

les modavoir, fait. Il Pays da modriture.

mille l

Ces a mis dixiem dans fe fe mul Mais p lions d pour u eu que l'effet c la clef il s'eft Je n'ai d'homn que mo où je n deux o

> Mais d'échan le moy de rifqu gmente

un cinc

fouffer

mille hommes. D'après cette belle pensée, il a cherché les moyens d'avoir beaucoup d'or; mais il ne pouvoir en avoir, si son peuple n'en avoit. Voici donc ce qu'il a fait. Il a encouragé son peuple à décroître au profit des pays étrangers, où il a nourri dix millions d'hommes; au moins y a-t-il envoyé l'équivalent de cette nourriture.

Ces hommes lui font revenus en argent. Le Prince a mis des taxes fur ce retour de fignes, & en a pris la dixieme partie; il auroit donc mis un million d'hommes dans ses cosfres, si les denrées diminuant, & les signes fe multipliant, ceux-ci n'avoient pas baiffe de valeur. Mais par ce double inconvenient, la vente de dix millions d'hommes, dans laquelle le Prince étoit intéreffé pour un million, lui a valu beaucoup moins, & il n'a eu que cinq cents mille hommes dans ses coffres. Par l'effet continué des mêmes causes, il n'a bientôt eu sous la clef que la volonté de deux cents mille hommes, & il s'est trouvé très-soible & très-pauvre. Il a donc dit : Je n'ai eu qu'un dixieme à la vente de dix millions d'hommes; j'y aurai un cinquieme, & je ferai en forte que mon peuple vende vingt millions au-lieu de dix, par où je me trouverai riche de huit cents mille hommes. Ces deux opérations se sont contrariées, & leur effet en a fouffert, after al 1801 brodes 200 8

Mais il y a remede à tout. On a favorifé les faiseurs d'échange, pour augmenter leurs profits. On leur a donné le moyen d'acheter à bon marché, de vendre cher, & de risquer peu; & par-là ils se sont trouvés en état d'augmenter au-dehors le débit des hommes, & de donner un cinquieme de leur profit.

Tout a renchéri, excepté les denrées nécessaires; dont on a subordonné la consommation aux loix de la sinance & du commerce; & par-là les hommes, que celui-ci a employés, ont travaillé à bon marché, & les oisses, que le Prince a nourris, ont pu se contenter d'une solde très-médiocre.

A l'appui de cet arrangement, est venu le luxe le plus excessif; c'est-à-dire, la consommation que fait un seul homme de ce qui, en nature ou en équivalent, sussiroit à plusieurs hommes.

L'effet naturel de ce luxe a été, qu'un homme, qui, ne dinant qu'une fois, n'achete pas plus de pain ni de vin qu'un autre, & ne donne, par conséquent, pas plus au laboureur, a occupé, pour ses autres dépenses, un très-grand nombre d'hommes; en sorte que les premiers besoins n'ont été presque rien, & que les besoins factices ont été beaucoup. Cependant le cultivateur a toujours été le seul qui créât des valeurs ; d'où il est artivé qu'il a donné beaucoup de signes au riche, que celui-ci ne lui en a rendu qu'une très-petite partie, & a distribué le reste aux fabricants & aux marchands de toute espece. Il est vrai que ceux-ci ont aussi mangé, mais non pas non plus en proportion du reste de leur dépense ; ce qui doit s'entendre des plus pauvres : & la raison en est bien simple; car ils ont acheté tout le reste en concurrence avec l'étranger, au-lieu qu'ils ont acheté le pain sans concurrents. Le créateur du pain a donc toujours plus donné qu'il n'a reçu; d'où il a dû arriver, ou qu'il se soit ruiné, ou qu'il ne se soit soutenu que par une moindre concurrence dans la vente de ses , de leur profit.

denre fuite faire les n

Ai ment nué, forme

voyo & par miers

Ob

regard ont ét la cul devoit leur, voit t bled,

ployés l'eau, en leur rare, o

Si 1

Voi a accor a procu dans la tion. L

Tome

denrées; mais cette moindre concurrence a dû être la fuite d'une moindre culture, & cette diminution a dû faire des progrès proportionnés à l'avantage qu'avoient les marchandises sur les denrées.

Ainsi, ou chaque cultivateur a resserré successivement sa culture; ou le nombre des cultivateurs a diminué, ou l'un & l'autre est arrivé; ce qui est aussi consorme à l'expérience.

L'esprit fiscal s'est applaudi de cette résolution: car il voyoit dans les marchandises l'objet de ses opérations; & par un reste de honte, il n'osoit les étendre aux premiers besoins.

Observez cependant que les denrées du cru, qu'il à regardées comme marchandises, les vins, par exemple, ont été abandonnés à la concurrence étrangere, & que la culture des vignes a augmenté. C'est que le vin, qui devoit payer un tribut au fisc, à proportion de sa valeur, ne pouvoit devenir trop cher, & qu'on ne pouvoit trop en cultiver. Il n'en étoit pas de même du bled, qu'î ne payoit rien.

Si les manufacturiers, les marchands, & leurs employés de toute espece n'avoient pas eu la ressource de l'eau, on leur auroit procuré le bon marché du vin, en leur épargnant la concurrence; & si l'eau avoit été rare, on lui auroit désendu de s'écouler dans la mer.

Voilà en quoi a consisté la grande protection qu'on a accordée au commerce & aux manusactures. On leur a procuré le bon marché dans les achats, & le haut prix dans la vente; mais par deux raisons, & à une condition. La première raison a été, qu'il étoit plus vraisems

Tome II.

blable que l'on feroit entrer de l'argent avec des marchandifes ou des fabriques uniques, ou presqu'uniques, qu'avec les produits de l'agriculture, qui est l'art de tous les pays; la seconde, que ces produits ne sont pas d'un transport aussi facile.

La condition a été, que le Prince partageroit le profit, dont une partie étoit due à sa protection.

Mais comme il faut toujours prouver que ce qui est, est bien, il s'est trouvé des raisonneurs, qui, prenant le remede pour la santé, un reste de bien pour un bien nouveau, ont attribué au commerce & aux manusactures toute la santé de l'Etat, & tout ce qui lui restoit des co-anciennes richesses.

Voyez-vous, a-t-on dit, comme, autour de cette Ville commerçante ou fabriquante, la campagne est mieux cultivée, l'aisance regne plus qu'ailleurs?

Le commerce, comme le Nil, porte la fertilité partout où il passe. Loin de son cours, vous ne voyez que déserts ou pauvreté.

Voilà certainement un raisonnement bien spécieux & une belle comparaison. Mais si j'avois un champ trèsfertile par lui-même, je ne voudrois pas que la riviere voisine s'imaginât d'être le Nil, & vint couvrir mon héritage.

Vous dites qu'autour d'une Ville, riche par le commerce & les manufactures, la campagne est mieux cultivée qu'ailleurs. La raison en est, sans doute, que les denrées se vendent plus sûrement, & mieux. Donc la vente avantageuse des denrées est savorable à leur production; donc il ne falloit pas la rendre désavantageuse Mais nécess un ce le poi cherté

Pou

à tou

vent-i multip propor que pe fait pre les bier

Pour

font-ell

en conc qu'il n'y vend. I & c'eftlent ave vateur, a minuez I en venda par-tout

nufacture fez pas, y a de me d'être d'u marchand

Mais q

à tout le Royaume en général par des prohibitions. Mais pourquoi la vente avantageuse des denrées est-elle nécessaire? Pourquoi faut-il qu'elle soit avantageuse à un certain point? Je n'en sais que deux raisons: l'une, le poids des impôts qui se payent en signes; l'autre, la cherté de ce que l'agriculteur est obligé d'acheter.

Pourquoi encore les impôts sont-ils si forts, & doivent-ils l'être? J'en sais deux raisons: l'une, que par la multiplication des signes, dont la quantité n'est plus en proportion avec celle des denrées, le Souverain ne sait que peu de chose avec beaucoup d'argent; l'autre, qu'il fait presque tout à sorce d'argent, & presque rien avec les biens moraux, que l'avidité nationale a avilis.

Pourquoi les choses que le cultivateur doit acheter sont-elles trop cheres pour lui? Parce qu'il les achete en concurrence avec tous les peuples de la terre, & qu'il n'y a pas la même concurrence pour acheter ce qu'il vend. Il s'en trouve davantage près des grandes Villes, & c'est-là que les cultivateurs se rassemblent & travaillent avec zele. Diminuez la cherté de ce que le cultivateur, achete, qu'il le trouve par-tout à sa porte; diminuez les impôts, & faites par-là qu'il puisse être bien en vendant ses fruits à bon marché, & il pourra cultiver par-tout où il y aura de la terre.

Mais quand vous commencez par accumuler vos manufactures, vous faites des déferts où vous n'en établiffez pas, parce que là il n'y a point d'argent; & ce qu'il
y a de merveilleux, vous reprochez aux denrées brutes
d'être d'un transport difficile, & vous savez gré aux
marchandises de leur mobilité, & cependant vous éta-

blissez vos fabriques & vos places de commerce sur les rivieres, où le débouché étoit facile pour vos denrées, & vous abandonnez à celles-ci les Provinces d'où elles ne peuvent sortir.

On donne à celui qui a déja; à celui qui n'a rien, on ôte même ce qu'il a. Aussi l'intérieur des terres n'act-il rien du tout, ni argent, ni cultivateurs.

Enfin, quelqu'homme d'Etat s'est ennuyé en traverfant un désert, & a dit: Ce pays n'a ni commerce, ni manusactures; voilà pourquoi il est pauvre. S'il avoit dit: Il y a des manusactures privilégiées, & un commerce protégé ailleurs, voilà pourquoi ce pays est pauvre, il auroit parlé plus exactement; mais il ignoroit que ce pays sût peuplé & riche autant qu'il pouvoit l'être, quand on ignoroit encore la grande machine politique du commerce & des manusactures.

Quoi qu'il en soit, cet homme d'Etat a senti qu'il n'étoit pas bien qu'un pays sût désert, & a proposé de transporter dans celui qu'il avoit traversé, une ou deux manusactures.

L'idée étoit belle, mais l'exécution difficile. Y auroit-on transporté une manusacture déja établie? Elle auroit perdu la facilité des débouchés; ce qui auroit diminué son débit. D'ailleurs, comment déplacer des hommes, sans contrainte, & les forcer à gagner moins?

Y auroit-on établi une manufacture nouvelle? Mais elle eût dû l'être de tous points pour ne pas craindre une concurrence défavantageuse, & il eût fallu ou créer un nouveau besoin, pour l'occuper & la privilégier, ou faire tort aux manufactures déja établies. pa Da Da tag

fair

ren

C

eû

les dan

on enc

cii

les pler ils le

quai

A

res droit cultimier Or,

que

Ceci n'étoit déja pas trop facile. Mais supposons qu'on eût réussi, où auroit-on pris les ouvriers? Dans le pays? Il n'y reste qu'un petit nombre de cultivateurs. Dans d'autres campagnes? Elles n'ont pas affez de bras Dans des Villes riches & peuplées? On y gagne davantage, & il n'y a pas un homme de reste, si ce n'est des fainéants. D'ailleurs, ne sait-on pas que les Villes ne rendent jamais aux campagnes, & qu'els sont le tombeau, d'où personne ne sort que pur miracle?

Si on veut s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir les villages, & voir combien de laboureurs sont nés dans les Villes: examiner ensuite combien dans celles-ci il y a de villageois resugiés ou débauchés.

Je consens d'avoir tort, si, contre un des premiers, on n'en trouve pas deux cents des derniers. J'aurai tort encore, si, contre un artisan devenu laboureur, on no trouve pas deux cents laboureurs devenus artisans.

Mais, si j'ai raison, il est évident que ce ne seront ni les Villes, ni les atteliers, ni les comptoirs qui repeupleront les campagnes, quoique très évidemment encore ils les ayent dépeuplées.

C'est donc une erreur qui approche de l'absurdité, quand on croit que le commerce & les manusactures augmentent la population d'un Royaume, qui a des terres de reste. Pour qu'il en tirât cet avantage, il faudroit, comme je l'ai déja dit, que toutes les terres étant cultivées, le commerce y sît entrer des denrées de premiere nécessité, pour y nourrir un peuple surabondant. Or, ceci ne peut arriver que de deux manieres: ou lorsque le commerce ne s'établit qu'après que tout a étére

mis en valeur, & n'employe que des bras inutiles; ou lorsque, fixé dans un territoire ingrat ou peu étendu, fon centre est très-voisin de toutes les parties de ce territoire, en forte que toutes participent à ses profits par le débit avantageux des denrées. Ce ne sera pourtant pas que, dans ce dernier cas, le commerce ou les manufactures donnent des hommes à l'agriculture; mais ou des étrangers viendront cultiver ce qui étoit stérile dans le voisinage d'une Ville opulente, ou l'aisance fera multiplier les samilles des anciens cultivateurs. Encore saudra-t-il que la balance soit à peu près égale entre les avantages de l'agriculture & ceux du commerce. Sans quoi la désertion ruinera la premiere.

Mais n'y a-t-il aucun moyen de repeupler une Province déserte, ou faut-il pour cela licencier les commerçants, les manusacturiers, & toutes les troupes qu'ils ont à leur solde?

Cette dernière opération seroit une solie, qui mettroit le comble à toutes les autres. Elle ne rendroit point de bras aux pénibles travaux de la campagne, & ne lui donneroit que peu d'habitants. Quiconque a travaillé toute sa vie assis & sous un toit, mourra de faim, plutôt que de devenir laboureur.

A cet expédient ruineux, j'en substituerai plusieurs autres, dont la réunion produira un effet plus utile & plus certain.

Je dirai aux propriétaires, qui, ayant droit de commander, ne sont pas malheureux pour obéir, d'aller s'établir dans les lieux où ils peuvent être & citoyens & Magistrats, & d'y manger, s'ils peuvent, en dentées ce qu'il lors la tageuf des ch me-ter propoles im moins ché, é s'étable mais habita

fance
je pre
refte,
dre le
multij
nent
ne pa

n'ach

Si j bien d impôt & qu plus

rer que produ d'être

ce qu'il leur a été si facile de dépenser en argent. Dèslors la vente du produit des terres deviendra plus avantageuse, plus proportionnée par conséquent au prix des choses que le cultivateur doit acheter. Mais en même-temps, je travaillerai à rétablir encore mieux cette proportion par deux autres opérations. Je diminuerai les impôts, afin que le créateur des denrées, ayant moins besoin de signes, puisse encore vendre à bon marché, & être pourtant à son aise; & je serai en sorte qu'il s'établisse dans le pays, non des manusactures de luxe, mais des métiers qui sournissent à tous les besoins des habitants au plus juste prix, asin qu'étant pauvres, ils n'achetent plus ce qu'ont sabriqué des gens riches.

Je crois que ces trois expédients rendront toute l'aifance possible au pays que je veux rétablir. Cela sait, je prendrai patience jusqu'à ce que la nature ait sait le reste, & je compterai assez sur elle pour ne plus craindre les émigrations, pour espérer que les mariages se multiplieront, & pour ne pas douter qu'ils ne deviennent plus séconds, & que les ensants, mieux nourris, ne parviennent en plus grand nombre à l'âge d'homme.

Si je suis l'ami de l'humanité, j'aurai, comme on voit, bien des sujets de joie; si je suis avide du produit des impôts, je me réjouirai comme un homme qui a semé, & qui, au bout de quelque temps, recueille dix sois plus qu'il n'a jetté dans le sein de la terre.

Il me semble que j'en ai assez dit pour pouvoir assurer qu'il n'y a aucune profession, dont l'objet soit de produire ou d'améliorer les biens physiques, qui mérite d'être privilégiée, & à laquelle la société doive attirer

les hommes par l'appas d'un gain plus grand que celui qu'ils feroient en exerçant toute autre profession.

Je vais plus loin encore, & je dis que celles qui, par leur nature, donnent l'espérance d'un plus grand super. flu, doivent être moins savorisées que toutes les autres, afin de rétablir l'équilibre que détruit cette espérance.

Pour mettre cette maxime à l'abri de toute contradiction, il ne me reste plus qu'à prouver qu'elle n'ôte point à la société, & ne diminue pas même les moyens qu'elle doit avoir de satisfaire ce besoin du second ordre, sur lequel est sondée la nécessité d'un revenu public.



## CHAPITRE XVIII.

Qu'un revenu public n'est pas de premiere nécessité pour une société. Observations historiques sur la milice réelle chez dissérents peuples, & sur la milice séodale, qui n'étoit qu'une altération de la milice réelle. Comparaison de l'une & de l'autre avec la milice stipendiaire, la moins bonne de toutes.

J'APPELLE besoin du second ordre, celui sur lequel est sondée la nécessité d'un revenu public, parce qu'une société peut subsister sans un pareil revenu. Il sussit pour cela que toutes les sonctions sociales soient tellement partagées entre les individus qui la composent, & si bien qu'ell paye Si

deftin il dev cas m l'eft l guerri tions

Te tous l plicité

Ma quité mes a dans le

Au riers, en a ét l'a obl a été comm

Lor

les miles un il a di il devi combinati de de tions.

combinées entre les moyens qu'ils ont de subsister, qu'elles puissent toutes se faire, sans que la société les paye, ni en argent, ni en denrées.

Si elle a un chef, il lui faudra un revenu spécialement destiné à son entretien; mais dans le cas seulement où il devra se distinguer des autres citoyens: & dans ce cas même, ce ne sera pas plus un revenu public que l'est le produit d'un domaine destiné à l'entretien d'un guerrier, ou de tout autre citoyen qui aura des sonctions publiques.

Telle paroît être, & avoir été l'économie, reçue chez tous les peuples qui se sont le moins éloignés de la simplicité primitive de la société.

Mais en ce point, comme dans tous les autres, l'équité, ou la premiere conféquence de l'égalité des hommes a dû se retrouver, & dans l'institution primitive, & dans les changements qui l'ont altérée.

Aussi-long-temps que tous les citoyens ont été guerriers, & qu'aucune Magistrature n'a détourné celui qui en a été revêtu des soins qu'a exigés sa subsistance, & ne l'a obligé à plus de dépense, aussi long-temps l'égalité a été entre celui qui commandoit & celui qui étoit commandé, à cette seule différence près.

Lorsque les sonctions & les devoirs, ou n'ont pas été les mêmes pour tous, ou sont devenus incompatibles les uns avec les autres, ce que l'un perdoit d'un côté, il a dû le regagner de l'autre; ce dont il étoit dispensé, il devroit le remplacer par autre chose, & dès-lors les combinaisons possibles se sont multipliées par la diversité des devoirs, combinée avec celle des compensations.

Les fociétés les plus florissantes ont été celles où les devoirs les plus pénibles ont été joints aux plus grands avantages, & où chaque citoyen a été destiné en naissant au métier qu'il devoit faire. Cette double institution est la plus ancienne que l'on connoisse; car je ne sais pas de plus grande dissérence entre un citoyen & un autre citoyen, que celle qu'y mettent la possession & le désaut d'une propriété sussissante pour vivre indépendant. Je dis donc que les sociétés les plus florissantes ont toujours été celles où le citoyen, né propriétaire, se trouvoit par-là même destiné aux sonctions les plus pénibles, soit par le danger qui les accompagne, soit par l'applition qu'elles exigent, soit par leur incompatibilité avec le soin toujours urgent de se procurer le nécessaire.

Tel fut le régime primitif des Egyptiens, des Perses, de la Grece & de Rome; tel fut celui des Germains, chez qui le service militaire fut le seul qui ne dérogeat pas à la liberté, & qui se déchargerent de tous les soins journaliers de leur subsistance sur les Plébeiens, tant sers que libres & ingénus; tel sur aussi le régime de l'ancienne Gaule, où les Chevaliers étoient des propriétaires aisés, & qui, pour la plupart, avoient des tributaires.

Rome, devenue trop conquérante, fut obligée de s'éloigner de sa premiere institution, dès que la durée des expéditions mit le soldat dans la nécessité de négliger son patrimoine. Ce n'étoit pas que son premier régime sût défectueux, il ne le devint que par son ambition, qui n'étoit pas proportionnée aux facultés de ses guerriers. Si chacun d'eux eût eu assez de terres & assez d'esclaves pour pouvoir être absent de chez lui pendant toute l'anvoit f que, j pour propr dépen loit qu dat; é s'avilie à fon

ment

Ce tement compo qu'à m ancient & en folde f courir : table d pernici fes prin par fes gradé d toyens nients, d'entre aux fold de prop née, il n'eut pas eu besoin de solde. Mais cette innovation ne s'étendit point au-delà de la nécessité qui l'avoit fait imaginer; & pendant long-temps, il resta établi que, pour être soldar, il falloit être propriétaire, & que, pour être Chevalier, il étoit besoin d'une plus grande propriété. On ne crut pas que, si le soldat vivoit aux dépens du public pendant qu'il étoit en campagne, il falloit qu'il eût été élevé de manière à devenir un bon soldat; & qu'en temps de paix, il vecût à ses dépens, sans s'avilir par l'indigence, ou par des métiers mal-assortis à son état. Il falloit encore qu'il tînt à la patrie autrement que par sa naissance ou sa solde.

Ce ne fut que sous Marius, que l'on s'écarta ouvertement de cette institution, & que l'on vit les armées composées en grande partie de foldats, qui n'étoient qu'à moitié citoyens. Auguste porta le dernier coup aux anciennes institutions, en rendant la milice perpétuelle, & en faisant un état du métier de soldat. Dès-lors la folde fut auffi perpétuelle, & dès-lors auffi il fallut recourir aux expédients de finance. Cette reffource, équitable dans son usage, comme le prouva Mécenas, mais pernicieuse par la facilité de l'abus, devint une des causes principales de la ruine de l'Empire, & s'épuisa si bien par ses propres vices, en même-temps que le foldat, degradé de sa qualité de citoyen, devint le sléau des citoyens & la victime des ennemis; tous ces inconvénients, dis-je, se firent si bien sentir, que les plus sages d'entre les Empereurs penserent sérieusement à rendre aux foldats la qualité de citoyens, en leur rendant celle de propriétaires, & à soulager d'autant leur sisc, en

même-temps qu'ils amélioreroient leurs troupes, & en augmenteroient l'utilité. Ce fut-là ce qui leur fit imaginer d'abord les bénéfices militaires, qu'ils fonderent dans les Provinces limitrophes, & ensuite les garnisons sédentaires, ou les quartiers fixes, avec attribution de fonds suinsants pour l'entretien ordinaire des guerriers. Les domaines, donnés en toute exemption aux vétérans, furent destinés non-seulement à leur entretien, sans furcharge du fife, mais encore à l'éducation militaire de leurs enfants. La servitude alors établie rendoit toutes ces opérations faciles, & ces institutions, trop tardives & trop imparfaites pour le falut de l'Empire Romain, devinrent le régime primitif & général de tous les Barbares qui le détruisirent. C'est-là l'origine véritable de notre droit féodal; origine auffi belle que fage & utile, mais qui a disparu dans la suite par des altérations successives. Enfin, on s'est fait un titre du désordre, pour proscrire ce qu'on devoit réformer, & pour renouveller le plan du spirituel Mécenas.

Les dignités & les emplois ont éprouvé des révolutions à peu près semblables, pour devenir enfin un poids accablant, sous lequel gémit la société.

Je sais bien que, dans tous les temps, les Princes eurent besoin d'argent, pour mettre de grandes armées en campagne, & les y tenir long-temps; mais je sais aussi que ce sut, ou après avoir étendu leur Empire par des conquêtes excessives, ou lorsqu'ils voulurent en saire, Que l'on compare chez les Athéniens la victoire de Marathon, & le siege de Syracuse, & ce même siege qui ruina la République, avec le blocus d'Athenes dans le mêm l'Eta

tat, l

non à la p veme

La voitpuiffa destru terce sance Souv héréd ter o sociét

grand tenfic prend

fance

n'étoi priéta trouv conqu même-temps. La défense de cette Ville ne coûta rien à l'Etat, & ne ruina que les particuliers. Mais le siege de Syracuse épuisa le trésor public.

Dans le temps où une milice féodale défendoit l'Etat, le Roi avoit de grands domaines, dont le revenu le mettoit en état de faire la guerre pour fon compte.

Lorsque la milice avoit été une obligation réelle, & non encore féodale, le peuple militaire avoit consenti à la guerre, & l'avoit faite à ses dépens, même offensivement.

La féodalité fut vicieuse à plusieurs égards. Mais voit-on qu'elle ait livré le Royaume sans désense à ses puissants voisins? Elle étoit pourtant jointe à un vice destructif, qui seul auroit dû ruiner l'Etat. C'étoit l'interception d'autorité & de biensaits, d'un côté, d'obéissance & d'amour de l'autre, par l'interposition de demi-Souverains entre le chef de la Monarchie & ses guerriers héréditaires. Que pense-t-on que sût en état d'exécuter ou de traverser aujourd'hui un chef de cette même société, s'il avoit de pareils émules d'autorité & de puissance?

Ceffons donc de calomnier une institution, dont le plus grand vice ne sur pas en elle-même, mais dans son extension aux grands emplois, qu'elle ne dut jamais comprendre.

Otez ce vice, si vous voulez être juste, puisqu'il n'étoit qu'accidentel, & comparez ensuite la milice propriétaire & bénéficiaire avec la milice soudoyée. Si vous trouvez moins d'aptitude aux guerres lointaines & aux conquêtes, dans la premiere de ces milices, je vous con-

feillerai de ne pas presser cet argument, de peur que je ne le tourne contre vous. Je pourrois cependant vous citer Charles Martel, Pépin & Charlemagne, qui n'eurent jamais dans leurs armées que des guerriers propriétaires & bénéficiaires, & dont les exploits ne le cedent à ceux d'aucun de leurs successeurs.

Je ne vois pourtant pas que Pépin ait été plus pauvre que Charles Martel, ni le fils de Pépin plus pauvre que lui. Je n'ai lu nulle part que Charlemagne ait établi des impôts, à moins qu'on ne donne ce nom à un réglement qu'il fit faire pour foulager les pauvres dans un temps de famine. J'ai bien trouvé aussi la description de son trésor, & le détail des legs qu'il fit avant de mourir, & après quarante ans de guerres presque continuelles; mais je n'ai point vu qu'il ait laissé ni dettes, ni domaines engagés.

Mais Charlemagne étoit un grand homme. J'en conviens, & j'ajoute que son successeur sut un petit homme, qui ébaucha l'anarchie féodale, & sit autant de sautes qu'il tint de dietes. Mais, sans l'inconvénient d'une succession mal affurée, il n'auroit pourtant laissé à son successeur qu'un Royaume florissant, & une armée aguerrie. Malgré ses malheurs, on ne dit point qu'il ait laissé de dettes; mais on sait qu'il laissa un riche trésor.

Ses fils se firent une cruelle guerre, qui coûta beaucoup de sang, mais pas plus d'argent qu'ils n'en avoient; ils ne firent pas plus de dettes que leurs peres, & ne hausserent pas un seul impôt.

Mais ils abuserent de la valeur de leurs guerriers; ils les firent chanceler dans leur fidélité, d'où il arriva trois grands les le

Les

vafte cilité, une b ou la aux a

Cha

même fie que état de tres le fource même trueux

Ce avoien penfer. qu'à la vent n Comte

une vé

Cha

tous le lement choix e Si tous fubdélé

foule d

grands inconvénients, au moins dans les Etats de Charles le Chauve.

Les guerres civiles avoient fait de tout l'Empire le vaste théâtre de la rapine, de la trahison & de l'indocilité. Car une cause douteuse ne se soutient pas comme une bonne cause; & dans le silence de la loi, la raison ou la passion se faisoit entendre aux uns d'une façon, & aux autres d'une autre.

Charles le Chauve accumula les bénéfices sur une même tête & acheta les suffrages des Italiens. Cela signifie que moitié pour corrompre, & moitié pour être en état de le faire, il prodigua aux uns & vendit aux autres les récompenses qu'il ne leur devoit pas. La reffource des collations épuisée, il fallut altérer le droit même de consérer, & il ébaucha l'établissement monstrueux de l'hérédité des grandes charges.

Ce ne fut pas tout. Les vassaux ou bénéficiaires avoient suivi leurs Seigneurs. Ils ne pouvoient s'en dispenser. Mais les propriétaires, qui ne devoient obéir qu'à la loi, n'avoient suivi que leurs affections, qui souvent n'avoient pas dû être les mêmes que celles des Comtes ou Magistrats ordinaires. Il en avoit résulté une véritable anarchie dans les Provinces.

Charles & ses freres crurent y remédier, en obligeant tous les propriétaires à devenir vassaux. Ils eurent seu-lement assez d'habileté pour leur laisser la liberté du choix entre le Roi, les Comtes & les autres Seigneurs. Si tous s'étoient donnés au Roi, il auroit été obligé de subdéléguer des Officiers pour régir & commander cette soule de nouveaux vassaux. Mais chacun consulta sa

position, ses craintes & ses espérances; & les Seigneurs; déja puissants, le devinrent à l'excès : car le même lien qui les attachoit au Roi, leur attachoit un grand nombre de guerriers.

Il n'y eut donc plus d'armée vraiment nationale. Le Roi n'avoit droit que sur ses vassaux directs; & par eux, seulement, sur ceux à qui auparavant il avoit donné des chess amovibles. Dès-lors les vassaux du Souverain lui firent la loi; & avec le temps, ils réussirent à perfectionner l'édifice de la séodalité universelle, qui sit une aristocratie monarchique, d'une monarchie démocratique, mêlée d'un peu d'aristocratie:

Ce ne fut donc point par un vice de la milice réelle que s'établit le gouvernement féodal, mais par l'abolition de cette milice qu'occasionna une guerre civile, & que consommerent la pusillanimité & la mal-adresse des petits-fils de Charlemagne.

La milice féodale n'eut pas tous lés avantages de la milice propriétaire, & simplement bénéficiaire; mais elle eut encore celui d'affurer des services gratuits dans certains cas, & de les saire acheter à bon marché dans tous les autres : parce qu'il ne s'agissoit pas d'acheter des hommes, de les armer, & de tout payer à perpétuité, mais d'engager des guerriers à faire un métier qu'ils aimoient, & tout au plus de les désrayer pendant autant de temps qu'on s'en servoit.

On faisoit pour cela un effort, après lequel on respiroit, & il étoit bien rare qu'avant un nouvel effort, on n'eût pas eu la faculté & la volonté de se resaire du premier.

la lib parce nir au du So là des Chauv Hugue & l'hé

Ilr

La c quand vaffaux qu'il y roitauj

Mais

aux Ro
fensives
nir de l
déja dit
m'échap
nir-là, j
qu'a reçu
duré la
qu'ils on
depuis qu

En att propriéta que la mi mauvaise soutenue

Tome II

Il n'y avoit point cette continuité de dépense qui rend la libération difficile, & qui empêche de la chercher, parce que l'on ne voit de ressources que pour subvenir au courant. D'ailleurs, il y alloit de la subsistance du Souverain, s'il devenoit prodigue du sien. C'étoient-là des entraves, dira-t-on. Mais pourquoi Charles le Chauve avoit-il aliéné sa milice propriétaire? Pourquoi Hugues avoit-il consacré l'indépendance presqu'entiere & l'hérédité des grands siess?

La conscience est intéressée à retenir ce qu'on a vendu quand on en a reçu le prix. On déclame contre les grands vassaux. Ils consentirent à n'être pas Rois. Il falloit qu'il y eût alors plus de patriotisme qu'on n'en trouveroit aujourd'hui dans bien des Commandants de Provinces.

Mais pour revenir à ces entraves que donnerent aux Rois ambitieux la nécessité d'acheter des forces offensives, & l'impossibilité d'acheter avec l'argent à venir de leurs successeurs, je dirai là-dessus ce que j'ai
déja dit, que si l'on me presse par cet endroit, je saurai
m'échapper, en avouant le fait. Mais avant d'en venir-là, je demanderai quels ont été les accroissements
qu'a reçus le pays non inséedé de nos Rois, tant qu'a
duré la milice séedale, & quelles sont les acquisitions
qu'ils ont faites avec des sorces beaucoup plus grandes
depuis que cette milice n'existe plus.

En attendant la réponse, je soutiendrai que la milice propriétaire & bénéficiaire étoit beaucoup meilleure que la milice séodale, & que celle-ci étoit encore moins mauvaise que celle qui n'a rien produit, & qui ne s'est soutenue dans un siecle qu'aux dépens du siecle suivant,

Tome II.

qui n'a été nombreuse & agissante pendant la guerre que pour en rejetter la dépense sur la paix, & qui réduit les Rois à la condition des particuliers prodigues, dont le luxe finit avec l'argent.

En

re

m

pl

gu

qu

d'i

fib

moins

vérité

trouv

de tra

Je i

fécond

peu q

telles

mis de

vérités

font fé

liance

ques q

detrou

Enfin, je conclurai de toutes ces observations historiques, que la profession la plus pénible, la plus incompatible avec l'acquisition des biens physiques, ne pouvant être un métier lucratif, sans tourner à la ruine de la société, elle doit d'avance & pour toujours être jointe à la plus grande aisance propre & héréditaire, & en être la compensation, asin que l'équité soit observée, & que celui-là désende l'Etat, qui a le plus d'intérêt à sa conservation, qui est citoyen en un degré plus éminent, & qui ayant pu être destiné à ce métier dès sa naissance, n'ayant pas besoin d'en savoir d'autre, doit l'aimer, l'apprendre, & le faire & mieux & plus constamment que tout autre citoyen.



har incodious; jo sina ladelika do one vai

or qualification are over a particle, condrois, in faural

his is a conte nuffice n'éariffe plag, or a companient de partie de la million de la million de la million de la constant de la million de la constant de la

es hadels, & gros es lossi etan errors er sing marcelle qui sterios produit, & an es aleit en con livele qu'une repass du fiscle laivant,



## CHAPITRE XIX.

En supposant la nécessité d'un revenu public, on recherche les regles qu'il faut suivre dans sa formation. Hypothèse adaptée à ces regles. On l'explique par la comparaison des impôts en temps de guerre. Ce qui arrive dans le système actuel. Ce qui arriveroit dans l'hypothèse. Grand avantage d'un impôt perpétuel & toujours égal, dont la posibilité est prouvée.

CEUX qui auront lu le Chapitre précédent avec le moins de préjugés, n'y auront peut-être vu que des vérités fériles, & aucune de celles qu'ils comptoient y trouver sur l'importante matiere que je me suis proposé de traiter.

Je réponds à cette critique, la plus douce à laquelle je doive m'attendre, que je ne connois point de vérités fécondes par elles mêmes, mais que j'en connois trèsspeu qui ne le deviennent, quand on les rapproche de telles qui peuvent leur être afforties. S'il m'étoit permis de fuivre cette comparaison, j'ajouterois que les vérités de fait fécondent les vérités de théorie, & sont fécondées par elles, & que ce n'est que de leur alliance qu'il peut & qu'il doit naître des maximes pratiques qui tiennent des unes & des autres. Mais quand on neterouveroit pas les unes ou les autres, on ne devroit pas

moins mettre dans tout leur jour celles qu'on auroit trouvées, comme une mere se félicite d'avoir mis au monde un enfant, quoiqu'elle ne sache pas s'il trouvera lui-même une compagne avec qui il ait le bonheur d'être pere.

Les vérités de fait sont ici, que la société a très-grand besoin d'un revenu public, & d'autant plus qu'aujourd'hui elle ne fait aucune de ses sonctions sans argent. Cette seconde vérité est très-affligeante, puisqu'elle indique une disette extrême de biens moraux, & l'emploi trop multiplié d'une seule espece de richesses.

Je ne consentirai jamais à laisser subsister ce désordre, & répéterai sans cesse qu'il annonce la ruine prochaine de toute société où il s'est introduit,

Mais il faut du temps pour le détruire, & peut-être n'y réuffira-t-on jamais parfaitement.

Ainsi, prenant les choses en l'état où elles sont, il saut penser aux moyens de mettre dans la main publique une partie des biens physiques que possedent les membres de la société.

Nous les affligerons certainement par la demande que nous leur en ferons, & d'autant plus que nous nous adresserons d'abord à ceux en qui nous avons favorisé l'amour de ces biens.

Mais que leur demanderons-nous, & comment le leur demanderons-nous?

Nous commencerons par leur demander le moins qu'il est possible; & pour cet effet, nous réduirons nos dépenses le plus que nous pourrons, sans préjudice de notre sure présente & à venir, & conséquemment aussi sans préjudice de l'éclat du trône. Du reste, nous re-

qu'or que nous

tranc

Si de l'E vons devar moins

ne dir ne fer que le à tou

ner un & ce i aussi f

Co

voloni nous qu'elle

Apr

fomme fomme entre le té, not ces Pro trancherons & nous réduirons tout ce qui peut être retranché ou réduit. En même-temps nous ferons en forte qu'on rende justice à la droiture de nos intentions, & que tous les citoyens soient persuadés que tout ce que nous leur demandons leur est arraché par la nécessité, & non extorqué par une honteuse avidité.

Si nous remplissons ces deux objets, quelque Pays de l'Europe qui soit l'objet de notre travail, nous pouvons être sûrs que nous demanderons moins que nos devanciers n'ont demandé, & que notre demande sera moins mal reçue que les leurs.

Nous dirons, & on nous croira: Il est nécessaire. Nous ne dirons pas: Nous voulons ce qu'on ne veut pas. Cela ne seroit pas vrai: car nous ne voulons pas autrement que le peuple ne veut. La nécessité est notre maîtresse à tous.

Comme nous demanderons moins, au chagrin de donner un écu se mêlera la joie de n'en pas donner deux, & ce sera avoir beaucoup gagné dans une occurrence aussi fâcheuse.

Mais nous nous souvenons qu'il faut laisser agir la volonté des hommes, autant qu'il est possible. Ainsi nous cacherons la nôtre par-tout où il n'est pas besoin qu'elle se montre.

Après avoir dit : C'est une nécessité absolue que l'Etat reçoive trois cents millions, nous verrons si nous sommes assez bien instruits pour répartir cette somme entre les Provinces, ou si, pouvant la répartir avec équité, nous ne ferions pas mieux d'appeller les députés de ces Provinces, de leur communiquer nos lumieres, de

profiter des leurs, de les aboucher ensemble, & de nous rendre médiateurs entr'eux, jusqu'à ce que chaque Province eût réglé elle-même sa part, après avoir avoué qu'elle peut la supporter. Si nous osons faire cette opération, chaque Province verra dans son sort deux nécessités : la premiere, dont nous aurons seuls jugé, sera celle de payer sa part de trois cents millions; la seconde, que cette part se monte à tant, parce que l'équité est une vraie nécessité. Mais à cette loi irréssetible se joindra une volonté de consentement, qui, après la volonté spontanée, est la plus active, & qui nous épargnera une volonté impérieuse. Ce sont-là de trèsgrands avantages, & d'autant plus grands, qu'on les honorera du nom de liberté, lequel, quoique ce ne soit qu'un mot, a par lui-même une vertu magique, qui éleve l'ame, & foutient le courage.

Cela fait, tous les cantons d'une Province s'affembleront par députés, & se partageront la quote-part de la
Province, après avoir discuté leurs facultés pendant un
temps déterminé, au bout duquel les députés devront
être d'accord, s'ils ne veulent souffrir la faim & la sois
jusqu'à l'entiere conciliation; & certainement ils ne jeûneront pas long-temps, parce qu'ils n'y seront pas accoutumés, & que l'équité subjugue bientôt les hommes
dont les passions ne sont pas violentes. Chaque district
aura donc encore consenti à payer sa quote-part. Dans
chaque district, chaque communauté réglera de même la sienne; & dans chaque communauté, chaque
particulier; en sorte que nul ne payera que ce qu'il
croira devoir payer en vertu d'une nécessaté conti-

nuée

ranc

jets of tained fions rons nou qu'a un le pour les of quoi entre fubfi feau

> fupp je do tre, il far perd je pu

> un fi

gent

faut

telle

moin Un prod vale

nuée depuis le trône jusqu'au dernier cultivateur. Mais abandonnerons-nous aux eaprices ou à l'ignorance, ou plutôt à l'intérêt particulier, le choix des objets contribuables & la forme des impositions? Non, certainement. Nous exposerions les citoyens à des illufions, qui leur deviendroient préjudiciables. Nous dirons donc que celui dont le travail produit une valeur nouvelle, est le distributeur des biens physiques, & qu'ainsi c'est à lui à en faire les parts. Car, en vendant un boisseau de bled, il pourra dire : Il m'en a coûté tant pour labourer la terre, tant pour la semence, tant pour les engrais. Ainsi ce boisseau de bled me coûte tant; à quoi il faut peut-être ajouter le loyer de la terre, qui entre dans les fraix pour tant. J'ai mis à part pour ma fubfistance & celle de mes ouvriers tel nombre de boisfeaux, dont le prix doit être réparti sur les autres. Il me faut pour mon entretien & celui de ma famille une telle somme, dont chaque boisseau que je vends doit supporter une part. Afin donc que je ne perde rien, je dois vendre cinquante fols ce boiffeau de bled. En outre, j'ai promis de payer un cinquieme de mon revenu; il faut donc que je le vende foixante fols, pour ne rien perdre. Mais it pourroit arriver une année malheureuse, je puis être malade, j'aurai bientôt une fille à marier. un fils à établir. Pour tous ces cas, j'aurai besoin d'argent, ainsi je ne donnerai pas mon boisseau de bled à

Une répartition semblable peut se faire sur toutes les productions de la terre, & sur tous les accroissements de valeur qu'elles acquierent par l'industrie. C'est donc

moins de 3 liv. 10 fols.

l'agriculteur & l'artisan qui peuvent le mieux & le plus despotiquement taxer les consommateurs; ce sont eux aussi qui peuvent le moins abuser de ce droit, puis qu'ils vendent indifféremment à quiconque se présente pour acheter. Ce sont encore eux qui peuvent le moins se soustraire au payement; car on ne fait pas la solie de taxer chacune de leurs denrées. On évalue leur revenu total, &, d'après cette évaluation, ils vendent ce qu'ils veulent, & au prix qu'ils veulent.

Les habitants des Villes ne sont pas autrement traités, & en usent de même. Les oisifs, qui ont le moyen de l'être, croyent ne rien payer, parce qu'on ne leur demande rien; mais tout ce qu'ils consomment a déja payé pour eux; & le revenu dont ils vivent, n'est non plus que le restant de ce qu'a payé leur terre. Si on veut rendre leur exemple utile, on les obligera aussi de payer pour leur maison en Ville à proportion de sa grandeur.

Nulle marchandise, dès qu'elle aura acquis cette qualité par une premiere vente, ne payera plus rien; car elle ne doit pas payer deux sois, à moins qu'elle n'acquiere une nouvelle valeur; & en ce cas, ce sera l'ouvrier & non le marchand qui payera. Cette regle sera sans exception pour tout ce qui aura été produit dans le Royaume, ou dans ses dépendances.

Les marchandises étrangeres devroient ne rien payer du tout, puisque le premier qui les a vendues ne nous devoit rien, & que le marchand ne les doit vendre que le moins cher qu'il peut; le plus sage seroit donc d'en fixer le prix, si elles sont utiles par leur bon marché ou leur commodité, & de les désendre si elles sont inutiles.

J'v v hibera trouv qui l multip comp La pr difes ( deper à cet diffici peut leur b auron march geois

> les en garden tions ; échapp & qui Les

ceux o

du car Là on penfes tréfor. confer du Pri J'y vois d'autant moins d'inconyénient, qu'on ne prohibera aucune marchandise étrangere, quand le citoyen trouvera son compte à s'en servir, puisque l'avantage qui lui en reviendra, augmentant son aisance, fera multiplier des richesses d'une autre espece, dont la vente compensera au moins l'achat que nous lui permettons. La prohibition ne tombera donc que fur les marchandises de luxe, c'est-à-dire, sur celles qui augmentent la dépense des citoyens. Or, l'esprit national s'opposera à cet achat, quand nous aurons des mœurs. Il fera plus difficile de régler le prix des autres marchandises; mais peut être n'y ferons-nous pas obligés, puisque ce fera leur bas prix qui les fera acheter, & que d'ailleurs nous aurons diminué autant qu'il sera possible l'avidité du marchand. Du reste, nous le traiterons comme les bourgeois oisifs, c'est-à-dire, qu'il payera par la main de ceux qui le nourrissent, & de plus pour son logement.

Par ce moyen, nous réformerons généralement tous les employés de quelqu'espece qu'ils soient. Nous n'en garderons pas même pour tenir la main aux prohibitions; car nous punirons le consommateur, qui ne nous échappera pas, & non le vendeur, qui n'a ni seu, ni lieu, & qui fait son métier quand il gagne.

Les communautés porteront leur argent dans la caisse du canton, d'où il sera versé dans celle de la Province. Là on en retiendra autant qu'il en faudra pour les dépenses provinciales; & en temps de paix, pour former untrésor. Le reste, qui sera tout ce que la Province aura consenti de payer, passera directement dans l'épargne du Prince, qui lui-même se sera un trésor en temps de

paix. Peut-être même recommanderons-nous la même chose aux cantons & aux communautés, pour ne pas surcharger la circulation. Nous n'aurons pas besoin de rien prescrire aux particuliers. Ils en feront ce qu'ils jugeront à propos.

En temps de guerre, le Prince commencera par prendre dans son trésor les premieres dépenses: ce qui remettra dans la circulation une partie de l'argent qui y étoit ensermé.

En même-temps, il demandera une augmentation générale de tribut, dont le premier payement se prendra dans les trésors provinciaux; le second, dans ceux des cantons, le troisieme dans ceux des communautés.

Cette augmentation répondra exactement, ou au-delà, à celle de la dépense; en sorte que le Prince l'ayant sour. nie pendant la premiere année, moins ce qui étoit destiné au trésor, il remettra dans celui-ci pendant la seconde, la troisseme & la quatrieme année, la même somme qu'il y mettoit par chacun an en temps de paix. Il en sera de même des autres trésors qui se reseront chacun à fon tour. Si le besoin continue, la cinquieme année sera à la charge des particuliers, qui auront eu le temps de s'y préparer, & qui l'auront fait avec d'autant plus de succès, qu'il y aura plus d'argent dans la circulation. S'il faut cinq ans d'épargne pour remplir le vuide causé dans chaque trésor pour la dépense extraordinaire d'une année, la fixieme du besoin sera encore à la charge des particuliers. Mais la septieme se prendra de nouveau dans les trésors du Roi; la huitieme dans ceux des Provinces, la neuvieme dans ceux des cantons, & la & li m'e

dixi

m'e qu'e étal

pou I

en & fi

·N

lion faire que befo il n' cinq

dour deft me; ans,

part

L

du r un dans dixieme dans ceux des communautés. Enfin, la onzieme & la douzieme retomberont à la charge des particuliers.

Voilà, je l'avoue, une idée très-singuliere, & qui ne m'est venue qu'à mesure que je l'ai développée, quoiqu'elle soit très-consorme aux principes que j'ai déja établis.

Discutons en les avantages & les inconvénients; & pour cela, posons une hypothese.

Le Royaume que j'ai en vue, dépense tous les ans, en temps de paix, deux cents soixante-quinze millions; & sa dépense extraordinaire, en temps de guerre, est de cent vingt-cinq millions.

Nous lui avons affigné un revenu de trois cents millions. Ainfi il lui faut cinq ans pour ramaffer de quoi faire face à une année de guerre. Mais comme il applique à cet objet les vingt-cinq millions d'épargne, il n'a besoin que de quatre ans pour rétablir son trésor, d'où il n'a tiré que cent millions. Dans cette hypothese, sur cinq ans de guerre, il n'y en aura qu'une à la charge des particuliers, & deux sur dix.

Le superflu, destiné au trésor royal, sera donc un douzieme de la recette générale, & les autres superflus destinés aux autres trésors seront de même d'un douzieme; en sorte que tous les ans, si la paix ne dure que cinq ans, on ensouira quatre douziemes, ou un tiers du produit des impôts.

Nous avons supposé que ce produit est le cinquieme du revenu des cultivateurs & des artisans. Ce sera donc un quinzieme du revenu total, qui entrera tous les ans dans les différents trésors; & au bout de cinq ans,

il y fera entré un tiers de ce même revenu total: c'est-à-dire, que la circulation sera débarrassée d'une somme numéraire de cinq cents millions.

Ce seroit peut-être une diminution excessive dans un Etat où il y auroit beaucoup de grandes fortunes; mais nous n'en supposons point dans celui que nous imaginons; & s'il y en a encore lorsque nous commencerons sa réforme, elles ne tarderont pas à se diviser de maniere qu'il restera peu d'argent entassé dans les coffres des particuliers. Nous observerons encore que, par cette soustraction faite à la circulation, nous diminuerons toutes les dépenses du Gouvernement & le prix de la main-d'œuvre; en sorte que, s'il circule moins d'argent, le besoin en sera moindre. Au pis aller, s'il faut d'abord dix ans pour accumuler les fonds nécessaires dans chaque tréfor, nous réduirons les épargnes à la moitié pendant ces dix premieres années, sauf à les augmenter à mesure que la circulation s'arrangera sur le nouveau plan. Toùt ceci est une affaire d'habitude. Mais ce qui n'en est pas une, c'est de diminuer les impôts lorsque l'argent devient abondant par la paix, & de les hauffer quand il devient rare par la guerre; c'est d'affliger le peuple par des surhaussements fréquents, dont il n'est pas prévenu, & dont rien ne lui a indiqué la nécessité.

Que mon projet soit bon, ou qu'il ne vaille rien, qu'il n'y ait qu'un trésor, ou qu'il y en ait deux, trois ou quatre, ce sera un avantage égal dans des circonstances différentes qu'il faut seulement bien connoître. Mais les principes d'où je pars sont certains, & il est indispensable de les suivre.

de tro
plus o
ple, o
quand
pôt fa
& qu
cher

qu'un métho Le

un plateille pour tribut l'habi qu'en tout

fes q dont nez-n cun p plus longou v trie, moin

est p

Or

Je n'en dirai pas autant de ce principe qu'ont avancé de très-honnêtes gens, & qui respire l'humaniré, bien plus qu'il n'est le fruit d'une mûre réslexion. Le peuple, ont-ils dit, ne doit rien que pour son superslu: quand on n'attaquera pas son nécessaire, il payera l'impôt sans beaucoup de peine, parce qu'il se retranchera, & qu'il n'y a aucun citoyen qui ne consente à retrancher une partie de sa dépense pour secourir sa patrie.

Il est facheux qu'un aussi beau raisonnement ne soit qu'une pieuse rêverie. Voici comment je conçois la méthode qu'il indique.

Le Prince met une armée en campagne. Chacun prend un plat de sa table, un habit de sa garderobe, une bouteille de vin de sa cave, & envoye tout cela au camp pour l'entretien d'un soldat; mais on n'agrée point ce tribut de son zele, parce que la viande s'est gâtée, que l'habit n'a pu servir, que la bouteille s'est cassée, & qu'ensin le messager a plus dépensé que ne valoit le tout ensemble.

On dit donc à chacun de ces citoyens, aussi mal avisés que zélés: Laissez-nous le soin d'acheter les choses
dont nous aurons besoin; & au-lieu de denrées, donnez-nous de l'argent. Aussi-tôt ces citoyens disent chacun par soi: Je mangerai un plat de moins, je mettrai
plus d'eau dans mon vin, je porterai le même habit plus
long-temps, & le prix de ce que j'aurai acheté de moins
ou vendu de plus sera le tribut que je payerai à ma patrie. Tous ont dit la même chose, ainsi tous achetent
moins, & tous aussi veulent vendre davantage. Si cela
est possible, l'expédient est bon; mais il est évident

qu'il implique une contradiction entiere: car dès que tous achetent moins, tous vendront moins; il n'y a des vendeurs que parce qu'il y a des acheteurs, & il n'y a de ceux-ci que parce qu'il y a des confommateurs. C'est donc une vérité démontrée, que pour qu'un impôt de plus soit payé sans peine; il faut qu'il y ait de la confommation de plus, ou que chacun vende plus cher la même quantité de denrées. Mais l'un & l'autre manquera à la sois, si chacun se retranche. On vendra moins, parce qu'on achetera moins, & on vendra à meilleur marché, parce qu'il y aura moins d'acheteurs; & parce que l'argent deviendra plus rare, par l'absence de celui qu'on aura payé de plus. Quel sera le bout de ce cerde vicieux? Il n'en aura point; parce que c'est un vrai cercle.

Je conclus delà que le retranchement propose ne doit point avoir lieu, & que chacun, s'il fait bien, dépensera à son ordinaire; je souhaiterai même que celui qui a de l'argent en réserve, dépense plus qu'à son ordinaire.

Mais si cette théorie est rigoureusement exacte, comment se fait-il que les peuples ne succombent pas aujourd'hui sous le poids des impôts, ou comment peuventils le payer? Le voici.

L'Etat demande à chaque Province une somme plus forte qu'à l'ordinaire. Chacun commence par donner une partie de l'argent qu'il avoit en réserve. Une petite partie de cet argent revient dans la Province; & commè elle n'y circuloit pas auparavant, elle y fait un peu hauf ser le prix des denrées : ce haussement & une autre par

tie d con tou Ren pris tre e tant Si l des & e les ( fiter une dep rées cell €roî

Pro

dim

faud

croi

part

terr

plac

ché.

pen

Si t

il fa

proj

tie de l'argent de réserve fournissent à l'impôt de la seconde année, & ainsi d'année en année jusqu'à ce que tout l'argent de réserve ait été mis dans la circulation. Remarquez que ceux qui n'en avoient point; en ont pris dans la poche d'autrui; l'un en empruntant; l'autre en ne payant pas tout fon loyer, un autre en achetant à crédit, & en vendant pour de l'argent comptant. Si la guerre dure plus que l'argent de réserve, le prix des denrées augmenté soutiendra en partie la Province, & en partie elle deviendra débitrice du Pays où se font les dépenses du Gouvernement, & des gens qui en profitent pour gagner de l'argent. Si, par le laps du temps, une Province perd tout l'argent qui circuloit de plus depuis la guerre, ou la création de l'impôt, les denrées y tomberont de prix par une raison contraire à celle qui les avoit d'abord fait augmenter ; la dette s'accroîtra entre le particulier & le particulier, & entre la Province & le pays où afflue l'argent. La misere fera diminuer la confommation, & le mal croîtra encore. Il faudra cependant solder. Cette operation ne commencera peut-être pas pendant la guerre; ce qui fera un accroiffement de mal. Car voici comment on foldera. Les particuliers qui auront beaucoup gagné acheteront des terres dans la Province endettée, parce qu'ils voudront placer leur argent, & que les terres y seront à bon marché. Ce sera là la solde du compte qui se sera aux dépens des plus malheureux & au profit des plus heureux. Si une Province devoit la valeur de tous ses fonds, il faudroit ou qu'elle passat toute entiere a de nouveaux propriétaires, ou qu'on lui remît une partie de la dette,

ou que plusieurs devant sans payer d'intérêt, ou con tinuant à acheter à crédit & à vendre comptant, ils parvinssent avec le temps à gagner sur l'épargne des inté. rêts de quoi s'acquitter, à quoi ils employeroient auffi pendant une paix heureuse & longue le même argent qu'ils mettoient autrefois en réserve. Tout cela arrive à la fois après la guerre, & voilà pourquoi une Province est si long-temps à se refaire. Voilà aussi pourquoi une guerre devient toujours plus ruineuse à propor. tion de sa durée.

Tout ce méchanisme consiste, comme l'on voit, en deux choses. L'une est la dissipation de l'argent de réferve; l'autre, la création d'une dette. S'il y a beaucoup d'argent de réserve, le mal est long-temps sans se faire fentir; s'il y en a peu, la guerre est ruineuse dès son commencement, & le devient toujours davantage.

Le moyen donc d'empêcher ce mal, est d'avoir le plus de réserve qu'il est possible; & pour cet esset, d'arranger l'économie publique de maniere qu'en temps de paix le particulier achete & vende au même prix que pendant la guerre. Si vous laissez circuler tout l'argent que vous avez en temps de paix, le citoyen vendra cher, & achetera cher, d'où il ne réfultera aucune épargne proportionnellement plus grande que celle qu'il feroit en achetant & en vendant moins cher. Elle sera, dites vous, plus grande en effet. J'en conviens; mais en ce cas, vous m'accordez que tout l'argent de réserve forme une masse très-considérable. Or, que la totalité en soit dans la bourse des particuliers, ou qu'il y en ait une partie dans les tréfors, cela revient au même pour la circulation.

tion: culier argen vivre ment drois tout 1 autres mis à circule que, peu di ce labo de ble ou de ne me coup d leur de ne me de fam gagne i & s'en que le momen grande d'éparg

> à lui, i bourse Si vo

> > Tome

lenteme

tion : mais ce n'est pas la même chose pour les particuliers. Non, dites-vous, parce que s'ils avoient cet argent, ils s'en serviroient pour améliorer leurs fonds; vivre mieux, faire des acquisitions, &c. Voilà précisément de quoi je ne conviens pas, & ce que je ne voudrois pas : car alors les uns se déseroient sans fruit de tout leur argent; & seroient ruines par la guerre; les autres s'en déferoient avec fruit, & seroient encore mis à l'étroit par la guerre : si tous vouloient le faire circuler, nul ne le feroit avec un grand profit, parce que, tout l'argent étant en mouvement, chacun feroit peu de chose avec beaucoup d'argent. Pourvu donc que ce laboureur ait en réserve la valeur de cent boisseaux de bled, il m'est égal que cette valeur soit de cent écus ou de cent cinquante, & cela lui est égal aussi; mais il ne me l'est pas que la guerre survenant, il y ait beaucoup de citoyens qui n'ayent rien en réserve; & qu'on leur demande plus d'argent, lorsqu'ils en ont moins. Il ne me l'est pas, que le plus avare ou le moins charge de famille vende son argent très-cher pendant la guerre; gagne fur son voisin au-delà de ce qu'il paye lui-même. & s'enrichisse par le malheur d'autrui. Enfin, je veux que le citoyen ne soit pas pris au dépourvu, & que le moment où il est averti soit aussi celui où, par une plus grande circulation d'espece, il se trouve plus en état d'épargner. Je veux qu'il voye la nécessité s'approcher lentement, qu'il la reconnoisse, & que quand elle arrive à lui, il puisse obeir à ses ordres, sans prendre dans la bourse d'autrui.

Si vous avez toujours en tête de faire entrer de l'ari-

gent dans le Royaume, je vous en offre le moyen fans le vouloir; car tout restant à bon marché en temps de paix, vous aurez la préférence affurée sur tous vos concurrents dans les marchés étrangers.

Si cela arrive, je ne m'en réjouirai que pour la facilité qui en résultera de remplir nos trésors. Mais je ne cesserai point de les augmenter, tant que le prix des denrées ne baiffera point. La raison en sera, que je ne

voudrai pas qu'il hauffe.

Quel sera donc le terme auquel vous bornerez l'accroiffement de vos tréfors? Je n'en fais rien, parce que j'ignore quand il cessera d'entrer de l'argent dans le Royaume. Ce fera apparemment lorsque, chez nos voifins appauvris, l'argent sera plus rare que chez nous, & leurs denrées à meilleur marché. Mais ce malheur n'en fera pas un; & jusqu'à ce qu'il arrive, nous aurons eu le temps de penser aux moyens de le prévenir, Duffions-nous leur faire présent d'une partie de nos tréfors pour le regagner ensuite, notre condition ne feroit pas malheureuse.

On voit que tout revenu public suppose vente & achat entre les citoyens, & ne suppose pas autre chose. Delà vient le prix pécuniaire des terres & de leur revenu. Ainsi un citoyen qui ne vendroit, ni n'acheteroit, seroit absolument non-imposable; & si tous les citoyens étojent dans ce cas, il n'y auroit ni revenu, ni impôt.

Mais c'est ce qui n'arrivera jamais, par la diversité de nos befoins, de nos talents, & du produit de nos terres, fans prendre dans terres

Il peut cependant arriver dans un pays où tout le

mo tion ble àne

J

cito trou tous trie, temp en fa l'état homi méta elle n

L'e perflu barrie les av terai d Je i

encore pôt pe coutun tion à pour a monde est industrieux & économe, une sorte de stagnation de l'argent & des denrées. Mais elle sera impossible, si nous obligeons une partie notable des citoyens à ne rien produire, & à vivre sans travailler.

J'ai encore quelque chose à dire sur le superflu des citoyens. C'est qu'il ne peut que très-difficilement se trouver chez tous à la sois, non-seulement parce que tous n'auront ni le même bonheur, ni la même industrie, mais aussi parce que ce qui est superflu dans un temps, cesse de l'être dans un autre, par l'emploi qu'on en fait, & parce qu'aussi l'excès du superflu, qui change l'état d'un homme, & en fait un oisif, au-lieu d'un homme laborieux, perd la nature de superflu par cette métamorphose inutile & même nuisible à la société, si elle n'a pas des travailleurs de reste.

L'excès du superflu n'est donc pas un bien. Le supersu modéré en est un très-grand, parce qu'il est une barriere entre le nécessaire & la disette. J'en détaillerai les avantages dans un des Chapitres suivants, où je traiterai de la population.

Je finirai celui-ci par faire observer que je me suis encore conformé à mes principes, en établissant un impôt perpétuel & invariable, qui acquiert la nature de coutume, & qui cesse absolument d'être une contradiction à l'amour des biens physiques, parce qu'ils ont eu, pour ainsi dire, le temps de s'allier ensemble.





## the final section of the partie hard det chayens on a Partie of the section of th

Septieme Besoin de la Société. La réproduction des hommes. Quels vices y sont contraires, & quelles especes de possessions défavorables.

J'An déja dir quels som les plus grands obstacles à la réproduction des hommes, & ce que la nature a sait pour l'assure. Le ne crois pas être obligé de prouver qu'une société à intérêt d'être aussi nombreuse qu'elle peut l'être. Trop d'écrivains l'ont dit avant moi, & je crois l'avoir dit aussi, & même avoir prouve que ce n'est pas seulement un intérêt, mais aussi un devoir de la société.

Il ne s'agit donc ici que de déterminer les rapports qu'il y a entre le besoin physique des hommes, & celui de la société, & entre son intérêt & le besoin moral des individus, qui descrent de laisser posteriré. Car ces deux choses sont très-différentes.

Quand les ciroyens feront bien nourris, que la misere & l'angoisse ne dévoreront point leur corps par leur es prit, ils sentiront certainement d'une maniere très vive le besoin qui conduit à la procréation. Je requiers toutes ces conditions, parce qu'elles sont physiquement nécessaires pour donner au besoin dont nous parlons toute l'intensité dont il est susceptible. L'expérience est la meilleure preuve de cette vérité, & il n'y a presque perí peur hébé plus

gran être du m car a fifam

San fonne la dix l'exéc Croiff

Cel

l'est v té; ca aura s qu'il s Dans s loi, ri

Mai ne defi en a, c avoir u genre i culier,

Cette

personne qui ne puisse consulter la sienne, si ce n'est peut-être ces gens sans souci & sans application, ou ces hébêtés, qui, à cet égard seulement, sont d'ordinaire plus hommes que les autres.

Mais il ne suffit pas encore que le besoin soit aussi grand qu'il doit l'être; il faur encore qu'il ne puisse être satisfait insructueusement pour la société, ou que du moins ce ne soit pas sans beaucoup d'inconvénient; car alors le besoin de l'individu ne répondroit plus suffisamment au besoin de la société.

Sans prétendre expliquer des loix divines par des raifonnements humains, on peut avancer fans crainte, que la dixieme loi écrite sur la pierre étoit destinée à affurer l'exécution de la premiere loi prescrite à l'homme; Croissez & multipliez.

Celui qui desire la semme qui a déja un mari, qui l'est véritablement, desire une chose inutile à la société; car si cette semme peut avoir des ensants, elle en aura sans lui, & peut-être en aura-t-elle plutôt sans qu'il s'en mêle, que si elle voit deux hommes à la sois. Dans ce dernier cas, celui qui peche contre la dixieme loi, risque de saire tort à la société.

Mais ce n'est pas encore-là le plus grand mal. Nul ne desire la semme d'autrui, sans négliger la sienne, s'il en a, ou sans perdre en tout ou en partie le desir d'en avoir une. Voilà un tort très-réel qui résulte pour le genre humain en général, & pour la société en particulier, de l'infraction de la dixieme loi.

Cette infraction est l'abus du premier de tous les préceptes, & devient contraire à son exécution. Après,

ce désordre, le plus grand de tous dans ce genre, il en est un autre qui n'a gueres moins d'inconvénient. Je ne parle point du péché d'Onan. Que peut la société contre ce vice, & que n'a-t-elle pas au contraire à se reprocher, si, par un mauvais régime, elle contribue à le multiplier? Je ne parle point d'un autre vice plus honteux, dont le Ciel a puni cinq Villes qui devoient périr sans qu'il les embrasat, mais dont le châtiment ne pouvoit être trop éclatant. Malheur à la nation qui sous fre chez elle ce principe de destruction, & qui en savorise l'accroissement par de mauvaises loix & par des mœurs perverses!

C'est à ces mêmes causes qu'on doit aussi rapporter en grande partie le désordre dont je veux parler, le goût pour la vie célibataire, qui naît de l'exemple, qui s'accroît par les fausses maximes, & qui résiste à la nature en lui cédant, & souvent en l'épuisant. Ainsi la société est encore trompée dans son attente, & elle voit sa plus chere espérance, sa plus brillante jeunesse, se fanner dans les bras de la volupté stèrile, & languir ensuite dans une vieillesse prématurée, impuissante, isolée.

Parcourons les différentes causes de ce désordre. Ce fera quelque chose, de les avoir développées.

L'exemple domestique & la volonté paternelle sont les deux causes principales de la détermination du besoin physique vers la réproduction, comme terme du plaisir.

Où la volonté manque, il y à une cause de moins; où l'exemple est nul ou contraire, il ne reste rien à espérer, ou cell

être

Peff mer qui mên foci préf

L

d'un

s'oc qu'il nous tes de Les lons tes point vern pe,

non pour espér heur

de r

La volonté manque en trois manieres; ou par la mort prématurée des parents, ou par leur indifférence, ou par l'opposition d'une autre volonté qui détruit celle-là.

La mort prématurée des parents ne paroît pas devoir être imputée à la fociété, quoique fouvent elle foit l'effet des mauvaises mœurs. Mais sur vingt peres qui meurent trop tôt pour leurs enfants, il y en a quinze qui ne meurent trop tôt que parce qu'ils se sont euxmêmes mariés trop tard; & alors c'est un crime de la société, dont les mœurs sont corrompues, ou qui n'a pas préservé ses membres de la misere absolue ou relative.

L'indifférence des parents est ordinairement la suite d'un vice semblable; mais elle peut venir de ce qu'ils s'occupent eux-mêmes très-peu de la postérité, soit qu'ils ne l'esperent point heureuse, par la raison que nous venons de dire, soit que d'autres passions trop sortes & trop multipliées ayent affoibli ou anéanti celle-là. Les passions multipliées produisent ce que nous appellons la frivolité ou la philosophie; les passions trop sortes sont les grands vices. L'homme frivole ne pense point aux races sutures; le Philosophe, qui donne un vernis de métaphysique aux bagatelles dont il s'occuppe, regarde en pitié l'homme vulgaire, qui s'imagine de revivre dans ses enfants.

Enfin, un perene veut souvent pas voir ses petits-fils, non qu'il n'en sente le desir, mais parce qu'il n'espere pas pour eux le bonheur dont il s'est fait l'idée. S'il ne peut espèrer en esset qu'étant ce qu'ils doivent être, ils soient heureux, c'est un vice de la société. Si c'est une erreur

en lui, il y a apparence qu'il y a été induit par les mœurs de son siecle, &, en ce cas, la société n'est pas encore innocente.

Je voulois recourir à vous, mere heureuse d'un enfant qui a atteint l'âge d'être pere ; je voulois vous rappeller le plaisir que vous ressentites quand il eut vu le jour, la sollicitude avec laquelle vous veillâtes sur ses premiers ans, la tendresse nouvelle que vous conçûtes pour un époux, par qui vous étiez mere; j'allois vous offrir le renouvellement de tous ces plaifirs dans le mariage de votre fils. Mais vous ne m'écoutez pas, ou ce n'est que pour me reprocher l'impudence avec laquelle je vous ai reproché votre âge; vous ne voulez pas donper votre nom à une autre femme qu'on ne distingue. roit de yous que par un furnom qui dévanceroit votre declin. Vous voulez pourtant paroître mere, & vous me prouvez que le mariage est un état malheureux en soi. Ah! je le vois; vous parlez par expérience, vous n'aimates jamais votre mari, vous n'en fûtes jamais aimée: je ne suis plus surpris que vous n'ayiez jamais goûté le bonheur d'être mere, & que vous desiriez si peu celui de l'être encore une fois.

Votre bonheur chimérique est loin de la nature. Mais je vous annonce sa malédiction : vous languirez dans une vieillesse abandonnée; & ce sils, que vous avez négligé, vous couvrira d'opprobre, vous accablera d'affronts dans un temps où il ne vous restera que lui. Il vous disputera vos droits; sa fortune, devenue la proie des courtisannes, ne suffira plus à votre subsistance. Ditesmoi, vous la doit-il? & son pere a-t-il pu lui recom-

mand

M que p contr noissa tits-fi Vous le fai pouv vous l'appi cilité ils m appri fants fon o par l dans font ou de me & fils p

> Je n'esti titres s'il ci à av

plain

mander cette tendresse filiale, que vous avez si mal achetée?

Mais vous, mere indigente d'une nombreuse famille, que puis-je vous reprocher, quand je vous vois lutter contre la pauvreté toujours victorieuse, & que, connoissant si bien la misere, vous la craignez pour vos petits-fils? L'amour précéda ou suivit votre hyménée. Vous yous rappellez un temps heureux, vous voudriez le faire renaître pour tous vos enfants, & vous ne le pouvez pas. Vous n'aurez pourtant point de repos que vous n'ayiez marié l'aîné. Vous l'avez élevé pour être l'appui de votre famille. Il attend avec impatience & docilité l'honneur d'en être le foutien. Mais ses freres sontils moins hommes? Depuis long-temps yous leur avez appris qu'ils sont cadets, & qu'ils ne peuvent avoir d'enfants à eux. Ils en sont persuadés, & ils se font une raison de la nécessité. Mais à peine ils ont senti le besoin par lequel nous devenons peres, que ne voyant point dans l'avenir le moment où ils pourront l'être, ils se font livrés à la fougue de leurs sens, au mépris de la loi ou de la nature. Yous en gémissez : car vous êtes femme & mere; mais yous ne consentirez point à voir vos fils plus malheureux encore que votre époux. Je vous plains, & ne sais que vous conseiller.

Je ne plains pas de même cet homme opulent, qui n'estime en lui-même que des richesses excessives & des titres accumulés. Il faut qu'il vaille bien peu lui-même, s'il croit que des petits-fils qui ne seroient pas destinés à avoir ces avantages au même degré que lui, ne méritent pas de voir le jour.

Qu'il convienne donc que, ses richesses & son grade à part, il est au-dessous du néant; car il ne veut pas en faire sortir un petit-fils, qui, dix sois moins riche que lui, pourroit vivre honnêtement & servir sa patrie.

Il ne marie que son fils ainé, & lui conseille de n'avoir qu'un fils; car il sait, dit-il, par expérience, combien il en coûte pour placer les cadets. Vous jugez bien
qu'il conseillera à ce fils, déja corrompu par l'opulence,
de ne pas aimer sa semme. Une solle passion pourroit
l'emporter sur ses résolutions. Il y a mis bon ordre,
Déja ce fils, qui doit soutenir la famille, ne peut plus
donner le jour qu'à un ensant soible & mal-sain; déja il
a sait dévorer par les courtisannes autant de bien qu'il
en saudroir pour l'entretien de trois samilles, & il ne s'en
tiendra pas-là.

C'est sous ces auspices qu'il se donne une compagne. Que dis-je? Il reçoit froidement une étrangere dans sa maison. Il fait péniblement le moins qu'il peut pour avoir un héritier. Dès qu'il l'espere, & avant même de l'espérer, il laisse à sa victime, ou l'ennui de la solitude, ou les ressources de la dissipation; elle n'est plus pour lui qu'une occasion de dépense, dont il sent tous les inconvénients. A-t-il un héritier? Il veut bien qu'on en prenne soin pour qu'il ne meure pas; quand il sera plus grand, il le bannira de la maison paternelle, & ne le reverra plus que comme un étranger. Il en sera vu comme un détenteur ennuyeux, & un coupable dissipateur d'un bien qui lui est dû.

A-t-il tort? Il n'est në & n'a été élevé que pour le posséder. Ou il est né trop tôt, ou son pere meurt trop

tard & A il ne fure tera pose raifo l'imi fans mari mais ne fe bien il cal fcand croir lonté à cac pofer

> M gens à leu méric

vous

d'un

Je à don fophi dont l envia

tard, puisqu'il est en âge de faire ce pourquoi il est ná, & que son pere l'en empêche. Mais s'il n'étoit pas né, il ne naîtroit plus. Cent mille livres de rențe à posséder furent le motif & le but de sa naissance. Il ne lui en restera que le tiers. Ce n'étoit pas la peine de naître. Proposez-lui de se marier. Il calculera que si sop pere eut raison de le faire, il a deux raisons contre une de ne pas l'imiter, & son calcul fera juste. Vous ne lui citerez pas, fans doute, pour un exemple propre à le persuader, le mariage dont il est né. Il n'en a qu'une idée confuse; mais il en fait affez pour voir très-clairement que ce ne seroit qu'une gêne & une dépense de plus. S'il est bien né, il craindra l'indécence; s'il se sent quelque vertu, il calomniera le sexe de sa mere, en lui imputant tous les scandales & les dégoûts des unions malheureuses, & croira fermement qu'avec toute la vertu & la bonne volonté possibles, un homme est trop heureux, s'il reussit à cacher au public son infortune domestique. Il ne supposera point d'autre bonheur dans les ménages que vous pourrez lui citer, pour le réconcilier avec l'idée d'un attachement légitime, son a les montes de

Mais de son côté, il vous citera cent exemples de gens très-sages, qui ont joui de la vie, & qui ont sacrissé à leur tranquillité & à leur bien-être le bonheur chimérique de ne pas mourir tout entiers.

Je voudrois favoir quels hommes ont été les premiers à donner cet exemple funeste dans ma patrie; quels sophistes voluptueux ont créé ce système de bonheur, dont le célibat est la base? Etoient-ce des eunuques qui enviassent aux hommes un bien dont ils étoient pri-

vés, ou qui tâchassent de faire honorer leur état? Non, ce n'en étoient pas : car dans ce système qu'ils ont inventé, la volupté & la licence entrent pour beaucoup. Je crains bien qu'il ne faille en faire remonter l'invention à ces hommes, qui font une vertu du célibat, quand ils parlent aux simples, & qui le vantent comme un état heureux, quand ils ofent se démasquer. Oui, sans doute, ce furent eux qui les premiers apprirent aux freres de nos aïeux, que la liberté naît d'un vœu en apparence si difficile à remplir; ce furent eux qui, voués au travail & enrichis à condition d'enseigner & de soulager, étalerent aux yeux de la nation le faste d'une opulence acquise sans peine, l'embonpoint que donne une vie fans fouci, les charmes de l'oissveté & de la gayeté, les hommages insensés, qu'on ne mérite que par sa robe, les empressements qu'on marque pour un homme que rien ne gêne dans ses liaisons, & qu'on peut avoir tout entier; la fotte admiration des imbécilles pour les éclairs d'un esprit léger, ou les obscurs raisonnements de la métaphyfique rendue populaire.

Au ton qui regne encore dans cette classe d'oisis, aux maximes par lesquelles ils se conduisent, à la nature même qu'ils donnent à leurs biens, j'en reconnois l'origine & le premier modele dans cet état mitoyen entre toutes les conditions, auquel on parvint par un peu d'étude, & qui ne se sit pardonner l'érudition superficielle qu'il supposoit, qu'en en perdant une partie, & en abusant du reste pour corrompre les mœurs & avilir la Religion.

Ce fut-là, dis-je encore, le modele de ces opérations

funefi périr, d'héri condi

perd la foc citoye durée

riture excul même docile fent e cette d'indi

Je n'exi palai revel main té, p

enfei

gare de fa détor l'hab

C

funestes, par lesquelles un homme, avec qui tout devoit perir, doubla son revenu, à condition de n'avoir point d'héritiers; c'est-à-dire, qu'il s'abaissa jusqu'à la honteuse condition ou d'un homme interdit ou d'un valet à gages.

Mais ce que la postérité aura peine à croire, si elle perd le souvenir de nos solies, & puisse-t-elle le perdre! la société elle-même a conjuré sa ruine, en invitant les citoyens à borner leurs vues & leurs espérances à la durée de leur vie, pour augmenter leur aisance.

Qu'on traite ainsi les animaux destinés à notre nourriture ou à notre usage, le sort que nous leur destinons; excuse cette barbarie; on les prive d'une partie d'euxmêmes pour les mieux engraisser ou pour les rendre plus dociles : mais qu'on souffre que des hommes s'engraissent en renonçant à se perpétuer, qu'on cherche dans cette opération un accroissement inutile de servitude & d'indisserence sur le sort de la patrie, n'est-ce pas le comble du délire, ou l'expédient le plus suneste que puisse enseigner la nécessité?

Je ne parle pas seulement des revenus factices, qui n'existent que par prestige, pour s'évanouir comme un palais enchanté. Je parle aussi de cette autre espece de revenus, qui n'est moins préjudiciable à l'espece humaine que parce qu'elle est plus ruineuse pour la société, parce qu'elle est perpétuelle, ou doit l'être.

C'est ici un labyrinthe, où la raison elle-même s'égare, parce qu'elle n'a été consultée sur aucune partié de sa construction. Tachons pourtant d'en pénétrer les détours, & de reconnoître du moins le monstre qui l'habite. Je n'attaque point ici le sophisme financier, qui a fait inventer les emprunts, d'où sont nées les rentes perpétuelles. Je m'en tiens à leurs inconvénients relativement à la population.

Toutes fortes de biens, ni toutes fortes de professions n'engagent pas également au mariage. Entre les biens, ceux qui nous attachent par plus d'endroits, & qui exigent plus de soins divers, sont aussi ceux que nous avons le plus d'envie de laisser à des personnes qui nous soient cheres, & pour l'administration desquels nous avons plus besoin d'anne compagne.

Tels sont les fonds de terre. Les maisons qui ne sont pas un vrai fonds, dont les réparations nous chagrinent, que des accidents peuvent détruire, qui ne nous rendent que quand nous ne les habitons pas; les maifons, dis-je nous attachent beaucoup moins, & conséquemment nous donnent moins d'envie de nous en conserver la propriété même après notre mort. Ce sont pourtant des objets tels quels de cette affection qui embellit tout, de cet esprit de propriété qui rend tout précieux. Mais pour toucher des loyers, un homme n'a pas besoin de compagne; & pour la loger, il devroit se resserrer ou diminuer fon revenu. C'est donc une nature de bien très-peu favorable à la population, mais qui du moins ne lui est pas entiérement contraire. Les rentes font à cet égard la plus déteftable des inventions aucu audines die aucustonius

Un papier est le seul objet d'affection qu'elles présentent; & cet objet, aussi mesquin que frêle, n'offre à l'imagination que trois idées, la fragilité de ce E com

fion lui qui

N

de de de lité ne contrat deux dans enfa une une

n'eft

mife

C

feur versi de la en f trime fants où l' reux

pere

bien, la facilité de le perdre, & celle de l'aliéner. Est-ce là-dessius qu'un homme peut se résoudre avec consiance à se donner des héritiers? Peut-il les desirer, comme ses heureux successeurs dans une pareille possession? Je ne le conçois pas, à moins que la totalité ne lui offre une masse, ou plutôt un cahos d'opulence, qui lui paroisse constituer un état très-heureux.

Mais de plus, le possesseur de cet étrange bien voit tout argent. Chaque chose lui offre une idée distincte de dépense; & comme il mesure très-aisément la totalité de son revenu, il ne pense point à une semme, qu'il ne calcule ce que son entretien diminuera de son contrat, ce qu'il faudra en retrancher pour un ensant, pour deux, pour trois, dans l'ensance, dans l'adolescence, dans l'âge d'homme; ni la semme, par ses soins, ni les ensants, quand ils seront hommes, ne pourront ajouter une seule lettre à ce stérile parchemin. Tout encore une sois est en dépense nette, distincte, inévitable, rien n'est en économie, en amélioration, en non-valeurs mises à prosit, en industrie, ni en travail.

Ce n'est pas encore tout. Quand cet homme, possesseur du papier magique, pense à sa mobilité, à sa nature versatile, & qu'en même temps il résléchit sur la sougue de la jeunesse, sur les occasions de dissiper, qui s'ossent en soule à un jeune homme, aussi mobile que son patrimoine, peut-il espérer que ce qu'il laissera à ses enfants encore jeunes, ils se le conserveront jusqu'à l'âge où l'on commence réellement à être heureux ou malheureux? S'il sait ces réslexions, il est impossible qu'il l'espere avec quelqu'assurance.

Cependant le temps s'écoule, & cet homme observé que le même revenu pécuniaire qui fit un homme riche dans sa jeunesse, n'est plus qu'une fortune médiocre. Il soupçonne qu'avant qu'il soit peu, cette fortune pourra être très-près de l'indigence; ce qui arrive, en esset; en sorte que si cette réslèxion ne l'à pas arrêté, l'indigence elle même étoussera sa postériré à la seconde ou à la troisseme génération. Ainsi autant de samilles sondées sur des rentes, autant doivent périr, si, avant la ruine de ce srêle sondement, elles n'en jettent pas un autre plus durable.

Mais c'en est assez pour cette partie d'une nation qui nage dans l'opulence, & croit n'avoir que le nécessaire, qui appelle sagesse la courageuse résolution de mourir tout entier, qui a soin de ne rien laisser après elle, qui habite les Villes & y possede toute sa sortune, qui vit ensin d'argent produit par de l'argent, & n'a ni seu ni seu ni seu. Cette partie d'une nation n'est ni la plus nombreuse, ni la plus respectable, ni la plus utile; elle est destinée à périr. Puissent toutes ses classes voir de loin l'abyme du néant, & se résugier dans le sein de la nature qu'elle a abjurée! Si je pouvois la détruire ainsi, avant que la nature elle-même se vange d'elle, je me croirois très-heufeux, moins pourtant pour l'avantage qui en reviendroit à ce petit nombre d'individus, que pour le mal qu'ils cesseroient de saire au grand nombre de vrais citoyens.

Mais quelque foit fon fort, cette partie corrompue & corruptrice d'une fociété ne mérite pas ma principale attention, & je passe volontiers, mais non sans une secrete inquiétude, à la nation elle même. J'appelle ainsi;

les qui qui focie toya

Suit à C

11

pour classes mêm ou d par properts font n'éto fi leu le plu proper de l'a

Je de c les propriétaires, les cultivateurs & les artisans utiles, qui donnent pour le moins autant qu'ils reçoivent, & qui sont les enfants chéris & reconnoissants de toute société, qui n'est pas elle-même une marâtre impitoyable.



### CHAPITRE XXI.

Suite de l'examen des différentes classes relativement à la population. Des journaliers & des artisans. Combien il seroit à desirer que chacun d'eux eut une propriété.

L'HABITANT de la campagne, qui n'est pas réduit, pour vivre, au loyer de ses bras, a au-dessous de lui la classe des journaliers, dont le rapproche sans cesse le même travail, mais au-dessus duquel le met la propriété ou d'un sonds ou de ses fruits. Il lui est aussi supérieur par plus d'industrie, & une plus grande variété de rapports avec la société. On pourroit donc dire que ce ne sont pas deux citoyens du même ordre, si le passage n'étoit pas continuel de l'une à l'autre de ces classes, & si leur dissérence la plus grande ne consistoit pas dans le plus ou le moins de propriété, ou dans une petite propriété d'un côté, & la privation entière de propriété de l'autre côté.

Je voudrois que jamais il n'y eût dans les campagnes de ces arbres sans racine, que le moindre vent ou Tome II.

renverse, ou emporte; c'est-à-dire, qu'il n'y eût point d'homme affez malheureux pour n'avoir pas une mai-Ton & un petit fonds, dont le produit remplit le vuide de son travail, & lui rendît utile la focieté d'une compagne. Je sais bien que, sans cela, il peut en desirer une, parce qu'il n'a pas, pour l'ordinaire, d'autre moyen de fatisfaire un besoin qui l'inquiete quelquesois, qu'il ne peut éviter que par là une folitude & un abandon toujours cruels pour l'homme, & qu'il a, pour le rassurer contre un accroiffement de dépense, l'espoir d'un accroiffement de ressource dans l'industrie particuliere d'une femme laborieuse. Mais c'est trop peu pour un homme : & la poffibilité de n'avoir pas même un afyle, où il puisse cacher son infortune, l'inconvenient pour la société qu'un homme ne puisse être saisi que par son corps, & fixe que par l'habitude de travailler dans un endroit; ces maux, dis-je, font trop grands pour qu'il n'en résulte pas une diminution sensible de mariages & de fécondité, & une instabilité toujours pernicieuse & au citoyen & à la société.

L'artisan, qui n'a point de propriété, ne differe du journalier que par la nature de son travail, & par une dépendance plus grande de sa position locale. Son débit & sa réputation le fixent; ses outils, & quelquesois une petite quantité de matteres qu'il a amassées, sont tout

fon domaine

Dans une campagne, il est un peu monopoleur, mais il est rarement un bon ouvrier: dans une Ville, il est moins monopoleur, & gagne pourtant un peu davantage. Dans la Ville, où les secours sont plus voisins,

progn en dev cro poi

8

ur

deni eft u que

II

nient auffiplus toute maifo plus d

Pour des ar faire q riage, en fon

de ci être au tion de la focié & les loyers plus chers, s'il gagne affez pour avoir une fervante, il ne se mariera que quand cette compagne précaire aura acquis des droits sur lui. Dans la campagne, il a besoin de secours plus continuels, & n'est pas en état de payer une servante. Il gagne les gages dont il devroit payer ses services, en prenant une semme qu'il croit lui coûter un peu moins, parce qu'elle ne sépare point son superflu du sien, & qu'où il loge, là elle peut aussi loger.

Mais je dis de cette classe ce que j'ai dit de la précédente. C'est un grand mal que son instabilité; & c'en est un autre que les semmes y soient si peu utiles, & que la nécessité de tout acheter en fasse trop distinctement sentir le poids.

Il n'y a presque pas moyen de parer à ces inconvénients, par rapport aux habitants des Villes, & c'est aussi-là que j'aime le moins les hommes. Le vice y est plus voisin; & de l'état d'un homme habitué à voir toutes sortes d'hommes, & qui est étranger dans sa maison, il y a trop près à la condition de vagabond, la plus dangereuse & la plus inutile de toutes.

Pour ces deux classes, celle des journaliers & celle des artisans, un superflu quelconque est moins nécessaire que pour toutes les autres relativement au mairage, parce que la nécessité ou un penchant irrésistible en sont la cause déterminante.

Je crois même que, dans les Villes, le superflu peut être aussi aisément contraire que favorable à la résolution de se marier, parce qu'il ne peut que diminuer par la société, ou que du moins il y a peu d'espérance qu'il s'accroisse, & parce qu'aussi ce superssu, qui n'est le plus souvent que pécuniaire, met un artisan en état de se passer de femme.

C'est-là en grande partie pourquoi les Villes sont moins savorables à la population que les campagnes, & les grandes moins encore que les petites, quoique les gains y soient plus grands. Mais aussi y sont-ils moins assurés, attendu la plus grande concurrence par la proximité égale de plusieurs ouvriers du même genre.

De.

a

. 11

la pr

claff

fond

en a

le bé

néce

befoi

tenir

raifo

à la h

lui-m

possib d'un

ufage

dans 1

n'ach

Superi

Qu

Je catio

Je n'ai rien de bon à proposer en faveur des mariages des artisans établis dans les Villes; & comme je ne me presse pas d'indiquer des expédients fâcheux, je remets à un autre endroit à dire sur ce sujet ce que je crois devoir être le plus utile à la société.

Quant aux journaliers & aux artifans dispersés dans les campagnes, je pense qu'il faut à tout prix les élever à la dignité de propriétaires, & en favoriser la multiplication en même-temps qu'on leur donnera plus de stabilité.

C'est à quoi doit contribuer beaucoup le médiocre superflu, auquel ils peuvent aspirer; & par cette raison, je regarde comme une très-grande saute, autant que comme une barbarie, l'iniquité avec laquelle on leve un impôt sur des hommes, qui, par état, donnent déja plus à la société qu'ils n'en reçoivent.



Lab II A lile, of the feeding more

to de fe marier, parce qu'il ne peut que dit il uer par fotibié, ou que da moins il y a peu d'els sance qu'il



# C. H.A. P. I. T. R. E. XXII.

Des petits Propriétaires & des Fermiers, relativement au mariage. Que pour les y encourager, il faut moins faire que s'abstenir de faire.

LA classe des citoyens, qui est la seconde en dignité, la premiere par sa nécessité, & non par son utilité, cette classe est celle des cultivateurs, propriétaires, soit d'un sonds, soit d'un mobilier équivalent à un sonds, & qui en a presque tous les avantages.

Je ne la considere ici que relativement à la multiplication de l'espèce, & je vois avec plaisir qu'elle a, par
le bénésice de la nature & de la loi, tout ce qui lui est
nécessaire pour se perpétuer. Aisance, qui augmente le
besoin physique; attachement à un bien qu'on veut retenir aussi long-temps qu'il est possible, & que par cette
raison on veut laisser à ses ensants; stabilité, qui soumet
à la honte, & inspire la consiance; asyle inamissible par
lui-même; unsité réciproque du mari & de la semme;
possibilité d'augmenter par l'industrie doublée le produit
d'un sonds sertile, & de le convertir tout entier à son
usage; ressource contre la cherté de certaines choses,
dans le moyen d'y suppléer en partie par d'autres, qu'on
n'achete point; facilité plus grande ensin d'acquérir un
supersu, qui rassure contre la sécondité du mariage.

Que reste-t-il à faire à la société pour assurer son

intéret? Peu de chose, hors de l'éducation, dont je parlerai dans un autre endroit. Mais il y a lci bien des chofes qu'elle ne doit pas faire. Il ne faut pas qu'elle altere elle même, ni qu'elle souffre qu'on altere aucun des avantages dont je viens de faire l'énumération.

La propriété doit être facrée; & ce qui approche de fa nature, doit être à proportion également facré. Les aliments doivent être auffi bons & auffi abondants qu'il est possible, sans qu'il soit besoin de les acheter par un excès de travail.

Nul ne doit être tenté de quitter son domicile, & encore moins y être forcé qu'à la derniere extrêmité.

Il est bon de multiplier & de varier l'industrie, afin qu'une semme & un enfant ne soient pas sans quelqu'utilité.

Il est encore très-bon de varier les productions de la terre, afin qu'elles puissent être substituées les unes aux autres.

Enfin, le superflu n'ayant ici aucun-inconvénient par la sévérité des mœurs que maintient l'impuissance où est le vice de se cacher, on n'en doit pas craindre l'accroissement. Mais comme il est très-utile, loin de l'envier à ceux qui se le procurent, il saut leur savoir gré de l'avoir acquis, & les en laisser jouir autant qu'il est possible.

Ici se développe la grande utilité de ce supersu. Il multiplie les mariages, qui, par lui, cessent d'être onéreux; il encourage l'agriculture, qui met en état de persectionner & d'étendre, parce qu'un argent mort, quelque peu qu'il rapporte, quand il séconde une terre d'un don enfu tie feul par reçu

MOI

duf

gme

con de l cou lui;

peri

ran

vie

diff

ait d'en

you wold

morte, rapporte toujours affez; il donne du jeu à l'industrie, en dimipuant la crainte de perdre, & en augmentant les moyens de gagner; & quand il a produit tous ces heureux effets, il s'évanouit par le partage d'une petite fortune entre un grand nombre d'enfants dont l'éducation l'avoit diminué, dont le travail l'avoit ensuite augmenté, & pour qui il n'est plus qu'une partie du nécessaire, quand ils cessent de composer une seule famille. Leur pere, qui ne vieillit point avant l'age par l'excès du travail, qui les aima, parce qu'il les avoit reçus d'une femme chérie sans partage, & parce qu'il se vit en eux qu'il prolongea son bonheur par l'esperance du leur; leur pere est parvenu à une grande vieillesse : il les a presque tous mariés; son expérience a dirigé leurs premiers travaux, son exemple les a instruits; il a entretenu leur union, il a établi entr'eux le commerce des secours mutuels; sa probité a répondu de la leur, sa réputation les a accrédités. Ils ont beaucoup perdu en le perdant; mais ils peuvent se passer de lui; & ce qu'il leur laisse, est un commencement de superflu pour eux.

Ne croyez pas, je vous en conjute, que ce tableau ait été tracé d'imagination, & fur tout ne désespérez pas d'en multiplier les originaux.

Vous y parviendrez sans peine, vous qui tenez dans vos mains la destinée des hommes, si vous ne faites que ce qu'il saut que vous sassiez, si vous cachez votre volonté, si elle a la force & l'uniformité de la nature & de la nécessité. Laissez vouloir les hommes. Faites les vouloir, & évitez de les surprendre, & de multiplier

les contradictions. Demandez-leur le tiers de leur bien, s'il le faut, mais que ce soient eux qui vous le donnent, & évitez toutes ces méthodes inventées par la timidité, & soutenues par la violence, & qui viennent contredire l'amour du gain, non en partageant son produit, mais dans ses opérations, dans le moment où il a toute son intensité. Il est alors capable de tout, de la fraude, de la violence, ou du désespoir. Prenez le contribuable au moment où il voit le produit de son travail, où il sent qu'il peut vous en donner une partie, & où il y est résolu, parce qu'il sait que vous en avez besoin. Mais qu'il sache aussi de quoi vous avez besoin, asin qu'il ne soit ni trompé dans son attente, ni allarmé pour l'avenir.



## entretenusleur minn il a établi entr'eux se C H A P I T R E T X X III.

Des aisés, & des professions lucratives qui conduisent à l'aisance; que souffrir qu'on puisse mettre une barriere entre l'homme enrichi & la profession à laquelle il doit sa richesse, c'est nuire à la réproduction autant qu'aux mœurs, & à la prospérité des professions lucratives.

C'EST aujourd'hui une classe très nombreuse dans la société, que celle des gens aisés, qui vivent noblement, c'est-à-dire, qui ne doivent point à leur pouvoir physique les biens dont ils jouissent.

Ils ressemblent aux nobles par leur aisance, leur

genr Il:

mais à lac utilit aux vroi l'une

qui autre fession qu'il

> les a leur des

néce leur desit

N

race fus cher l'éta ce q

cien L un

ce I

une

genre de vie, & en partie par leur éducation. Ils ne produisent directement aucune valeur nouvelle; mais ils font en état de rendre plus parfaite la culture à laquelle ils voudront bien présider. Voilà déja une utilité. Nous les regarderons de plus comme le corps aux depens duquel la Magistrature & la Noblesse devront se recrûter. Mais ils n'ont encore été agrégés ni à l'une ni à l'autre. Les uns jouissent d'une ancienne aisance qui a été depuis long-temps peu utile à la fociété; les autres viennent de l'acquérir par l'exercice d'une profession lucrative, qu'ils n'ont pas encore quittée, ou qu'ils n'ont quittée que depuis peu. L'amour du gain les a animes; & s'il ne les anime plus, il s'est opposé dans leur cœur & dans leur esprit à l'acquisition des passions, des préjugés, des connoissances & des talents, qui sont nécessaires dans un autre état. Il en sera autrement de leurs enfants ou de leurs petits enfants. Je l'espere, & desire qu'ils ayent une longue fuite de descendants.

Mais je vois qu'ils font tentés de ne pas multiplier leur race, parce qu'ils veulent la tenir par l'opulence au deffus de l'état où ils font nés eux-mêmes, & la rapprocher par la continuation de cette même opulence, de l'état qui est au-dessus d'eux. Il ne leur manque rien de ce qui peut rendre heureux de bons peres de famille, si ce n'est la certitude de ne pas redescendre dans leur ancien état en la personne de leurs enfants.

Leur accorderai-je cette certitude, en leur conférant un titre inamissible? Je m'en garderai bien; car ce seroit une récompense que je leur accorderois, & ils n'ont pas droit d'en prétendre. S'ils sont nés de parents riches, & descendus d'aieux riches aussi, ils ont contre eux une moindre utilité, puisqu'ils sont restés dans la classe des citoyens-oisis.

Sont-ils les artifans de leur fortune? j'ai-deux objections à leur faire. L'amour des richesses les a dominés jusqu'ici. Ils en ont acquis; ils sont récompensés de la maniere qui leur a été propre. Mais ou ils ont été heureux, & la fortune à hâté leur succès; le bonheur ne mérite point de récompense : ou ils ont trouvé le secret de gagner beaucoup, lorsqu'ils pouvoient gagner moins; & loin de devoir quelqu'encouragement à cette industrie, je la condamne, quoique je ne la punisse pas: mais je veux du moins qu'ils éprouvent qu'il ne leur a servi de rien de se hâter, & que ceux qui exercent la même profesfion apprennent, par leur exemple, qu'ils ont toute leur vie pour acquérir ce que ceux-là ont acquis en peu d'années; qu'ils peuvent même laisser à leurs enfants une fortune imparfaite, parce que fur plusieurs générations qui devront travailler pour mériter l'introduction qu'ils desirent pour leur postérité, peu importe qu'il y en ait une de plus ou de moins.

a

i

1

q

ci

n

16

p

di

Ce que je dis ici sera développé ailleurs. Je me borne ici à ce qui regarde la réproduction de ces familles. Je leur ôte pour long-temps l'espoir de l'honneur auquel elles aspirent, asin qu'elles le desirent moins sortement, & aussi asin qu'elles ne s'imaginent pas être sort audessus de l'état dont elles sortent. Au moyen de cette précaution, un pere opulent, qui nejouira que des avantages inséparables de l'opulence, ne croira pas déroger à la destinée de ses ensants, en faisant rentrer dans la route

qu'il a fuivie ceux à qui il ne pourra laisser des biens suffisants, & rien ne l'empêchera de donner à la patrie autant de citoyens que la nature lui en voudra accorder. Ils resteront à portée de toutes les prosessions lucratives, & ce ne sera pas un médiocre avantage pour l'Etat, puisque chacun sera moins pressé de gagner, & moins impatient de quitter une prosession qu'il exercera sans doute avec plus de succès, que l'apprentis indigent qui le remplaceroit.

Je ne crains point qu'avec ces sentiments un pere de famille, quelle que soit sa profession, mette des bornes aux saveurs de l'hymen. L'aisance actuelle & l'espérance illimitée de l'augmenter, jointes à celle d'avoir des seconds dans ses ensants, seront pour lui des motifs suffisants de ne pas craindre l'accroissement de sa famille.

Si quelqu'un en doute, qu'il considere quels sont entre les marchands, les artisans, les manusacturiers, & les autres citoyens exerçants des prosessions lucratives, quels sont, dis-je, ceux qui sont le moins embarassés d'une samille nombreuse. Ce sont ces honnêtes & bons citoyens, qui sont les moins ardents au gain, & qui n'ont point cette satale ambition de sortir de leur état, ou d'en faire sortir leurs enfants. Les établissements qu'ils leur desirent, sont à leur portée. Mes enfants, dit un homme de ce caractere, s'ils ne sont pas riches, le seront plus que moi, & auront une réputation saite. Ils feront, du reste, ce que j'ai sait; & s'ils sont honnêtes gens, les moyens de subsister ne leur manqueront pas.

Qu'on examine, au contraire, ces hommes qui ont ouvert leur cœur à une ambition malheureusement trop

tur

l'or

pas

dû

dan

les

no

cro

nie

per

ve

èle

pla

de

n'

CC

fe

av

aî

s

ri

tu

n

P

générale. La fortune ne se hâte jamais assez pour eux. Ils mettent tout en œuvre pour précipiter sa course; gains immodérés, fraudes dans les sociétés, faillites criminelles, tout leur paroît permis pour parvenir au but honorable qu'ils se proposent. Ils se vengent d'une attente trop longue à leur gré, par le mépris qu'ils assectent pour un ordre dans lequel ils brûlent d'entrer.

Un Noble peu opulent est pour eux un objet de raillerie. Ils ne voudroient pas lui ressembler. Ce n'est qu'une
richesse ennoblie qu'ils desirent. Ils veulent du premier
saut s'élever jusqu'à la haute Noblesse, ainsi qu'ils l'appellent, & déja ils l'imitent, déja ils insultent à la sage
médiocrité. Leur dépense est celle d'un grand Seigneur.
Ils ont aussi ses vices. Leurs compagnes ne sont plus
que leurs plus proches voisines, & s'en dédommagent, en
imitant de leur côté les écarts de celles à qui elles prétendent ne pas céder, & comptent bien de s'égaler dans
peu. Il entre dans leur système de n'avoir qu'un ou
deux sils. C'est un premier acte de Noblesse, qui en
amene plusieurs autres.

Comparez ce portrait avec vingt originaux que vous en avez sous les yeux, & voyez si j'ai eu tort d'attribuer l'opprobre trop fréquent des prosessions lucratives à ceux qui, tout à la sois, les vantent le plus, & sont les plus pressés de les quitter, pour se faire initier dans l'ordre qu'ils seignent de mépriser; & vous croirez encore qu'il est utile de donner cet encouragement de plus aux prosessions lucratives? Si vous voulez les énerver, les avilir, en saire un gousse de plus pour les races su

tures, suivez cette maxime qu'a enfantée le délire de l'opulence, ou l'admiration stupide des richesses.

Au moins conviendrez-vous avec moi qu'elle n'est pas favorable à la population; & c'est tout ce que j'ai dû prouver ici.

Je remarque un grand inconvénient à ce même égard dans ces classes à demi-nobles, qui se multiplient tous les jours, & qui tous les jours deviennent aussi plus nombreuses. Le fils d'un riche àrtisan ou d'un marchand croit s'être élevé d'un degré, s'il est parvenu à la derniere des professions pour lesquelles il faut savoir un peu plus que lire & écrire; de deux degrés, s'il est parvenu à la feconde, il va de pair avec tout; s'il s'est èlevé jusqu'à la trosseme, il sonde sur cette chimere un plan de législation, auquel il assujettit sa famille, s'il n'y a pas déja asservi la nature.

Les enfants d'un homme comme moi, dit-il, qui exerce une profession honorable, ne doivent point redescendre à l'état au-dessus duquel j'ai su m'élever. Ce
n'est qu'avec la plume qu'il leur est encore permis de
s'enrichir; mais si je vis, je ferai en sorte de mettre encore une barriere plus impénétrable entr'eux & les professions ignobles: c'est à-dire, qu'il dépouillera le public
avec assez de succès pour acheter une charge à son sils
aîné, & lui laisser de quoi la soutenir. Pour les cadets,
s'il en a, il les pourvoiera autrement; mais il ne les mariera pas: & ce fils aîné qu'il destine à une haute fortune, apprendra de lui que le moyen d'épargner à son
noble sang une honteuse dérogeance, est de ne pas le
prodiguer; qu'il doit concentrer sur une seule tête,

& son titre incommunicable, & la fortune qui y sera afsortie. Cependant la guerre ou la Religion attendent les cadets disgraciés, pour les consoler ou les dévorer. L'un ou l'autre arrivera, quel que soit leur penchant, si le législateur vit assez pour faire exécuter ses loix. S'il meurt, il ne restera peut-être dans la tête & dans le cœur de ses ensants qu'un éloignement extrême pour la prosession de leur grand-pere & de leurs cousins. Ils ne sont pourtant ni assez riches, ni assez appuyés pour s'elever où leur pere a aspiré pour eux. Ils grossissent la foule des célibataires, qui ne vivent que pour eux-mêmes; cette soule de frélons qui vivent du travail d'autrui, & ne sont que du bruit.

Avec des prétentions moins hautes, leur pere eût rendu l'un à la profession de son aïeul, eût donné l'autre à l'agriculture, un autre à quelqu'autre art utile, un quatrieme auroit soutenu la réputation plus entiere & plus honorable d'un pere modeste & vertueux; chacun auroit été placé selon ses talents, & les facilités qu'il auroit trouvées; & ce digne citoyen, car le pere de ces hommes utiles l'auroit été, cet homme aimé de Dieu & de ses freres, seroit mort en remerciant le Ciel de lui avoir donné assez de vie pour saire des heureux, & pour rendre au quadruple à la patrie ce qu'il en avoit reçu, au-lieu qu'il ne lui a laissé qu'un fardeau inutile, des scandales, un sunesse au destin de ne lui avoir pas laissé le temps d'exécuter ses projets.

ligi les les les vier

tôt

enfa

lufti

bres prin

les a

qui qu'il

pe

inu de



### CHAPITRE XXIV.

On examine si les principes adoptés pour les autres classes, sont applicables à l'ordre des Nobles, dans les Pays où cet ordre est sans cesse recrûté aux dépens de tous les classes de la nation. On se décide pour l'affirmative:

OIS-JE penser aux moyens de multiplier & de perpètuer un ordre déja trop nombreux, & qui sera bientôt inutile; un ordre qu'on recrûte fans cesse aux dépens de tous les autres ordres, comme les communautés religieuses, pour qui il naît de nouveaux membres dans les atteliers, les boutiques, les comptoirs, les métairies, les bureaux, les colonies, les magasins, les hôpitaux, les baraques des vivandiers? Quand de toutes parts il vient à cet ordre des recrues, qui effacent ou devancent ceux qui sont nes dans son sein, ne devrois-je pas plutôt prescrire le célibat à ceux de qui les aïeux l'ont trop long-temps rempli, & qui ne peuvent esperer que leurs enfants soient en état d'en soutenir le nouvel éclat, ce lustre éblouissant que lui donne l'opulence de ses membres adoptifs? J'hésite, & suis prêt à croire que les principes que j'ai établis font ici en défaut, que je dois ou les abandonner, ou les plier à l'état actuel de cet ordre, qui n'a pas besoin de la nature pour se perpétuer, & qu'il feroit dangereux de trop multiplier.

En effet, si le désordre qui regne aujourd'hui doit toujours durer, si l'ordre de la Noblesse doit toujours être la sentine de tous les autres états, en recevoir les membres les plus corrompus & les plus décidés à être un poids inutile pour la société, il saut de deux choses l'une; ou que l'ancienne Noblesse périsse, ou que tout ce qui est opulent dans l'Etat devenant Noble, on abroge toute loi, tout privilege, toute exemption, comme autant de distinctions odieuses, inutiles, onéreuses, qui ne serviroient qu'à favoriser l'oisiveté jointe à l'opulence, à ennoblir les richesses, & à dégrader la pauvreté, par la honte & le mépris.

Je crois pouvoir comparer ce qui se passe aujourd'hui à ce que faisoit un Colonel de ma connoissance, qui heureusement est aujourd'hui Général.

Cet homme, très-noble, si sa mere avoit été sage, avoit une vénération prosonde pour la richesse, quoi-qu'il se targuât beaucoup de sa naissance, pour se venger peut-être de ce qu'il ne se trouvoit pas assez riche. Il se mit en tête d'avoir le corps d'Officiers le plus opulent qu'il y eût dans les troupes de son Roi. Pour cet esset, toutes les sois qu'il trouvoit un jeune homme riche, dont le pere ne savoit que faire, il moyennoit la retraite ou d'un Major, ou d'un Lieutenant-Colonel, ou d'un Capitaine, faisoit vacquer par-là une Lieutenance, & la donnoit au jeune homme, que le plus souvent il avoit tiré d'un comptoir ou d'un magasin. Il sit si bien, que lorsqu'il quitta le Régiment, il eut le plaisir de n'y laisser que des Lieutenants très-riches; car la résorme n'avoit encore pu s'étendre aux Capitaines, qui, pour

la

pè

de

de

gin

jug

cé

dit

fem

con

de t

the

rang

ving

le n

les

ving

ving

Porc

Je

de to

C'ét

vern

toye

rach

un ti

Te

laplupart étoient très nobles, très-braves & très-pauvres.

Je ne sais par quelle fatalité son successeur avoit à peine pris connoissance du Régiment, qu'il se crut obligé de renvoyer un bon nombre de ces riches Lieutenants.

Si ce brave Gentilhomme, qui aimoit tant à commander des gens riches, avoit garde plus long temps le Régiment, il eut eu de quoi faire une compagnie de commerce fans en fortir, s'il n'eut mieux aimé se faire adjuger les cinq grosses fermes.

Je crois que cette comparaison explique assez bien ce que je veux dire. Mais après tout ce que j'ai déja dit, je ne persuaderai à personne que je propose sérieusement un plan aussi nouveau dans la théorie, qu'il est conforme à la pratique actuelle. Si l'on faisoit le calcul de tout ce qui se formé de Nobles dans un certain Royaume, sans ceux que le Souverain veut bien élever à ce rang par une grace spéciale, on trouveroit que tous les vingt ans, le nombre doit en être de quatre mille pour le moins. Ce sont vingt mille samilles nouvelles tous les cent ans. Doublez-les par chaque génération de vingt-cinq ans : ce seront en cent ans plus de quatre-vingt mille pères de samille, dont vous aurez augmenté l'ordre de la Noblesse.

Je ne parle point de ces appels faits de temps à autre de tous les gens aifés, & qui ont eu un grand succès. C'étoient des opérations de finance de la part du Gouvernement, & des opérations mixtes de la part des citoyens, qui , pour une somme d'argent affez modique, rachetoient une partie de leur revenu, & acquéroient un titre par-déssus le marché.

Tome II.

Il ne paroît cependant pas que la Noblesse se soit multipliée à proportion des soins qu'on s'est donnés, & qui auroient dû suffire pour ennoblir tout le Royaume; & je suis persuade que si on en faisoit un dénombrement exact, on trouveroit qu'elle ne fait pas la vingtieme partie de la nation, & que la moitié ou environ est d'ancienne extraction. Je ne dirai point que c'est la preuve d'une malédiction attachée au désordre que je condamne; on me prendroit pour un fanatique. Mais on ne pourra me faire ce reproche, si je propose deux observations qui me paroissent conformes à l'expérience. Le bas prix auquel on a mis le titre de noble, a tenté toute forte d'acheteurs. Dans le nombre, il y en a eu de très-pauvres. J'ai entendu citer l'exemple d'un homme à qui sa noblesse & celle de cinq enfants n'avoir coûté que cinq cents livres. Il avoit acheté une charge dans un College inutile, qu'on appelle le petit College, & qui ne lui avoit coûté que vingt mille livres. Ces charges ont enrichi depuis, parce que les impôts ont augmenté. C'est une affaire de calcul. Cet homme n'avoit pas les vingt mille francs, & il les emprunta au denier vingt. Il mourur au bout de six mois, revêtu de la charge, qu'il n'emporta pourtant pas dans le tombeau. Ses enfants la revendirent au même prix, & en furent quittes pour fix mois d'intérêt.

Je ne sais pas ce qu'ils firent de leur noblesse; mais je conjecture qu'ils voulurent la garder, & surent pourtant moins sages qu'un Echevin ennobli par sa charge, lequel a ensermé sa boutique d'un vitrage. Cette soible cloison est tout ce qui, dans la Ville, sépare sa no-

ple bie feff

ble

oifi de fant blef

de i

une

··C

la N & il re, cher nean

les, i vilege fi mên

& c'e

Point moins les il ceft pride, da

bleffe de la roture; dans la Province, elle respire en plein air, & lui affure d'utiles exemptions.

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être aussible avisé. J'ai vu d'autres ennoblis quitter leur profession avec une fortune médiocre, s'ennuyer de leur oissveté; noyer leur ennui dans le vin, ou l'étourdir de quelqu'autre maniere, laisser peu de bien à leurs enfants, qui, n'ayant que peu d'argent & très peu de noblesse à transmettre aux leurs, ont pris le parti, l'un de ne rien saire, pas même des ensants légitimes; l'autre, de solliciter un engagement au célibat, en demandant une place dans les troupes.

C'est une enfance bien difficile à élever, que celle de la Noblesse. Elle est si soble dans ses premieres années, & il lui faut tant de maillots, qu'on l'étousse d'ordinaire, avant qu'elle vienne à bien, ou qu'elle va se cacher dans le sein de sa mere; si elle ne présere pas le néant.

L'ordre gagne donc très peu où l'Etat perd beaucoup; & c'en est assez pour saire proscrire un brigandage, qui est en pure perte pour le sisce, pour les professions utiles, & pour la dignité de l'ordre, dont on met les privileges à l'encan; & la considération à prix d'argent; si même il lui reste un prix, quand on a prélevé le bénésice des exemptions.

Pourquoi maintenant l'ancienne Noblesse est - elle moins sujette à périr? J'en sais deux raisons, auxquelles il est inutile d'en ajouter une troisseme. La premiere est prise dans l'état actuel de cette Noblesse; la seconde, dans sa nature.

C'est dans les Provinces qu'est la pépiniere de ce qu'on appelle la haute Noblesse, comme on dit la haute Finance. C'est-à-dire que l'opulence hausse tout; & que par-tout ce qui est le plus riche, est le plus haut.

A cette hauteur-là, tout est brûlé des vents, & se desfeche; plus bas est la vigueur & la sécondité. Moins de besoins, des ressources plus assurées, & qui s'épuisent moins, voilà ce qui met un Gentilhomme de Province en état de se marier avec moins de bien, qu'il n'en saut à un Seigneur pour sa dépense de trois mois. Il se croit riche, ou ne s'imagine pas avoir besoin de l'être. Toute son ambition est d'obtenir pour son fils une Lieutenance, lorsque le fils du grand Seigneur doit acheter un Régiment, & se soutenir un peu au dessous du ciel, en entassant des monts sur des monts. Ces monts-là ne sont point de terre, c'est de l'or qu'il tire de la vente de ses terres, &, une sois en sa vie, d'un marché par lequel il vend la Noblesse maternelle de ses enfants à naître.

Dans la Province, chacun garde ce qu'il a, & le laisse en mourant dans l'état qu'il l'a reçu. Mais un Gentilhomme d'extraction, ou dont le titre est si ancien qu'il l'ignore, croit de plus avoir un grand bien à perpétuer, un bel héritage à transmettre. C'est sa noblesse même: car il en fait grand cas, ainsi que l'a judicieusement observé l'Auteur de certaines Lettres. Sa solie sur ce point va quelquesois si loin, que, n'eût-il autre chose à laisser à ses enfants, il croiroit leur laisser affez. Il sera des gueux; (ce mot s'est ennobli par l'usage qu'on ne cesse d'en faire) il sera, dis-je, des gueux; mais ce seront des bons Gentilshommes.

H s.A.

La elle a

aïe

fair

réfe

cou

Cet

app

qui

exif

je cı

guer

dr,o

tort

rier

aïeu

Car

gens

tant.

d'exi

mon

favo

bien

& qu

je fui

que,

forma

haut

princi

Quand il admire fottement la longue suite des ses aïeux, qu'il n'a pas tirée de faux titres, quoique veuille faire soupconner le même Auteur, il prend la ferme résolution de prolonger cette suite, & se croiroit trèscoupable, si tant d'aïeux avoient été nobles en vain. Cette folie lui fait faire la fottise de se marier. Il faut appeller les choses par les noms que leur donnent ceux qui parlent correctement. Mais pour moi, qui dois mon existence à une sottise du premier ordre dans ce genre-là, je crois qu'une sottife est une fort bonne chose, & qu'un gueux peut être un très honnête homme. Ce n'est pas qu'on ne m'ait dit souvent en termes polis, que j'avois tort d'être né. Qu'avoit à faire votre pere de se marier, me disoit-on? Je pensois : qu'avoit à faire mon aïeul de fe marier, mon bisaïeul, & même mon trisaïeul? Car ma pauvreté remonte jusques-là. Cependant ces gens-là ont passe de bons moments, ont sait des enfants tant qu'il a plu à Dieu, & je ne me trouve pas mal d'exister. J'étois humilié, je rougissois pour mon pere, mon aïeul & mon trifaïeul; mais intérieurement je leur favois gré de n'avoir pas eu le fens commun. Je crois bien que je ne fuis pas le feul opiniâtre fur cet article, & qu'il y en a même plufieurs milliers dans le Pays où je fuis né. Je fuis du moins tenté de le fouhaiter, parce que, si cela n'étoit pas, ce seroit une preuve que déformais la société n'y obtiendra des citoyens qu'à trèshaut prix; ce qui ne doit pas être un bien, selon mes combination, l'esprit qui y domine, & la dell'un respiration

La société doit, ai-je dit, se procurer tout ce dont elle abesoin, aux moindres fraix possibles. Or elle a be-

7.

C

be

qu

ch

ve

dra

d'é

êtr

jud

- ba

me

dre

au

l'or

de

2

Oi.

in

1117

foin de citoyens, elle en a outre besoin d'être désendue; & toujours aux moindres fraix possibles. Quand, dans la dépense de la réproduction, entre pour beaucoup un bien moral tel que la noblesse, c'est autant d'économisé fur les biens physiques. Si un Gentilhomme de Province devoit lui coûter autant que le fils d'un Lieutenant-Général, ou d'un ennobli, elle n'auroit pas, je pense, beaucoup de Gentilshommes. Si, d'un autre côté, il falloit qu'un Capitaine le sût devenu en gagnant autant qu'un Négociant qui travaille depuis le mêmetemps, elle auroit peu de Capitaines.

Si encore, pour former un cœur ferme, une valeur froide & à l'épreuve; si, pour faire ce composé de tant de sentiments divers qu'on desire dans un Officier, il étoit nécessaire qu'un ensant eût été élevé dans l'opulence & avec la fierté que donnent les grands titres d'un pere & d'un aïeul, nous n'aurions pas beaucoup de ces composés-là; leur formation seroit très onéreuse, & nous courrions risque de n'avoir des cœurs fermes que dans des corps soibles. Nos Lieutenants iroient à l'armée en chaise de poste; ce qui, je crois, auroit quel qu'inconvénient.

Mais je dois enfin reprendre la fuire de mes confidérations fur les défenseurs de l'Etat, nom par lequel on a dû s'appercevoir que je défignois la milice héréditaire; ou, ce qui est essentiellement la même chose, l'ordre de la Noblesse. Ici l'origine de l'ordre s'accorde avec sa constitution, l'esprit qui y domine, & sa destination.

Ce concours de circonftances n'est pas un avantage médiocre où il se rencontre, puisqu'il est impossible qu'il n'affure pas à la fociété le service dont elle a besoin.

Quand on regardera les Nobles comme les défenfeurs de l'Etat, & non précisément comme des citoyens, qui doivent être riches, qui doivent aspirer aux grandes charges, ou les posséder, en qui les exemptions doivent être jointes à l'opulence; quand, dis-je, on prendra les Nobles pour ce qu'ils sont en esset, on cessera d'être essrayé de leur nombre, & on commencera peutêtre à craindre qu'il ne diminue à l'excès au grand préjudice de l'Etat.

On pensera du moins que les principes dont je ne me suis pas écarté jusqu'ici, sont applicables à cet ordre, & que l'inconvénient de le completter sans cesse aux dépens des autres classes, est assez grand, pour que l'on doive y desirer la réproduction naturelle, qui, de tous points, est la plus avantageuse à la société.

most quand, disje, on a confederates presignificant. E. Populence do la partie de con course, qui est la plus apparence, on a falf des voers pour la dimination, pure parence, on a falf des voers pour la dimination, pure



excursions controlles eveniptions ales riches, pur ou il a trajecte curenda des Mobles, sinc il avoitelesprifrappolde survides qu'un Nobles fi un homme riche a comme il ecrivair fur les siconies, il fam ha pardonnar d'en avon deline l'ecroniement aux dépets de qui

is portrol and exemple the seal of the last

Aa iv



### CHAPITREXXV.

Maximes sur le nombre de la Noblesse. Dès qu'on la rappelle à sa destination, elle sera difficilement trop nombreuse. Mais si elle l'est assez pour la remplir, il n'est pas à craindre qu'elle cesse de l'être. Raisons sur lesquelles est fondée cette opinion.

Eux sentiments contraires ont jusqu'ici rendu très inconséquents presque tous les raisonnements que l'on a faits sur l'ordre équestre d'unouril sup

Quand on a considéré ses prérogatives, qu'on me dispensera d'appeller des concessions, & que je ne nommerai des privileges que dans le véritable sens de ce mot; quand, dis-je, on a considéré les prérogatives & l'opulence de la partie de cet ordre, qui est la plus apparente, on a fait des vœux pour sa diminution, peutêtre pour son extinction, ou du moins pour la suppression de ses privileges.

Je connois un Auteur, très-estimable d'ailleurs, qui, dans une histoire de nos finances, a fait de fréquentes excursions contre les exemptions des riches, par où il a toujours entendu les Nobles, tant il avoit l'esprit frappé de cette idée, qu'un Noble est un homme riche; & comme il écrivoit sur ses finances, il faut lui pardonner d'en avoir desiré l'accroissement aux dépens de qui il pouvoit appartenir.

me on jet raif qu'

trie

un

pre tel òu

bre

der par un and pri

con

ex

do fla ou Quand, au contraire, on a considéré les Nobles comme les désenseurs originaires & privilégiés de la société, on a été frappé de leur insuffisance, pour remplir l'objet de leur premiere destination, & on en a allégué pour raisons, 1°. que la Noblesse n'est plus aussi nombreuse qu'autresois; 2°, que la guerre est devenue trop meurtriere pour elle, depuis que la mort perce les cuirasses, & en a fait abandonner l'usage.

La méthode ancienne étoit bonne, a-t-on dit, quand un Chevalier, armé de toutes pieces, étoit un homme presqu'invulnérable, & que dix milles hommes nuds, tels que les fournissoient les communes, étoient écrasés ou tués par deux cents de ces Chevaliers.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, & le grand nombre de familles Nobles, qu'une seule campagne met en deuil, quoiqu'on ne prenne plus dans cet ordre qu'une partie des Officiers, prouve assez, que si on employoit un plus grand nombre de Nobles, l'ordre seroit bientôt anéanti. Ce sut-là ce que craignit le seu Roi, quand il prit le sage parti de réserver l'arriere-Ban pour les cas extraordinaires.

Voilà donc deux opinions contradictoires fur le nombre des Nobles; mais elles paroissent amener la même conséquence, l'une directement, l'autre par un milieu, & cette conséquence est l'inutilité de la Noblesse.

Je crois en avoir déja affez dit pour jetter quelques doutes très-fondés sur cette prétendue inutilité, & je me flatte de venger encore complettement l'ordre équestre, ou de ce reproche, ou de cette impuration.

Je suppose ici que l'on est convaincu que la meilleure

armée du monde seroit celle que l'on seroit parvenu à composer de guerriers nés & élevés pour cette prosession, réunissants tous les motifs qui peuvent rendre la bravoure invincible, & formés à la discipline & à la docilité dès leurs plus tendres années.

34

far

ne

pe

no

il

me

le

pl

fe

re

ba

eî

bl

er

qu

fo

cl

re

fu

CE

di

21

Il ne me reste plus qu'à voir comment un seul ordre pourroit suffire au recrûtement de cette armée; car on m'accordera que sa formation est possible dans un grand Royaume, où il y a une Noblesse nombreuse.

Tout homme meurt une fois, & n'a ordinairement qu'environ vingt ans pour produire fon semblable. Il faut prepdre ces vingt années entre la vingtieme & la soixantieme de la vie, & pour les semmes, entre la seizieme & la quarantieme. L'âge le plus propre au service militaire est tout celui de la propagation. Il n'y a que la sureur d'un avancement précoce, qui sasse dévancer cet âge.

Si toute la Noblesse d'un Pays servoit à la fois, & qu'elle sût toute tuée, il y auroit à parier que la moitie au moins ne mourroit point sans postérité, que chacun de ceux qui en auroient, laisseroit au moins deux fils, l'un portant l'autre, qu'un tiers de la totalité en laisseroit autant qu'il en auroit jamais eu, & qu'ainsi un sixieme seulement aussi de la totalité laisseroit moins d'ensants qu'il ne devoit en avoir.

Ce calcul feroit juffe, ce me femble, felon les mœurs actuelles de la Noblesse provinciale.

Ainsi tout l'inconvénient de la catastrophe que nous supposons, seroit le même qu'éprouverent les Nerviens quand César les désit. Il ne resteroit que des vieillards

au-dessus de soixante ans, & des jeunes gens ou des en-

Il faudroit donc plusieurs années pour remettre une pareille armée en campagne.

Mais si nous supposons que tous les Nobles se sussent mariés à yingt ans, il n'y en auroit presque point qui ne laissat plusieurs enfants; & si nous ajoutons que le pere & les sils n'auroient pu courir les mêmes hasards, nous trouverons qu'après la défaite totale d'une armée, il y auroit de quoi en former une autre de jeunes hommes, qui auroient passé, vingt ans, & de peres de famille, qui auroient passé quarante.

Les reffources de l'Etat en pareil cas, seroient encore plus grandes, si non-seulement les peres, dont les ensants serviroient, & les ensants qui n'auroient point encore remplacé leurs peres, ne s'étoient pas trouvés au combat, mais que la moitié seulement des uns & des autres eût combattu & péri,

Car en ce cas, à moins d'un second malheur semblable, il seroit très-possible qu'au bout de peu d'années, entre enfants & hommes faits, il y ent plus de Nobles qu'il n'y en auroit eu avant la désaite.

Mais cessons de supposer un événement, qui, par son peu de vraisemblance, peut être compté entre les choses impossibles, & ne donnons à la guerre que ses sur reurs les plus ordinaires. Dès-lors nous pourrons affurer qu'il saut au moins vingt ans pour faire périr successivement une armée entiere. Il n'en saut pas beaucoup davantage pour saire succèder une génération à une autre. Il n'y a donc ici d'inconvénient que la mort plus

des

ref

me

me

ou

fio

ve

ce

8

dé

gu

m

ét

ne

qı

tr

n

ta

d

tr

V

y

y

d

prompte de plusieurs hommes, qui pourtant ont tous vécu dans le mariage, & la plupart pendant un affez grand nombre d'années. Or, cet inconvénient est peu considérable, eu égard à la population, à laquelle un homme ne s'employe pas pendant plus de vingt ans, & dont la plupart ne s'occupent utilement que pendant dix ou douze ans.

Pour peu qu'à la faveur du régime supposé, les maziages devinssent plus fréquents, l'Etat pourroit gagner au-lieu de perdre, & l'expérience nous apprend que, hors le cas ou un mariage n'a produit qu'un enfant, sa dissolution n'est point une perte pour la société, parce que, ou il a été aussi sécond qu'il devoit l'être, ou, s'il a été totalement stérile, il est aussi tôt remplacé par un autre mariage, qui n'auroit pas eu lieu, si le premier avoit subsisté.

Dans le système de la milice héréditaire, en ne supposant aucune loi nouvelle qui en savorisat la réproduction, la vraisemblance de la mort prématurée seroit un encouragement à mettre au monde un plus grand nombre d'ensants, & à multiplier les mariages.

Je ne propose point de faire regarder la profession des armes comme un établissement, & j'ai de fortes raisons pour écarter cette idée. Mais la mort tiendroit lieu du moins d'un débouché; & à l'aide de bonnes mœurs, auroit le même effet que la facilité de placer des ensants.

Après un examen très-attentif des mœurs de certaines nations, je ne vois pas que les établissements célibataires nuisent autant chez elle à la population qu'on deyroit le croire, si on n'en jugeoit que par le nombre. des citoyens, qu'ils engloutissent avec toute leur pos-

Une de ces nations, que je crois bien connoître, a réservé la plupart de ces établissements presqu'exclusivement à la Noblesse la plus pure. J'ai vu les peres & meres destiner d'avance leurs seconds & troissemes fils, ou du moins les troissemes & quatriemes, à ces prosessions instructueuses; & d'après ce plan, qui étoit dirigé vers le plus grand avancement de leurs familles, destrer ce que l'on craint ailleurs, la naissance d'un troisseme & quatrieme fils. Il arrive souvent que la mort des aînés dérange ce plan; mais au moins reste-t-il des cadets, qui prennent leur place, & il se trouve qu'un projet meurtrier a sauvé une famille de son extinction totales.

Je ne prétends certainement pas approuver tous ces établissements célibataires, & moins encore ceux qui nécessitent un engagement prématuré. Il arrive fouvent que la manie de ne faire qu'une branche, fait secher le tronc. Un autre inconvenient, qui est sensible chez la nation dont je parle, est la diminution de l'esprit militaire dans la Nobleffe, qui tourne du côté opposé ses vues d'ambition ou d'avidité. A ces deux égards, ce sont de très-mauvaises institutions; mais il est toujours vrai que la multiplicité des débouchés y compense à peu près le vice destructeur du célibat, que l'extinction des familles y est peut-être moins fréquente qu'ailleurs, & que l'on y en trouve de plus nombreuses, soit qu'elle ayent l'ambition célibataire, foit que, profitant de l'éloignement des autres pour la guerre & les emplois civils, elles trouvent plus de facilité à faire des établissements, qui ne s'opposent point à la propagation : je crois encore avoir observé que celles qui prennent ce dernier patti, sont les plus nombreuses de toutes, & que, dans ce même Pays, ce n'est pas-là un des moindres avantages dont jouissent les ennemis du célibat.

Je fais ces observations, pour prouver que moins le nombre des enfants sera à craindre dans un ordre qui exclut l'usage du pouvoir physique, plus les mariages se multiplieront, & plus ils seront séconds.

Or, loin d'être à craindre, ils feront desirés, quand on saura que sur quatre ou cinq garçons il y en aura deux ou trois qui devront mourir pour la patrie.

Ajoutez à cela l'aisance, qui facilite le mariage, & le fait desirer. Rendez encore à la Noblesse tout son prix, que ceux qui l'ont reçue de leurs peres en fassent autant de cas qu'ils le doivent, & cessez de craindre que l'ordre des désenseurs ne se trouve trop peu nombreux pour rempsir sa destination : car s'il l'est une sois assez pour sormer une armée, il le sera toujours.

Qu'il me foit permis à la suite de ces observations générales d'ajouter ici un projet chimérique; mais qu'il pourra n'être pas inutile d'avoir développé. Si mes idées sont mauvaises, mes intentions sont bonnes; & le desir d'être utile, me fait braver les froides railleries, qu'on prodigue trop souvent aux faiseurs de projets.



tes autres pour la guerre fe les emplois riviles elles pour

on plus de foefilie à mire des établifiquence, qui un

à ra de

1

tui

cie

qu

per

d'u

mê

cer

d'e

c'e

eft

n'e

feu mie bor



## CHAPITRE XXVI.

Absurdité de l'exemption de la terré, sans égard à la qualité du possesseur; des droits honorisques qui s'acquierent par argent; de la suzeraineté, quand elle donne une supériorité légale à l'inféférieur sur son supérieur.

Trois choses me paroissent absurdes dans ces coutumes bisarres, qui ne sont que la dépravation des ancienness loix; les exemptions attachées à la terre, quel qu'en soit le possesseur, les droits honorisques indépendants de la dignité des personnes, & la supériorité d'un inférieur dans l'ordre civil sur son supérieur dans le même ordre.

On conçoit ce que c'est qu'une personne exempte de certaines charges à titre de récompense, ou à condition d'en supporter d'autres. Conçoit-on de même ce que c'est qu'une terre exempte? Dans les deux cas, la perte est la même pour la société; dans le second, cette perte n'est pas compensée, dès qu'on suppose, ce qui est vrai, que le possessement d'une terre exempte n'est tenu à rien à raison de cette exemption. Tout se réduit aux clauses de la premiere vente qui sut faite d'une pareille terre.

Elle avoit été comptée par la qualité de ses possesseurs. Celui qui la vendit, garantit l'exemption pour la mieux vendre. Le Magistrat n'intervint point, on se borna à favoriser la mutation.

Peut-être se fit-il payer une indemnité; & de posses. feur en possesseur, l'exemption s'est continuée, sans profit pécuniaire pour le second vendeur & les suivants; mais avec beaucoup de bénéfice pour les acquereurs, si les impôts ont augmenté pendant leur possession.

Pour que tout eût été en regle, il auroit fallu, 1º. que chaque possesseur non exempt par lui-même, eût racheté chaque imposition nouvelle; 2°. qu'il l'eût rachetée pour tout le temps qu'elle devoit durer, & par conséquent à très haut prix; ce qui a presque toujours été impos-

fible dans l'exécution.

Les droits honorifiques évalués à très peu de chose dans les mutations, répugnent par leur nature au commerce qui s'en fait journellement. Parce qu'un homme achete une terre, on lui rend des honneurs. On honore donc la faculté qu'il à eue d'acheter, c'est-à-dire, son argent? Si cette personne est de condition a être honorée de maniere ou d'autre, je comprends qu'nn accident, rel que l'acquisition, peut déterminer l'espece d'honneur qu'on lui rendra. Mais si elle n'est point honorable par elle-même, je ne vois pas comment elle le devient pour avoir eu de l'argent, & pour en avoir fait tel emploi.

L'action d'honorer n'est rien sans le réspect. C'est une force infipide. On n'achete point le respect. C'est donc le droit d'être joué, qu'achete un homme ordinaire; qui acquiert des droits honorifiques. Observez encore que les démonstrations de respect sont un bien moral, qui doit répondre à un besoin de la personne honorée, & à un besoin de la société relatif à celui-là. Or, ces deux conditions ne se trouvent point dans le cas supposé. Il moits in marking

£.

8

c'

fe

€'

u

le

le

ch

da

re

ré

to

la

&

le

La

fup

la

ém

par

cor

fi,

faut donc y reconnoître un mauvais emploi d'un bien moral, &, par conséquent, une perte pour la société, & une corruption des principes. C'est un tribut payé à la vanité, & non à l'amour de l'estime & de la gloire; c'est une distinction accordée aux richesses, & non aux services qui doivent être payés par des distinctions; c'est un encouragement de l'avidité, & non de l'ambition utile.

Un marchand ou un financier achete une grande terre; qui lui donne des Gentilshommes pour vassaux. Voilà les supérieurs subordonnés à l'inférieur. La loi prescrit le respect au vassal; mais une autre loi prescrit la même chose au roturier, Voilà deux loix qui se contredisent dans le cas supposé. Les mœurs, plus nécessaires encore, & plus fortes que les loix, ou sont altérées, ou se révoltent. Il faudra pourtant que tout soit concilié, & tout le sera. Les démonstrations ironiques satisferont à la loi séodale; le mépris intérieur vengera l'autre loi & les mœurs.

Mais c'est encore un bien perdu pour la société : car le lien séodal que brise le mépris, pouvoit lui être utile. La supériorité légale devoit produire ou entretenir la supériorité morale. De la subordination devoit naître la docilité, ou une sorte de discipline, & une véritable émulation.

Rien de tout cela ne peut exister, ou n'existera en partie qu'au profit des richesses. Il faut qu'il y ait encore bien de la vertu dans le cœur d'un Gentilhomme, si, au moment qu'il devient vassal d'un financier, il ne

Tome II.

lui demande pas une place de commis, pour entrer par-là dans la route des honneurs.

Je n'ai point dit que ce fût une absurdité que l'égal fur subordonné à son égal, parce qu'il y a ici une distinction à faire.

Quand le Gentilhomme est subordonné au Gentilhomme à raison de leurs possessions respectives; où cette subordination est de temps immémorial, & alors elle suppose une inégalité de grade entre deux citoyens essentiellement égaux, & ne choque point les mœurs; où elle est nouvelle, & alors il faut encore distinguer: si c'est par échange qu'elle s'est établie, la différence de grade paroît encore avoir lieu; de même, si c'est par succession collatérale ou séminine: si c'est par acquisition, on peut dire en général que l'égal qui honore son égal, ou qui s'attache à lui, s'honore lui-même indirectement, & ne se dégrade pas.

L'honneur reste dans le corps; mais je ne voudrois pourtant pas qu'un Gentilhomme devint le supérieur d'un autre, parce qu'il auroit gagné de l'argent d'une maniere mal-séante à son état. Car ce seroit un encouragement à l'avidité la plus scandaleuse. Il faut donc pour que les mœurs ne soussirent point, qu'il soit devenu riche comme tout Gentilhomme peut le devenir, & qu'en cela même, il soit estimable. Alors le Gentilhomme, qui se trouve subordonné à un autre, honore dans son égal la vertu heureuse, & tout est dans l'ordre.

Il y a donc de ces cas où l'égal peut devenir l'inférieur de son égal. Mais ce cas n'est pas celui où un homme, enrichi par des moyens qui n'ont rien de louafu to

L

ne

CO

qui un plo

dro

qu'e un i qui

Q

dit r U

fuzer Mona feul ble, achete une supériorité utile & honorable sur ses égaux. Il n'a eu de plus qu'eux qu'une plus grand avidité, qu'une inquiétude scandaleuse, & souvent le désespoir d'une plus grande indigence, plus souvent encore la résolution de vivre sans travailler. Or, ce sont-là des choses que le succès ne doit pas rendre recommandables, & il est évident que le jour, où celui qui sut laquais ou porte-balle, devient Seigneur de sief, tous ses paysans doivent condamner leur stabilité, & maudire la stérilité de leurs travaux. Ils sont donc encore bien vertueux, si, dès ce même jour, ils ne prennent pas la résolution de devenir aussi laquais, ou de chercher sortune, la balle sur le dos.

Mais croyez - vous qu'ils respecteront sincérement leur nouveau Seigneur? Non, certainement. Ils rendront un culte aux richesses, & mépriseront l'homme, qui n'a que cet avantage sur eux. C'est donc encore un bien moral perdu pour la société. Il est même employé contre elle, puisque, malgré elle, il devient un encouragement à l'avidité & à l'oissveté. Les richesses qu'elle n'honore pas conduisent à l'honneur, ou sont un titre certain à un honneur légal, qui n'est rien, ou qui est déplacé & perverti.

Qui dit absurdité en matiere d'institutions politiques, dit nécessité absolue d'une résonne.

Un homme d'Etat, ou que l'on croit l'avoir été, a bien proposé d'abolir toute distinction de vassal & de suzerain, de sujet & de Seigneur, pour ne faire d'une Monarchie qu'un troupeau immense conduit par un seul pasteur, sans gradations & sans distinction. Il est

vrai que ce Gentilhomme avoit résolu de mettre tout en œuvre pour détruire la Nobleffe, avec quelqu'espérance pourtant de n'y pas reuffir ; car il en reconnoisfoit l'utilité. Quoique cet homme d'Etat ait eu de l'amitié pour moi, j'ose dire qu'il a proposé une grande abfurdité, lorsqu'il a voulu que toute la législation s'armat contre les mœurs , & qu'il a defiré en même-temps la victoire de celles-ci fur toutes les loix. Ignoroit-il que l'harmonie ne peut être trop grande entre les bonnes loix & les bonnes mœurs? Il avoit trop d'esprit pour l'ignorer. Mais le mot de Démocratie étoit fa chimere, & il vouloit tout mettre en petites communautés, dans lesquelles il n'admettoit rien qui put tendre à l'Aristocratie. Cet homme devoit dire que la Pologne est un Pays d'Aristocratie; & aussi par la même raison, il devoit dire qu'à Sparte l'Aristocratie consistoit dans la supériorité des citoyens fur les Hilotes, & qu'Athenes avoit aufit un Gouvernement aristocratique, puisque les sers, qui étoient un vrai peuple, subordonne à un autre, n'avoient aucune part au Gouvernement. Je prends la liberte de penser autrement, & de regarder la Pologne, par exemple, comme la République la plus démocratique que nous connoissions. Tout se réduit ici à la désnition du peuple, & à la qualification du citoyen. Mais jamais une définition n'est un argument; & si on la prend ailleurs que dans la loi, elle n'est pas même un bien proposit Mabolin round of Lineston &

é

\$

a

q

ė

CE

fu

ch

fu

qu

tie

ÇO

dis

Sans donc m'arrêter ici à combattre un projet, qui me tend qu'à rompre les liens connus, pour leur en substituer d'autres qui n'existent point, & dont on ne

peut calculer l'effet, je me borne à prier ceux qui ont approuvé le moyen proposé par mon adversaire, sans aucun égard aux loix, ni aux mœurs; je me borne, dis-je, à les prier de ne pas condamner un moyen semblable, quand je ne le propose que pour réconcilier les mœurs avec les loix, & pour les rendre éternelles les unes par les autres,

Je dis donc que toute exemption de la terre, fans égard à l'état du possesseur, étant une aliénation désavantageuse de la part de la société, & une contradistion de la loi avec les mœurs, doit être proscrite comme absurde.

Je dis que tous droits honorifiques, attachés à la terre, doivent être abolis dans ce rapport; en forte qu'ils ne puissent être acquis que par celui qui a un droit personnel, quoiqu'indéterminé, d'être honoré.

Je dis enfin que, toute supériorité d'un égal sur ses égaux, dont le titre n'est pas analogue à la nature de cette supériorité, doit encore être abolie dans ce cas, & qu'à plus sorte raison, on doit proscrire comme absurde toute supériorité de l'insérieur sur ses supérieurs.

Ce que je propose ici n'est ni une nouveauté, ni une chose impossible.

Je connois un Pays où les droits des terres varient suivant la qualité des possesseurs.

Celui qui a la prérogative appellée Liberté noble, foit qu'il l'ait obtenue par grace spéciale; soit qu'il appartienne à une famille à qui cette prérogative a été reconnue par une loi ancienne & authentique; celui-là, dis-je, possede une terre avec tous les droits y annexés,

& tous les devoirs des paysans qui y appartiennent. La même terre passe-t-elle à un propriétaire qui n'a pas la Liberté noble; une partie des droits reste supprimée: les autres, & en particulier les devoirs des sujets, rentrent dans le domaine du Souverain, pour en sortir encore à la premiere mutation, qui sera retourner la terre entre les mains d'un citoyen noblement libre, ou ayant la plénitude de la liberté.

d

fc

m

G

le

en

va

je

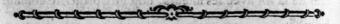
VC

pu

po

T,

Mais ici les objections & les conséquences se présentent en foule. Discutons les principales.



## CHAPITRE XXVII.

Moyens de réunir, sans injustice, l'exemption réelle à l'exemption personnelle, de faire rentrer les honneurs dans les samilles honorables, de rendre l'aisance nécessaire aux guerriers héréditaires, de favoriser leur multiplication, & d'empêcher l'accumulation des terres dans la main d'un seul citoyen.

L'E droit de franc-fief est un témoignage ancien & public de l'opinion où l'on sut autresois, ou que les droits de sief ne convenoient pas à qui n'étoit pas de naissance militaire, & qu'il devoit acheter cette franchise, ou que l'Etat perdoit par une mutation qui faisoit passer la solde d'un guerrier à un citoyen qui n'étoit pas fait pour l'être.

L'une ou l'autre de ces raisons, ou toutes les deux

ensemble, furent le motif qui fit établir le droit de francfief. C'est donc un monument de la jurisprudence séodale, qui en fait connoître le véritable esprit beaucoup mieux que toutes les déclamations des Auteurs modernes.

Où ce droit à lieu, il est évident que le citoyen qui le paye achete les honneurs & la supériorité légale. C'est donc un mauvais établissement, & qui ne sert qu'à convaincre le Magistrat de complicité dans un désordre qu'il devoit prévenir, au-lieu d'en faire une ressource de finance.

Je propose ce qui a déja été proposé plusieurs sois; mais je parts, pour le faire, d'un principe très-dissérent. Ceux qui ont voulu faire abolir le droit de franc-sief, l'ont représenté comme un reste odieux de barbarie. Les mots ne m'en imposent point; & comme je ne suis ni Grec ni Romain, je consens qu'on me nomme barbare, & recueille avec vénération les débris de l'antiquité, pour les saire entrer dans un édifice qu'on ne rebâtira jamais entiérement, ni à la Grecque, ni à la Romaine, si auparavant il n'est totalement détruit. Or, je crains cette destruction avec d'autant plus de raison, ce me semble, que je ne vois pas quel seroit l'esset d'une réconstruction totale.

J'ajoute que nul homme dans le monde ne peut prévoir cet effet, & encore moins prouver qu'une nation puisse passer d'un régime à un autre, quitter ses mœurs pour en prendre d'autres, sans que ce passage soit marqué par la corruption, l'anarchie & la désolation. L'histoire ne me sournit aucun exemple qui combatte mon opinion; & si c'en étoit ici le lieu, je prouverois; ce me semble, que ce qui n'est pas arrivé n'arrivera pas non plus.

Je desire qu'on abolisse le droit de franc-sief, comme un impôt vicieux en lui-même, ruineux par sa nature, & odieux à plusieurs égards. Mais dès qu'on n'achetera plus les choses, dont cette contribution est le prix, il est juste qu'on n'en jouisse pas. Ainsi quiconque possede un fiefavec obligation au droit de franc-sief, possédera un franc-aleu, ou une propriété nue du domaine utile.

Il jouira de tout le fonds qu'il a acheté; mais il n'aura ni honneurs, ni fujets, ni rentes seigneuriales. Il sera dédommagé de cette perte, par l'exemption du droit de franc-fies.

(

n

fi

C

b

fi

d

n

n

P

q

Que fera-t-on de tout ce qu'il aura perdu? Les simples honneurs resteront supprimés, jusqu'à ce qu'un homme honorable vienne remplacer le simple citoyen, ou que celui-ci devienne lui-même honorable. La justice sera reunie jusqu'au même-temps à celle du sief dominant; les droits utiles seront dévolus, non au Souverain, qui n'en tireroit aucun fruit, non à un autre citoyen, qui auroit dès-lors intérêt à ce que le sies restat supprimé, mais au college ou à la communauté noble du canton, à qui on en prescrira l'usage que le législateur croira le plus convenable, ou qui joindra ce modique revenu à ceux qui lui auront été assignés. Cet intérêt, devenu celui d'un corps, & très-médiocre en lui-même, ne sera point un obstacle au rétablissement de la séodalité suspendue.

Je ne crois pas qu'il y air ici la plus légere injustice, si le droit de franc-fief est proportionne à son objet; s'il ne l'est pas, l'injustice a été dans la taxation, & je crois même que le possesseur non-noble gagnera beaucoup par la suppression d'avantages chimériques ou peu considérables, qui sont pour lui une source intarissable de dégoûts & de procès.

Le fief dominant, qui passera ou sera passe dans la main d'un simple citoyen, deviendra de même, & aux mêmes conditions, une simple propriété. Les droits de mutation que lui devoient les fiefs servants, ceux de Garde noble où ils ont lieu, & autres droits utiles, seront dévolus à la communauté noble; le simple hommage & la justice, au fief dominant, ou à la couronne, si le sief suspendu en relevoit. Il pourra être rétabli, comme le fief servant, par mutation, en faveur d'un Noble, ou par ennoblissement.

La simple propriété ne donnant point de droits à la fupériorité, il ne paroît pas juste qu'elle soit un titre d'infériorité.

Ainfi l'homme aifé, qui achetera ou possédera un fief, ne fera ni vassal, ni Seigneur.

Que le possesseur du fief dominant ne s'en plaigne pas : car je lui répondrois qu'il a dû garder son vassal noble, & lui épargner la néceffité de vendre. S'il me réplique qu'il ne l'a pas pu, je lui dirai encore que celui qui ne peut aider, doit confentir à ne pas dominer. Il defirera une mutation; mais il n'aura point de moyens pour chagriner le possesseur du fief suspendu; à lui permis de favoriser une mutation, en secourant le Gentilhomme qui voudra acheter. Je ne crois pas encore avoir proposé une injustice. Il est aussi contraire à l'esprit de la loi qu'un simple citoyen soit vassal, qu'il l'est qu'il soit Seigneur.

Je viens à la suppression des exemptions réelles, & au rétablissement des exemptions personnelles. Ici la justice se cache, & peut-être la méconnoîtroit-on quand elle se présenteroit. Il ne faut pas que le possesseur nonexempt d'une terre exempte, soit lesé. Il ne faut pas non plus qu'il en coûte trop à la société, pour remettre les choses en regle. Voici comment je crois que l'on pourroit s'y prendre. On déclareroit que les exemptions réelles n'auront plus lieu que pour vingt ans, & que les exemptions personnelles ne deviendront réelles qu'au bout de vingt ans. Cependant on suspendroit, comme nous venons de le dire, tous les trois féodaux des terres possédées par de simples citoyens. Il est certain que l'intérêt du possesseur non-exempt seroit de vendre fa terre avant l'expiration de l'exemption, parce que, pendant ce temps, il pourroit encore la vendre avantageusement à un Noble, qui auroit intérêt de l'acheter, 1º. afin de consolider plutôt son exemption réelle avec l'exemption personnelle; 2°, pour se procurer les droits seigneuriaux qui ne lui coûteroient rien. Mais afin que cette opération fût plus infaillible, on suspendroit pour cette fois seulement les droits de mutation; ce qui ne seroit pas une injustice faite au Seigneur dominant, puifqu'il ne devoit pas compter sur cette mutation.

Si, au bout de vingt ans, toutes les terres exemptes n'étoient pas retournées à des personnes exemptes, & qu'il T

y eût encore des terres non-exemptes entre les mains des Nobles, la qualité de la personne emporteroit celle de la terre, comme il arrive dans plusieurs Provinces, & il ne resteroit d'autre motif de mutation que la suspension des droits seigneuriaux, & la certitude de leur rétablissement en saveur d'un acquéreur noble.

Je crois que, par la vente amiable, ou par une jouisfance de vingt ans, toute justice seroit remplie envers les possessers des terres exemptes, & que l'Etat ou n'y perdroit rien, ou y perdroit très-peu. Mais il y gagneroit beaucoup par le rétablissement de l'ordre, que je fais consister ici dans le concert des loix & des mœurs, & dans l'exacte compensation des bénésices & des charges.

Toutes les réformes que je viens de proposer auroient, avec le temps, l'effet de faire rentrer les terres nobles dans la main des Nobles, & d'en faire sortir une quantité à peu près égale de rotures. Je ne crois pas qu'il y ait en ceci le moindre inconvénient; & si mes principes sont solides, il en résulteroit, au contraire, un avantage très-réel. Un autre effet des loix que je propose, seroit d'empêcher les terres nobles de passer dans la main des roturiers : car le Noble, qui vendroit une terre, aliènereroit plus qu'il ne transporteroit à l'acheteur roturier. Ce seroit donc un obstacle aux mutations.

Si je n'avois égard qu'à la meilleure culture des terres, peut-être verrois-je un inconvénient dans cet obftacle; car la plus grande concurrence des acheteurs facilite la vente, & il est à propos qu'un possesseur mal-aisé vende la terre qu'il cultive mal. Ceci est une objection

ruchedes wars cet

très forte dans l'état actuel des choses; car les possesseurs mal-aisés & négligents sont en grand nombre.

Mais quand les propriétaires habiteront leurs terres pour la plupart, le nombre de mal-aifés diminuera prodigieusement; & l'inconvenient dont nous parlons, diminuera en proportion. D'ailleurs, les acquéreurs se multiplieront parmi les Nobles à proportion de leur aifance, & de leur intelligence à faire valoir. Enfin, si l'on suppose la négligence d'un propriétaire très-grande, il faut supposer aussi une grande diminution dans le revenu, & un grand bénéfice dans une meilleure économie; & en ce cas, le citoyen aise trouvera son compte à acheter à un denier très-haut, quoiqu'il n'achete pas tout ce que le Noble aliénera, & la concurrence sera rétablie. Une négligence médiocre, qui n'accasionne qu'une petite diminution de revenu, ne me paroît pas être un affez grand mal pour qu'on doive le mettre en parallele avec l'inconvénient des mutations, qui font passer des terres nobles dans la main des fimples citoyens, anéantissent un lien, diminuent la somme des biens moraux, dérangent les rapports d'amour & de vénération qui existent encore, & que je voudrois ranimer entre les Seigneurs & leurs clients, & qui ne sont pas auffi favorables qu'on le dit à l'amélioration des fonds; mais qui sont bien plus souvent une occasion de procès, de mauvais procédés & de scandales, dont il est bon de préserver les campagnes.

On m'objectera encore que les Nobles acquérant plus qu'ils n'acheteront, il en résultera pour eux un bénésice assez considérable, & conséquemment une augmentation de richesses dans cet ordre. J'en conviens; mais j'avoue aussi que je ne saurois condamner ce petit avantage en saveur d'un ordre qui n'a cessé de perdre depuis plusieurs siecles. J'observe en outre que ce bénésice est borné d'un côté par la valleur médiocre des droits seigneuriaux, &, de l'autre, par les nombre limité des terres nobles.

Ainsi on pourroit calculer d'avance tout ce que la Noblesse pourroit gagner en plusieurs siecles, & j'ose affurer que ce bénésice n'iroit pas à la vingtieme partie de ce que lui apporteroient en richesses sictives, en maisons, & en toutes sortes de biens, tous les énnoblis qui la recrûteroient dans le même espace de temps, suivant la méthode actuelle.

En rendant à la Noblesse une partie de son lustre par son rétablissement dans les terres qui lui doivent leur dignité, & par la réunion des prérogatives personnelles & réelles, en gênant les aliénations; ce qui mettroit un obstable à la ruine totale des familles, en facilitant les acquisitions par un médiocre bénésice, en attachant davantage les Nobles à des possessions plus agréables & plus analogues à leur état, je favoriserois, ce me semble, la réproduction naturelle de l'ordre équestre, & je rendrois plus rare l'extinction des samilles. C'est aussi à quoi j'ai voulu parvenir, en même-temps que j'ai tâché de ne pas perdre de vue les autres principes que j'ai précédemment, établis.

Mais je ne m'en tiendrois pas encore-là; & non content d'avoir rétabli la milice propriétaire, car on devroit lui donner ce nom malgré la féodalité qui a disparaen partie par l'hérédité; non content, dis-je, d'avoir rétabli cette milice par la réunion de la liberté réelle avec la liberté personnelle & militaire, je voudrois encore ramener la division des fortunes telle qu'elle exista autresois, & une espece de milice bénésiciaire, beaucoup moins onéreuse. La plus utile que la milice & la vété. rance pensionnaires.

Pour remplir le premier objet, qui est la division des fortunes, je laisserois subsister l'intérêt qu'a aujourd'hui un Gentilhomme de saire valoir son bien par lui-même, au-lieu de le donner à un fermier.

Cet intérêt devient tous les jours plus médiocre par le mal-aise des pauvres Gentilshommes, qui, saute d'un mobilier suffisant pour faire bien valoir, & par la nécesfité de saire de l'argent comptant, sont réduits à affermer.

Mais au moyen du nouveau régime que je suppose, ces deux inconvénients ou n'existeroient pas, ou se roient beaucoup moindres. D'ailleurs, par la fixation presqu'invariable des taxes, le bénéfice seroit clair pour celui qui feroit valoir sa terre, & la perte également claire pour celui qui ne la feroit pas valoir.

Or, un Genrilhomme ne pourroit faire valoir qu'une terre, lorsqu'elle seroit d'un produit suffisant pour entretenir une famille noble; ce qui seroit l'objet d'une loi & d'une estimation.

La terre qu'il ne feroit pas valoir, seroit entre les mains d'un ou de plusieurs fermiers, lesquels payeroient à leur communauté le surplus de la taxe noble, laquelle seroit payée par le propriétaire au College des Nobles. Ainsi en supposant que la taxe unique des citoyens or-

f

dinaires fût un cinquieme de leur revenu, & que celle des Nobles fût d'un dixieme, le propriétaire noble payeroit par ses mains un dixieme à la caisse des Nobles du canton, & son fermier payeroit un autre dixieme à la caisse de sa communauté.

En outre, le Noble, qui ne passeroit pas trois mois de l'année en temps de paix, & hors le cas du service actuel, dans une de ses terres, n'auroit point voix dans le Collège des Nobles, & payeroit à la caisse de ce Collège deux sols pour sivre du dixieme, & trois sols pour livre à la communauté, pour indemniser le canton de la consommation qu'il n'y seroit pas. Ce seroit donc un dixieme & un quart du dixieme qu'il payeroit de plus, s'il n'habitoit, ni ne faisoit valoir. Cette surtant de guerriers qu'en comporteroit le revenu de sa terre, suivant la loi & l'estimation qui seroient faites, & de payer le montant de cette taxe au Collège du canton, pour éviter toute discussion.

Le seul moyen qu'auroit un Gentilhomme de se soustraire à toutes ces charges extraordinaires, seroit d'avoir autant d'ensants que de terres, & d'en établir un dans chacune, à mesure qu'ils seroient en âge d'être mariés. S'il n'avoit que des filles, il saudroit de même qu'il en mariât autant qu'il seroit nécessaire pour jouir de la totalité de son bien sans surcharge. La loi ne porteroit point ses précautions jusques sur les détails des arrangements domestiques. Il sui suffiroit d'avoir sourni un puissant motif de séparer les possessions. Ceux qui ne céderoient pas à ce motif, en seroient quittes pour subir la rigueur de la loi publique. Ce seroit aux loix civiles à régler le reste.

Je crois qu'avec le temps il y auroit autant de familles que de terres, ou que du moins les accumulations ne seroient que momentanées; car le droit de succession mutuelle entre les collatéraux & par les semmes, ne seroit point alteré.

Je me flatterois seulement de voir diminuer la fureur qu'ont aujourd'hui les riches d'enlever les héritieres à ceux dont elles répareroient la fortune, & cet avantage me paroîtroit d'autant plus affüré, que chacun vivant chez soi dans l'aisance, l'avidité seroit moins grande, & le besoin d'avoir beaucoup, bien plus rare.

Les cadets qui n'auroient point de terres, car ce qui ne composeroir qu'un seu noble, ni un sief, ne pourroit être divisé; les cadets, dis-je, qui n'auroient qu'une pension ou une roture peu considérable, trouveroient plus aisément des mariages avantageux, & il y en auroit moins qui, faute d'un bien suffisant, dussent être ou inutiles, ou onéreux à la société.

d

u

ti

fa

fa

C

re

fi

ta

11

de

Mais ce ne seroit pas encore-là tout ce que je serois pour eux. Je verrois si dans l'Etat il n'y auroit pas des terres vagues & des domaines peu utiles, ou mal employés. Si j'en trouvois, j'en composerois successivement des manoirs, ou bénésices, dont chacun seroit sus sistement des manoirs, ou bénésices, dont chacun seroit sus sistement des manoirs, ou bénésices, dont chacun seroit sus feu noble. Il y a tel Royaume, où je ne désespérerois pas d'en sormer un nombre très-considérable, & peut-être égal au tiers des samilles nobles. Si je pouvois parve-tir à avoir à peu près ce nombre de bénésices, je vou-drois

drois qu'ils fussent substitués aux pensions de retraite, tant qu'il y en auroit, & je réglerois, 1°. qu'ils seroient héréditaires en faveur des mâles seulement; & qu'à l'extinction des mâles, ils rentreroient dans la main du Souverain, pour en disposer à son gré.

- 2°. Que jamais un même homme ne pourroit posséder deux bénéfices.
- 3°. Que quiconque posséderoit en propre la valeur d'un seu noble, ou un sief, ne pourroit posséder en même-temps un bénésice.
- 4°. Que tout bénéficier devroit être marié, ou se marier dans l'année, à compter du jour de la collation.
- 5°. Que tout bénéficier devroit servir jusqu'à l'âge de la vétérance, hors seulement pendant la premiere année de son mariage.

Je ferois peu inquiet du fort des filles que laisseroit un bénéficier, parce que les mariages d'argent étant très-rares, une fille bien élevée resteroit dissicilement sans mari; & que d'ailleurs, un bénéficier, ni ses enfants, ne perdroient point leurs droits aux successions collatérales.

- 6°. Je voudrois encore que, dans le cas où une pareille succession échoiroit à un bénésicier, il pût opter, si l'héritage équivaloit à un seu noble, entre cet héritage & le bénésice. Il ne seroit pas obligé d'opter, si l'héritage valoit moins, parce qu'il pourroit garder l'un & l'autre.
- 7°. Dans le cas où un bénéficier aimeroit mieux garder le bénéfice, son héritage seroit dévolu ou à un Tome II.

cadet de sa famille, s'il y en avoit, en donnant la préférence au plus proche, ou a une fille aussi la plus proche, qui épouseroit un autre cadet; bien entendu que ces cadets n'auroient pas eux-mêmes la valeur d'un seu noble.

- 8°. S'il ne s'en trouvoir point dans la famille, le droit d'option n'auroit pas lieu; le bénéficier prendroit fon héritage, & le Souverain son bénéfice, dont il disposeroit à son gré.
- 9°. Si un bénéficier épousoit une héritiere, il entreroit, dès ce moment, dans la famille de sa semme, & son bénéfice seroit vacant.
- 10°. On ne donneroit point de bénéfice à un guerrier qui auroit passé l'âge de quarante ans, sans avoir d'enfants, ni à celui qui auroit épousé une fille non-noble, ni à un jeune homme qui n'auroit pas encore servi, & dont la mere ne seroit pas noble.
- bénéfice, fans qu'il en réfultât d'autre préjudice pour fes enfants, que celui qui vient d'être exprimé.
- fement felon les loix, ne seroit parvenu à l'ennoblissement felon les loix, ne seroit pas pour cela admis à posséder un bénésice, si ses biens sussionent à l'entretien d'un seu noble, lequel seroit dès-lors érigé pour sa famille. S'ils ne sussionent pas, & que ce sur sans fraude de sa part, il pourroit recevoir un bénésice.

a

n

g

n

Pe

fil

qu

m

un

réglements que nous avons proposés, il se trouvât beaucoup de familles indigentes; mais il est encore plus certain que la Noblesse se maintiendroit aussi nombreuse qu'il feroit nécessaire pour qu'elle pût remplir sa destination de la manière que nous indiquerons quand nous parlerons de l'emploi & des devoirs de cet ordre.

J'ai prié d'avance mes Lecteurs de regarder tout ce plan comme un projet, qui peut n'être pas bon, mais qui, en expliquant mes principes, peut donner des vues utiles. Ce n'est point un seul homme, qui, de son cabinet, peut tracer avec précision un plan aussi vaste. Mais je crois qu'on ne trouvera rien dans celui-ci qui ne s'accorde avec tous les principes que j'ai établis, & qui ne soit propre à remettre en vigueur cette partie des mœurs, qui est relative à la désense de l'Etat. Je sens bien que les grandes sortunes n'auront plus la même facilité à se déborder dans les campagnes, & qu'un millionnaire sera très-embarrassé à placer son argent.

Mais ce sera une raison de plus pour qu'il y ait moins de millionnaires, & que chacun reste dans son état. Le commerce & les arts y gagneront, & la société y gagnera encore davantage, parce qu'il restera toujours assez d'avidité pour faire tout sructisser, & qu'il n'y en aura pas assez pour pervertir les mœurs de toute la nation. On ne verra point des hommes sortis de l'indigence, accélérer, par toutes sortes de voies, l'entassement d'une richesse immense, pour abandonner aussi tôt l'état dans lequel ils l'auront acquise.

Tout le monde connoît une République, qui ne subfiste que par le commerce, & chez qui il est florissant, quoique le Négociant n'y réalise point, & n'ait pas même l'espérance de le faire. Une maison de campagne, un jardin & des fleurs, sont tout ce qu'il peut posséder fur la terre; mais ses magasins sont remplis; il gagne peu, & cependant il couvre la mer de ses vaisseaux.

Croirons-nous après cela qu'il faille offrir des terres titrées ou des fiess au Négociant, pour lui donner le courage de gagner & le soutenir dans ses entreprises? Je ne parle point des financiers, ni des entrepreneurs de toute espece. Leur opulence odieuse doit se diffiper comme elle s'est formée. Puisse le soleil ne l'éclairer jamais!



## CHAPITRE XXVIII.

Huitieme Besoin de la Société. La Religion.

On commence par considérer l'Economie ecclésiassique du côté de la population, & relativement à la vocation des citoyens à l'état religieux. Quelques remarques, & projets de réglements sur cette matiere.

L'INTÉRÊT de la population, dont j'ai parlé dans les Chapitres précédents, sera-t-il ce qui me ramenera à ce besoin de la société, que j'ai dit être relatif à celui que nous avons d'une Religion? Je ne voudrois pas que l'inconvénient que paroît avoir à cet égard une Religion divine, pût être de quelqu'importance en comparaison des avantages sans nombre qu'elle procureroit à la société. Mais puisque c'est sous cette face

qu'elle fe présente ici, commençons par examiner jusqu'à quel point le célibat ecclésiastique est nuisible, ou peut être utile à la population. Nous parlerons ensuite du besoin qu'a la société d'une Religion connue.

Tous les hommes ne naissent point avec les mêmes dispositions naturelles, & l'effet d'une même éducation n'est pas le même sur tous. Mais la société n'est pas une maison de sorce, ainsi que je l'ai déja dit, & ce seroit une injustice d'exiger d'un citoyen ce qui lui est beaucoup plus pénible qu'à un autre, si on ne lui faisoit pas trouver un dédommagement proportionné au sacrifice dont on lui imposeroit la nécessité. Or la société ne peut pas, & ne doit pas varier les dédommagements, suivant les dispositions & les opinions particulieres qu'elle ne voit pas. Elle suppose que la même naissance & la même éducation produisent le même effet, & elle ne peut supposer autre chose.

Il n'y a que les particuliers qui puissent juger de la vérité ou de la fausseté de ces suppositions, chacun pour soi & pour ceux avec qui il a des liaisons particulieres; & comme les particuliers n'ont point à leur disposition les biens moraux ni physiques de la société, ils ne peuvent en varier l'emploi suivant la dissérence des qualités personnelles qu'ils connoissent. D'ailleurs, tout doit se faire au meilleur marché possible, & ce seroit s'écarter de cette regle que d'acheter d'un citoyen ce qu'il met à un haut prix, tandis que les autres l'offrent à un moindre prix.

2

ui

as

31

en

11.

CE

La liberté du choix entre les professions est le seul remede à ce double inconvénient, mais non une liberté indéfinie qui confondroit les conditions. Ainsi il ne doit pas être libre à un Gentilhomme d'exercer une prosession méchanique, de faire le commerce, &c. ou il doit acheter cette, liberté par une renonciation absolue & sans retour aux prérogatives de sa naissance.

Un laboureur, qui veut être soldat, ne doit point conserver son droit au repos & à la sûreté personnelle que lui assuroient son état & sa naissance. Il faut qu'il marche dès qu'il en a l'ordre, & qu'il assronte la mort, dès qu'on lui donne le signal du combat.

Un homme aifé ne doit point à la fois augmenter son aisance par l'exercice des arts qui la lui ont procurée, & faire le noviciat de noblesse.

Il doit opter entre les devoirs du noviciat, & la faculté qui lui reste de s'enrichir encore.

Il n'y aura pas le même intervalle entre les professions qui ont une analogie marquée les unes avec les autres. Un laboureur pourra devenir artisan; l'artisan, marchand; le marchand, homme aisé; celui-ci, ou magistrat ou guerrier; non qu'un même homme puisse passer successivement par tous ces états; ce seroit un papillon politique, & nous ne voulons point de ces insectes-là, qui, pour avoir souvent changé de sorme, ne sont que plus inutiles, Un même citoyen ne pourra changer qu'une sois.

Un Gentilhomme ne pouvant s'abaisser ni s'élever, devra, si son état ne lui convient pas, en embrasser un autre, qui ne soit ni au-dessus, ni au-dessous de lui. La Magistrature sera un de ces états; l'autre sera l'E-glise, qui exclut toute dignité séculiere, & qui n'exige

rien, qui foit au deffus, ni au-deffous d'un citoyen. Un Noble, qui aura de l'éloignement pour le ma-

Un Noble, qui aura de l'éloignement pour le mariage ou pour la guerre, & dont l'esprit sera frappé & le cœur pénétré des dangers que court l'innocence dans les prosessions séculieres, qui aimera le repos, & redoutera les soucis du ménage, & l'embarras d'une samille, un tel Noble sera très-bien de s'initier dans l'ordre religieux, dès qu'il sera parvenu à l'âge où il doit opter. Jusques-là ceux qui auront autorité sur lui, & qui auront reconnu ses dispositions, sans employer ni contrainte, ni persuasion, dirigeront sa seconde éducation vers cet état, sans pourtant l'y borner, asin qu'il reste à portée de sa prosession naturelle, & qu'il conserve la liberté du choix.

Il en sera de même d'un Noble, qui, n'étant lié par aucun engagement indissoluble, voudra s'arrêter au milieu de sa carriere, pour prendre l'une ou l'autre robe. Il le pourra faire sans honte & sans inconvénient pour sa postérité, s'il en a.

Mais il y aura cette différence entre les deux robes, qu'en prenant celle de la Magistrature, un Gentilhomme ne renoncera à rien, parce qu'il servira la société, sans en avoir de salaire, au-lieu que celui qui prendra la robe ecclésiastique n'aura que peu d'années pour se dédire; & qu'au bout de ce temps, il renoncera à tout, parce qu'il trouvera dans son nouvel état tout ce qu'il lui saudra, la subsistance, l'honneur propre de sa profession, & de plus grands droits à la gloire céleste.

Ce sera au Souverain à pourvoir, par de bonnes loix, à ce qu'il n'y ait point de Ministre de la Religion fans ministere & sans subsistance, afin que les fonds destinés au service temporel de la société ne soient point détournés à un autre emploi, & que toute famille qui perd civilement un de ses membres, garde ses biens pour l'entretien de celui qui remplacera le transsuge.

Je n'interdirai pas plus à un Gentilhomme la profession monastique. Il faut toutes sortes d'états pour toutes sortes de caracteres; mais aucun ne se présentera pour embrasser cet état, qu'après avoir sini sa seconde éducation, ou à l'âge de vingt ans; & aucun ne sera initié qu'à l'âge de vingt-cinq ans. S'il jouit déja de ses biens, son plus proche parent les sera valoir pendant ces cinq années d'incertitude, & en versera le produit dans la caisse des Nobles. Dès que la profession sera saite, la succession sera vacante au prosit de l'héritier légitime, comme si le prosès étoit mort.

J'aurois soin qu'il n'y eût de Religions monastiques que celles qui pourroient être utiles, ou comme corps de réserve pour le soulagement des Ministres de la Religion, dans les cas extraordinaires seulement, ou comme retraite absolue sans aucun rapport avec la société, ou comme maisons d'institution pour la jeunesse. Dans les premieres, il n'y auroit que deux classes, celle des Moines laborieux ou Freres convers, qui travailleroient pour la subsistance & le service de la maison, & celle des Prêtres ou autres Clercs. La premiere classe seroit remplie de laboureurs, d'artisants & de marchands; la seconde seroit recrûtée dans la classe des aisés, & dans l'ordre des Nobles.

Dans les Religions de retraite absolue, qui suppo-

sent une tournure d'esprit particuliere, & qui ne se rencontre que très-rarement dans les professions laborieuses, je voudrois que l'on n'admît que des Nobles & des gens aisés, mais de tout âge, au-dessus de vingt-cinq ans.

Enfin, dans les Religions de la troisieme espece, on recevroit toutes sortes de citoyens, parce que dans chaque maison il y auroit trois classes, celle des Freres, qui seroient pris dans les prosessions laborieuses & industrieuses, celle des Clercs retirés, qui seroient sans talents, ou n'en auroient que pour les sciences religieuses ou contemplatives, & celle des Instituteurs ou Prosesseurs. Ces deux dernieres classes ne seroient remplies que de personnes nobles ou aisées. Ce que je dis ici des Couvents d'hommes, peut être appliqué, à quelques dissérences près, aux Couvents de filles.

J'ose croire que la Noblesse fourniroit peu de recrues à l'Eglise & aux Religions monastiques; mais elle en sourniroit, & ce seroit pour les familles un débouché tel que la mort. La liberté seroit entiere pour chaque individu, &, avec de bonnes mœurs, l'ordre y gagneroit.

Mais il s'en faudroit beaucoup que toutes les places puffent être remplies par des Nobles. J'y appellerois donc, de préférence à tous autres, les citoyens aifés, & je crois que je ne pourrois mieux faire.

En voici les raisons.

La classe des aisés, qui se recrûte continuellement aux dépens des classes inférieures, peut s'accroître sans la participation de la société, & aussi sans beaucoup de profit pour elle, puisque l'éducation & l'emploi des hommes y doivent être plus libres que dans toute autre classe. Il est donc à propos que ce soit sur elle principalement que tombe la perte qui résulte du célibat ecclésiastique.

C'est aussi ce qui arrivera naturellement, puisque nul principe ne dominera essentiellement dans une éducation, dont les peres disposeront suivant la variété de leurs opinions, qui sera très-grande, & qu'en mêmetemps ils auront quelqu'intérêt à décharger leur samille, pour y entretenir une opulence, qui leur sera chere, & même nécessaire à certains égards. De plus, l'état eccléssastique sera plus désirable pour eux que pour les Nobles, attendu qu'il se trouvera un peu au-dessus du leur.

L'esprit de cet état, éloigné de toute hauteur, de toute avidité, des grandes prétentions & de la bassesse, deviendra facilement celui des citoyens qui seront sortis d'une classe mitoyenne entre tous les états, & qui ne connoîtra ni l'indigence, ni l'avidité, dont aucun membre n'aura langui dans la misere, ni connu l'opprobre.

Cependant une éducation foignée aura procuré aux cadets eccléfiastiques la connoissance qu'exige l'état qu'ils embrasseront; elle leur aura donné les mœurs, qu'on n'acquiert pas dans les classes insérieures, & ne, leur aura pas donné celles de la classe supérieure, qu'ils devroient perdre en partie.

Devenus maîtres de la Religion, ils ne craindront ni le mépris, ni l'envie, comme ils ne feront tentés, ni de s'enorgueillir, mi de s'attribuer plus qu'il n'appartiendra à leur profession mention de la manage de la leur

Je ne verrai pas volontiers, par des raisons contraires, que le fils d'un laboureur, d'un artisan, d'un marchand, aspire aux Ordres sacrés; & rarement il arrivera qu'il en soit tenté, parce qu'il ne sera pas à portée de faire les études, qui seront jugée indispensables.

Il n'y aura pourtant point d'exclusion absolue; car je crois que toute exclusion positive & entiere est odieuse.

Mais aucun enfant, né dans ces classes, ne pourra être admis aux études qui ne conviennent point à sa classe, s'il n'a dix ans au moins, & si depuis trois ans il n'a été adopté par un Noble, un citoyen aisé, ou un Ministre d'Eglise, qui l'aura retiré chez lui, qui en aura eu soin, & qui sera tenu de le présenter aux études, en s'engageant à le retirer chez lui, & à continuer d'en prendre soin, jusqu'à ce qu'il soit parvenu.

C'en sera assez pour que les talents, qui peuvent se trouver dans un ensant de la lie du peuple, ne soient pas nécessairement ensouis; & ces soins que prendront des ensants de cette espece, ceux que j'appellerois leurs parrains, suffiront pour les préserver des vices d'une mauvaise éducation. La nécessité d'avoir un parrain opposera aussi une digue à ces destinations prématurées, que des citoyens indigents sont de leurs fils, souvent sans égard à leurs talents, & dans la seule vue de les saire parvenir à un état qui leur paroît très-heureux, & beaucoup au-dessus du leur. Comme il y aura des parrains par-tout, dissicilement les talents supérieurs res-

teront cachés, & il n'y a que ceux-là qui peuvent excuser le déplacement des hommes.

J'aurai peut-être occasion de dire quel intérêt auront les Nobles & les gens aisés à se rendre parrains des bons sujets qu'ils pourront trouver.

J'observerai seulement ici que les mêmes études qui mettroient un homme en état d'entrer dans les Ordres sacrés, le prépareroient aussi à plusieurs professions, telles que sont celles de Notaire, d'Avocat, de Procureur, d'Huissier, de Professeur dans les Collèges, d'Officier municipal avec gages, ensin, de Marchand, de Banquier, &c. en sorte que la liberté d'opter un état seroit très-grande pour le filleul qui auroit étudié, & que nul citoyen, dans quelqu'état qu'il sût né, ne seroit exclus des professions qui portent leur sa-laire avec elles, ou qui sont subsister celui qui les exerce.

Telles seroient les voies par lesquelles l'ordre religieux recevroit autant de sujets qu'il lui en faudroit; mais pas un de plus : car tout seroit sixé pour le nombre, & nul Prêtre ne resteroit sans un ministere déterminé & stable. Les Couvents monastiques, dont on détermineroit le revenu, ne pourroient non plus recevoir plus de sujets qu'on ne leur en auroit accordé à chacun; & s'ils en avoient moins, ils restitueroient à la société, de la maniere que l'on croiroit la plus utile, l'équivalent ou à peu près de ce qu'ils payeroient sur l'entretien des Religieux manquants.

Il me semble qu'une loi, qui excluroit la mendicité monastique, seroit très-sage, & qu'une autre loi, qui ordonneroit que nul Religieux ne fît des vœux perpétuelles qu'en devenant Prêtre, & que nul ne le devînt avant l'âge de trente-cinq ans, & après dix ans de profession simple, seroit également très-sage.

Il est vrai que, pour la tranquillité des familles & le biende la fociété, il faudroit que la profession simple emportât l'abandon de tous les biens paternels & maternels.

Mais un Religieux, qui sortiroit de son Couvent avant l'âge de trente-cinq ans, pourroit exiger une pension alimentaire, que l'on fixeroit suivant sa naissance, & que lui payeroient, dans une certaine proportion, tous les parents qui auroient pu hériter de lui jusqu'au cinquieme degré, afin que toute une famille sût en droit de prendre connoissance d'une vocation qui ne peut jamais être favorisée, & qui ne doit pas davantage être suggérée.

L'ex-profès, sans autre tache que celle d'inconstance, pourroit ensuite embrasser toute profession qui ne seroit pas incompatible avec sa naissance, mais sur-tout celles qui exigeroient les mêmes études qu'il auroit saites. Dès qu'il seroit en état de se passer de pension alimentaire, elle cesseroit, asin que tous ses parents eussent intérêt à lui faciliter un établissement.

Je doute qu'avec de pareilles précautions, l'état eccléfiastique, tant canonique que religieux, sît beaucoup de tort à la population, qui sera toujours très-grande, tant que chaque citoyen sera heureux dans son état, & ne manquera pas de débouchés pour ses enfants, quand le bien lui manquera pour en entretenir un grand nombre,

Enfin, la population a en partie pour objet de fours nir à tous les emplois qui font nécessaires au bien de la société, & de procurer à tous les citoyens la faculté de vivre de la maniere qui leur plaît le mieux; ce qui ne seroit pas, si la disette d'hommes nécessitoit à la contrainte. Ainsi elle remplit l'un & l'autre de ces objets, lorsque, d'un côté, elle produit un supersu, qui permet de sermer les yeux sur l'inutilité de quelques hommes, & que de l'autre, elle sournit des Ministres à la Religion, qui ne peut s'en passer, comme la société ne peut se passer de Religion, ainsi que je crois l'avoir déja prouvé.



## CHAPITRE XXIX.

Du besoin que la Société a d'une Religion qui consacre la morale. Quel attentat c'est contre une société chrétienne, d'ébranler sa Religion. Ce qu'elle doit saire, & peut souffrir à cet égard.

" Les moyens qu'a la société de réprimer, sont bor-

» nés. Elle ne connoît le crime que quand il est con-» sommé. Il faut donc qu'il y ait un moyen d'en pré-

» venir la formation dans le cœur, où elle ne lit pas.

» Ce moyen est la Religion.

C'est ainsi que j'ai exprimé la cause & la nature du huitieme & dernier Besoin que j'ai donné à la société. J'ai aussi fait voir que l'homme a besoin de la Reli-

gion, & qu'il s'en forme une en lui par le sentiment de son impuissance. Le moment de la crainte ou du desir le plus violent, ce qui suppose que, par ses seules forces, il ne peut ni éviter, ni obtenir; ce moment, dis-je, est pour celui de la Religion ou de la superstition. Il y a peu d'hommes qui, en pareil cas, n'ayent demandé un miracle à quelque Divinité, ne fût-ce qu'au hafard. Il y a, pour ainsi dire, plus de Religion pour les ignorants que pour les gens instruits, parce qu'ayant une connoissance moins étendue des causes secondes, ils font plus furpris des événements naturels, & voyent moins de moyens humains. C'est ainsi qu'un bonheur ou un malheur extraordinaire ramene à la Religion un cœur vertueux, qui ne l'a jamais perdue de vue, ou seulement pour quelques instants, & dans le délire d'une grande paffion.

L'homme le plus irréligieux aura auffi sa Religion dans le même cas. Il bénira ou maudira quelque chose, qui, dans ce moment-là, sera sa divinité.

Dans une affiette d'esprit tranquille, un Philosophe peut reléguer la Divinité dans une région lointaine, suivre jusqu'à un certain point les effets & les causes, supposer les chaînons qui lui manquent dans cette chaîne circulaire, & se payer ensin d'une idée vague de hafard, de combinaison, d'éternité. Passant delà aux loix de la morale, il peut encore les trouver dans des rapports & dans l'intérêt du tout, s'imposer une obligation qui n'est que l'obéissance à la loi des rapports ou à l'équité, hasarder pour les cas impossibles ou peu vraissemblables la promesse d'une action héroïque, d'une

abnégation plus qu'humaine. Enfin, s'il est passables ment heureux, il trouvera que tout est bien.

Voilà à peu près de quoi est capable la philosophie dans un moment de calme.

Avec une bonne mémoire, l'habitude de se roidir contre le mal, & quelque vanité qu'il pourra même n'avoir que pour lui, un homme, armé de cette Philosophie, soutiendra courageusement quelques assauts. Mais si tout son système de bonheur est dérangé, si ses dernieres ressources lui manquent, & qu'il ne lui reste plus de place pour se retrancher, il oubliera & l'enchaînement régulier des essets & des causes, & la loi des rapports ou de l'intérêt général, de laquelle il déduisoit de si belles maximes; & rappellé fortement vers lui, il se sera le centre de tous les rapports, ne verra que son intérêt; & en vertu d'une nouvelle législation, il placera la justice où il voyoit l'injustice, fera des exceptions aux regles, & se livrera fans scrupule à l'illusion d'une passion violente.

İ

f

r

m

m

la

di

de

tri

la

la

Il sera alors dans le cas d'un ignorant, qui ne s'est point sait de système, qui a suivi palsiblement son intérêt tel qu'il le voyoit dans le cours ordinaire des choses, & qui s'est cru homme de bien; mais qui, dans un nouvel ordre des choses, croit voir son intérêt ailleurs qu'auparavant, le cherche où il peut, & commet le crime, comme il a fait le bien, parce que c'est son intérêt.

Tous les principes de morale, dénués d'autorité, & aussi simplifiés qu'il est possible, se réduisent à une hypothese, d'où naît une évidence. Nous la voyons assez distinctement

distinctement de sang froid. Elle disparoît des que la passion nous trouble, & souvent sait place à une autre évidence produite par une hypothese dissérente ou même contraire.

Le remede à cette variation de principes; est l'autorité qui constitue la foi, indépendante du raisonnement actuel.

Il y a trois sortes d'autorités. Celle de l'homme sur lui-même, celle d'un homme sur un autre, & celle de Dieu

L'autorité de l'homme sur lui-même a lieu, lorsqu'après avoir raisonné de sens rassis, il dresse une formule. qui est le résultat de son raisonnement, la dépose dans fa mémoire, se promet de la fuivre sans nul examen à & de regarder comme certaine la regle qu'il se prescrit. lors même qu'il aura perdu de vue les principes qui l'y ont conduit. C'est ici, comme l'on voit, une véritable foi, dont on fait des actes toutes les fois que, le cas de la regle se présentant, on la suit fidelement, sans l'examiner de nouveau. Cette autorité de l'homme sur luimême peut être affez grande, sur-tout s'il a l'esprit formé, s'il n'acquiert plus, & s'il se trouve toujours dans la même position ou à peu près. Mais, sans ces conditions, il est certain que la foi chancelera, & pourra devenir insuffisante, 1°. par le discrédit dans lequel tombera l'autorité de l'homme, moins mûr & moins inftruit; sur l'homme plus mûr & mieux instruit; 2°, par la séduction des passions, qui d'abord n'attaqueront pas la regle directement, mais qui, de sophisme en sophisme; Tome II. Dd

conduiront, par des principes différents, à une regle contraire à la première. Ce sera beaucoup, si on se rappelle celle-ci; mais il sera presqu'impossible que celle qui est adaptée à la position présente, & qui a pour elle le puissant suffrage des passions allumées, ne triomphe pas de celle qui sut faite dans un autre temps, dont à peine on peut se rappeller les principes, lesquels euxmêmes ne sont plus la même impression.

Je ne dis pas qu'en pareil cas la victoire soit imposfible. Il peut se trouver des hommes sermes, qui se croyent incapables d'avoir erré, & qui fassent de grands sacrifices à cette soi, dont ils se sont eux-mêmes sair une loi.

Ce que je veux dire, est qu'il y a bien peu d'hommes fur lesquels on puisse compter, s'ils n'ont pas d'autres garants de leur conduite.

La seconde autorité est celle d'un homme sur un autre homme.

Celle-ci n'a lieu absolument que dans le cas où, sans conviction, on se repose sur la parôle d'un homme, que l'on croit trop habile pour s'être trompé, & trop honnête pour avoir voulu tromper.

Cette autorité est mixte, lorsqu'on a été convaincu, au moins en partie, dans le moment, & qu'après avoir perdu le fil du raisonnement, on se rappelle simplement qu'un tel homme a dit telle chose, & l'a bien prouvée.

La foi, fondée sur une pareille autorité, a des avantages & des désavantages que n'a pas la précédente Elle dépend du cas que l'on fait d'un autre homme; & si l'on vient à l'estimer moins, elle s'affoiblit; si on l'oublie, ou qu'on le méprise, elle s'anéantit.

Ses avantages sont, que le maître & le disciple n'étant pas la même personne, celui-ci, dans le cas où la regle le gêne, ne se sent pas une autorité suffisante pour abroger une loi qu'il n'a pas saite, hésite à s'en croire plus qu'un homme qu'il a jugé plus habile que lui, & ne peut, sans quelqu'effort & quelque scrupule, se mettre au-dessus d'une regle, dont il ne connoît pas les principes. L'autorité de plusieurs hommes, ou de toute une société, jointe à l'autorité propre, produit encore une soi mixte beaucoup plus serme que les précédentes. Mais ce concours est si rare, où chaque homme raisonne, & il arrive si souvent que la conduite des raisonneurs décrédite leur théorie, qu'à peine trouveroit-on dans toute la morale deux articles de soi consacrés par cette triple sanction.

Enfin, reste l'autorité de Dieu, alléguée par des hommes. C'est assurément une grande autorité que celle-là, si ses organes n'étoient pas encore des hommes. Elle a pourtant cet avantage, que ceux qui la citent, ne peuvent la faire parler selon leurs caprices ou leurs intérêts, & que, s'ils le sont, il est aisé de les convaincre d'imposture: car il existe un dépôt des oracles que l'on nous dit être divins. Il n'y a donc point lieu ici aux variations. De plus, en admettant la divinité de l'oracle, on s'épargne l'analyse des principes, la fragilité des hypotheses, & le retour à l'examen dans le

S'ac

1

e:

moment où il ne pourroit être impartial; on évite ens core l'inconvénient de la critique de l'homme qui a enfeigné, parce que n'ayant été qu'interprête, sa conduite ne détruit pas une autorité qui n'a pas résidé en lui.

Enfin, la foi fondée sur l'autorité divine, a tous les avantages de la foi sur l'autorité d'autrui, qui dispense du raisonnement, sur l'autorité propre qui en suppose, sur l'autorité réunie de plusieurs hommes ou d'une société entière.

Toute la difficulté qui reste ici n'est que pour les hommes en qui l'habitude de raisonner est si sorte, que, rappellant de sang froid à l'examen ce qu'ils ont cru dans leur enfance, que Dieu a parlé, & que nous avons ses oracles, cherchent l'évidence où elle ne peut être, & en veulent trouver pour la soi reçue, quand ils ne la trouvent dans aucun autre système de croyance ou de morale.

Tout ce qui est autorité, tradition, témoignage, exclut l'évidence. Mais il y a une évidence qui prouve la nécessité d'une révélation ou d'une incertitude éternelle. C'est celle de cet axiôme, que les objets étant inconnus, leurs rapports sont inconnus.

Or, Dieu & notre ame sont pour nous des objets incomus, en ce sens que nous n'en avons point d'idée. Si donc il y a des rapports entre Dieu & l'ame humaine, ou nous les ignorerons à jamais, ou nous ne les connoîtrons que par la révélation.

A la suite de ce raisonnement, j'examine lequel vaus mieux pour moi, de l'incertitude ou de la croyance. La premiere m'est incommode; & comme je n'oserois nier parce que je vois une grande probabilité, que je vois un très-grand inconvénient à ne pas croire ce qu'on m'enseigne, si c'est la vérité, aucun à le croire, quand même ce seroit une erreur, j'abjure tout examen du titre primordial de ma soi, & je crois. Dès-lors j'ai des principes sixes & invariables, que je sais entrer dans mes raisonnements, lesquels ne peuvent me tromper, s'ils sont conséquents aux principes.

Telle est la pénible soi de ceux qui ont eu la malheureuse fantaisse d'examiner le titre primordial de notre soi du côté de son authenticité; examen inutile, si la morale en est bonne & sainte, si les dogmes en sont innocents, quoiqu'incompréhensibles. Dieu même, sans changer la nature de mon ame, ne pourroit me saire concevoir ce qu'il est, ni me donner une idée distincte de mes rapports avec lui,

Un dogme théologique feroit donc une erreur manifefte, fi je le concevois. Il me suffit que tout ce qui est pratique soit en partie sans inconvenient, & en partie très-bon & très-utile.

C'est un spectacle singulier, que celui que nous donnent ces hommes qui raisonnent le plus, & qui recommandent sans cesse les observations par-tout où elles peuvent avoir lieu; de les voir, dis-je, former de grands systèmes avec de petits éléments, & exiger l'évidence où il ne peut y avoir d'observations. Si celles ci sont nécessaires pour bien raisonner sur ce qui en est l'objet, par la raison des contraires, elles seront

Dd iij

fausses lorsqu'on voudra les tourner vers des objets qui doivent leur échapper, & tout raisonnement, dont elles seront la base, sera ridicule.

Un autre spectacle également singulier, est de voir les principes révélés reparoître sous le travestissement de la philosophie dans les systèmes de morale, que l'on oppose à la morale révélée, & d'entendre dire aux auteurs de ces systèmes, que la nature ou la raison leur a dévoilé ces grandes vérités. Je conçois que, plusieurs principes donnés, on peut raisonner très-bien, abstraire, analyser, substituer une vertu à une autre. Tout bon système est à l'épreuve de ces opérations.

Mais il faut toujours partir de principes, & je vois qu'avant la révélation, les hommes ont balbutié, & qu'une vérité devinée a été stérile, & contredite par des hommes très-sages, qui ne l'avoient pas devinée. Tout étoit problématique, faute de principes certains, ou réputés tels; & tout l'est encore, dès qu'on rejette l'autorité, qui seule peut réunir les hommes dans la foi aux principes, qui, par cette soi, deviennent axiômes.

Ainsi en nous annonçant une révélation, on a substitué un seul problème à une infinité d'autres. Cette révélation est-elle authentique? Voilà le problème unique. L'affirmative accordée, tout est clair, tout est fixe & certain dans ce qui nous intéresse le plus.

Si j'étois Musulman, je raisonnerois, sans doute, de même, quoiqu'avec moins de probabilité, en sayeur de la révélation, & avec moins de perfection dans la morale. Mais il y a apparence que je me contenterois d'une moindre probabilité, qui ne me paroîtroit pas telle, & que trouvant la morale de l'Alcoran très belle, je dirois: Loué soit le Dieu clément & miséricordieux, qui a envoyé son Prophete pour éclairer les hommes; j'ajouterois dans le doute: Ou qui a permis qu'un imposteur fixât les devoirs des hommes, en asservissant leurs esprits par une erreur utile.

J'aurois d'autant plus de raison de parler ains, que la morale, toute belle & toute sainte qu'elle est par son ensemble, est sans cesse attaquée dans ses parties par des passions violentes, qui toutes portent leurs sophismes avec elles; que nul homme n'étant sans pasfion, il n'y en a aucun qui n'ait dans le cœur une maxime contraire à celle que lui dicte la faine morale, & qui, s'il n'étoit retenu par le préjugé ou l'autorité, ne fît de cette maxime la base de tout son système. Eloignez donc le flambeau de la révélation, qui contient & éclaire ceux mêmes qui ne veulent pas le voir, & vous verrez les Sages se perdre, & se confondre dans leurs raisonnements; les uns, enseigner des demiverités qui seront plus pernicieuses qu'utiles; les autres, parvenir à de grandes & belles vérités par des raisonnements si abstraits, si difficiles à suivre, que les autres hommes n'en appercevront pas le fil, & que la main maladroite qui voudra le faisir, le rompra aussi-tôt; d'autres enfin, accumuler des erreurs systématiques, qui prouveront la fagacité de leur esprit aux dépens de l'humanité.

Mais supposons qu'il naquît un homme capable de créer une morale parfaite, il n'y parviendroit que par une suite de principes, qu'il ne pourroit porter jusqu'à l'évidence, & de conséquences justes, mais dont l'enchaînement seroit prodigieux. L'ensemble seroit grand & beau, mais incohérent par la gratuité des hypotheses. Un petit nombre d'hommes appercevroit peut-être la beauté de l'ensemble, un plus petit nombre encore pourroit suivre les raisonnements de l'Auteur. On ne pourroit rien espérer de semblable de la multitude. Il faudroit donc réduire ce corps de morale en apophtegmes, qui n'auroient aucune liaison apparente, & le proposer dans cet état au peuple qui ne raisonne pas. Chacun peut-être en prendroit ce qui lui conviendroit, Nul homme du peuple n'adopteroit la totalité, à moins que le moraliste ne sût aussi un enthousiaste imposteur, qui se dît envoyé de Dieu, & qui prouvât sa mission ou par des prestiges, ou par des succès très-naturels, mais qui seroient des miracles pour le peuple.

C'est ce que sit Mahomet; & sans quoi il auroit à peine été un ches de secte. Il n'eut garde de se borner à ce rôle trop dangereux chez un peuple enclin au sa-natisme; & dans la serme résolution qu'il avoit prise de n'être ni crucissé, ni lapidé, ni égorgé, il sut obligé d'altérer la morale chrétienne, pour se rendre l'objet du fanatisme, & l'armer en sa faveur.

Il en arriveroit de même à tout homme qui voudroit établir une morale populaire : ou il ne l'établiroit pas, qu ce ne seroit qu'à l'aide du fanatisme, qui ne s'allume point au flambeau de la vérité. Ainsi il faudroit nonfeulement altérer la morale, mais encore établir des dogmes; & attaquer ceux-ci, ce seroit mettre en doute la mission du moraliste, & par conséquent son autorité.

Tel est l'inconvenient auquel s'exposent ceux qui respectent encore ou seignent de respecter la morale. Chrétienne, mais qui attaquent le dogme; car s'ils prouvent que le dogme est saux, lorsqu'il est appuyé clairement sur la même autorité qui consacre la morale, ils décréditent en même-temps celle-ci, & ils protestent en vain qu'ils la croyent bonne & sainte, puisqu'ils substituent par-là leur autorité à celle de la révélation, & que, si leur opinion sur le dogme devient populaire, cette autorité n'empêchera pas que la ruine de la morale ne suive celle du dogme.

C'est autre chose, lorsqu'un novateur attaque un dogme, en prouvant qu'il n'est pas révélé, parce qu'il n'est pas exprimé clairement dans les Livres canoniques.

Il n'ébranle point le fondement de la morale, qui est la révélation; il autorise seulement les interprétations arbitraires: ce qui est un trés-grand inconvénient, mais beaucoup moindre que le précédent. Un tel homme ne doit pas pourtant être toléré, parce que l'on ne peut savoir jusqu'où ira la licence des interprétations, & qu'il donne un exemple dangereux. La société doit savoir sur quoi elle peut compter, & ne le sait pas, tant qu'une seste n'a pas pris sa consistance,

Mais dès qu'elle l'a prise, & que les innovations dans la morale ne sont plus à craindre, si cette morale est bonne, & elle l'est chez tous ceux qui retiennent les Livres révélés, la société peut tolérer une pareille secte, sans aucun inconvénient.

Il n'en seroit pas de même de celle qui auroit rejetté la révélation, parce qu'elle n'auroit plus de regle certaine, ni d'autorité suffisante pour fixer un système de morale, sur lequel la société pût compter, à moins qu'elle n'eût une sausse révélation rédigée par écrit, comme celle des Musulmans; encore une pareille Religion auroit elle des inconvénients dans un pays Chrétien, par l'impersection de sa morale.

Il y a donc deux points effentiels en cette matiere: l'un, que la morale soit bonne & fixée invariablement; l'autre, qu'elle soit connue de la société.

Reste encore le culte, qui n'est pas indissérent, puisqu'il inslue sur les mœurs, & qui, par cette raison, doit aussi être sixé.

Il paroît certain qu'il faut un culte aux hommes; & que, si on ne leur en donne pas, il s'en seront un. Mais si la même révélation, qui a sixé la morale, a tracé un culte, il est nécessaire de le recevoir avec la morale, puisqu'il a la même autorisation, & que le mépris de l'un entraîneroit le discrédit de l'autre, au-lieu qu'il faut les sortisser l'un par l'autre,

Il n'est donc pas nécessaire de prouver que l'homme doit un culte à Dieu. Il sussit, en général, que les hommes soient portés à ce culte, quelle que soit la cause de ce penchant, & en particulier, que tel culte soit lié à telle morale par l'identité de légissation.

Quant aux cérémonies non-effentielles, je crois que leur multiplicité est dangereuse, parce que, donnant à l'inquiétude des hommes sur leur sort à venir, un sou-lagement indépendant de la pratique des loix morales; elle est très-propre à saire négliger cette partie essentielle de la Religion.

e

S

:

;

ſ.

it

is

)-

is

il

10

n-

le

à

Mais la suppression de toutes cérémonies non-nécesfaires ne seroit pas non plus sans inconvénient, parce qu'il faut captiver, par les sens, les hommes qui vivent plus dans leurs sens que dans la méditation des vérités abstraites, & que le culte, rappellant à l'homme le souvenir de Dieu, empêche que les notions qu'il a de ses obligations envers lui ne s'affoiblissent, & qu'avec l'oubli de sa dépendance ne vienne celui de l'obéissance qu'il doit à ses préceptes, &, par conséquent, le discrédit de la morale.

D'après ces principes, qui fixent les intérêts de la fociété, relativement à la Religion, il est aisé de décider la plupart des questions qui peuvent être formées sur les traditions humaines, auxquelles on a mis le sceau de la Religion, & qui sont l'objet de ces distinctions si fréquentes entre les préceptes & les conseils, entre les pratiques nécessaires & non-nécessaires.

Les hommes n'ont qu'une certaine portion de chaleur, de zele, ou de dévotion à donner à la Religion, au culte, à la croyance. Si vous en détournez une partie vers des traditions humaines, des pratiques minucieufes, des œuvres surrogatoires, ou vous prenez sur les autres devoirs de l'homme, ou vous affoiblissez son ardeur pour ce qui, dans la Religion, est vraiment utile & nécessaire. Cette maxime, puisée dans la nature humaine, est infaillible, & l'expérience ne la justifie que trop,

Une autre conséquence de ce que nous venons de dire, est que la société, ayant le plus grand intérêt à l'enseignement, elle ne doit jamais, ni le perdre de vue, ni négliger aucune précaution pour le rendre aussi pur, aussi sage, &, par conséquent, aussi utile qu'il peut l'être.

Que les Théologiens agitent vivement entre eux des questions qu'ils n'entendent pas, & que le peuple entend encore moins, peu importe à la société. Si ces Théologiens different dans les conséquences primitives qu'ils tirent de leurs opinions, ils s'accordent dans celles qui sont plus éloignées, & celles-ci seulement se trouvent à la portée du peuple.

Mais qu'on substitue aux devoirs moraux des devoirs de culte arbitraire, qu'on relâche les loix les plus faintes par des interprétations licencieuses, qu'on tarife les infractions pour faire fructifier le repentir, que les Docteurs du peuple soient des hommes sur lesquels la société ne puisse compter, & dont la doctrine verfatile se prête au temps, aux lieux & aux intérêts, ou que des instituteurs mal-adroits & ignorants n'enseignent qu'un certain nombre de vérités, en omettant celles qui en modifient les conséquences, qu'ils appuyent sur les unes & passent légérement sur les autres, que par-là la morale religieuse se trouve sans cesse en con-

tradiction avec la morale politique, comme l'horreur du sang sut pernicieuse à l'Empire Romain, comme la liberté Chrétienne l'a été aux droits de la société dans le conflict des deux puissances. & dans le commencement des réformes du seizieme siecle; qu'enfin le Prêtre, aussi ignorant que le peuple, devienne le ministre de la superstition, & après avoir confondu le dogme & l'opinion, obligé de soutenir l'une comme l'autre, se trouve dans l'impuissance de désendre le premier contre les attaques des novateurs, qui mêlent toujours le bien & le mal, & contre l'incrédulité exceffive du peuple désabusé; que ces choses, dis-je, arrivent dans un pays, c'est ce qui ne peut être indissérent à la société, & qu'elle ne doit pas souffrir si elle veut connoître ses membres, & conserver entiers les liens qui les unissent.

Je dirai en un autre endroit ce qu'elle doit faire pour prévenir ou arrêter tous ces désordres, & sur-tout pour empêcher que jamais le pouvoir de la Religion no s'éleve contre le sien.

Il me suffit ici d'avoir montré le grand intérêt qu'elle a de connoître & de maintenir la Religion établie, & l'intérêt plus grand encore qu'ont les sociétés Chrétiennes de conserver entier le dépôt de la soi, qui seule consacre la morale la plus parsaite qui puisse être enseignée aux hommes.

e

1

e

FIN DU TOME SECOND

resolution areas is more legical signal, account to solution e Con luc permetcule a l'Ampire Romein . como l' and this end of and and and the state of the reconlist day down publicace, as come is companied at a finding to best exercises and control a less time a one, audi ignoruni que lo pacella, deviente lo coiat the hope store areas to anotheren at the to the state of th ene, to wie in dans I mpailten do delicetra in the course ice arraques des servereurs, qui section ofours to lien & to mail, & course Whirida Life ve er e du peuple defatufe; que ces choses, disce aua dans to party caffige out he peut être houseall ser thurst eng to be continued in the erionno: t could ver chi sa les un dal im

a derai con na company de qu'este doit feise açue este de la company de company de la company de co

EX CF TONK SECOND

